This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

B 1,284,239

Ex Libris.

*Major General John Cecil Russell.*
*Colonel 12th Royal Lancers.*

# Contents.

(1). La Campagne de 1870. jusqu'au 1er
par un officier d'état Major de l'ar
du Rhin.

(2). L'armée de Mac-Mahon et la ba
de Beaumont - par M. Defourny.

(3). Des causes qui ont amené la Capitula
de Sedan, par un officier attaché à l'
dup. Major général. (Cte Emboss Napoleon III

(4). Recent publications bearing on the Cam
published in France Magazine.
No. I.
No. II.

# LA CAMPAGNE DE 1870

JUSQU'AU 1er SEPTEMBRE.

*Traduction et reproduction interdites.*

Bruxelles. — Imp. de Ch. et A. VANDERAUWERA.

# LA

# CAMPAGNE DE 1870

## JUSQU'AU 1er SEPTEMBRE

PAR

UN OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE DU RHIN

(Auvergne, à moi, ce sont les ennemis!)

---

TROISIÈME ÉDITION.

---

BRUXELLES
LIBRAIRIE UNIVERSELLE DE J. ROZEZ
87, RUE DE LA MADELEINE, 87

1871

U
15
.M673
v. 2

Gift of
Louis C. Raspinchs

# PRÉFACE.

—

La France, en apprenant le désastre de Sedan, dont elle ne connut d'ailleurs que plus tard toute l'étendue, ressentit dans son sein une bien douloureuse émotion : elle comprit qu'il y avait eu pour elle une surprise, que son gouvernement l'avait trahie en la livrant ainsi presque sans défense, à un ennemi qui avait accumulé de longue main les moyens les plus puissants, les plus prodigieux d'attaque.

Mais avec la grandeur d'âme que donnent aux esprits fortement trempés des malheurs aussi terribles qu'inattendus, la Nation, dirigée par des hommes qu'on avait jusque là tenus systématiquement à l'écart soit des affaires publiques, soit de l'armée, s'est mise à l'œuvre avec le calme, l'énergie et la modération la plus admirable ; sans chercher à qui imputer les causes de ses revers, elle a voulu avant tout les réparer.

Ses troupes régulières, coupées en deux dès le début des opérations, avaient présenté : d'un côté, le spectacle d'une armée bien commandée, conquérant chaque jour dans de nouveaux combats les qualités qui en ont fait une troupe d'élite (on ignorait à ce moment les projets perfides du maréchal Bazaine) ; de l'autre, le spectacle, jusque là

inconnu dans les fastes de l'histoire, d'une armée de cent trente mille hommes réduite par l'impéritie de ses chefs à mettre bas les armes après une seule bataille.

Ce sera l'éternel honneur du gouvernement de la Défense nationale, quelle que soit l'issue de ses efforts, de n'avoir pas douté du génie de la France, et d'avoir entrepris la lutte avec des moyens aussi restreints, une organisation militaire aussi défectueuse, contre une armée qui s'appuyait sur une discipline sévère, une organisation admirable, une artillerie nombreuse et puissante, sur le prestige enfin de victoires dont les résultats dépassaient tout ce que nous trouvons dans les annales militaires.

Quant à nous, que la triste capitulation de Sedan a faits prisonniers de guerre et qui, sur le sol ennemi, spectateurs impuissants de la lutte qui continue, ne pouvons aider aux succès que par nos vœux ardents de citoyens et de soldats, nous avons peut-être aussi une tâche à remplir : celle d'essayer de rendre nos loisirs profitables au pays et à l'armée en recherchant les causes de nos désastres et les changements qu'il est urgent d'apporter dans nos institutions militaires.

Ce but est le seul mobile de cet écrit : j'espère qu'il en sera la justification.

Et vous, mon Général, qui, il y a trois ans, aviez jeté le cri d'alarme, et avec une sagacité merveilleuse aviez prédit ce qui ne s'est que trop réalisé ; vous qui donnez en ce moment dans Paris l'exemple des vertus civiques alliées au plus haut degré aux vertus militaires ; qui prouvez que l'épée d'un Bayard peut être portée par un fils de Turenne, permettez que de loin je cherche à suivre vos pas et à payer, dans la limite de mes faibles moyens, un tribut à la vérité.

Je me propose d'étudier spécialement les opérations

de l'armée de Châlons depuis sa concentration à Reims le 21 août jusqu'au 1er septembre, date de la fatale journée de Sedan.

Je chercherai à mettre en relief les causes qui ont précipité notre perte, à faire la part qui revient d'un côté au vice de nos institutions et de notre système militaire, de l'autre à leur mauvaise application, à la mauvaise direction générale, à l'ignorance et à l'inhabileté des chefs.

Ce sera donc une exposition sincère, impartiale et sans détour d'événements auxquels j'ai assisté pour la plupart, et sur lesquels en outre j'ai pris des renseignements précis près d'officiers de tout grade, de toutes armes et de toutes positions. J'ai lieu de croire que ce que j'avance est le récit exact de ce qui s'est passé.

Je ne rechercherai pas la critique ; mais dans l'intérêt supérieur de la vérité et du progrès, je mettrai de côté d'une façon absolue les questions de personnes ; les fautes commises sont le résultat de notre commune faiblesse : mais il faut que nous soyons fixés sur l'influence mauvaise qu'ont eu dans cette *campagne de huit jours* les hommes et les choses.

Pour bien saisir dans quelles conditions et dans quel but fut appelée à opérer l'armée de Châlons, il est important de connaître, au moins d'une manière générale, les événements qui marquent le début de la campagne et qui amènent la formation de deux armées distinctes, celle de Metz et celle de Châlons.

Je diviserai mon travail en quatre parties :

La première traitera des causes de la guerre, de sa préparation, des plans de campagne adoptés, et de tous les événements qui précèdent les opérations de l'armée de Châlons : d'un côté, les combats de Wissembourg et de Freschwiller et la retraite des 1er et 5e corps sur le

camp de Châlons ; de l'autre, les combats de Sarrebrück et de Forbach, la retraite des 2e, 3e, 4e corps et de la garde sur Metz, les batailles de Borny, Rézonville et St-Privat.

Dans la deuxième partie j'indiquerai dans tous ses détails la marche de l'armée de Châlons vers Montmédy, ses campements successifs, les divers combats qu'elle eut à livrer dans les derniers jours d'août, enfin la fatale bataille du 1er septembre ;

La troisième partie sera une étude comparée de la stratégie et de la tactique des deux armées ;

Dans la quatrième partie enfin, je rechercherai quelles sont les modifications qu'il y aurait lieu d'introduire dans notre système militaire.

—

En ce moment, où l'ennemi foule encore le sol sacré de la patrie, ce n'est point l'heure de la critique ni des discussions théoriques, et je remets pour une période plus calme la publication des deux dernières parties.

—

J'accueillerai avec reconnaissance les rectifications qu'on voudra bien m'adresser par l'intermédiaire de mon éditeur.

X... 10 novembre 1870.

*Un officier de l'armée du Rhin.*

# LA CAMPAGNE DE 1870

JUSQU'AU 1er SEPTEMBRE.

## PREMIÈRE PARTIE.

### CHAPITRE I.

DES CAUSES DE LA GUERRE. — SA PRÉPARATION. — FORCE DE CHACUNE DES DEUX ARMÉES. — PLAN DE CAMPAGNE. — AVEUGLEMENT DU GOUVERNEMENT DE L'EMPEREUR DE DÉCLARER DANS CES CONDITIONS LA GUERRE A LA PRUSSE.

**I. Des causes de la guerre et de son opportunité.**

Il est d'une importance capitale, pour pouvoir montrer une juste sévérité dans les appréciations, d'établir dans quelles conditions s'est faite la guerre de 1870; de voir si elle a été, par exemple, imposée au gouvernement français et au ministre de la guerre, qui ne seraient restés maîtres ni du temps, ni de l'opportunité, et qui l'auraient subie sans la vouloir; ou si, au contraire, elle a été entreprise pour ainsi dire de sang-froid, par calcul, et avec un espoir de succès qui dénotait la plus complète ignorance, non-seulement de ce qui se passait chez les autres, mais même de ce qui existait chez nous.

Les visées ambitieuses de la Prusse ne sont, depuis longtemps, un mystère pour personne. Sans tenir compte des moyens, elle ne voit que le but à atteindre, le déve-

loppement de sa puissance politique, et, pour y arriver, le développement continu et progressif de son système militaire.

A l'intérieur, elle brise, au prix de la légalité, les résistances qui s'opposent à ses vues : les chambres, qui refusent les subsides demandés pour l'armée, sont dissoutes. Au dehors, c'est la politique de conquête, le droit de la force, hautement affichés. En 1864, elle arrache au Danemark, aux yeux de l'Europe qui en reste spectatrice impassible, le Schleswig et le Holstein; en 1866, la guerre avec l'Autriche n'est qu'un prétexte pour s'annexer violemment les petits États d'Allemagne qui n'ont pas embrassé sa cause avec assez d'ardeur : elle fait la conquête du Hanovre, de la Hesse Électorale, du duché de Nassau, de l'ancienne ville libre de Francfort, et elle traîne à sa remorque, comme des vassaux, le royaume de Saxe, la Hesse-Darmstadt, le Brunswick, le Mecklembourg et l'Oldenbourg.

La France, qui en 1866 était l'arbitre de la situation, n'était pas intervenue dans le conflit austro-prussien, en raison de la déplorable guerre du Mexique : nous pouvions à ce moment et sans coup férir prendre la rive gauche du Rhin, asseoir d'une façon durable l'équilibre européen, et tous les malheurs présents eussent été évités. Mais le gouvernement de l'Empereur se laissa jouer par M. de Bismarck, et lorsque, plus tard, il se hasarda timidement à demander une compensation à l'énorme extension de la Prusse, on lui répondit que le patriotisme allemand, violemment surexcité, ne consentirait jamais à céder à la France des provinces aussi allemandes, et on accorda la démolition des fortifications de Luxembourg. La France eut la faiblesse de s'en contenter.

Depuis lors, l'équilibre européen était réellement rompu au profit de la Prusse, et tout le monde considérait la guerre comme inévitable : ce n'était plus qu'une question de temps.

En France, on étudiait dans tous ses détails l'organisation militaire de la Prusse et la topographie de l'Allemagne ; le dépôt de la guerre regorgeait d'officiers qui y entassaient tous les renseignements utiles pour des opérations futures sur ce théâtre : l'armée elle-même secouait sa torpeur intellectuelle, et la prévision d'une guerre sérieuse et prochaine avec cette nation enfantait une renaissance d'étude et de travail parmi les officiers de tout grade.

L'affaire de la couronne d'Espagne ne fut en réalité qu'un prétexte : le gouvernement français pouvait en effet trouver dans la renonciation du prince de Hohenzollern une satisfaction convenable à ses réclamations. Mais, à l'intérieur, un mouvement libéral très-prononcé donnait, depuis quelque temps, des inquiétudes sérieuses au gouvernement, qui avait éprouvé le besoin de se retremper dans le suffrage populaire; il en était sorti victorieux, et l'Empereur, songeant à l'avenir, crut le moment favorable pour chercher à opérer, sous le prestige de la victoire dont il ne doutait pas, la transmission de la couronne à son fils. Il y avait en outre en France un grand malaise industriel et commercial; les armements exagérés entretenaient la méfiance dans nos transactions; plusieurs de nos grandes industries succombaient sous les effets de nos traités de commerce. La guerre amènerait peut-être un terme à ces souffrances; aussi, sans être accueillie par le pays avec enthousiasme, ne fut-elle pas non plus hautement et unanimement réprouvée.

La Prusse, elle aussi, désirait la guerre, mais elle

avait une haute idée de notre puissance militaire; par prudence elle évitait un conflit, et nous pensons qu'au moins à ce moment elle ne nous eût pas attaqués.

Notre but n'est pas de rechercher dans ce travail si la guerre a été entreprise dans un intérêt dynastique ou dans l'intérêt du pays. Ce que nous tenons à constater, c'est que le gouvernement de l'Empereur est resté parfaitement maître de son opportunité, qu'il pouvait la retarder à son gré ou même ne pas la faire, et que, puisqu'il la déclarait, il devait être en état de la soutenir avantageusement.

Voyons donc comment il l'avait préparée.

### II. Préparation de la guerre. — Forces de chacune des deux armées.

A l'extérieur, la France est sans allié et n'a su se créer aucune sympathie : les projets ambitieux de l'Empire ont éveillé contre nous les susceptibilités de la Belgique et de l'Angleterre; notre intervention permanente à Rome nous a aliéné l'Italie ; l'Autriche, que nous avons laissée dans l'isolement en 1866, nous rend la pareille; la Russie, qui n'a point d'intérêts directs en jeu, se réserve d'intervenir plus tard comme arbitre, si elle le juge convenable; la Prusse a peut-être d'ailleurs acheté ses sympathies secrètes en lui montrant Constantinople.

Donc, isolement complet de la France.

A l'égard des États du sud de l'Allemagne, pour lesquels le doute est permis, c'est-à-dire la Bavière et le Wurtemberg, illusions profondes de notre diplomatie, qui était convaincue, sinon de leur concours, au moins de leur neutralité. Dans les bureaux de notre ministère des affaires étrangères, on affirmait, deux jours avant la

déclaration de guerre, que ces deux États marcheraient avec nous. Il n'y avait qu'un moyen de se les rendre favorables, c'était de faire chez eux une puissante diversion.

Quelle fut la préparation au point de vue militaire? Nous connaissions, depuis peu, il est vrai, mais enfin alors d'une manière très-incomplète, l'organisation prussienne. Nous savions que l'armée de la Confédération du Nord se composait, avec la garde, de treize corps d'armée organisés d'une manière permanente, avec tous leurs accessoires, cavalerie, artillerie, génie, train des équipages, transports, etc., plus de la division hessoise, qui jusqu'ici est restée en dehors de ces corps.

Chacun d'eux compte en moyenne 36,500 hommes, ce qui fait pour les treize corps et demi 493,000 hommes et 1,250 pièces de canon. En y joignant 230,000 hommes de landwehr et 130,000 hommes de troupes de remplacement, nous arrivons au chiffre de 850,000 hommes*.

Dans l'hypothèse, probable, d'une action coopérative de l'Allemagne du Sud, il faut ajouter :

Pour la Bavière, 2 corps d'armée, 70,000 h. et 192 canons ;

Pour le Wurtemberg, 1 division, 23,600 h. et 54 canons;

Pour le grand-duché de Bade, 1 division, 21,600 hommes et 42 canons, sans compter les réserves et les landwehrs, ce qui donne un total général, pour toutes les troupes de l'Allemagne du Nord et de l'Allemagne du Sud, de 965,000 hommes et 1,538 pièces de canon.

Chaque corps de l'armée de la Confédération comprend :

1° 2 divisions ; chacune d'elles se compose de 2 brigades d'infanterie à 2 régiments (le régiment a 3 bataillons de

* Voir la brochure intitulée : Neue Quartierliste des gesammten deutschen Heeres in tabellarischer Uebersicht, nebst Eintheilung der Regimenter, Organisation und Stærke, nach amtlichen Quellen, von K. Hauptmann. Berlin, 1870.

mille hommes), d'un régiment de cavalerie de 5 escadrons à 150 chevaux chacun, et d'une division d'artillerie de 4 batteries de 6 pièces ;

2° Une réserve d'artil. forte de 7 batteries, 42 pièces;

3° Un bataillon de pionniers ;

4° Un bataillon du train.

L'effectif du corps d'armée par arme se décompose ainsi qu'il suit :

25,000 hommes d'infanterie,
1,500 cavaliers,
2,500 artilleurs,
1,000 pionniers,
1,000 soldats du train.

Les Prussiens, dans cette campagne, n'avaient attaché à l'infanterie qu'un peu plus du tiers de leur cavalerie ; le reste de celle-ci formait soit des divisions légères pour éclairer les armées, soit des divisions de réserve.

On savait également que, même avant 1866, la Prusse employait une artillerie au chargement par la culasse ; que les imperfections de ce système, constatées pendant la guerre avec l'Autriche, avaient successivement disparu ; qu'elle présentait une justesse, une portée et une puissance extraordinaires, et qu'elle était regardée, non-seulement en Allemagne, mais dans toute l'Europe, comme supérieure à l'artillerie française. Des renseignements précis, et qui ne laissaient aucun doute à cet égard, avaient été publiés en 1865 à Berlin par le capitaine Roerdanz de l'artillerie prussienne, traduits en français et insérés en 1867 dans la Revue de Technologie militaire, avec les tables de tir et d'excellentes planches.

L'artillerie française avait la bonne fortune que le ministre de la guerre sortît de ses rangs : elle, aussi, fut aveugle et crut qu'elle pourrait se mesurer hardiment

avec celle de l'ennemi. Fatale illusion, qui a eu dans tout le cours de la campagne les conséquences les plus désastreuses !

Voyons maintenant quelles sont les forces que la France va opposer à celles considérables ci-dessus indiquées, qui sont au minimum de 850,000, au maximum et très-probablement d'un million d'hommes. Elle n'a de constitués par le fait, d'une manière à peu près complète, que la garde, le corps du camp de Châlons, l'armée de Paris, l'armée de Lyon et les troupes d'Afrique; en tout l'équivalent de cinq corps.

C'est en effet ce nombre de corps qu'elle parvient à jeter en première ligne ; puis en ramassant toutes les troupes éparses de l'intérieur, on arrive à en former trois nouveaux ; de sorte que le 25 juillet il y a, vers la frontière nord-est, sept corps plus la garde :

Le 1er corps, maréchal de Mac-Mahon, formé en grande partie des troupes d'Afrique, est à Strasbourg et comprend 4 divisions d'infanterie ;

Le 2e corps, général Frossard, trois divisions d'infanterie, avait été transporté au grand complet, par chemin de fer, du camp de Châlons en avant de Saint-Avold ;

Le 3e corps, maréchal Bazaine, 4 divisions d'infanterie, dont 3 appartenaient à l'armée de Paris, se concentre en avant de Metz;

Le 4e corps, général de Ladmirault, 3 divisions d'infanterie, a pour quartier général Thionville ;

Le 5e corps, général de Failly, 3 divisions d'infanterie, est à Bitche à cheval sur les Vosges, reliant le corps de Mac-Mahon au reste de l'armée ;

La garde, général Bourbaki, 2 divisions d'infanterie, est à Metz comme réserve des 2e, 3e et 4e corps ;

Le 6e corps, maréchal Canrobert, quatre divisions,

2 au camp de Châlons, 1 à Soissons et 1 à Paris, forme la réserve générale de l'armée ;

Le 7e corps enfin, général Douay, trois divisions, est en voie de formation à Belfort, sur l'extrême droite de l'armée : il sert de soutien au corps de Mac-Mahon et pourrait éventuellement agir dans l'Allemagne du Sud.

Chaque corps a une division mixte de cavalerie composée généralement de trois brigades de deux régiments : une brigade de cavalerie légère, une brigade de cavalerie de ligne et une brigade de grosse cavalerie. Quelques corps n'ont qu'une division de cavalerie de deux brigades, une de cavalerie légère, l'autre de cavalerie de ligne.

On avait en outre formé trois divisions de cavalerie de réserve, composées en grande partie de cuirassiers et des quatre régiments de chasseurs d'Afrique. Une de ces divisions (Bonnemain) fut attachée au 1er corps, les deux autres (Mre de Forton et du Barail) furent adjointes aux 2e et 3e corps.

L'artillerie avait été répartie de la façon suivante : trois batteries de campagne dont une de mitrailleuses par division d'infanterie, et 6, dont une à cheval, pour la réserve de chaque corps d'armée. Ce qui faisait 15 batteries, 90 pièces, par corps d'armée de 3 divisions ; 18 batteries, 108 pièces, par corps d'armée de 4 divisions.

L'organisation des corps les derniers formés, et particulièrement celle du 7e, laissa beaucoup à désirer sous le rapport des moyens de campement et de transports ; c'est la conséquence forcée de notre obstination à ne pas avoir admis une organisation permanente pour nos corps d'armée, et à concentrer sur quelques points seulement, Paris, Lyon, Marseille, Metz et Strasbourg, toutes nos ressources militaires.

Nous passons également, et avec intention, sous silence, les inconvénients de notre système de concentration des réserves, qui jette au moment de la guerre la plus grande perturbation dans nos services administratifs et dans nos transports militaires.

Voilà donc ce que nous avions à opposer au million d'hommes de l'Allemagne :

8 corps d'armée, y compris celui de la garde, formant 26 divisions d'infanterie, 8 divisions mixtes de cavalerie, 3 divisions de cavalerie de réserve, 125 batteries de campagne avec 750 bouches à feu, plus les troupes accessoires, telles que le génie, le train des équipages, les ambulances, etc.

(Voir page 123 le tableau de la composition des différents corps.)

Nous nous hâtons d'ajouter qu'il était impossible de faire plus comme organisation première, puisque, en dehors de ces formations, il ne restait que quelques troupes en Afrique : les 16e, 38e, 39e et 92e de ligne,

les 3 bataillons d'infanterie légère d'Afrique,
le régiment étranger,
le 8e hussards,
les 1er et 9e chasseurs,
les 3 régiments de spahis ;

En France les 22e, 34e, 58e et 79e de ligne qui étaient en observation sur la frontière espagnole ; deux régiments, les 35e et 42e, étaient attendus de Civita-Vecchia, et, comme cavalerie, il ne restait que les 7e et 8e régiments de chasseurs.

Le ministre de la guerre, le maréchal Lebœuf, devenu major-général de l'armée du Rhin, avait donc mis du premier coup, et sans hésiter, toutes les forces disponibles de la France sur pied : malheureusement, et c'est

encore un vice permanent de notre organisation, les effectifs étaient très-faibles ceux des régiments d'infanterie ne dépassaient pas dix-huit cents ou deux mille hommes.

En supposant, ce qui ne s'éloigne guère de la vérité, les corps à 4 divisions de 50 mille hommes, ceux à 3 divisions de 35 mille et la garde de 20 mille, nous arrivons au chiffre total de 310 mille hommes, qui est plutôt trop fort que trop faible.

Voilà donc l'effort maximum que la France pouvait produire en troupes régulières, d'après les ressources de son organisation. En arrière, tout juste de quoi former une autre division d'infanterie, plus des bataillons de marche de 4 compagnies qui n'avaient pas encore d'hommes et enfin des dépôts de 2 compagnies, que par un surcroît d'aveuglement on ne voulut pas tout d'abord porter à 4, craignant de faire ainsi des dépenses inutiles. Nous admettons que ces bataillons de marche et ces dépôts pussent encadrer cent mille hommes.

Nous ne faisons point entrer dans le compte de nos forces disponibles la garde nationale mobile qui n'était alors ni organisée, ni habillée, ni instruite et qui ne pouvait être considérée que comme une réserve d'hommes. Les événements postérieurs ont prouvé que ce n'était point les soldats qui manquaient, mais bien l'organisation qui était défectueuse et insuffisante.

*Notre conclusion, c'est qu'à un million d'hommes parfaitement organisés et instruits la France ne pouvant en opposer que* 300 *mille en première ligne et* 100 *mille dans les dépôts, il ne fallait pas faire la guerre.*

La Prusse nous avait montré, dans la campagne de 1866, qu'elle donnait du premier coup son effort maximum et il était hors de doute que, dès le début des

opérations, nous aurions à soutenir le choc de cette masse énorme de combattants, à laquelle il ne fallait que quelques jours pour pouvoir entrer en campagne. Il était donc insensé au gouvernement français, avec des forces aussi restreintes, de provoquer la lutte, et l'Empereur, le maréchal Lebœuf comme ministre de la guerre, M. de Grammont comme ministre des affaires étrangères, ont assumé sur leur tête la plus grave des responsabilités, celle d'avoir compromis par leur légèreté et leur ignorance l'honneur, le sang et l'avenir du pays.

En effet, pour que cette guerre ne fût pas la ruine de la France, il fallait faire une guerre offensive : chercher à neutraliser l'Allemagne du Sud par une puissante diversion dans le Wurtemberg et la Bavière; lancer en Hanovre un corps de débarquement qui eût trouvé dans le pays un appui moral et matériel et qui eût agi sous la protection de notre flotte; prendre enfin une vigoureuse offensive vers le Rhin avec l'armée principale.

Mais, pour pouvoir ainsi fractionner nos forces en trois groupes, il nous eût fallu la supériorité numérique, et c'est précisément le contraire qui arrivait.

Puisque nos ressources militaires ne nous permettaient pas de conduire cette guerre dans les conditions normales de succès, il fallait, nous le répétons, y renoncer et l'on ne saurait trop flétrir la conduite du gouvernement dans ces tristes corconstances.

### III. Plan de campagne de chacune des deux armées.

**France.** — Cherchons, sans nous préoccuper du plan adopté de concert entre l'Empereur et le maréchal Lebœuf, quel était celui qui présentait le plus de chances de succès.

On l'a dit bien souvent, et les événements l'ont souvent prouvé, notre caractère et nos aptitudes militaires nationales nous poussent plutôt à l'attaque qu'à la défense. Voyons donc, au seul point de vue géographique et politique, dans quelles conditions il nous était permis de prendre l'offensive.

*Plan offensif. — A. Vers le Rhin inférieur.*

Deux théâtres d'opérations bien distincts se présentaient, suivant que nous pouvions ou non opérer dans la Belgique et dans le Luxembourg.

Si nous prenions en effet pour base d'opération la ligne de Reims à Metz, par Châlons, deux grandes routes nous couduisaient directement au cœur de la Prusse : 1° la route de Reims, Namur et Liége, le long de la Meuse, se bifurquant à gauche sur Maestricht et Dusseldorf, à droite sur Aix-la-Chapelle et Cologne ; 2° la route de Metz, Thionville et Luxembourg, conduisant sur Cologne.

Cette base d'opération s'appuyait aux nombreuses places fortes de la Moselle, de la Meuse et du bassin de l'Oise, était mise en communication avec l'intérieur du pays et avec le théâtre projeté de la guerre par un nombre infini de chemins de fer, de canaux, de routes ; le terrain est presque partout plat et d'une richesse prodigieuse : elle avait donc tous les avantages désirables au point de vue de la sûreté, de la viabilité et de la richesse. — En outre, ces lignes d'opérations tournaient complétement les trois grandes places du Rhin moyen, Mayence, Coblentz et Cologne. Après une bataille livrée probablement sur la rive gauche du Rhin, l'armée française franchissait le fleuve entre Cologne et Düssel-

dorf, marchait sur Munster et se trouvait ainsi au centre de la Westphalie. Nous pouvions alors faire notre jonction avec le corps de débarquement qui eût opéré en Hanovre et nous porter ensuite par une marche rapide sur Berlin.

Ce plan avait aussi l'immense avantage de nous permettre de couvrir efficacement le chemin de notre capitale.

Nous faisions en même temps une puissante diversion dans l'Allemagne du Sud pour détacher ces États de l'alliance de la Prusse, et un tel plan bien exécuté avait grande chance de succès.

Mais il fallait pour cela violer la neutralité de la Belgique et du Luxembourg, qui avaient déclaré bien hautement vouloir rester étrangers à la lutte, et cet acte eût certainement amené contre nous une coalition européenne.

La même neutralité protégeait d'ailleurs la France contre la Prusse, qui eût trouvé également dans la route d'Aix-la-Chapelle, Namur et Reims ou dans celle de Bruxelles, Saint-Quentin, le chemin le plus court vers Paris. Une offensive par la Belgique est donc impossibe en raison de considérations politiques.

### *B. Sur le Rhin moyen.*

Une attaque directe sur le Rhin moyen doit être également rejetée de prime abord. Les voies de communication sont difficiles : la vallée inférieure de la Moselle et celle de la Sarre sont très-étroites, excessivement sinueuses, et les routes suivent en général le sommet des plateaux ; il n'y a qu'un seul chemin de fer qui conduise directement, à l'ouest des Vosges, sur le Rhin,

c'est celui de Metz à Bingen par Sarrebrück, et la vallée de la Nahe : à l'est des Vosges, il est vrai, l'aile droite de l'armée trouverait d'excellentes communications par terre et par eau, deux grandes routes, un chemin de fer, la navigation du Rhin ; mais encore faudrait-il préalablement faire le siége de Landau et Gemersheim. En outre le théâtre d'opérations de l'armée serait coupé en deux par les Vosges et le Hardt, et le flanc droit sur le Rhin serait également très-exposé.

Enfin, l'armée française arrivée devant ces trois grandes places de Mayence, Coblentz et Cologne, derrière lesquelles se présenterait l'armée prussienne entière, ne pourrait pas essayer de tenter un passage du Rhin de vive force, et elle serait réduite à entreprendre le siége régulier de ces forteresses, dans des conditions excessivement désavantageuses. C'eût été, comme dit le proverbe : « Prendre le taureau par les cornes. »

Il ne nous reste donc d'attaque possible que sur le Haut-Rhin, en amont de Mayence. Une offensive de ce côté nous conduit sur la rive gauche du Mein, puis dans la vallée de la Saale, et nous sommes amenés à examiner dans quelles conditions de succès pouvait être exécutée la répétition de la campagne de 1806.

### *C. Sur le Rhin supérieur.*

Notre base d'opération, dans cette hypothèse, est Metz, Nancy, Strasbourg, trois grandes places reliées directement entre elles par un canal, un chemin de fer et une excellente route.

De cette base partent trois bonnes lignes d'opération allant converger vers Francfort-sur-le-Mein. La première, de Metz à Mannheim par Sarrebrück, Kaiserslautern et Neustadt, coupe de l'ouest à l'est la Bavière Rhénane et

présente à la fois un chemin de fer et une excellente route ; elle permet, en outre, de tourner complétement Sarrelouis et les trois grandes places du Rhin moyen. — La seconde ligne part de Nancy, passe par le col de Saverne et offre, sur la rive gauche du Rhin, un chemin de fer et deux grandes routes : l'une le long du fleuve, l'autre au pied des Vosges, qui conduisent également sur Mannheim. Les places fortes de Landau et de Gemersheim peuvent facilement être alors évitées et simplement masquées par des corps d'observation.

De Strasbourg enfin, une autre armée peut franchir le Rhin, tourner, par la vallée de la Kinzig, Rastadt et la Forêt Noire, et s'avancer par Stuttgard et Darmstadt sur Francfort.

Ce plan présentait tout d'abord un immense avantage : c'est qu'en occupant ainsi dès le début la Bavière Rhénane, le duché de Bade et le Wurtemberg, nous détachions ces États de l'alliance prussienne et nous obtenions, peut-être, sinon leur concours, du moins leur neutralité. Nous tournions en même temps toutes les places fortes du Rhin supérieur et moyen : Rastadt, Landau, Gemersheim, Mayence, Coblentz et Cologne, et nous nous trouvions presque sans coup férir sur le Mein. C'eût été un immense résultat.

Ce plan était donc incontestablement le meilleur : il isolait la Prusse et nous portait dès nos premières opérations au cœur de l'Allemagne ; son exécution demandait seulement une grande rapidité.

Nous pouvions nous faire sur le Rhin une seconde grande base d'opérations appuyée aux villes de Spire, Mannheim et Worms, et continuer de ce point à pousser une vigoureuse offensive. Certainement une bataille perdue sur le Mein nous mettait dans une situation critique,

mais une victoire était la clef de Berlin. Ce plan était donc le seul raisonnable, le seul *exécutable,* mais à une condition, c'est que nous eussions, ou à peu près, l'égalité numérique. Il découvrait notre capitale, mais la Prusse, menacée chez elle, n'aurait pas songé à prendre l'offensive. Paris nous montre d'ailleurs ce qu'on peut attendre de son courage.

Mais, avec une armée de 310,000 hommes contre toutes les forces de la Prusse, c'eût été folie de songer à une pareille attaque.

*Plan de l'état-major français.* — Le plan qui avait été élaboré de longue main entre l'Empereur, le maréchal Lebœuf et le général Lebrun, a été tenu tellement secret qu'encore aujourd'hui il nous est inconnu ; — après les événements qui se sont produits dès le début de la campagne, les auteurs ne se sont guère empressés de le publier.

Cependant, à en juger, moins d'après l'attaque de Sarrebrück le 2 août, qui a été en réalité une simple parade, que par la quantité énorme de cartes et de renseignements spéciaux sur l'Allemagne envoyés aux divers états-majors et par l'absence de toute espèce de carte de France, le plan de campagne adopté était offensif.

C'était donc, ainsi que nous espérons l'avoir démontré, une première faute excessivement grave, qui dénotait chez les auteurs la plus complète ignorance des ressources et de la puissance militaires des deux États.

Voyons maintenant quels emplacements furent assignés aux différents corps par le major-général, pour l'exécution de ce plan offensif.

Vers les derniers jours du mois de juillet, les huit corps étaient ainsi répartis : le 1$^{er}$ (Mac-Mahon), en avant de Strasbourg, devant agir de concert avec le 7$^{e}$ (Douay),

qui occupe Belfort, et le 5e (de Failly) à Bitche; le 2e corps (Frossard) en avant de Saint-Avold; le 3e (maréchal Bazaine) à Boulay, entre Sarrebrück et Thionville; le 4e (Ladmirault), à Thionville; la garde est à Metz comme réserve partielle pour ces trois derniers corps. Le 6e corps enfin (maréchal Canrobert) forme à Châlons, Soissons et Paris la réserve générale de l'armée.

Tous ces corps, excepté le 1er, le 5e et le 7e qui avaient été réunis éventuellement sous le commandement du maréchal Mac-Mahon, étaient sans aucun lien entre eux, et relevaient directement de l'Empereur qui commandait en chef et du major-général de l'armée. C'était une première cause de faiblesse, de désunion et de lenteur dans les mouvements; mais en outre il est contraire à toutes les règles de l'art militaire d'aller ainsi éparpiller tout le long de la frontière des corps qui sont dans l'impossibilité matérielle de se soutenir les uns les autres.

Ce plan, que nous blâmons, reposait sur l'offensive; mais le premier principe pour une attaque est de concentrer ses forces et non de les disséminer.

*Donc, mauvais plan général des opérations, mauvaise disposition des troupes.*

On ne pouvait être plus malheureux.

La prudence la plus élémentaire, eu égard à nos forces et à celles de l'ennemi, nous imposait de faire d'abord une guerre défensive, de profiter des avantages immenses que nous trouvions, au point de vue militaire, à combattre sur un terrain connu, préparé à l'avance, au risque de sacrifier une légère portion du territoire que nous aurions pu d'ailleurs largement indemniser plus tard.

Pour cela encore, une énergique concentration était indispensable : il fallait comprendre qu'on protégeait bien mieux notre frontière en prenant en arrière une po-

sition centrale, entre Metz et Nancy, par exemple, qu'en cherchant à en couvrir directement toute l'étendue. De là, nous pouvions observer les débouchés des Vosges et nous porter en masse dans n'importe quelle direction, en forçant l'ennemi à démasquer ses projets. Si lui-même s'avançait en grande concentration, nous aurions eu, dans une bataille générale, l'avantage de combattre sur une position choisie et étudiée, et avec toute la supériorité tactique que donne la défensive. S'il pénétrait au contraire en France par groupes isolés, nous pouvions tomber successivement sur chacun d'eux et les écraser en détail.

Donc, que nous voulussions prendre l'offensive ou que nous eussions intérêt à nous tenir sur la défensive, nos troupes devaient être concentrées.

Nous ne tardâmes pas d'ailleurs à ressentir les effets de la fatale disposition adoptée.

**Prusse.** — Le plan de la Prusse dans une guerre contre la France était depuis longtemps étudié et arrêté : il était connu de tout le monde et avait été reproduit et discuté par toutes les gazettes allemandes.

La Prusse toutefois ne s'attendait pas à une attaque aussi brusque de la France et, dans les premiers jours qui suivirent la déclaration de guerre, elle était très-inquiète sur le sort des provinces de la rive gauche du Rhin, qui étaient complétement sans défense : elle pensait tout naturellement que, puisque nous déclarions la guerre, toutes nos mesures étaient prises, toutes nos concentrations faites et que nous allions immédiatement entrer en campagne.

La Prusse était fermement résolue à faire une guerre offensive : elle savait qu'elle était exposée à une attaque

combinée vers le Mein par la Bavière Rhénane et par la Forêt Noire; mais elle préférait sacrifier l'Allemagne du Sud qu'elle ne pouvait d'ailleurs efficacement protéger, et marcher sur Paris. C'était sous les murs d'une des deux capitales que devait se trancher la question, et tandis que le Mein et la Saale nous donnaient la route la plus longue vers Berlin, la vallée de la Moselle offrait aux Prussiens le chemin le plus court sur Paris. En outre, leur immense supériorité numérique, dont ils se rendaient parfaitement compte, leur permettait, tout en prenant une vigoureuse offensive, de s'opposer également de front à notre attaque.

En supposant que la Prusse respectât aussi la neutralité de la Belgique et du Luxembourg, ce qui était très-probable comme pour la France, trois bonnes lignes d'opération se présentaient à elle.

La première allait de Sarrebrück ou Sarreguemines à Metz et Nancy : Sarrebrück était le point de jonction des trois chemins de fer venant de Trèves, Bingen et Mannheim par Kaiserslautern. Cette ligne permettait donc une concentration de troupes rapide, sur un terrain éminemment propre à la défensive, et dont les derrières étaient couverts par les trois grandes places du Rhin. Nous laissons de côté la ligne de Coblentz, Trèves, Thionville et Metz, qui n'a pas de chemin de fer et qui présente des communications très-restreintes et très-difficiles.

La seconde ligne, venant de Mayence, suit la rive gauche du Rhin entre ce fleuve et les Vosges, appuyée par les places fortes de Gemersheim, Landau et Rastatt; elle tourne Strasbourg au nord par le col de Saverne, et gagne Lunéville et Nancy. Sur celle-ci peut venir éventuellement se greffer une ligne secondaire, celle de Kehl, Strasbourg, mais seulement après la prise de cette place.

Les deux lignes de Sarrebrück-Nancy et de Mannheim-Nancy tournent, ainsi qu'il est facile de le voir sur une carte, toutes nos places fortes de la Moselle, des Vosges et de l'Alsace ; elles permettent aux troupes qui les suivent une concentration de plus en plus grande et, après quelques combats heureux, elles mènent directement sur Châlons et Paris.

Une armée française, battue sur la Moselle, aura en outre à peine le temps de se retirer soit sur la Marne, soit sur la Meuse.

La troisième ligne d'opérations est celle de Friburg par Mulhouse et Belfort sur Langres et Paris. — Elle a l'inconvénient d'être à l'extrémité de l'Allemagne du Sud, d'aller heurter deux grandes places, et d'être excentrique par rapport aux deux premières. Elle ne peut donc servir qu'à une armée secondaire, dont les mouvements dépendraient plutôt de la défense qu'opposerait le pays que des opérations des armées principales.

C'est sur ces données que fut basé le plan de campagne du général de Moltke, plan que les événements lui ont permis d'exécuter pour ainsi dire pas à pas.

La Prusse, dès le jour de la déclaration des hostilités, mit sur pied de guerre toutes ses troupes, sans la moindre exception : les landwehrs furent immédiatement réunies ; les soldats des plus jeunes classes complétèrent les effectifs de l'armée régulière ; les soldats des classes moyennes formèrent les troupes de landwehr proprement dites ; les plus anciens, les troupes de remplacement et les bataillons de garnison.

Quatre armées furent formées : la 1re, qui se concentra à Coblentz, se composait des 7e et 8e corps (Westphalie et province Rhénane) qui étaient, pour ainsi dire, sur place, et du 1er corps (Prusse orientale) qui devait

rejoindre un peu plus tard. Cette armée fut confiée au général d'infanterie de Steinmetz.

(Voir page 131 et suivantes le tableau de l'organisation des forces prussiennes.)

La 2e armée, sous les ordres du prince Frédéric-Charles, se concentra à Hombourg, dans la Bavière Rhénane : elle comprenait les 2e et 3e corps (Poméranie et Brandebourg) et en arrière les 9e et 10e (Schleswig-Holstein et Hanovre).

La 3e armée, commandée par le prince royal de Prusse, devait agir entre le Rhin et les Vosges. Elle se concentra près de Mannheim. Elle était formée par le 2e corps bavarois (Bavière Rhénane), les 11e et 5e corps (Hesse-Électorale et Posen), des divisions wurtembergeoise et badoise, et plus tard elle s'augmenta du 1er corps bavarois et du 6e corps prussien (Silésie), qui avait été primitivement laissé en observation sur la frontière d'Autriche.

Enfin une 4e armée, dite de réserve, sous les ordres du prince royal de Saxe, comprenait le corps de la garde, les 4e et 12e corps (duché de Saxe et Saxe royale). Elle se concentra à Kaiserslautern en arrière des deux premières, auxquelles elle fut attachée pendant les premiers événements de la campagne.

La division de la Hesse-Darmstadt faisait partie, ainsi que la 18e division prussienne, du 9e corps. La 17e division, qui était sous les ordres du grand-duc de Mecklembourg-Schwerin, forma avec une division de landwehr (la 2e) un nouveau corps, le 13e, sous le nom d'armée de réserve de Lorraine.

La division badoise, avec la 1re division de landwehr, sous les ordres du général de Werder, constitua le 14e corps, qui fit plus tard le siége de Strasbourg.

Une 3e division de landwehr (de Kummer) fut aussi envoyée vers le 15 août à Metz.

L'ensemble des forces de la Prusse et de l'Allemagne, mobilisées à la fin de juillet, est donc de dix-sept corps d'armée, 34 divisions mixtes d'infanterie, neuf divisions de cavalerie, 1,530 pièces de canon.

Derrière ces troupes de l'armée permanente, la Prusse seule pouvait fournir 12 divisions de landwehr combinées, avec des régiments de chacun 4,000 hommes ; 12 brigades de cavalerie de landwehr. Chaque régiment de ligne forme en outre un bataillon ou un escadron de remplacement et un bataillon ou un escadron de garnison.

Nous avons dit plus haut que les forces régulières de l'Allemagne du Nord et du Sud (armée mobile et landwehr) atteignaient un million d'hommes.

Les Prussiens, qui avaient le même intérêt que nous à préserver leur frontière de toute insulte, préférèrent cependant la laisser violer le 2 août à Sarrebruck que de lancer, pour la couvrir, des troupes qui auraient été isolées et en dehors de leur masse de concentration. Et cependant ils avaient une immense supériorité numérique.

Que nos chefs n'ont-ils su imiter cette sage prudence et cette scrupuleuse observation des principes de l'art militaire !

Les forces respectives des deux armées et leurs emplacements étant connus, passons au récit des événements.

## CHAPITRE II.

PREMIERS ÉVÉNEMENTS DE LA GUERRE DANS LES DERNIERS JOURS DE JUILLET. — AFFAIRE DE SARREBRUCK LE 2 AOUT. — COMBAT DE WISSEMBOURG LE 4. — BATAILLE DE FRESCHWILLER LE 6 AOUT. — RETRAITE DES 1er ET 5e CORPS SUR LE CAMP DE CHALONS.

### I. Premiers événements de la guerre.

Dès les derniers jours de juillet eurent lieu de petites rencontres d'avant-postes, de cavalerie particulièrement : les deux partis cherchaient à se couper réciproquement les lignes de chemins de fer.

Le 28 juillet, il y eut un engagement entre des uhlans prussiens et un petit détachement d'infanterie, au N.-E. de Sarreguemines, près du pont sur la Blies. Dans la nuit, un détachement de chasseurs bavarois faisait une pointe sur notre territoire et essayait de couper les communications télégraphiques et le chemin de fer de Sarreguemines à Haguenau.

Le 27, une rencontre eut lieu près du village de Wolckingen sur la Sarre entre un avant-poste français fort d'environ 3 compagnies et un escadron, et une partie du 69e régiment d'infanterie du Rhin.

En Alsace, une reconnaissance faite aux environs de Nieder-Bronn par la cavalerie badoise, fut repoussée par le général de Bernis, commandant une brigade de la cavalerie du 5e corps. Deux officiers de dragons badois et un officier anglais furent tués.

### II. Affaire de Sarrebrück le 2 août.

Le 2e corps (Gal Frossard) qui, lors de la déclaration de guerre, était au camp de Châlons, avait été le premier jeté à la frontière, aux environs de St-Avold, vers le 20 juillet. Après une huitaine de séjour sur ce point, pour donner aux autres corps le temps d'arriver, il se porta en avant sur Forbach, qu'il occupa le 30 juillet avec ses trois divisions : la 2e division était à environ 2 kil. au nord de la ville, à droite de la route de Sarrebrück, sur les hauteurs de Spickeren; la 3e division sur le plateau d'Ætingen, un peu en arrière formant réserve; la 1re enfin à l'ouest de la ville, face à la forêt de Forbach et à la route venant de Sarrelouis.

Le 4 août au matin, l'Empereur et le prince Impérial étant arrivés au quartier du général Frossard, une attaque sur Sarrebrück fut décidée. Les corps laissèrent sur place une partie de leurs bagages, et la 2e division se porta en avant vers les hauteurs qui dominent la ville de la rive gauche, la droite appuyée par la division Laveaucoupet, la gauche soutenue par la première brigade de la division Vergé.

Ces positions étaient occupées par des troupes prussiennes, environ deux régiments d'infanterie, un ou deux escadrons de cavalerie et quelques batteries d'artillerie. Celles-ci, attaquées par la 2e division, firent bonne contenance; la 3e division du corps Frossard arrivant à la droite de la précédente détermina la retraite. La première division n'avait pas été engagée.

Sur ces entrefaites, l'Empereur et le prince Impérial, à cheval, étaient arrivés sur le lieu du combat : « Louis avait reçu le baptême de feu, » l'Empereur lui avait remis

la médaille militaire; la manœuvre était finie, il n'y avait plus qu'à reprendre ses positions.

Le soir du 2 août, le 2e corps bivouaqua sur le champ de bataille, mais le lendemain il n'y laissait que quelques grand'gardes et reprenait les emplacements qu'il occupait la veille au matin. Le combat du 2 n'était donc en réalité qu'une parade sans but utile : on ne prit pas la ville, et, au lieu de continuer un mouvement offensif, le général Frossard se retira sur Forbach. C'était tenir bien peu compte de la vie des hommes que de sacrifier une centaine des siens à une aussi coupable cérémonie; c'était apporter bien peu de sérieux dans une guerre cependant si grave.

Mais des événements plus douloureux encore allaient se produire et jeter dans l'armée et dans la nation de lugubres pressentiments pour l'avenir : le 4 août on apprenait que la division Douay (Abel) du 1er corps, surprise par les Prussiens à Wissembourg, avait été écrasée. Voici ce qui s'était passé.

### III. Combat de Wissembourg.

Le maréchal de Mac-Mahon, imitant dans le premier corps le fatal exemple qui avait été donné pour l'ensemble de l'armée, au lieu de grouper ses 4 divisions, leur assigna des emplacements tels, qu'elles étaient hors d'état de se soutenir mutuellement.

Le 25 juillet, les positions occupées par ce corps étaient les suivantes : la 1re division (Gal Ducrot) en avant de Wœrth, la 2e (Gal Douay) à Haguenau, les 3e et 4e (Gaux Raoul et de Lartigue) à Strasbourg. — La cavalerie était en avant du front, la brigade de Septeuil à Sultz, la brigade de Nansouty à Seltz, couvrant de leurs

avant-postes tout l'espace compris entre les Vosges et le Rhin. La brigade Michel de cuirassiers était en réserve.— Le maréchal, craignant que cette cavalerie ne fût trop exposée, la fit, par une singulière combinaison d'art militaire, soutenir par des bataillons isolés d'infanterie : c'était lui enlever évidemment toute sa mobilité. Nous aurons d'ailleurs à chaque pas à signaler l'emploi défectueux qu'on a fait de la cavalerie dans cette campagne.

Mais le maréchal ne trouvait pas encore la frontière entre Wissembourg et Lauterbourg suffisamment protégée contre les insultes de l'ennemi, et le 2 août il donna l'ordre à la division Douay de se porter sur Wissembourg et d'occuper la ville. Le général Douay plaça sa division sur les hauteurs du Geisberg au sud-est de la ville, où il envoya comme garnison un bataillon du 74e.

La division Ducrot était toujours à Wœrth.

Le 3 au soir, le général Douay fut prévenu par un grand nombre d'habitants que les Prussiens s'avançaient sur la ville en masses compactes et qu'il serait dans l'impossibilité absolue de leur résister. Il communiqua ces renseignements au général Ducrot, auquel le maréchal avait confié éventuellement le commandement des 1re et 2e divisions, et celui-ci lui donna l'ordre formel, au nom du maréchal, de livrer combat.

Le lendemain, 4 août, vers neuf heures, au moment où le général Douay s'apprêtait à lever le camp, probablement pour se replier en raison de l'inutilité d'une résistance, les Prussiens attaquèrent à l'improviste et avec des forces considérables. La division Douay n'avait pas même un peloton de cavalerie pour pouvoir se garder au loin : c'est ce qui explique, jusqu'à un certain point, la surprise dont elle fut victime.

Le 3, l'armée du Prince royal occupait les positions

suivantes (Voir planches I et II) : La division Bothmer (2e corps bavarois) formait l'avant-garde de l'armée, entre Landau et Bergzabern; à Billigheim, un peu en arrière et à gauche, était le 5e corps prussien; à Rohrbach, le 11e corps; en avant de Rheinzabern, les divisions badoise et wurtembergeoise du général de Werder. En arrière se trouvaient, à Landau, la 2e Dion (Walther) du 2e corps bavarois; à Mörlheim, une division de cavalerie; à Rülzheim, enfin, le 1er corps bavarois.

Le Prince royal se proposa, dans la journée du 4 août, d'occuper un immense bois, le Bien-Wald, qui s'étend au nord de la Lauter, entre Wissembourg et Lauterbourg.

Toutes les troupes quittèrent leurs bivouacs à 4 heures du matin excepté la division Bothmer, qui attendit d'être rejointe par les troupes en arrière et qui ne se mit en marche que vers 6 heures.

Cette division devait se diriger sur Wissembourg et s'en emparer; elle fit couvrir son flanc droit par un fort détachement sur Bollenborn et Bobenthal.

Le 5e corps marcha sur Barbelroth, Steinfeld, Kapsweyer, forma une avant-garde particulière, passa la Lauter à Schweighofen et attaqua le centre de la position du Geisberg.

Le 11e corps prit la route qui longe le chemin de fer par Steinweiler, Winden, Schaidt, traversa le Bien-Wald et déboucha par la route de Lauterbourg pour prendre de flanc la position française.

La division de cavalerie s'avança de Mörlheim jusque sur l'Otterbach.

Les divisions badoise et wurtembergeoise devaient marcher sur Lauterbourg et s'en emparer.

Le 1er corps bavarois enfin formait la réserve générale

et devait s'avancer le long de la grande route jusque vers Langenkandel pour soutenir l'attaque.

Grâce aux bois qui couvraient la rive gauche de la Lauter, grâce à l'absence de toute cavalerie du côté des Français, la division Douay fut attaquée dans son camp au moment où les soldats faisaient leur soupe et où de nombreuses corvées étaient allées dans la ville. On crut d'abord à une simple reconnaissance et, sans même lever les tentes, les troupes se portèrent en avant : il était neuf heures.

Wissembourg opposa une vigoureuse résistance : les avantages du terrain occupé par la division Douay lui permirent d'abord de tenir tête à l'attaque et elle fit même éprouver à l'ennemi des pertes sérieuses. Mais à gauche la ville fut enlevée par les Prussiens ; la position elle-même attaquée de front par le 5e corps, était tournée sur la droite par le 11e ; le général Douay venait d'être tué : il fallut battre en retraite, après plusieurs essai de retours offensifs. Cette opération se fit relativement avec assez d'ordre et ces troupes, bien décimées, regagnèrent Haguenau.

La division Douay, écrasée par le nombre, avait perdu dans ce combat environ 1,200 hommes tués ou blessés, près de mille prisonniers, un canon et tout son campement ainsi que ses bagages.

Les Prussiens accusent de leur côté des pertes énormes, qu'on peut évaluer à quinze cents tués ou blessés.

Le terrain étant assez difficile, la cavalerie ne put poursuivre les Français en retraite.

Le général de Werder s'empara de Lauterbourg sans coup férir.

Le 4 au soir, toute l'armée du Prince royal bivouaqua sur la Lauter.

### IV. Bataille de Freschwiller, le 6 août.

Le maréchal Mac-Mahon avait pendant ce temps concentré ses trois autres divisions en avant de Reichshoffen. Il apprit dans la nuit du 4 le désastre de Wissembourg, et dès le 5, au matin, il prenait ses dispositions pour livrer bataille sur la rive droite de la Sauer, dans une position excellente et très-connue, aux environs de Freschwiller. Sur la rive gauche se trouve le plateau de Gunstett, également très-important, parce qu'avec l'autre rive il barre complétement la route d'Haguenau. Le maréchal songea d'abord à le faire occuper par une division, mais il trouva plus tard qu'il était un peu isolé du reste de la position et qu'en raison du nombre de troupes dont il disposait son front serait trop étendu : ce plateau resta donc inoccupé, et la division de Lartigue (4e), qui était déjà en marche vers ce point reçut l'ordre de se placer à la droite des deux autres (1re et 3e) qui étaient établies : l'une à droite de Freschwiller vers le village de Elsashausen, l'autre à gauche vers le village de Langensulzbach. La 2e division (Douay) devait former la réserve, au centre. L'artillerie de réserve était sur les crêtes qui s'étendent entre Freschwiller et Elsashausen. (Voir planche III.)

Le maréchal Mac-Mahon, qui avait également le commandement éventuel du 7e corps, avait le 4 au soir, par dépêche télégraphique, prescrit au général Douay de lui envoyer comme soutien la 1re division (général Conseil Dumesnil).

Ce jour-là même, cette division, sur des indications erronées signalant une concentration de troupes aux environs de Lœrach, dans la forêt Noire, avait quitté Col-

mar pour se rendre à Mulhouse, point sur lequel se dirigeait également la 2e division du 7e corps. La 3e (Dumont) était encore en formation à Lyon.

La division Conseil, à peine débarquée du chemin de fer à Mulhouse, fut rembarquée la nuit entre 8 et 10 heures du soir et le 5 août, à 2 heures du matin, elle se trouvait à Haguenau et se dirigeait sur Reichshoffen. Son artillerie qui se rendait le 4, par voie de terre, de Colmar à Mulhouse, était à Ensisheim lorsqu'elle reçut le contre-ordre. Le 5, elle rétrograda sur Colmar, où elle s'embarqua par chemin de fer dans la soirée.

Cette division, sur laquelle comptait le maréchal, était destinée à renforcer l'aile droite de la position.

La cavalerie se trouvait en arrière dans les plaines qui s'étendent à l'ouest du village de Morsbronn.

Le maréchal, en faisant évacuer le plateau de Gunstett, avait donné en même temps au génie l'ordre de couper tous les ponts sur la Sauer entre Wœrth et Bruchmühle, ce qui indiquait évidemment l'intention de livrer une bataille purement défensive. Une heure plus tard, et bien que les avant-postes ennemis se montrassent déjà sur l'autre rive, il prescrivit de les conserver : la possibilité d'un succès et d'une offensive hardie comme conséquence s'était présentée à son esprit.

Ces dispositions avaient reçu leur exécution vers onze heures du matin. Le maréchal se préoccupa alors de ses lignes de retraite, prit des renseignements précis près d'officiers, du génie particulièrement, qui connaissaient bien le pays, et donna des instructions en conséquence, ajoutant que « on aurait affaire à des forces énormes et à une artillerie formidable. »

Le soir, vers huit heures et demie, le maréchal reçut une dépêche de l'Empereur lui annonçant que le 5e corps

était mis également à sa disposition. Il envoya aussitôt au général de Failly une dépêche télégraphique conçue à peu près en ces termes : « L'Empereur met votre corps à ma disposition; venez me trouver *aussitôt que possible.* » Le maréchal était tellement heureux d'un renfort aussi inespéré, il avait tellement confiance dans la force de la position choisie, qu'il s'écria tout joyeux : « Messieurs les Prussiens, je vous tiens. »

Avant d'aller plus loin et de nous engager dans le récit de la bataille, une question se pose à notre esprit : Le maréchal était-il bien inspiré en prenant la résolution de livrer bataille à Freschwiller? Il n'y avait pas de but stratégique important : c'était, il est vrai, la clef du chemin de fer de Sarreguemines, mais cette ligne est très-courte, se dirige extérieurement et non intérieurement, et il était facile de la rendre complétement impraticable à l'ennemi. Certes la position, par elle-même, avait de quoi séduire, mais n'était-il pas à craindre qu'en cas d'insuccès l'armée fût obligée d'évacuer, sans pouvoir les défendre, les positions qui se trouvaient en arrière, et qu'un seul combat livrât à la fois tous les passages des Vosges, celui de Saverne surtout, de beaucoup le plus important en raison des grandes voies de communications qui le traversent. N'eût-il pas mieux valu sacrifier les avantages tactiques de cette position aux considérations stratégiques que je viens de signaler? Les Vosges défendues par l'armée de Mac-Mahon, qui s'y serait méthodiquement établie, ne pouvaient être forcées qu'au prix des plus grands sacrifices.

Dans tous les cas, le maréchal en jugea autrement; il crut qu'il pourrait, dans cette forte position, arrêter un ennemi très-supérieur en nombre ; et son plan n'eût pas été blâmable s'il eût pris en même temps l'inébranlable

résolution de ne pas compromettre sa retraite par une résistance trop prolongée.

Dans la soirée du 5, arrivait à Reichshoffen la division Conseil Dumesnil qui fut placée en arrière de la 4e division (de Lartigue); la 2e division (devenue division Pellé) qui, après Wissembourg, s'était repliée sur Haguenau, y fut embarquée par chemin de fer et prenait le 5 au soir position dans le vallon qui se trouve en arrière de Elsashausen, comme réserve de l'armée.

Le 6 août, dès six heures du matin, furent tirés sur notre gauche les premiers coups de canon.

Les Prussiens, après leur succès de Wissembourg, s'étaient portés rapidement en avant sur Wœrth, en contournant à l'ouest comme à l'est le massif montagneux et boisé du Hoch-Wald. Le 2e corps bavarois, suivi du 1er, avait pris la route de Wissembourg à Wœrth par Lembach, et formait ainsi l'aile droite; le 5e corps s'avançait par une route secondaire, longeant le versant sud-est du Hoch-Wald par Roth et Preuschdorf; le 11e corps enfin et la division wurtembergeoise avaient pris la grande route de Sultz le long du chemin de fer d'Haguenau et arrivaient sur Wœrth, directement au centre de la position.

La division badoise, qui se portait de Lauterburg sur Seltz, se trouvait le 6 au matin à Guttweiler, à l'ouest de Winzenbach. Elle marcha au canon toute la journée, mais ne put prendre part à l'action.

La division Bothmer du 2e corps bavarois, qui débouchait par Langensulzbach, attaqua vigoureusement la division Ducrot. En même temps, le 5e corps prussien prononçait son mouvement offensif sur la 3e division (Raoul) par le village de Gœrsdorf.

Le maréchal Mac-Mahon, informé vers 7 heures par le

général Ducrot de l'attaque des Prussiens, se porta vers son aile gauche pour observer ce qui se passait. Il déclara que l'ennemi ne pouvait s'être déjà autant avancé, que c'était évidemment une simple démonstration, que la bataille ne serait que pour le lendemain ; et séance tenante, il fit rédiger des instructions dans ce sens pour le général de Failly. Un officier du génie, connaissant très-bien la localité, fut chargé de porter cette dépêche : il partit de Freschwiller à 9h 30, et ne voulant pas suivre la vallée de Niederbronn qui était probablement occupée par les éclaireurs ennemis, il prit en arrière de Reichshoffen une vallée secondaire et arriva à Bitche vers 1 heure, après avoir fait environ 50 kilomètres.

Pendant ce temps, l'action devenait de plus en plus vive, et le maréchal put bientôt se convaincre qu'il n'avait pas affaire à une reconnaissance d'avant-garde.

La division Ducrot, fortement pressée par le 2e corps bavarois, était obligée de faire un changement de front en arrière sur son aile droite, pour empêcher l'ennemi de tourner notre position du côté de Neuweiler. L'artillerie ennemie était nombreuse et accablante de justesse. Le 5e corps prussien prononçait de plus en plus son mouvement vers le centre, sur Wœrth. Quoique très-vive, cette seconde attaque n'était encore qu'une démonstration.

Vers midi, des colonnes nombreuses formées par le 11e corps et la division wurtembergeoise, protégés par une batterie de 60 pièces, se portèrent sur le plateau de Gunstett et attaquèrent avec la plus grande vigueur le village de Elsashausen et les troupes de la division de Lartigue.

Le maréchal essaya plusieurs fois de repousser l'ennemi sur la droite, et il fit faire plusieurs attaques offensives

par la division Conseil Dumesnil. Malgré le feu bien dirigé de notre artillerie, malgré d'admirables charges des cuirassiers de la division Bonnemain et de la brigade Michel, l'aile droite se trouva débordée et notre ligne de retraite complétement menacée. Il était 4 heures : nos troupes étaient repoussées sur toute la ligne et fuyaient dans le plus grand désordre. Le maréchal, en cédant à ses instincts de bravoure et de résistance jusqu'à la dernière extrémité, ne s'était pas aperçu qu'il compromettait à la fois et ses troupes et ses positions en arrière. Son armée, vaincue par le nombre, était complétement débandée et se retirait au hasard dans toutes les directions, protégée par les 1re et 3e divisions.

Une division du 5e corps était arrivée sur le lieu du combat, ainsi que nous le raconterons plus loin, seulement à 5 heures du soir, et, en couronnant les hauteurs qui dominent la vallée en avant de Niederbronn, elle favorisa la retraite de quelques bataillons.

Les cinq divisions françaises qui avaient pris part à ce combat ne présentaient pas un effectif supérieur à 40,000 hommes. On peut évaluer sans exagération à 150,000 hommes les quatre corps et demi, prussiens, bavarois ou wurtembergeois, qui se trouvaient sur le lieu de la bataille.

Les pertes des deux côtés furent grandes : les Prussiens eurent peut-être un plus grand nombre de tués et blessés que nous : cinq mille environ contre nous quatre mille ; mais ils nous firent dans la retraite énormément de prisonniers, près de six mille, disent-ils, dont 100 officiers ; 35 canons, 6 mitrailleuses, beaucoup de bagages, le parc de réserve du 1er corps, la réserve d'artillerie de la division Conseil Dumesnil tombèrent entre leurs mains. Enfin deux convois de chemin de fer, chargés d'approvi-

sionnements de toute sorte, furent pris par eux dans la gare d'Haguenau.

Le lendemain matin, 20 mille hommes se trouvèrent réunis pêle-mêle à Saverne; deux mille s'étaient retirés sur Strasbourg; 2 mille également sur Bitche, suivant dans leur retraite les troupes de la division Guyot de Lespart.

Voyons maintenant quel fut le rôle du 5e corps, commandé par le général de Failly. — Dans les derniers jours de juillet, son quartier général était à Bitche : la 3e division (Guyot de Lespart) se trouvait à l'est, à cheval sur les routes de Wissembourg et de Niederbronn, formant ainsi le trait d'union entre les 1er et 5e corps. La 1re division (Goze) et la brigade de Maussion de la division Labadie (2e) étaient à 2 kilomètres environ à l'ouest de Bitche, observant les débouchés de la route sur Deux-Ponts et de celle sur Sarreguemines. La 1re brigade (Lapasset) de la division Labadie occupait cette dernière ville.

Le général de Failly avait reçu le 5 au soir, vers neuf heures, les instructions du maréchal Mac-Mahon qui lui prescrivaient de le rejoindre aussitôt que possible. Au lieu de partir immédiatement avec tout son corps d'armée, moins la brigade de Sarreguemines, pour rejoindre le 1er corps, il se contenta d'adresser pour le lendemain un ordre de départ à la 3e division.

Le général Guyot de Lespart se mit en route le 6 au matin; mais, quelques heures après, le général de Failly, craignant d'être attaqué lui-même du côté de Deux-Ponts, lui envoya un contre-ordre lui prescrivant de s'arrêter : ces troupes se trouvaient alors à Philippsburg, à 15 kilomètres au maximum du théâtre du combat. L'officier du

génie, envoyé par le maréchal, arriva, comme nous l'avons dit, vers une heure à Bitche et remit la dépêche au général de Failly. Celui-ci observa qu'il était dans l'impossibilité d'effectuer le mouvement qu'on lui demandait, que son corps était disséminé, qu'il avait une brigade à Sarreguemines qu'il ne pouvait abandonner, que la division de Bitche protégeait son artillerie de réserve, et donna mille autres mauvaises raisons pour justifier son inaction.

Cependant, sur la représentation qui lui fut faite que la division Guyot de Lespart n'était qu'à quatre lieues du champ de bataille, il se décida à lui envoyer l'ordre de se porter en avant. Elle déboucha dans la vallée de Niederbronn vers cinq heures, tout juste à temps pour pouvoir un peu protéger la retraite des troupes de Mac-Mahon.

Le concours prompt et énergique du 5e corps dans cette circonstance pouvait changer la face des choses, et l'inaction du général de Failly dans la journée du 6 a été plus qu'une faute. Tout en blâmant plus d'une fois dans ce récit les actes ou les résolutions du maréchal de Mac-Mahon, nous ne pouvons nous empêcher de le plaindre sincèrement en voyant combien il a été mal secondé dans cette campagne, soit par ceux qui le conseillaient, soit par ceux qui étaient chargés de l'exécution de ses ordres.

Quoi qu'il en soit, ce faible concours de la division Guyot de Lespart n'en fut pas moins très-utile au 1er corps, en ce sens surtout qu'il trompa l'ennemi sur la ligne de retraite suivie par Mac-Mahon. Les Prussiens crurent que les troupes battues s'étaient en grande partie retirées sur Bitche. Cette erreur ralentit un peu la poursuite et rendit en outre plus timide, les jours suivants, la marche en avant du Prince royal.

Le même jour, 6 août, par une fatale coïncidence, le

corps Frossard était complétement battu en avant de Forbach et repoussé sur Sarreguemines, ainsi que nous le raconterons dans le chapitre suivant.

### V. Retraite des 1er et 5e corps sur le camp de Châlons.

Nous avons dit que, le soir de la bataille de Freschwiller, la retraite des troupes de Mac-Mahon s'était faite dans le plus grand désordre et un peu dans toutes les directions : le gros cependant se portant sur Saverne. Là, le 7 au matin, on remit un peu d'ordre dans les régiments, brigades et divisions, en assignant à ces dernières des quartiers différents dans la ville, et on fit quelques distributions à ces hommes qui, pour la plupart, n'avaient pas mangé depuis 24 heures.

Vers six heures du soir, le maréchal, voyant l'état de ses troupes et pensant être suivi de près par les Prussiens, ordonna une marche de nuit : le 8 au matin, le 1er corps atteignait Sarrebourg, après une marche d'environ 32 kilomètres ;

Le 9 il est à Blamont ;

Le 10 à Lunéville.

Le maréchal, craignant que l'ennemi ait poussé jusqu'à Nancy et coupé le chemin de fer sur Châlons par Bar-le-Duc, se décida à se porter encore plus au sud et à aller prendre le chemin de fer qui suit la vallée de la Marne par Chaumont, Joinville et Saint-Dizier.

Cette ligne projette en avant de Chaumont un embranchement dans la direction de Lunéville, jusqu'à Neufchâteau : c'est sur ce point que se dirigea le 1er corps.

Il campe le 11 août à Bayon sur Moselle,

Le 12 — à Haroué,

Le 13 — à Vicherey,

Et le 14 — à Neufchâteau, où une partie des troupes s'embarque par chemin de fer pour arriver au camp de Châlons le 15 août. D'autres, la cavalerie particulièrement, continue la retraite par étapes et vont prendre le chemin de fer plus loin, à Joinville ou Saint-Dizier. Le 1er corps ne comptait plus que 20 ou 22,000 hommes.

Le général de Failly apprit, le 6 au soir, le désastre de Freschwiller et donna des ordres pour battre en retraite le lendemain; mais, sur des nouveaux renseignements et craignant avec raison d'être coupé du reste de l'armée, il se décida à faire une marche de nuit. Le convoi du 5e corps avait déjà été envoyé la veille sur Sarreguemines; le général laissa également ses bagages dans Bitche et, ainsi allégé, il se mit en route vers 8 heures du soir. La marche fut lente et pénible, et ses troupes n'atteignirent la Petite-Pierre que le 7 vers trois ou quatre heures du soir.

Si le général de Failly avait mis, dans la nuit du 5 au 6, autant d'empressement et d'énergie pour exécuter les ordres du maréchal et pour marcher à son secours qu'il en mit à se dérober aux poursuites de l'ennemi, la défaite de Freschwiller pouvait se changer en une éclatante victoire.

Le 5e corps, qui était plus en avant que le 1er et qui n'avait pas été entamé, resta de quelques marches en arrière sur le corps de Mac-Mahon, pour protéger au besoin la retraite.

Le 8, le corps de Failly est à Lixheim,
9 — à Sarrebourg,
10 — à Avricourt,
11 — à Lunéville. Il continue son mouvement dans la direction de Chaumont, par Charmes, Mirecourt et Neufchâteau, où il est rejoint par la division

Guyot de Lespart, qui depuis Bitche formait l'arrière-garde de la colonne. Il atteint ensuite Chaumont où il s'embarque en chemin de fer pour le camp de Châlons. La division Goze, qui part la première, est débarquée à Vitry et fait par étape le reste du trajet. Toutes ces troupes arrivent au camp dans les journées du 19 et du 20 août.

Le 7e corps qui, par suite de l'envoi de la division Conseil Dumesnil au 1er corps, était réduit à une division (Liébert) d'infanterie, une brigade de cavalerie et sa réserve d'artillerie, s'était, comme nous l'avons indiqué plus haut, mis en marche de Belfort sur Mulhouse, où il arriva le 6 août vers midi. Le lendemain matin le général Douay reçut une dépêche du maréchal de Mac-Mahon lui annonçant qu'il avait perdu la veille une bataille et qu'il prenait les ordres de l'Empereur.

Une heure plus tard, une nouvelle dépêche lui arrivait, ainsi conçue : « Jetez, si vous le pouvez, une division dans Strasbourg, et, avec *les deux autres*, couvrez Belfort. »

Signé : NAPOLÉON.

Le commandant en chef des armées et le grand état-major général ignoraient que la 3e division (Dumont) du 7e corps étaient encore en formation à Lyon, et que la 1re (Conseil Dumesnil) était depuis deux jours détachée au 1er corps !

En exécution de ces ordres, le général Douay se replia sur Belfort : le départ de Mulhouse eut lieu vers midi, le 7 même, avec une précipitation que ne comportaient pas les circonstances ; mais il n'y aurait pas lieu de reprocher au commandant du 7e corps cet excès de prudence,

si cela n'avait jeté parmi les soldats un peu d'inquiétude et de défiance.

Ces troupes rentrèrent dans Belfort le 8 août et se mirent à compléter activement les travaux de défense de la place, particulièrement en achevant trois forts extérieurs, le fort des Barres, celui des Grandes Perches et celui des Petites Perches, dont les terrassements n'étaient qu'ébauchés.

Vers le 13 arrivèrent les divers corps de la division Dumont, et, en comptant la division Conseil détachée au 1er corps, il ne manquait plus que la brigade de cavalerie Jolif du Coulombier, retenue à Lyon probablement pour des motifs politiques et qui, d'ailleurs, n'a jamais rejoint le 7e corps d'armée.

## CHAPITRE III.

MOUVEMENT OFFENSIF DES 4e, 3e ET 2e CORPS, SUIVIS DE LA GARDE, SUR LA SARRE. — AFFAIRE DE SARREBRUCK LE 2 AOUT. — BATAILLE DE FORBACH, LE 6 AOUT. — RETRAITE CONCENTRIQUE DE CES CORPS SUR METZ. — BATAILLE DE BORNY LE 14 AOUT. — BATAILLE DE RÉZONVILLE LE 16. — BATAILLE DE SAINT-PRIVAT LE 18 AOUT. — L'ARMÉE DE BAZAINE EST REJETÉE ET ENFERMÉE SOUS METZ.

### I. Mouvement offensif des 4e, 3e et 2e corps, suivis de la garde, sur la Sarre.

Le transport de nos troupes entre la Moselle et les Vosges s'était, en résumé, opéré dans de très-bonnes conditions de vitesse, et le 24 ou le 25 juillet quatre de nos corps étaient prêts à entrer en ligne : le 4e à Thionville, le 3e à Boulay, le 2e à Forbach, le 5e à Bitche; la garde enfin formait la réserve à Metz.

Puisque notre plan de campagne reposait sur une offensive dans les provinces Rhénanes, il fallait profiter des avantages de cette concentration plus rapide que celle des troupes prussiennes, et se porter immédiatement sur la Sarre qui, à ce moment, n'était pas occupée.

L'Empereur, ou plutôt le major général, seul responsable par le fait des combinaisons militaires, perdit dans l'immobilité la plus complète six ou sept jours, cependant bien précieux, et ce n'est que le 1er août qu'il se décida à prendre l'offensive vers la Sarre.

Le 4e corps (Ladmirault) se porte de Thionville à Bouzonville sur la Nied, pour protéger la gauche du corps Frossard; le corps de Bazaine se rend à Forbach pour soutenir le centre; la brigade Lapasset, du 5e corps, occupait Sarreguemines et couvrait ainsi la droite du 2e corps. On avait pris les plus grandes précautions de prudence, bien inutiles à ce moment, puisqu'on n'avait presque personne devant soi : on voulait à tout prix un premier succès.

Nous avons raconté plus haut l'affaire de Sarrebrück du 2 août.

Voyant qu'il y avait peu de troupes ennemies de ce côté, ce qui ne prouvait qu'une chose, c'est que la concentration des armées prussiennes se faisait en arrière de la frontière d'après les règles les plus élémentaires de l'art militaire, on porta vers l'est le corps Bazaine : la 1re division alla à Sarreguemines renforcer la brigade Lapasset; la 2e division se rendit à Puttelange et les deux autres (3e et 4e) restèrent entre Saint-Avold et Marienthal.

La garde, pendant ce temps, s'était avancée de Metz sur Boulay, et le 6 au matin elle était à Courcelles, à 30 kil. environ en arrière de Saint-Avold. (Voir pl. IV.)

C'est dans ces conditions que le 2e corps fut attaqué le 6 août au matin, dans la position qu'il avait prise en arrière de Sarrebrück sur les hauteurs de Spicheren.

La division Laveaucoupet était au nord du village du même nom, à droite de la route de Forbach à Sarrebrück, occupant des crêtes dominantes, en avant desquelles était un ravin profond qui allait de l'ouest à l'est et finissait sur la Sarre près d'un petit village appelé Saint-Arnual. Sur la droite des troupes, le terrain était très-boisé et descendait en pentes également très-raides vers la rivière.

La 1re division (Vergé) était à gauche de la route, couvrant le chemin de fer à hauteur de l'usine de Stiring, et observait la forêt de Forbach sur sa gauche ainsi que plusieurs chemins qui, en la traversant, conduisent directement sur Sarrelouis.

La division Bataille (2e) formait la réserve, en arrière sur le plateau d'Ætingen. (Voir planche V.)

### II. Bataille de Forbach, le 6 août.

Le général Frossard, en se retirant sur les hauteurs de Spicheren, aurait dû laisser sur les crêtes qui dominent la ville, la gare et tous les débouchés, une forte avant-garde, pour contrarier la concentration des troupes ennemies, prévenir de leur passage sur la rive gauche et livrer sur ce point au moins un combat d'artillerie. Il abandonna complétement ce premier plateau.

Dès 7 heures du matin, le 6 août, de nombreux escadrons prussiens traversèrent Sarrebrück et se montrèrent sur les hauteurs de l'Exerciz Platz ; en même temps des masses d'infanterie venant de la direction de Sarrelouis se dirigeaient vers la ville, le long de la rive droite de la Sarre.

Le 5 au soir, trois corps d'armée prussiens étaient

campés au nord de Sarrebrück, à une distance moyenne de 15 kilomètres, complétement couverts et masqués par une immense forêt qui s'étend au sud jusque sur la rivière.

Les 7e et 8e corps, faisant partie de la 1re armée, se trouvaient à peu de distance du village de Herchenbach, et avaient chacun un bon chemin vers Sarrebrück. Le 3e corps, qui appartient à la 2e armée, occupait Sulzbach, sur le chemin de fer de Sarrebrück à Hombourg, et avait ainsi, outre la route, un excellent débouché.

Vers 9 heures, les masses de cavalerie prussienne grossissant de plus en plus, la division Laveaucoupet fit avancer deux pièces qui les canonnèrent. L'ennemi établit alors une batterie sur l'Exerciz Platz et le combat s'engagea.

La 14e division du 7e corps prussien était arrivée à Sarrebrück vers midi et prononça aussitôt son attaque. Comme notre position était très-forte de front, le général de Kamecke essaya d'abord de faire plier notre aile gauche, et il lança contre la division Vergé, qui occupait Stiring, cinq bataillons soutenus par de nombreuses batteries.

Deux attaques successives de ce côté furent repoussées. En même temps, le reste de la division Kamecke portait ses efforts sur le front de la position, mais sans résultat favorable. A trois heures, toutes les troupes de cette division étaient engagées et assez compromises.

Le général Frossard, pendant ce temps, et croyant probablement que ce n'était qu'une affaire d'avant-postes, réglait chez le maire de Forbach des questions plus que secondaires.

Mais de nombreux renforts arrivèrent bientôt au général de Kamecke : toutes les troupes des 8e et 3e corps, entendant le bruit du canon, marchaient au plus vite vers

Sarrebrück. Ce fut d'abord la 16e division du 8e corps, général de Barnekow, qui se dirigea sur le centre de la position, puis la 5e division du 3e corps, général de Stülpnagel, qui se porta sur notre droite.

Vers quatre heures, ces trois divisions prussiennes, fortement appuyées par leur artillerie, firent une attaque générale ; les bois de Stiring auxquels s'appuyait notre gauche et celui de Saint-Arnual qui était à notre droite furent occupés par l'ennemi : nos troupes durent abandonner le centre de la position et se retirer vers le village de Spicheren même. Notre artillerie, par manque de munitions probablement, ralentit en même temps ses feux.

Plusieurs retours offensifs furent tentés pour reprendre sur notre droite le bois occupé par les Prussiens, mais en vain. Le mouvement de retraite devint général : les troupes se dirigèrent vers Sarreguemines.

Les Prussiens poursuivirent mollement : le terrain, assez difficile d'ailleurs, se prêtait peu à l'action de la cavalerie ; peut-être aussi n'étaient-ils pas sûrs de leurs succès et craignaient-ils d'être arrêtés de nouveau devant une autre bonne position défensive.

Nos pertes dans ce combat furent énormes : la seule division Laveaucoupet eut 1,800 hommes et 163 officiers tués ou blessés : le nombre total des tués ou blessés fut de 3 à 4 mille ; il y eut aussi, paraît-il, environ 2,000 prisonniers. Tout le campement des 1re et 3e divisions fut également pris, ainsi qu'un équipage de 40 pontons.

Les Prussiens firent aussi des pertes considérables et probablement supérieures aux nôtres : ils accusent eux-mêmes pour la division de Kamecke plus de 2,000 tués ou blessés ; dans la division de Barnekow, le 40e régiment perdit près de mille hommes.

La 13e division, du 7e corps, s'était pendant la bataille dirigée sur Wehrden, à douze kilomètres environ à l'ouest de Sarrebrück, y avait passé la rivière et s'était portée directement sur Forbach; elle força une des divisions du corps de Bazaine, qui marchait au secours de Frossard, à se retirer sur St-Avold, et elle-même s'empara de Forbach où étaient d'énormes approvisionnements de toute nature.

Vers neuf heures du soir, toutes les troupes du 2e corps se mirent en marche sur Sarreguemines, en passant par les villages de Eslingen et Blittersdorf. Elles y arrivèrent vers dix heures du matin.

La division Montaudon du corps Bazaine, qui était les 5 et 6 août à Sarreguemines, avait quitté le 6 au soir, vers 4 heures, cette ville et s'était retirée sur la 2e division qui occupait Puttelange. Celle-ci se promena toute la journée, tantôt tournant le dos au canon, vers Sarreguemines, un peu plus tard dans la direction de Sarrebrück; mais son concours, comme celui d'ailleurs de tout le 3e corps, fut complétement nul. On dit que le maréchal Bazaine fit demander le matin du combat au général Frossard s'il avait besoin de sa coopération et que celui-ci l'avait remercié.

Dans pareille circonstance, il n'y a rien à demander et le devoir impérieux de tout chef est de marcher quand même au canon.

Nous avons vu plus haut que le général de Failly, commandant le 5e corps, avait tenu la même conduite pendant la bataille de Freschwiller et compromis ainsi le corps de Mac-Mahon.

Dans la journée du 7, les avant-postes prussiens ayant atteint Sarreguemines, le général Frossard jugea prudent

de mettre encore plus de distance entre l'ennemi et lui, et à une heure le 2e corps se remettait en marche, pour rallier celui du maréchal Bazaine sur Puttelange, où il arriva le soir vers quatre heures. Cette retraite précipitée et en désordre, devant un ennemi qui se montrait à peine, changea la défaite en une véritable déroute et enleva aux troupes la confiance qui pouvait leur rester dans leur général.

Elles l'accusaient d'ailleurs hautement de ne point s'être montré pendant la bataille.

En apprenant cette défaite, le major général de l'armée donna des ordres pour une concentration rapide autour de Metz des 2e, 3e, 4e corps et de la garde. Ces mouvements de retraite s'exécutèrent dans les journées des 7, 8 et 9 août; le 6e corps était en même temps transporté par chemin de fer du camp de Châlons sur Metz.

Le 12 août, cinq corps d'armée se trouvaient sur la rive droite de la Moselle, sous la protection des forts qui couvrent Metz de ce côté. (Voir planche VI.)

### III. Formation de deux armées distinctes : celle de Metz et celle de Châlons.

Le pays, douloureusement impressionné déjà par la surprise de Wissembourg, apprit avec consternation le double désastre qui le même jour frappait nos armées. A l'enthousiasme et à la confiance aveugle des premiers moments succéda un profond découragement, une grande inquiétude de l'avenir. Les dépêches expédiées du grand quartier général étaient d'ailleurs peu faites pour rassurer :

Metz, 7 août, 8 heures matin : « Il est nécessaire que la France et Paris se préparent aux plus grands efforts, aux plus grands sacrifices. Point de défaillance. Mac-

Mahon couvre Nancy. Le corps de Frossard est *bien dirigé*. Le major général est aux avant-postes. »

11 heures 55 : « La concentration des troupes sur Metz continue sans difficulté. L'épreuve qui nous est imposée est dure, mais elle n'est pas au-dessus du patriotisme de la nation. »

4 heures soir : « L'ennemi ne poursuit pas Mac-Mahon. Le maréchal concentre ses troupes. »

Deux combats, dans lesquels un quart seulement de nos forces, deux corps sur huit, avait été engagé ; où nos troupes, en résumé, avaient montré de solides qualités militaires et n'avaient cédé que devant le nombre écrasant de leurs adversaires; deux combats perdus suffisaient pour enlever aux auteurs de notre fameux plan de campagne toute confiance. Ce sont eux qui, les premiers, jettent le cri d'alarme dans le pays et dans l'armée, enlevant ainsi à l'un et à l'autre le premier élément de succès ; les Prussiens, enhardis par cet indice de démoralisation, s'avancent à marches forcées vers Metz, « sous les murs de laquelle, dit l'Empereur, une grande bataille est imminente. »

L'Impératrice régente annonce par une proclamation au pays ces malheurs inattendus; les chambres sont convoquées d'urgence et le conseil des ministres déclare le 7 au matin Paris en état de siége; un décret appelle en outre dans la garde mobile tous les jeunes gens au dessous de 30 ans, et, dans la garde nationale, tous les citoyens de 30 à 40.

Le 9, les divisions militaires de Paris (1re), Lille (3e), Châlons (4e), Strasbourg (7e) et Lyon (8e), sont mises en état de siége et le conseil des ministres proclame la *patrie en danger*. Voilà où nous avaient conduits, au bout de huit jours de campagne, l'étrange aveuglement de

l'Empereur et les mauvaises dispositions de ses généraux. Notre armée, coupée en deux, se ralliait sur ses places fortes, abandonnant à l'ennemi l'Alsace et la Lorraine. Strasbourg était investi et assiégé. Les Prussiens se promenaient dans Nancy.

L'opinion publique, dans le pays comme dans l'armée, accusait d'incapacité ceux qui étaient placés à la tête de nos opérations militaires, et l'Empereur, pour lui donner satisfaction, accepta la démission de major général du maréchal Lebœuf, et celle du général Lebrun, premier aide-major général. Deux armées indépendantes l'une de l'autre, et sans direction centrale, furent confiées : celle de Metz, au maréchal Bazaine; celle de l'Est, qui devint plus tard l'armée de Châlons, au maréchal de Mac-Mahon.

Les troupes et la nation accueillirent avec joie cette nouvelle : le maréchal Mac-Mahon avait la réputation d'un soldat énergique et courageux; Bazaine avait donné au Mexique des preuves d'une grande valeur militaire; ils n'avaient jusqu'ici commandé que des corps d'armée, mais on espérait qu'ils seraient à hauteur de la lourde tâche qui leur incombait.

Le cabinet Ollivier, dont les fautes politiques étaient la cause de nos désastres militaires, succombait également le 9, et le général Montauban était chargé par l'Impératrice de constituer un nouveau ministère, qui avant tout devait être un ministère de défense nationale. Le général Trochu est nommé commandant du 12$^{e}$ corps à Châlons et le général Vinoy commandant d'un 13$^{e}$ corps qu'on forme à Paris.

### IV. Marche combinée des armées prussiennes du 6 au 14 août.

Après le double succès de Wœrth et Forbach, les armées prussiennes se portent rapidement en avant, en prenant pour objectif la ligne de la Moselle, Metz et Nancy; elles décrivent ainsi une immense conversion sur leur aile droite.

Le Prince royal et la 3e armée suivent à marches forcées l'armée de Mac-Mahon et font en moyenne, du 6 au 14, 20 kilomètres par jour. Le 2e corps bavarois doit passer au nord du col de Saverne et faire le siége de toutes les petites places fortes des Vosges. Le 8, Bitche est investi ; le 10, la Petite Pierre est abandonnée par nos troupes, et le 12 Lichtemberg capitule.

Le gros de la 3e armée s'avance par Haguenau (8 août) et Saverne (10 août). Phalzbourg est investi en attendant qu'un siége régulier puisse être entrepris.

Le 11, le Prince royal a son quartier général à Sarrebourg.

Les 1re et 2e armées marchent directement sur Metz : l'une par la route de Sarrelouis à Boulay et celle de Sarrebrück à Forbach et Saint-Avold ; celle du prince Frédéric-Charles le long du chemin de fer de Sarreguemines à Metz et par la route de Puttelange à Gross-Tonquin.

La 4e armée, qui était concentrée à Kaiserslautern, suit la même direction que la 3e.

Le 10 août, la cavalerie prussienne occupe toute la ligne de Saar-Union, Gross-Tonquin, Faulquemont, Fouligny et les Étangs : le 12, le gros des armées est sur ces mêmes emplacements et se relie avec la 3e armée à Saar-Union où se trouvent également des troupes du

1er corps bavarois, lequel a complétement traversé les Vosges à cette date.

Le 14, Marsal capitule sans résistance possible et les avant-gardes de cavalerie de la 3e armée se montrent à Nancy : elles poussent jusqu'à Frouard pour couper les communications du chemin de fer de Metz et occupent également Pont-à-Mousson.

A cette date, les 1re, 2e et 4e armées sont sur la Moselle près de Metz, de sorte qu'en huit jours nous avons perdu la Lorraine et l'Alsace. Toutes les combinaisons défensives de notre frontière du Nord-Est, basées sur les petites places des Vosges, les inondations de la Seille et autres petits moyens surannés, avaient échoué misérablement et ne servirent qu'à faire prendre aux Prussiens un matériel considérable.

Par contre, nos grandes places de guerre de ce côté, Strasbourg et Metz, les véritables boulevards de notre défense, n'avaient été ni approvisionnées ni armées, et nous avons eu la douleur de les voir l'une après l'autre tomber au pouvoir de l'ennemi, victimes de l'imprévoyance et de l'incurie de ceux qui nous ont jetés dans cette guerre affreuse.

### V. Bataille de Borny, le 14 août.

Après le combat de Forbach du 6 août, la marche des 1re et 2e armées fut assez lente : le 1er corps (Prusse orientale) n'avait pas rejoint l'armée de Steinmetz ; il en était de même des 9e et 10e corps (Schleswig-Holstein et Hanovre) pour l'armée du prince Frédéric-Charles ; enfin la 4e armée entière, dite de réserve, n'avait pu encore atteindre notre frontière. Le 10 août, ces trois armées ont à peine quitté la Sarre : elles occupent Saint-Avold, Puttelange et Sarralbe. Elles attendaient évi-

demment aussi, avant de se porter en avant, de savoir si le Prince royal avait pu franchir, sans trop de difficulté, les défilés des Vosges.

Le 10, toutes ces troupes se mettent en marche.

Les dépêches françaises annonçaient à grand bruit que cinq corps d'armée étaient réunis sous Metz et qu'une grande bataille était imminente.

L'état-major prussien se souciait peu de nous attaquer de front dans une telle position; aussi, dès le 12, prenait-il ses dispositions pour tourner Metz par le sud : la 2e armée reçut l'ordre de passer la Moselle à Pont-à-Mousson et de se porter vers Metz, par la rive gauche du fleuve; elle devait arrêter l'armée de Bazaine, dans le cas où celui-ci se déciderait à battre en retraite sur Verdun. Les corps de la 2e armée arrivèrent à Pont-à-Mousson le 15 au matin.

Dans un conseil de guerre tenu à Metz le 13, il avait en effet été décidé que l'armée de Bazaine se retirerait sur Châlons pour y opérer sa jonction avec celle de Mac-Mahon, et des ordres furent donnés pour que les troupes se missent en marche le 14 au matin.

Les positions occupées par l'armée française en avant de Metz étaient les suivantes. (Voir planche VI.)

Le 6e corps (maréchal Canrobert) était au sud de la place, dans l'angle formé par les chemins de fer sur Pont-à-Mousson et sur Sarreguemines, en avant de St-Privat, le front bordant les hauteurs de la rive gauche de la Seille;

Le 2e corps (général Frossard) s'étendait parallèlement au chemin de fer en avant du fort Queuleu, par Mercy-le-Haut jusqu'à Ars;

Le 3e corps (général Decaen) suivait les crêtes d'un petit ravin qui va au nord de Ars par Colombey jusqu'à Ventoux;

Le 4e corps (général Ladmirault) occupait l'espace compris entre ce ravin et la Moselle, en avant du fort St-Julien ;

La garde (général Bourbaki) formait la réserve et se trouvait en arrière du village de Borny.

Le 2e corps commença le mouvement de retraite le 14 à 3 heures du matin : la division Laveaucoupet avait été désignée pour occuper les forts de St-Julien, Queuleu, St-Privat, St-Quentin et Plappeville. Ce mouvement s'exécuta lentement, la ville et les débouchés sur la rive gauche étant encombrés par une quantité énorme de voitures, de convois et de bagages. Le 2e corps campa le 14 au soir vers Moulins.

Le corps Decaen suivit le corps Frossard ; mais, lorsque sa dernière brigade était sur le point de se mettre en marche, elle fut attaquée vers les trois heures et demie par les Prussiens.

Le général Steinmetz, renseigné depuis le matin sur la retraite de notre armée, et voulant donner au prince Frédéric-Charles le temps d'opérer son mouvement tournant par Pont-à-Mousson, attaqua nos troupes lorsque la moitié environ était déjà passée sur la rive gauche de la Moselle.

« Nos reconnaissances du matin, dit une dépêche de l'Empereur, n'avaient signalé aucun mouvement de l'ennemi de ce côté. » Nous insisterons dans un chapitre à part sur la manière inintelligente dont les reconnaissances ont été faites dans cette campagne.

La 1re brigade du 7e corps prussien, venant de la route de Boulay, entra la première en action ; la 2e brigade se porta vers la droite contre le corps Ladmirault, la division de Kamecke soutint le mouvement et un

combat très-sérieux s'engagea, dans lequel les Français, ayant l'avantage des positions et protégés par les forts, firent éprouver à l'ennemi des pertes énormes. Le 1er corps prussien arriva peu après, d'abord la division de Wrangel, puis la division de Bentheim, cherchant à déborder et tourner notre droite. Le corps Decaen, dès les premiers coups de canon, avait fait demi-tour et repris l'emplacement qu'il venait d'abandonner.

Le 6e corps (Canrobert) était resté dans ses positions, et ne fut pas engagé, non plus que la garde.

Le combat cessa vers sept heures : nos troupes purent enlever leurs blessés; à la tombée de la nuit, elles continuèrent leur mouvement de retraite et campèrent sur les glacis de la place.

Nos pertes dans ce combat de quatre heures furent assez élevées, environ 3,000 tués ou blessés. Les Prussiens perdirent au moins 10,000 hommes, de leur propre aveu.

En résumé le combat de Borny fut un succès : l'opération avait été conduite avec ordre et intelligence et notre infanterie avait montré une grande solidité : tout faisait espérer que nos premiers malheurs allaient être bientôt réparés.

Il est regrettable que le maréchal n'ait pas été mieux renseigné sur la force de l'ennemi : il n'avait devant lui, dans la journée du 14, que les trois corps de la 1re armée qui lui étaient numériquement très-inférieurs; il aurait donc pu, par une vigoureuse offensive prise soit le 14, soit le lendemain 15, les rejeter sur la Sarre, puis se retourner contre la 2e armée et par un second combat se frayer la route pour rejoindre Mac-Mahon.

Le service des renseignements a été mal dirigé pendant toute la campagne, ce qui a exercé une influence

très-fâcheuse sur les opérations : cela tient principalement à ce que nous n'avions qu'un petit nombre d'espions, et encore étaient-ils mauvais. — Les Prussiens au contraire pratiquaient l'espionnage sur une grande échelle et avaient, pendant la paix, organisé avec beaucoup de soin ce service, qui, pas plus que les autres, ne peut s'improviser.

Le 15, dès le matin, le mouvement de retraite continua. Le 2e corps, après une marche très-longue et très-pénible, en raison de l'encombrement des routes, atteignit dans la journée le village de Rezonville et campa un peu en avant et à gauche de la route sur un plateau qui domine Vionville ;

Le 6e corps s'établit à droite de la route, sur les hauteurs qui s'étendent entre Rezonville et Villers-au-Bois ;

Le 3e corps (Lebœuf, le général Decaen ayant été blessé grièvement à Borny,) sortit de Metz par la porte de Thionville, suivit la route entre Plappeville et le mont Saint-Quentin, et se dirigea par Lessy sur Verneville où il s'installa, face à l'ouest également, entre ce village et Saint-Marcel ;

Le 4e corps (Ladmirault), qui avait quitté Metz le dernier, campa un peu en avant de Woipy, sur la route de Briey et se mit en route, le 16 au matin, vers Doncourt ;

La garde était à Gravelotte, sur le plateau qui se trouve à la bifurcation de la route sur Conflans et Mars-la-Tour ;

La division de cavalerie de Forton à Vionville éclairait la route de Saint-Mihiel, celle du général du Barrail la route d'Etain.

### VI. Bataille de Rezonville, le 16 août.

Le 16 au matin, nos troupes occupaient ces mêmes

positions : aucun ordre de départ n'avait été donné; les soldats faisaient tranquillement la soupe; la cavalerie de la garde faisait boire ses chevaux au ruisseau, par escadrons entiers, lorsque l'ennemi se montra brusquement vers la gauche : deux régiments de cavalerie chargeaient sur les campements de la division de Forton et du corps Frossard, en même temps que trois de leurs batteries les criblaient de projectiles. Il était environ neuf heures.

Un grand désordre se produisit d'abord et dans l'infanterie et dans la cavalerie; mais peu à peu les troupes prirent des formations régulières et le combat s'engagea.

C'était le 3e corps prussien qui était parti le matin même de Pont-à-Mousson et qui, soutenu par le 10e corps, avait mission de s'opposer au passage de l'armée française.

Le corps Frossard se déploya au sud de Rezonville en refusant un peu son aile gauche, de manière à observer les bois d'Anéouville et des Ognons ainsi que les routes qui en débouchent.

Le 6e corps resta dans la position qu'il occupait à droite de Rezonville, et ce village fut mis en état de défense et solidement occupé par deux régiments d'infanterie.

Le 3e corps eut ordre de pivoter sur sa gauche autour de St-Marcel, la droite se dirigeant sur Mars-la-Tour.

Le 4e corps devait marcher sur St-Marcel pour soutenir l'aile droite de la position, et, en attendant son arrivée, le maréchal Bazaine plaça en arrière du 6e corps, à hauteur de Villers, la division de Forton.

L'attaque se prononça d'abord très-faiblement sur notre droite, et tous les efforts des Prussiens semblaient se porter sur le corps Frossard. — Ses troupes tinrent bon

jusque vers midi et demi, mais à ce moment elles battirent en retraite.

Plusieurs charges successives de notre cavalerie ne purent arrêter l'ennemi qui s'avançait vers la route de Gravelotte. Des hussards prussiens chargèrent l'escorte du maréchal. Les grenadiers de la garde se portèrent alors en avant vers Rezonville, tandis que les voltigeurs occupaient le bois des Ognons.

Une tentative de l'ennemi pour tourner notre droite par S$^{t}$-Marcel échoua devant une charge de la division de Forton. — Le corps du maréchal Lebœuf entrait en même temps en action; le général Ladmirault rejetait l'ennemi de S$^{t}$-Marcel sur Mars-la-Tour et marchait sur Vionville.

Le maréchal Bazaine, dans son rapport, dit : « Ma ligne de bataille qui, au début de l'action, était à peu près parallèle au ravin de Rezonville, avait vers trois heures une position presque perpendiculaire. »

L'ennemi fait de nombreuses attaques offensives successivement sur notre centre, puis sur notre droite. Notre artillerie et notre cavalerie le repoussent chaque fois avec des pertes énormes. Un dernier insuccès de sa part sur Rezonville, vers huit heures du soir, met fin à la lutte.

Dès que la canonnade avait été entendue de Pont-à-Mousson et de Metz, de nombreux renforts prussiens avaient été dirigés sur le lieu du combat : d'abord, le 9$^{e}$ corps qui faisait partie de la 2$^{e}$ armée, puis la garde, qui se portèrent vers Mars-la-Tour afin de couper complétement la route de Verdun; le corps saxon (12$^{e}$) arriva également vers quatre heures du soir et put encore prendre part aux derniers moments de la bataille.

La 1$^{re}$ armée avait en même temps effectué en

grande partie son passage sur la rive gauche de la Moselle : le 7e et 8e corps s'étaient portés sur Jouy où l'on jeta un pont de bateaux et sur Corny où il existe un pont fixe, et ces deux corps s'étaient dirigés vers Gravelotte : une brigade du 8e corps fut seule engagée. Il n'était resté sur la rive droite de la Moselle que le 1er corps prussien et la 3e division de cavalerie.

(La planche n° 7 donne la position des deux armées le soir du 16.)

Il y eut donc environ six corps prussiens d'engagés dans cette journée, c'est-à-dire au moins 180,000 hommes, qui n'arrivèrent, il est vrai, que successivement.

Malgré cette grande infériorité numérique, nos troupes conservèrent toutes leurs positions et firent éprouver encore des pertes considérables à l'armée prussienne. Le prince Frédéric-Charles, qui avait d'abord estimé à 15,000 le nombre des tués et blessés de cette journée, déclare quelques jours après, dans un rapport officiel, que ce chiffre doit être porté à 17,000; il fut en réalité de 22,000.

Le combat ne cessa qu'à la nuit tombante, et nos corps bivouaquèrent sur le champ de bataille.

L'Empereur et le prince Impérial, escortés par deux régiments de chasseurs d'Afrique, les guides, les cent-gardes et un bataillon de grenadiers de la garde, avaient quitté Gravelotte le matin même et s'étaient dirigés sur Verdun.

Le lendemain, 17, les troupes s'attendaient à continuer leur route ou à attaquer de nouveau l'armée prussienne. Le maréchal, prétextant que certains corps n'avaient plus de munitions, et que les vivres n'étaient pas non plus en quantité suffisante (il y avait cependant des parcs de ré-

serve, 500 voitures complétement intactes et pleines de rations arrêtées à Plappeville), résolut de ne pas se porter plus en avant. Il fit, au contraire, exécuter une conversion en arrière sur son aile gauche : le 2e corps occupa les crêtes de Rozéruelles à droite de la route de Gravelotte ; le 3e corps s'établit sur le prolongement du même plateau, appuyé aux fermes de Moscou, Leipsig et La Folie ; le 4e corps entre la Folie et Amanvillers ; le 6e corps enfin sur les hauteurs à droite de Saint-Privat-la-Montagne. La garde formait la réserve en arrière du Saint-Quentin et de Plappeville, près du Ban-Saint-Martin.

La conduite incompréhensible alors du maréchal devait malheureusement s'expliquer plus tard d'une manière bien claire. L'empereur venait de quitter l'armée et Bazaine, devenu maître absolu de ses actions, n'était plus guidé que par les sentiments d'ambition qui devaient l'amener insensiblement à trahir sa patrie et à livrer lâchement à l'ennemi l'armée dont il devait être le protecteur et la place qui avait été confiée à son honneur de soldat et de citoyen.

Voyant dans la défaite de Mac-Mahon à Freschwiller un piédestal personnel, il ne voulait pas s'exposer lui-même à un insuccès : la guerre, d'ailleurs, selon lui, devait peu durer ; la France enverrait une armée puissante pour le délivrer, et lui, il rentrerait dans Paris avec le prestige d'une grande réputation militaire : la régence peut-être lui serait offerte et un grand rôle politique serait le couronnement de cette carrière si heureuse de soldat.

M. de Bismarck sut plus tard merveilleusement exploiter, dans l'intérêt de sa cause, ces coupables aspirations.

Pour justifier son inaction dans la journée du 16 août, puis plus tard sa rentrée sous Metz, Bazaine prétendit

que la place n'était pas en état de se défendre à ce moment, que les forts de la rive droite, particulièrement le Saint-Julien et le fort Queuleu, n'étaient ni achevés ni armés, ce qui est vrai. Mais la division Laveaucoupet les aurait mis en peu de jours en état complet de défense ; ils étaient à l'abri d'un coup de main, et les Prussiens n'avaient ni l'intention ni le matériel nécessaire pour entreprendre le siége d'une place comme Metz. Et d'ailleurs, si ce motif existait, pourquoi avoir cherché à en sortir et avoir livré inutilement deux batailles?

Ce qui est établi d'une manière positivement certaine maintenant, c'est que Bazaine avait reçu l'ordre de se retirer sur Châlons, que l'opération était possible et que c'est lui qui, par égoïsme personnel, préféra rentrer dans Metz.

### VII. Bataille de Saint-Privat, le 18 août. — L'armée de Bazaine est rejetée sous Metz.

Dans la journée du 17, les troupes prussiennes engagées la veille à Mars-la-Tour et Rezonville furent rejointes par le reste des 2e et 4e armées. Le soir, elles occupaient les emplacements suivants. (Voir planche VIII.)

Le 12e corps, en arrière de Mars-la-Tour,
La garde — de Vionville,
Le 9e corps — de Rezonville,
Le 8e corps — de Gravelotte dans le bois des Ognons,
Le 7e corps — dans les bois de Vaux.

Les 10e et 3e corps, qui avaient été le plus engagés au combat du 17, furent mis en réserve en arrière, l'un entre le 12e corps et la garde, l'autre entre le 9e et le 8e corps.

La position que le maréchal Bazaine avait fait prendre

à son armée, était excessivement forte naturellement, surtout vers la gauche où elle s'appuyait à des pentes de terrain presque inaccessibles; le centre occupé par le 3e corps fut couvert, entre les fermes de Moscou et de La Folie, d'une triple ligne de tranchées-abris superposées et de nombreux épaulements pour les batteries; la droite, qui s'appuyait aux villages de Amanvillers et de Saint-Privat-la-Montagne, était le point faible; mais le maréchal y avait placé énormément de troupes, le 4e et le 6e corps, et l'ensemble de la position était réellement dans de bonnes conditions.

L'attaque du côté des Prussiens se fit avec la plus grande méthode le 18. Jusque vers 10 heures du matin, ils restèrent en place, espérant que l'armée de Bazaine continuerait son mouvement en avant et qu'ils pourraient l'attaquer pendant sa marche. A ce moment, ils virent clairement que les Français voulaient se tenir sur la défensive et ils se décidèrent à prendre l'offensive.

Les trois corps (12e, garde et 9e) qui formaient la gauche de leur armée, reçurent l'ordre de marcher en avant en décrivant sur leur droite une immense conversion; le 12e corps se dirigea sur Jarny, la garde sur Doncourt et le 9e corps sur Saint-Marcel.

Les 7e et 8e corps restèrent dans leurs positions abritées, avec mission de s'opposer seulement à une attaque éventuelle de l'ennemi du côté de Gravelotte. Les troupes devaient éviter d'engager l'action avant que le mouvement tournant fût complétement achevé et qu'une attaque générale pût avoir lieu sur tout le front de la position.

Vers midi, un feu violent de notre artillerie entre Verneville et Gravelotte indiqua que le 9e corps prussien

attaquait nos positions. Les 7e et 8e corps débouchèrent à peu près en même temps et ouvrirent un feu terrible d'artillerie contre notre gauche. La riposte fut vive et nos troupes conservèrent de ce côté, pendant toute la journée, leurs positions, faisant éprouver à l'ennemi des pertes considérables. Le Saint-Quentin lançait en même temps ses boulets dans les vallons d'Ars et de Vaux sur les troupes qui s'y tenaient en réserve.

La garde prussienne s'était portée de Doncourt sur St-Ail et attaquait, entre ce village et Verneville, le corps Ladmirault : le 12e corps saxon descendait en même temps la vallée de l'Orne jusqu'à Ste-Marie-aux-Chênes et prenait une vigoureuse offensive contre le corps du maréchal Canrobert qu'il cherchait à tourner vers sa droite. Le village de St-Privat-la-Montagne fut énergiquement défendu par nos troupes; mais sur le soir, paraît-il, les munitions d'artillerie vinrent à manquer; notre ligne fut forcée entre St-Privat et Amanvillers et le 6e corps se retira dans le plus grand désordre sur Metz par les bois de Jaumont, de Brouvaux et de Saulny. Une partie du 4e corps fut également entraînée dans cette déroute.

Le maréchal Bazaine fit alors porter vers la droite, par le ravin de Châlet et par les bois de Lorry, quatre ou cinq batteries de l'artillerie de la garde pour tâcher de reprendre l'offensive; en même temps, une brigade de voltigeurs se dirigeait vers Amanvillers pour soutenir le corps Ladmirault. Mais il était déjà trop tard : l'artillerie ne put faire feu dans de bonnes conditions et la retraite continua. Les troupes du 6e et du 4e corps se rallièrent en arrière de Plappeville.

Les 3e et 2e corps couchèrent sur le champ de bataille; mais le lendemain ils se repliaient également, ainsi que

la garde, en arrière du S$^{t}$-Quentin et du fort de Plappeville.

La bataille du 18 ne fut donc, au point de vue tactique, ni une défaite ni une victoire : l'armée française avait tenu tête à une armée deux fois plus nombreuse qu'elle et lui avait fait éprouver des pertes considérables; elle avait conservé presque toutes ses positions et n'avait battu en retraite que sur sa droite. Mais au point de vue stratégique, le but des Prussiens était atteint : l'armée de Bazaine était rejetée sous Metz et probablement coupée de ses communications avec Paris et l'armée de Mac-Mahon. Le but secret de Bazaine était aussi atteint.

Le roi de Prusse, en rendant compte à la reine de cette bataille, dit : « Nos troupes faisaient des prodiges de valeur contre un ennemi, brave également, qui disputait chaque pas et prenait souvent l'offensive. »

Les Prussiens perdirent le 18, en tués ou blessés, à peu près le même chiffre que dans la bataille du 16 : les troupes de la 1$^{re}$ armée surtout firent des pertes cruelles en attaquant directement les hauteurs de Gravelotte, sans combat d'artillerie préalable. Ce fut même la cause, paraît-il, de la disgrâce du général de Steinmetz qui fut quelques jours après relevé de son commandement.

Les trois journées des 14, 16 et 18 août, avaient donc coûté aux Prussiens environ cinquante-quatre mille hommes. Le maréchal Bazaine a déclaré, dans un rapport dont les chiffres ont pu être vérifiés lors de la capitulation de Metz, qu'il n'avait perdu dans ces trois batailles que vingt-cinq mille tués ou blessés.

Nos troupes s'étaient aguerries au feu; elles avaient conscience de leur valeur et des pertes qu'elles avaient fait éprouver à l'ennemi; l'armée de Metz était devenue réellement une armée d'élite. Tout était possible et don-

nait lieu d'espérer qu'elle reprendrait bientôt une vigoureuse offensive.

Les conditions dans lesquelles s'étaient livrées ces trois batailles, et les résultats favorables obtenus par l'armée de Bazaine viennent à l'appui du plan de campagne que nous indiquions, en commençant ce récit, comme le seul raisonnable eu égard aux forces respectives des deux partis : celui de se concentrer tout d'abord et de ne livrer que des batailles défensives, dans des positions choisies et étudiées d'avance.

La solidité déployée par notre infanterie et les pertes énormes de l'ennemi démontrent péremptoirement que, quoi qu'on en ait dit, notre armée est aussi apte à la défensive qu'à l'offensive.

Si les 310 mille hommes, qui à la fin du mois de juillet formaient notre effectif mobile, avaient été placés dans une bonne position défensive entre Metz et Nancy, il est probable que l'ennemi, malgré son immense supériorité numérique, eût été arrêté. Si, en outre, nous nous étions servis des excellents éléments que nous avions pour faire la guerre de montagne et de partisans ; si nous avions jeté dans les Vosges, avec une dizaine de batteries de montagne, nos trois régiments de zouaves et nos trois régiments de tirailleurs, appuyés à toutes nos petites places fortes de Bitche, Lichtemberg, la Petite Pierre et Phalzbourg, la jonction du Prince royal avec les deux premières armées eût été rendue très-difficile et il n'eût certainement forcé les passages des Vosges qu'au prix de beaucoup de pertes et de beaucoup de temps.

Dans le cas d'un premier insuccès, nous avions derrière nous les lignes de la Marne et de la Seine et enfin

Paris. Mais chaque bataille défensive eût contribué à égaliser nos forces et, en restant groupés, nous n'avions pas à redouter de désastres comme ceux de Sedan et de Metz. En couvrant Paris, nous permettions aux forces du pays de s'organiser, et ces nouvelles recrues encadrées dans l'armée régulière nous auraient bientôt donné l'égalité numérique et permis de passer, avec succès alors, de la défensive à l'offensive.

Quand on voit toutes les fautes que l'Empereur et ceux qui avaient sa confiance ont dû commettre pour faire anéantir ainsi en quelques semaines une armée comme celle de la France, il faut bien admettre que la Providence avait marqué fatalement le terme d'un gouvernement qui a amoindri toutes les forces vives de la nation et voulait que, de désastres sans exemple dans l'histoire, sortît pour nous une ère de progrès viril et de régénération morale.

# DEUXIÈME PARTIE.

## Les opérations de l'armée de Châlons.

—

## CHAPITRE IV.

L'ARMÉE DE CHALONS. — LES HÉSITATIONS SUR SON EMPLOI. — SA COMPOSITION ET SA FORCE. — SA SITUATION MORALE. — BUT QU'ON LUI IMPOSE.

### 1. L'armée de Châlons. — Hésitations sur son emploi.

Après la défaite de Freschwiller, le corps du maréchal de Mac-Mahon et celui du général de Failly avaient, ainsi que nous l'avons raconté ci-dessus, effectué leur retraite sur le camp de Châlons, partie par étapes, partie en chemin de fer. Le 1er corps y arriva vers le 16 août, le 5e le 20 seulement.

Ce séjour du 16 au 20 fut mis à profit par le 1er corps pour remettre en état ses effets d'équipement et de campement : une division entière n'avait plus ni tentes ni ustensiles de cuisine ; beaucoup de soldats avaient perdu leurs sacs. On compléta aussi l'approvisionnement en vivres et munitions.

Les effectifs des régiments furent renforcés par des détachements nombreux de jeunes soldats de la réserve ou des deuxièmes portions des contingents et aussi de recrues de la classe 1869, ce qui remit, pour les 1er et 5e corps, leur force au chiffre qu'ils avaient au début de la campagne.

Il y avait en outre au camp de Châlons le 12e corps primitivement formé de : 1 division de régiments de marche, de 1 division d'infanterie de marine, et de 1 division de garde mobile, sous le commandement du général Trochu, qui, sur ces entrefaites, fut nommé gouverneur de Paris.

D'un autre côté, on avait pu y diriger également une nouvelle division d'infanterie, composée des quatre régiments de ligne qui étaient en observation sur la frontière d'Espagne; trois autres, les 14e, 20e et 30e, ainsi que toute la division de cavalerie Fénélon, avaient été coupés du 6e corps près de Frouard et s'étaient ralliés également sur le camp. On put par suite constituer le 12e corps en entier avec des troupes régulières, et on dirigea sur Paris, pour la défense de la capitale, la division de garde mobile.

Ce corps fut alors composé de : 1 division d'infanterie de ligne, 1 division formée de 3 régiments de ligne et de 4 régiments de marche, enfin 1 division d'infanterie de marine qui comptait à elle seule 12,000 hommes. La division Fénélon lui fut adjointe; l'artillerie avait également 15 batteries dont plusieurs de 12. Toutes ces troupes présentaient un effectif total de 45,000 hommes et le commandement en fut confié au général Lebrun, sur qui pesait une certaine défaveur par suite de sa collaboration au plan de campagne, mais qui fit preuve dans ces nouvelles fonctions de solides qualités militaires.

Le 7e corps (général Douay) était pendant tout ce temps, et jusqu'au 18 août, resté à Belfort.

Il y eut, à partir de cette date, une série d'ordres et de contre-ordres relatifs aux mouvements de cette nouvelle armée de Châlons, qui dépeint mieux que tout ce

que l'on pourrait dire la confusion et l'incertitude qui régnaient alors à la fois dans les conseils de l'Empereur et du maréchal Mac-Mahon, à Paris dans le gouvernement, dans le conseil des ministres et chez le ministre de la guerre.

L'Empereur, dont l'initiative avait été si fatale dans cette guerre, avait perdu toute confiance en lui-même et préférait dégager sa responsabilité en laissant à d'autres la direction des opérations militaires, qu'il contraria d'ailleurs toutes les fois qu'elle n'était point d'accord avec ses intérêts personnels et dynastiques.

Le maréchal de Mac-Mahon, que le désastre de Freschwiller avait rendu prudent, était d'avis de se retirer du camp de Châlons pour couvrir Paris et plusieurs fois, dans le cours des opérations postérieures, on put s'apercevoir qu'il n'exécutait qu'à contre-cœur un plan qui lui avait été imposé. Quoi d'étonnant alors que le commandement et la direction aient souvent laissé à désirer !

Mais la France et particulièrement Paris, profondément attristés par nos premiers revers et par la situation de l'armée du maréchal Bazaine, manifestaient hautement le désir que l'armée de Châlons marchât au secours de celle de Metz. L'Impératrice et le gouvernement subissaient cette influence et étaient du même avis : il était d'ailleurs évident que l'Empereur sans une victoire ne pourrait rentrer dans la capitale. Le ministère Montauban, s'érigeant en conseil Aulique, prit la direction des opérations.

C'est ici que commence la série d'ordres et de contre-ordres dont je parlais plus haut.

Le 16 août, le général Douay reçut à Belfort une dépêche télégraphique du ministre de la guerre lui enjoignant de transporter par chemin de fer tout le 7ᵉ corps à Paris ; puis, une heure après, une seconde dépêche

assignant comme destination à ces troupes le camp de Châlons.

Le 7e corps était en train d'exécuter ce mouvement : sa 1re division était déjà arrivée au camp, ainsi que son artillerie de réserve (dans la journée du 20), lorsque de nouvelles résolutions furent prises de concert entre l'Empereur, le maréchal de Mac-Mahon et le général Trochu qui commandait le 12e corps.

On connaissait à ce moment le résultat final des trois batailles que l'armée de Bazaine venait de livrer successivement, c'est-à-dire son refoulement sur Metz.

Le conseil de guerre tenu au camp entre les trois personnages que nous venons de citer, auxquels s'adjoignirent le général Schmitz, chef d'état-major de Trochu et le général Berthaut, commandant de la garde mobile, décida qu'il y avait lieu de diriger toute l'armée sur Paris pour couvrir les abords de la capitale.

Avis en fut donné au ministre de la guerre ; le général Trochu fut nommé gouverneur de Paris ; le reste des troupes du 7e corps, qui n'était pas encore débarqué du chemin de fer, fut dirigé sur Reims, et le 21 août au matin, les 1er, 5e, 12e corps et la 1re division du 7e quittaient le camp de Châlons pour aller également camper aux environs de cette ville, vers Courcelles.

La division Bonnemain y fut laissée ce jour-là pour couvrir la retraite, ramasser les traînards, et faciliter la destruction de ce qui restait au camp en approvisionnements de toute sorte : tout fut brûlé, même la gare.

Le 21, quatre corps d'armée se trouvaient donc réunis à Reims, sous le commandement en chef du maréchal de Mac-Mahon, et formaient l'armée de Châlons.

Mais la nouvelle de la retraite de cette armée avait, paraît-il, produit à Paris une fâcheuse impression. Les

habitants avaient confiance dans les fortifications et les forts qui entouraient la capitale : la garnison, renforcée surtout par la division de garde mobile qui était revenue du camp de Châlons, était en mesure de faire face à toutes les éventualités, et la population parisienne était très-hostile à la rentrée de l'Empereur.

Les masses se laissent plutôt guider par leurs instincts, surtout quand ils sont généreux, que par la raison ; mais cette pression de gens complétement étrangers aux choses de la guerre est toujours déplorable.

Quoi qu'il en soit, le conseil de régence et le conseil des ministres, auxquels s'étaient joints le président du sénat et celui du corps législatif, furent d'avis qu'il y avait lieu de marcher quand même au secours de l'armée de Bazaine, et des ordres en conséquence furent adressés par le ministre de la guerre au maréchal de Mac-Mahon.

Le 22, le président du sénat, M. Rouher, venait à Reims trouver l'Empereur et le maréchal et leur exposer que de ce mouvement dépendait le *salut de l'Empire*.

Le maréchal obéit, et un ordre de mouvement daté du 22 au soir fit connaître à l'armée de Châlons qu'elle allait se porter en avant.

Tout en se rendant compte de la position particulièrement difficile et délicate dans laquelle se trouvait le maréchal de Mac-Mahon vis-à-vis de l'Empereur qui s'était attaché aux pas de l'armée; tout en rendant justice et hommage à ses sentiments de haute déférence et de dévouement pour le chef de l'État, d'obéissance aux injonctions du ministre de la guerre, nous devons le blâmer énergiquement d'avoir exécuté un ordre qu'il n'approuvait pas.

A côté de ces sentiments étaient des intérêts autrement

sérieux, autrement précieux, ceux du pays et ceux de l'armée même qu'il commandait, et la responsabilité qui pesait sur lui aurait dû lui donner l'énergie de résister à l'aveuglement du gouvernement et de l'opinion publique.

Le maréchal fut d'ailleurs cruellement puni de sa fatale et coupable obéissance : ces huit jours de campagne suffirent pour mettre à néant une glorieuse réputation militaire qui datait de l'Afrique, de la Crimée et de l'Italie.

### II. Composition et force de cette armée. — Sa situation morale.

Voyons maintenant dans quelles conditions allait s'exécuter ce mouvement.

L'armée de Châlons se composait, comme nous l'avons dit, de quatre corps :

1er corps, général Ducrot, 4 divisions, 40,000 hommes,
5e — général de Failly, 2 divons 1/2, 25,000 —
7e — général Douay, 3 divisions, 30,000 —
12e — général Lebrun, 3 divisions, 45,000 —

ce qui faisait un total général de 140,000 hommes. Chaque corps avait une division de cavalerie, excepté le 7e qui n'avait qu'une brigade de trois régiments, sa seconde brigade étant restée à Lyon. L'artillerie avait son chiffre normal, c'est-à-dire 62 batteries, 372 pièces.

Il y avait en outre deux divisions de cavalerie de réserve; une de cuirassiers, la division Bonnemain, qui suivait le 1er corps depuis le commencement de la campagne; une de cavalerie légère formée des deux régiments de chasseurs d'Afrique qui avaient escorté l'Empereur de Metz au camp, plus la brigade Tilliard qui

fut distraite de la division Fénelon. Ces 4 régiments formèrent la division dont le général de brigade Margueritte eut le commandement et à laquelle, plus tard, le 4e chasseurs d'Afrique, le dernier débarqué, vint également se réunir.

Avec sa cavalerie de réserve, l'armée ne dépassait pas 145 mille hommes.

La situation morale de l'ensemble de ces troupes laissait à désirer. Le 1er corps, qui avait subi les échecs de Wissembourg et de Freschwiller et venait d'opérer cette longue retraite, avec toutes les fatigues et les privations qui en sont l'accompagnement nécessaire, avait perdu à la fois la discipline et la confiance, et même exercé une fâcheuse influence sur les autres corps non engagés qui se trouvaient réunis avec lui.

Le 5e corps ne semblait pas présenter non plus de grandes garanties de solidité et de commandement : l'inaction coupable du général de Failly était en partie cause du désastre de Freschwiller, et toutes les troupes sous ses ordres l'accusaient hautement d'incapacité.

Le 7e corps, dont la 1re division avait beaucoup souffert à Freschwiller, était parfaitement commandé, par un général intelligent et expérimenté; mais il n'était réuni que depuis peu de temps, et était incomplet sous bien des rapports. Son parc d'artillerie ne le rejoignit qu'à Sedan et il n'eut pour tout moyen de transport que des équipages de réquisition, difficiles à mener, et dont la mauvaise influence se fit sentir dans toutes les opérations.

Le 12e corps présentait comme formation peu d'homogénéité : il y avait un peu de tout, des régiments de ligne, des régiments de marche, de l'infanterie de marine, des troupes coupées du 6e corps; il eut cependant

dans le cours des opérations un rôle très-honorable, particulièrement pour les troupes d'infanterie de marine qui firent preuve de grande solidité.

### III. But à atteindre.

C'est avec cette armée que le maréchal Mac-Mahon devait marcher sur Metz et, malgré les 4 armées prussiennes qui le menaçaient, faire sa jonction avec Bazaine.

Voici quelle était, à la date du 20 août, la position des forces ennemies :

Les 1re, 2e et 4e armées, qui venaient de livrer les trois batailles des 14, 16 et 18 août, avaient rejeté sous Metz le maréchal Bazaine ; une division de landwehr (de Kummer) était en outre récemment arrivée, ce qui rendait probable la coopération d'une partie de ces troupes avec celles du Prince royal.

La 4e armée, qui se composait seulement alors du 12e corps saxon et de la garde, reçut en effet l'ordre de se porter par Reims vers Paris, et elle se mit en marche le 20 août sur Verdun.

A cette même date, le gros de la 3e armée occupait Bar-le-Duc, son avant-garde s'étendant jusqu'à Blesme, Saint-Dizier et Wassy, et sa cavalerie poussant jusqu'à Vitry-le-Français, Brienne et Troyes.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte pour voir toute l'insanité de cette conception qui consistait à faire décrire à notre armée un vaste arc de cercle dont le centre était occupé par le Prince royal, avec une armée de 180 mille hommes et à l'extrémité duquel nous devions rencontrer successivement : l'armée du Prince royal de Saxe, 70,000 hommes environ, et les deux premières armées sous les ordres du prince Frédéric-Charles, qui bloquaient Metz avec 200 mille combattants.

Mais nous prenons même toutes les chances favorables au delà du possible, et nous supposons que les deux armées aient fait leur jonction sous Metz : la situation n'était pas meilleure et on ne pouvait guère espérer que ces 250 ou 260 mille hommes, tournant le dos à leur base d'opérations, coupés de toute communication et de tout moyen de ravitaillement, pussent se dégager de 4 armées d'un total de près de cinq cent mille hommes qui les enserraient de toutes parts.

Donc, en voulant sauver une moitié compromise, on s'exposait à perdre le tout et le chemin de la capitale allait être complétement ouvert à l'ennemi.

Mais, avant d'aller plus loin, qu'il nous soit permis de faire observer combien toutes les mesures étaient marquées au coin du malheur et de la fatalité, ou plutôt de l'hésitation et de l'ineptie. Le 21, l'armée quitte le camp de Châlons pour se rendre à Reims ; elle reste un jour entier dans cette ville et le 24, après deux longues marches et trois jours perdus, elle se retrouve sur la Suippe où elle était le 20 au soir. Nous avons raconté plus haut la cause de ces mouvements ; mais enfin, on est en droit de dire que la marche d'une armée ne doit pas se modifier tous les jours et que cette incertitude de la part de nos chefs sur le but à atteindre était une cause majeure de défiance et de démoralisation, un signe certain des malheurs qui nous étaient réservés.

## CHAPITRE V.

L'ARMÉE DE CHALONS SE PORTE EN AVANT DANS LA DIRECTION DE MONTMÉDY. — JOURNÉES DES 23, 24, 25, 26 ET 27 AOUT, — JOURNÉE DU 28 : ENGAGEMENT DE CAVALERIE A BUZANCY. — 29, COMBAT DE BELVAL. — 30, COMBAT DE BEAUMONT. — 31, COMBAT DE BAZEILLES.

Après avoir, dans l'intérêt de la vérité, constaté que le plan d'une jonction de l'armée de Châlons avec celle de Bazaine avait été imposé, presque malgré lui, au maréchal de Mac-Mahon, nous allons examiner quels moyens ce dernier employa pour y parvenir, et dans cette seconde phase il devient évidemment seul responsable de ses actes et des opérations qu'il fit exécuter à son armée.

Une entreprise aussi téméraire n'avait pour elle qu'un élément de succès : une rapidité foudroyante dans la marche. Il fallait profiter du désarroi dans lequel allait se trouver le Prince royal, auquel la retraite de notre armée du camp de Châlons sur Reims ferait supposer un mouvement de concentration sur Paris et qui, pendant quelques jours peut-être, au milieu de ces vastes plaines de la Champagne, pourrait perdre la trace de nos opérations.

Pas une minute n'était à perdre : le plan de la marche mûrement étudié, et arrêté d'une façon immuable, devait avoir pour base l'effort maximum que l'armée pouvait produire chaque jour et rien ne devait, sous quelque prétexte que ce fût, en modifier le programme. Si l'ennemi se présentait, il fallait l'attaquer immédiatement; car marcher côte à côte avec lui, c'était lui permettre une concentration progressive et diminuer de plus en plus nos chances de succès.

**Journée du 23 août.** (Voir la planche IX.)

L'ordre de marche, communiqué aux troupes le 22 au soir à Reims, annonçait, ainsi que nous l'avons indiqué, que l'armée allait marcher en avant sur Montmédy, et le 23 elle devait se porter sur la Suippe ;

Le 7e corps (Douay) formait l'extrême droite à Dontrien et St-Martin l'Heureux, le quartier général à St-Martin : la 1re division avait été laissée à Prosnes pour couvrir le flanc droit ;

Le 1er corps (Ducrot) est à St-Hilaire le Petit et Bétheniville, son quartier général à St-Hilaire ;

Le 5e corps (de Failly) est entre Pont-Faverget et Selles, le quartier général à Pont-Faverget ;

Le 12e corps enfin (Lebrun) forme l'extrême gauche entre St-Masme et Heutrégiville, son quartier général à Heutrégiville ;

Le grand quartier général de l'armée est à Pont-Faverget ;

La division de cavalerie Bonnemain est sur la Suippe également, entre Auberive et Vandésincourt, couvrant la droite de l'armée ;

Le général Margueritte, avec sa division, en extrême avant-garde, est à Monthois, observant les débouchés de l'Argonne, de Grand-Pré et de la Croix-au-Bois.

Cette première marche qui présente, à la sortie de Reims, un peu de confusion en raison du grand nombre de troupes et du matériel immense qui en débouchaient par une seule issue, commença vers dix heures du matin et sa longueur fut de 30 à 32 kilomètres.

Il avait plu beaucoup la veille et le jour même : les troupes durent prendre un grand nombre de chemins de traverse mal entretenus et défoncés par les eaux, en sorte

qu'elles n'arrivèrent qu'assez tard sur les emplacements qui leur avaient été assignés.

Le maréchal convoqua le soir, à sept heures, ses commandants de corps d'armée et leur donna ses instructions pour la marche du lendemain.

### Journée du 24 août.

L'armée doit, ce second jour, se porter sur les hauteurs qui dominent la rive gauche de l'Aisne, entre Vouziers et Rethel.

Le 7e corps se dirige sur Semide et Contreuve ; le 1er sur Juniville ; les 5e et 12e sur Rethel.

Le général Margueritte reste à Monthois dans les mêmes positions ; la division Bonnemain doit coucher à Pont-Faverget, pour se rendre le lendemain à Rethel.

La longueur moyenne de cette seconde marche, pour les corps d'infanterie, fut de 28 kilomètres. Elle s'exécuta dans des conditions particulièrement bonnes de régularité et de vitesse. Sur un terrain d'ailleurs très-favorable, les troupes marchaient, en dehors des routes, en colonnes par peloton, l'artillerie au centre et un rayon d'espoir et de confiance se glissa dans l'armée.

Nous avions en deux jours franchi une distance d'au moins 60 kilomètres, ce qui est énorme pour une agglomération aussi nombreuse. Le Prince royal, dans sa marche cependant très-rapide à la poursuite de l'armée de Mac-Mahon, n'avait pu faire en moyenne plus de 20 kilomètres par jour.

L'armée de Châlons, en continuant ainsi, pouvait quatre jours plus tard se trouver devant Metz.

Mais les fautes commençaient déjà, et, sans qu'on pût en deviner le motif, le maréchal faisait passer toute la

division Bonnemain sur le flanc gauche de l'armée, c'est-à-dire du côté opposé à l'ennemi, et découvrait ainsi son aile droite qui n'était plus protégée que par la division Margueritte. — Les corps étaient en outre très-éloignés les uns des autres et l'armée n'avait plus la cohésion désirable.

**Journée du 25 août.**

Le maréchal, dans sa marche, s'était jeté un peu à gauche, vers Rethel, en raison du chemin de fer qui facilitait à un haut degré le ravitaillement de l'armée. Le 25, sous prétexte de faire faire des distributions aux troupes des 5e et 12e corps, il les maintint sur les mêmes emplacements ; le 1er corps se porta à Attigny et le 7e à Vouziers, sur l'Aisne.

C'était une faute impardonnable que de perdre ainsi tout un jour, d'autant mieux que les 5e et 12e corps étaient dans des conditions d'approvisionnement meilleures que les deux autres, et qu'en outre, étant plus éloignés de l'objectif à atteindre, il était important qu'eux surtout ne perdissent pas le moindre temps.

En résumé, dans la journée du 25, l'armée pivote donc sur son aile gauche, et le 7e corps, qui fait la marche la plus longue, parcourt à peine 10 kilomètres.

Pour comble de malheur et d'imprévoyance, le maréchal, tout en conservant à Rethel la division Bonnemain, donna l'ordre au général Margueritte d'aller occuper le Chêne ; et en arrivant à Vouziers, le général Douay, commandant le 7e corps, apprend que sa droite et ses derrières sont complétement découverts, que notre cavalerie a évacué les défilés de Grand-Pré et de la Croix-au-Bois.

C'est ainsi que peu à peu, et par des fautes de plus en plus graves, le maréchal compromettait l'existence de

son armée. Pas la moindre mesure de prévoyance : la cavalerie qui, bien employée, donne à toutes les autres troupes confiance, sécurité et repos, marchait à la queue des colonnes, ou bien couvrait les opérations du côté de nos places fortes du Nord et de la Belgique, alors que l'ennemi s'avançait par le sud, à la fois de Verdun, de Châlons et de Reims.

Le général Douay, qui n'avait qu'une brigade de cavalerie, donna immédiatement l'ordre au colonel du 4e hussards de rallier ses escadrons, de se porter sur Grand-Pré et de faire tout pour avoir des nouvelles de l'ennemi et de ses mouvements.

### Journée du 26 août.

Après avoir pivoté le 25 sur sa gauche, l'armée pivote le 26 sur sa droite et occupe les positions suivantes :

Le 7e corps reste à Vouziers,

Le 1er est à Voncq, sur la rive droite de l'Aisne,

Le 5e est à Neuville,

Le 12e à Tourteron, sur le ruisseau de St-Lambert. Le général de Bonnemain est à Attigny; le général Margueritte à Tannay et les Petites Armoises.

Le 7e corps dut aussi ce jour-là se porter sur la rive droite de l'Aisne et franchir le pont de Vouziers qui forme un étroit défilé.

Mais, pendant ce changement de bivouac, le général Douay fut informé que le 4e hussards courait le danger d'être enlevé à Grand-Pré par des masses énormes de cavalerie qui y arrivaient. Ordre fut alors donné au général Dumont, commandant la 3e division, d'y porter une de ses brigades et deux batteries d'artillerie. Ce mouvement s'exécuta à dix heures du matin.

Vers trois heures, le général Douay est prévenu que les troupes envoyées à Grand-Pré étaient serrées de très-près par l'ennemi, que l'infanterie se montrait en forces supérieures et qu'une retraite serait difficile. Il fait prendre aussitôt à ses troupes une position de combat un peu en avant de Longwé, où la route se bifurque vers Buzancy et Grand-Pré, la gauche appuyée au village de Chestres, la droite au village de Falaise. L'artillerie de réserve est en partie sur la ligne de bataille : des épaulements et des abris sont construits pendant la nuit. La cavalerie est en arrière.

Le général et toutes les troupes du 7e corps passent la nuit près des feux de bivouac et sans dresser les tentes.

Vers deux heures du matin, les escadrons du 4e hussards traversent la position, revenant de Grand-Pré, et sont peu après suivis par la brigade Bordas.

Nous avons tenu à raconter dans quelques détails l'épisode de cette alerte du 7e corps à Vouziers, bien qu'elle n'ait amené que des engagements insignifiants de cavalerie. Il est en effet consolant pour nous et pour le pays, dans cette guerre où de toute part éclatent l'impéritie et l'imprévoyance de nos généraux, de trouver un homme calme, simple, prudent et méthodique, consciencieux au delà de toute expression, qui sache préparer l'action de tous ses moyens en ne laissant rien au hasard.

### Journée du 27 août.

Le mouvement de conversion sur l'aile droite continue.

Le maréchal était prévenu par les événements de la veille que l'armée prussienne était à sa piste et sur le point de l'atteindre; peut-être songea-t-il en ce moment à livrer bataille.

Le 7e corps reste à Vouziers;

Le 5e — se porte sur Germont et Belleville;

Le 12e — sur le Chêne;

Le 1er se met en marche de Voncq sur Terron, mais à moitié route contre-ordre est donné, et il revient sur ses pas. Le général Margueritte était à Stonne.

Le maréchal avait appris le matin que le 7e corps s'était dégagé intact de la position un moment périlleuse qu'il avait occupée à Grand-Pré; il considérait comme gravement compromis à ce moment le succès d'une jonction et il se décida à abandonner son premier objectif, Montmédy, pour se rabattre vers l'ouest sur les places de l'Oise et du Nord.

Le 1er corps reçut le contre-ordre au milieu de la marche qu'il exécutait et revint à Voncq.

Dans la soirée, le maréchal expédiait à tous les corps d'armée des ordres en conséquence : le 7e corps devait se porter sur Chagny; le 5e vers le Chêne et les deux autres corps également vers le nord dans une direction parallèle.

Mais, dans la nuit, le maréchal, qui avait rendu compte au ministre de la guerre de sa détermination d'éviter la bataille et de se rabattre sur sa gauche, reçut de celui-ci une dépêche télégraphique ainsi conçue : « *Le conseil de régence et le conseil des ministres vous supplient de rallier quand même l'armée de Bazaine, sans quoi une révolution est imminente à Paris.* »

Le maréchal de Mac-Mahon, sur cette invitation pressante il est vrai, mais qui n'était pas un ordre assez précis pour couvrir sa responsabilité, ordre auquel d'ailleurs il eût dû se refuser d'obéir, modifia les ordres de mouvements donnés et l'armée se remit en marche sur Montmédy.

Au départ de Châlons, l'obéissance du maréchal à des ordres qu'il n'approuvait pas, quoique coupable, avait une excuse : il y avait peut-être une chance favorable sur mille et il pouvait à la rigueur vouloir l'essayer. Mais le 27, où il était convaincu de l'impossibilité absolue du succès, où il voyait clairement que la persistance dans les projets primitifs amènerait fatalement la perte de l'armée, son obéissance fut un crime, dont la responsabilité pèse à la fois sur lui et sur ceux qui l'ont poussé dans cette voie.

Il sacrifiait ainsi l'armée à l'Empereur, les intérêts du pays à ceux de la dynastie. Voilà jusqu'à quel point le régime de l'Empire avait éteint chez ceux qui le servaient, même dans les âmes les plus pures, les consciences les plus honnêtes, les notions élémentaires du droit et du devoir.

### Journée du 28 août.

Le 12e corps se porta sur la Besace, et fut remplacé au Chêne par le 1er. Le 7e corps ne reçut le contre-ordre que vers huit heures du matin, alors que toutes ses troupes étaient déjà engagées vers les Quatre-Champs dans la direction de Chagny. Il devait se rendre à Boult-au-Bois, sur la route de Vouziers à Buzancy, c'est-à-dire revenir à cinq kilomètres en avant du point qu'il occupait la veille. Les troupes arrivées aux Quatre-Champs se rabattirent alors sur la droite par un chemin de traverse étroit, mauvais et toujours au milieu des bois : la 2e et la 3e division avec la réserve campèrent à Boult-au-Bois. La 1re division fut laissée aux Quatre-Champs avec mission de recueillir les bagages et le convoi administratif qui étaient en route depuis deux heures du matin sur Chagny, qu'on n'avait arrêtés qu'au Chêne et qui étaient

dans l'impossibilité de regagner Boult-au-Bois dans la même journée.

Le 5e corps dut se porter sur Belval en passant par Harricourt tout près de Buzancy. Une rencontre assez vive de cavalerie eut lieu à l'entrée de ce dernier village entre six de nos escadrons de chasseurs et deux régiments de cavalerie ennemie, le 3e saxon et le 18e uhlans.

Le général de Failly, pour couvrir sa marche, avait laissé en observation devant Buzancy la division Goze : à la nuit tombante, celle-ci se mit en marche et alla rejoindre le reste du corps à Belval.

Il devenait évident que les deux armées étaient enfin arrivées l'une et l'autre dans le même rayon d'action et qu'une rencontre sérieuse était inévitable.

La division de cavalerie Bonnemain était ce jour-là aux Grandes Armoises, un peu en arrière du 12e corps; la division Margueritte s'était portée de Stonne vers Sommauthe, près du corps de Failly.

### Journée du 29 août.

Le maréchal, renseigné sur les mouvements des Prussiens qui se montraient en masses profondes du côté de Grand-Pré et Buzancy, comprit qu'il ne pouvait effectuer le passage de la Meuse, comme il le désirait, entre Dun et Stenay; il chercha à gagner l'ennemi en vitesse de manière à franchir la rivière entre Mouzon et Sedan. Le 7e corps était le plus en arrière et avait par conséquent le plus de chemin à faire.

L'ordre de mouvement pour le 29 assigna aux différents corps les positions suivantes :

Le 12e corps dut se rendre de la Besace à Mouzon;

Le 1er — du Chêne à Raucourt;

Le 5e de Belval à Beaumont;

Le 7e enfin, de Boult-au-Bois à la Besace;

Le général de Bonnemain se porta à Raucourt;

Le général Margueritte à Mouzon et Carignan.

Le mouvement du 12e et du 1er corps s'effectua sans encombre. Le 12e franchit la Meuse vers midi et prit d'excellentes positions sur la rive droite, à cheval sur la route de Carignan.

Le 5e corps eut ce jour-là un engagement assez sérieux avec l'ennemi. La division Goze se dirigeait vers Beaumont par la route de Raucourt; la division Guyot de Lespart et la brigade de la division de Labadie suivaient la route dite des Étangs. Vers midi, ces deux dernières divisions furent attaquées sur leur flanc droit du côté de Bois-des-Dames et une canonnade assez vive commença. La division Goze essaya de se porter directement en soutien; mais, en raison des chemins tout à fait impraticables, elle fut obligée de rétrograder sur Belval, puis de se reporter sur Beaumont : elle ne prit pas part à l'action. Le combat avait duré quatre heures : dans la soirée, les divisions Guyot de Lespart et Goze se mirent en route et gagnèrent par une marche de nuit Beaumont où ils arrivèrent à quatre heures du matin et établirent leur camp. La division de Labadie, restée comme arrière-garde, ne rejoignit qu'à sept heures et se plaça également aux abords du village.

Le 7e corps eut un mouvement assez laborieux. Des pelotons de cavalerie, envoyés le matin en reconnaissance, s'étaient sabrés avec les uhlans. Les habitants signalaient en outre, entre Grand-Pré et Buzancy, la présence d'un corps de cavalerie ennemie de 12 ou 15,000 chevaux avec beaucoup d'artillerie.

Le général Douay donna l'ordre à sa 1re division de se

rendre directement des Quatre-Champs à Saint-Pierremont, avec les bagages; et, pour qu'elle eût le temps de rallier le gros du corps, les troupes campées à Boult-au-Bois et Belleville ne se mirent en marche qu'à neuf heures. La cavalerie du général Ameil devait couvrir le mouvement. Suivant une excellente méthode que nous n'avons vu suivre malheureusement que dans ce corps d'armée, les voitures d'artillerie seules, puis les bagages et le convoi, marchaient sur la route; l'infanterie et la cavalerie sur les côtés en colonnes par peloton. On s'attendait à une attaque.

On distinguait sur les hauteurs des vedettes prussiennes, mais à une portée énorme. Il y avait parmi les soldats un peu de cette inquiétude vague qui précède chez des troupes peu aguerries les plus petites rencontres.

Entre Germont et Authe, la queue de la colonne aperçoit quelques escadrons prussiens et quelques bataillons qui se montrent sur ses derrières : le général Dumont arrête sa division et lui fait prendre position.

Le général Douay se porte immédiatement sur ce point, reconnaît que c'est une démonstration timide de l'ennemi pour retarder notre marche et donne l'ordre de se reporter en avant. Cette fausse alerte avait fait perdre plus d'une heure, et fatigué inutilement les hommes et les chevaux.

Un peu plus loin, dans le village de Saint-Pierremont, quelques uhlans veulent attaquer le convoi et sont reçus par une décharge des soldats d'infanterie d'escorte. Ils s'enfuient en laissant cinq ou six des leurs.

Le chemin devenait de plus en plus étroit et accidenté : les chevaux du convoi étaient très-fatigués et tout faisait prévoir qu'il serait bien difficile de gagner la Besace, point qui avait été assigné par le maréchal.

Arrivé à Oches vers cinq heures seulement, le général Douay se décida à y faire passer la nuit à ses troupes : la 1re et la 2e division, ainsi que l'artillerie de réserve, campèrent au nord du village ; la 3e division fut établie sur les hauteurs du sud-est, face à l'ennemi. Le convoi et les bagages restèrent dans le village, qui forme un étroit entonnoir, avec une seule issue ne donnant passage qu'à une voiture de front. On put le lendemain au départ constater l'erreur que le général Douay avait commise en ne faisant pas camper toutes ses voitures en avant d'Oches.

Cette négligence d'ailleurs n'atteignit que les troupes du 7e corps ; mais une faute beaucoup plus grave, qui eut certainement une influence fâcheuse sur les opérations postérieures de l'armée, fut la résolution prise par le général Douay de modifier l'itinéraire tracé par le maréchal et de rester à Oches, alors que l'ordre de mouvement lui enjoignait de se rendre à la Besace. En principe, les commandants de corps d'armée, comme tous ceux qui sont en sous-ordre, doivent exécuter à la lettre les prescriptions du général en chef ; il faut qu'à tout moment celui-ci puisse être sûr que ses troupes occupent bien l'emplacement qu'il leur a indiqué.

Le général Douay a fait preuve pendant toute la campagne de qualités assez solides et surtout peu communes, pour que nous n'ayons point à craindre de diminuer la position qu'il a su conquérir en lui adressant ici cette critique.

### Journée du 30 août.

Le maréchal donne aux trois corps qui restent sur la rive gauche l'ordre de passer, coûte que coûte, la Meuse le jour même :

Le 5e corps doit se diriger sur Mouzon;

Le 7e sur Villers;

Le 1er sur Rémilly.

Le général Margueritte doit couvrir la marche en avant vers Mouzon et Carignan; le général de Bonnemain suit le 1er corps.

Voici quelle était, le 30 au matin, la position de l'armée prussienne. (Voir la planche IX.)

Les 11e et 4e corps ainsi que la garde (IVe armée) se trouvaient près de Nouart;

Les 1er et 2e bavarois étaient à Bar, un peu au nord de Buzancy;

Le 5e corps et les Wurtembergeois à Boult-au-Bois;

Le 11e corps à Vouziers;

Le 6e corps à Senuc, un peu au sud de Grand-Pré;

Les 2e, 4e, 5e et 6e divisions de cavalerie enfin occupaient Vouziers.

Les rencontres des 28 et 29 avaient démontré aux Prussiens qu'ils n'étaient plus bien loin de l'armée française et ils espéraient pouvoir l'atteindre dans cette journée.

La 4e armée se porta sur Beaumont et Mouzon; le 1er corps bavarois, qui la veille était venu de Vouziers jusqu'à Bar et Buzancy sur la route de Stenay, marcha par Sommauthe sur les troupes ennemies campées à Beaumont, et il devait être suivi par le 2e corps bavarois.

Le 5e corps prussien se dirigea de Briquenay sur Authe, St-Pierremont et Oches; les Wurtembergeois, de Boult-au-Bois par la route de Buzancy sur Chatillon et le Chêne; le 11e corps avait même destination, mais à la gauche des Wurtembergeois, par Vouziers et les Quatre-Champs.

Le 6e corps occupa Vouziers et s'établit face au sud-ouest, observant la direction de Châlons.

La 5e division de cavalerie se porta à l'ouest du Chêne sur Semuy et Tourteron; la 6e suivit le 11e corps jusqu'aux Quatre-Champs, puis marcha sur Chatillon; la 2e se dirigea sur Buzancy.

Toute l'armée prussienne se mit en marche à la pointe du jour et avec la plus grande vitesse possible.

Le matin, vers neuf heures, retentirent les premiers coups de canon derrière le village d'Oches.

### *Marche du 7e corps.*

Le 7e corps ne s'étant pas rendu la veille au point indiqué, la Besace, le général Douay prend ses dispositions pour partir dès l'aurore.

Le convoi et les bagages forment une longueur immense; avec l'artillerie de réserve et des divisions, il y a près de 1,500 voitures qui occupent environ 15 kilomètres de longueur. Toutes doivent se mettre en route à 4 heures. La division Conseil, formée en bataillons par colonne de divisions, chacun à 1 kilomètre de distance, doit les escorter.

Le départ de ces voitures ne se fait qne difficilement et avec lenteur : les chevaux sont fatigués, le chemin très-mauvais; à neuf heures, elles défilent encore du village.

Le maréchal de Mac-Mahon vient trouver lui-même le général Douay et lui renouvelle verbalement l'ordre d'avoir *coûte que coûte* à passer la Meuse dans la journée : les bagages et les voitures doivent se diriger sur Villers, où l'on a jeté un pont de bateaux.

Le mouvement des deux dernières divisions s'effectue peu après, et vers neuf heures et demie la brigade Bittard des Portes, qui couvrait le village au sud, se retire mé-

thodiquement, en évitant Oches qu'elle laisse sur sa droite.

Pendant qu'elle remonte le versant opposé, elle est canonnée, mais à une distance très-grande, par une batterie ennemie établie sur l'emplacement que vient d'abandonner notre infanterie. Après quelques coups de riposte, le général Douay fait cesser le feu : la retraite continue, les positions successives étant appuyées par de l'artillerie.

La tête de colonne du 7e corps arrivait à Stonne vers midi et demi, lorsqu'elle entendit sur sa droite, dans la direction de Beaumont, une vive canonnade ; plusieurs villages et fermes étaient en feu, mais on ne distinguait pas le bruit de la fusillade : c'était le 5e corps qui paraissait engagé d'une façon sérieuse avec l'ennemi.

Le général Douay eut tout d'abord l'idée de marcher au canon pour le soutenir ; mais ses troupes étaient disséminées ; il y avait un défilé, celui de Stonne, très-difficile à franchir et se terminant par un étroit entonnoir, qu'il fallait occuper fortement contre l'ennemi qui nous suivait en queue ; il ne pouvait donc arriver au secours du 5e corps dans de bonnes conditions, vu la distance, avant deux bonnes heures, c'est-à-dire avant 3 heures ou 3 heures et demie.

La canonnade semblait en outre s'éloigner et diminuer.

Le général Douay pensa que le général de Failly continuait son mouvement vers la Meuse : s'il était vainqueur, le concours du 7e corps était inutile ; s'il était battu, ce concours ne pouvait être que tardif et impuissant ; nous nous exposions encore à être battus en détail, et le but stratégique, qui avait été impérieusement commandé, le passage de la Meuse, dans la journée du 30, n'était pas atteint. Le 12e corps, qui avait franchi la veille la rivière à Mouzon, était d'ailleurs dans de meilleures conditions

pour protéger la retraite du 5e corps. Pour tous ces motifs, certainement très-plausibles, le général Douay résolut de continuer de se porter en avant sur Raucourt.

Pendant que la brigade Bittard des Portes, serrée de près par l'ennemi, occupait la position très-forte de Stonne, les voitures s'écoulaient rapidement le long de la route, tandis que l'infanterie et la cavalerie, pour se soustraire aux vues des Prussiens, s'engageaient dans des bois touffus qui bordent le chemin de chaque côté.

A quelques kilomètres au delà, le 7e corps voit arriver sur sa droite des centaines de fantassins à la débandade, revenant en courant et l'air effaré : c'était une partie des troupes de la division Conseil Dumesnil qui, en escortant le convoi sur Mouzon, avaient été attaquées par les Bavarois à la poursuite du 5e corps ; elles avaient à peine essayé de résister et s'étaient rejetées dans le plus grand désordre sur leur gauche. La vue de ces fuyards produit une impression funeste.

Mais nous laissons un instant le corps du général Douay pour nous occuper de celui du général de Failly.

### *Marche du 5e corps. — Combat de Beaumont.*

Les troupes du 5e corps étaient arrivées le matin même, de 4 à 7 heures, devant le village de Beaumont, après une marche de nuit longue et fatigante, et y avaient dressé leur camp.

Le combat de la veille et l'engagement du 28 prouvaient suffisamment les intentions de l'ennemi d'en venir rapidement aux mains, et le général de Failly lui-même en était tellement convaincu que le 29 au soir, en faisant rendre compte au maréchal des événements de la journée, il lui demandait du secours en cas d'attaque.

Eh bien, c'est dans ces conditions que ce corps, poursuivi depuis deux jours, qui a livré la veille un combat de quatre heures, va établir son camp tout autour d'un village, sans la moindre grand'garde de cavalerie, sans même de petits postes d'infanterie. Il y a devant le front de bandière un factionnaire, comme au camp de Châlons.

Les hommes avaient démonté leurs fusils pour les nettoyer, les uns faisaient la soupe, d'autres étaient allés recevoir des distributions dans le village, les chevaux des généraux et des états-majors étaient dans des écuries, lorsque tout à coup, vers midi, des balles et des boulets tombent dans le camp, sans que la présence de l'ennemi ait été le moins du monde signalée.

Les hommes, sans avoir le temps de lever le camp, renversent leurs marmites, saisissent leurs armes et se portent en avant. Le combat commence au milieu d'un désordre qu'on ne peut se figurer, les soldats sans leurs chefs, les généraux cherchant leurs troupes, l'artillerie isolée et sans soutien. Le général d'une de ces divisions a déclaré n'avoir jamais eu dans toute la journée plus de deux bataillons de ses troupes sous la main.

Ce fut une véritable déroute.

« Une troupe, a dit le grand Frédéric, peut être battue, mais elle ne doit jamais être surprise. »

Que dire de généraux qui commettent des fautes telles que celle que nous venons de signaler? Le gouvernement de la Défense nationale a déclaré passible d'un conseil de guerre tout chef d'une troupe qui se laisse surprendre : il a eu raison. Il ne faut pas laisser à la conscience seule de l'individu le soin de punir un pareil crime; mais à côté du châtiment physique doit se trouver une flétrissure morale. Oui, il faut que l'opinion et l'histoire, qui tressent des couronnes au soldat, même malheureux, qui a fait

son devoir, se lèvent vengeresses contre celui qui, n'apportant dans des fonctions aussi graves ni prudence ni dévouement, compromet avec le sang de ses soldats l'honneur du drapeau et le sol de la patrie.

Le lendemain d'ailleurs, mais malheureusement trop tard pour ses troupes, le général de Failly était relevé de son commandement et remplacé par le général de Wimpffen.

C'était le 4e corps prussien qui, parti de Nouart, soutenu à gauche par le 1er bavarois et à droite par le 12e corps saxon, opérait sur Létange et Beaumont et venait de surprendre, comme nous l'avons indiqué, le 5e corps qui se retira en pleine déroute, abandonnant complétement son campement et ses bagages.

Le 4e corps continua la poursuite sur la route de Beaumont à Mouzon, tandis que le 12e s'avançait le long de la Meuse sur Villemontry et le bois Giraudeau.

Le 1er bavarois à gauche rejetait en même temps l'aile droite du corps de Failly sur Voncq, puis Mouzon. Il rencontra plus loin, près de Varniforêt, la queue de la division Conseil Dumesnil qui protégeait les bagages et le convoi du 7e corps et se dirigeait également sur Mouzon. Toutes ces voitures durent se replier sur Raucourt; la brigade St-Hilaire fut rejetée en désordre vers la gauche et alla se rallier sur les autres troupes du général Douay, ainsi que nous l'avons raconté ci-dessus.

Le maréchal, en entendant le combat de Beaumont, ne crut pas d'abord à une affaire sérieuse et pensa que c'était une simple canonnade comme celle de la veille; aussi laissa-t-il le 1er corps, qui le matin vers 9 ou 10 heures avait passé la Meuse à Villers et Mouzon, continuer sa route sur Carignan, où il arriva entre trois et quatre heures.

S'il se fût mieux renseigné, le maréchal, appuyé sur les excellentes positions occupées par le 12e corps le long de la rive droite de la Meuse, pouvait prendre ses dispositions pour livrer bataille le lendemain et certainement c'eût été dans des conditions relativement très-avantageuses.

Ce ne fut que vers deux heures que le maréchal se décida à faire repasser la Meuse à une brigade du corps Lebrun et à la division Bonnemain, de manière à protéger la retraite du 5e corps.

Grâce à ce concours, le général de Failly parvint à conduire ses débris sur la rive droite de la Meuse : ceux-ci s'installèrent au milieu et sous la garde des troupes du 12e corps.

*Suite de la marche du 7e corps.*

Le général Douay, instruit de ce qui se passait, continue sa route en évitant de perdre une seule minute.

Arrivé à Raucourt vers cinq heures, il prend d'abord la route de Villers; puis, craignant que le pont ne soit au pouvoir de l'ennemi et la journée étant trop avancée pour pouvoir espérer de le reprendre, il oblique à gauche sur Rémilly. Une heure plus tard Raucourt est occupé par les Bavarois qui y prennent une partie de nos ambulances.

Le 7e corps arrive au village de Rémilly vers 6 heures et demie ou 7 heures. Il s'y trouvait encore deux régiments de cuirassiers de la division Bonnemain, qui n'avaient pu franchir la Meuse. La 2e division prend une position sommaire à droite de la route. A la nuit tombante, quatre ou cinq coups de canon sont tirés, dans la direction de Villers, sur des convois qui nous appartiennent.

La 3e division arrive un peu plus tard et se dirige de suite sur la Meuse.

Le village de Rémilly est littéralement gorgé, bondé de troupes, de voitures, de chevaux, etc. : la circulation y est presque impossible même pour des isolés.

Le génie du 1er corps avait établi sur ce point deux ponts depuis le matin : l'un était une simple passerelle en bois, très-étroite, où l'infanterie pouvait à peine passer sur deux de front, mais complétement impraticable aux chevaux ; l'autre était formé par un barrage en terre avec quelques pontons dans le milieu, le tout recouvert de madriers et de poutrelles dans la longueur formant garde-fou : 2 mètres de large au plus. Les terres avaient cédé facilement sous le poids des voitures : en outre, par suite des inondations qu'on avait tendues à Sedan, le niveau de la Meuse montait progressivement et le tablier était recouvert de 5 à 6 centimètres d'eau.

Ce n'est que vers dix heures du soir que ces ponts furent mis à la disposition du 7e corps. On fit quelques réparations urgentes ; on alluma de chaque côté un immense feu pour éclairer la voie, et à ces lueurs sinistres s'effectua le passage de la 3e division d'infanterie et d'une partie des voitures de l'artillerie. Une d'elles, mal engagée, tomba dans la Meuse avec chevaux et conducteurs.

Tout le monde était excessivement préoccupé : l'opération se faisait très-lentement, sur la passerelle en raison de son peu de largeur, sur le pont des voitures à cause des accidents qui se produisaient à tout moment ; et, au jour, il était certain que ce qui resterait sur la rive gauche serait attaqué et mitraillé par l'ennemi qui occupait les hauteurs dominantes, presque sans pouvoir se défendre.

L'état-major général de l'armée n'avait pas songé à indiquer comme moyen de passage le *pont du chemin de fer* vis-à-vis Bazeilles, qui se trouvait à peine à trois kilomètres de Rémilly, et dont l'ennemi sut bien s'emparer le lendemain pour effectuer le sien.

Voilà comment le maréchal, son entourage et son état-major connaissaient le théâtre sur lequel opérait l'armée.

A deux heures du matin, le général Douay, voyant que tout le passage de son corps d'armée sur ce point ne pouvait absolument être fini au jour, donna l'ordre à sa 2e division d'infanterie, à la cavalerie et à l'artillerie de réserve de se porter sur Sedan par la route qui longe la rive gauche de la Meuse. Il y arriva lui-même à 5 heures et demie du matin avec l'intention de se reporter dans la journée sur Mouzon ou Carignan.

### La nuit du 30 au 31 août.

Le 1er corps avait atteint, on le sait, Carignan entre 3 et 4 heures du soir ; il s'était établi en avant de la gare, face à l'est, couvert par une partie de la cavalerie Margueritte. L'Empereur s'y trouvait également.

Ces troupes s'installaient dans leur bivouac et préparaient la soupe, lorsqu'à sept heures un ordre de départ fut donné : en voici la raison.

L'Empereur et le maréchal, en voyant arriver à Mouzon non-seulement les débris du 5e corps, mais aussi quelques troupes débandées de la 1re division du 7e, crurent que le corps du général Douay avait été également culbuté par l'ennemi et se retirait sur Sedan en désordre. Sans prendre la peine de vérifier cette probabilité, ils décidèrent qu'il y avait lieu, pour la troisième fois, de renoncer à la marche en avant sur Montmédy,

et des ordres furent expédiés pour une concentration générale de l'armée autour de la place de Sedan.

Fatale inspiration! dans la position désespérée où nous nous trouvions, il valait certainement mieux livrer bataille autour de Mouzon, le front couvert par la Meuse et appuyé à des hauteurs dominantes, que d'aller s'amonceler autour d'une petite place comme Sedan, sans ressource aucune et dominée de toutes parts. Nous avions au moins la chance de livrer un combat heureux, de faire peut-être éprouver à l'ennemi des pertes considérables, et ensuite de gagner par une marche rapide, le long de la rive droite de la Meuse, les places de Sedan, Mézières et enfin celles du Nord.

Le 5e corps partit à la tombée de la nuit, se dirigea sur Carignan où il dut stationner quelques heures, la route étant encombrée par les bagages, les écuries et l'escorte de l'Empereur. Il arriva à Sedan vers les trois heures du matin et campa sur le glacis de la place, près d'une grande redoute en terre qui se trouve au nord-est de la ville.

Le 1er corps ne devait se mettre en route qu'à la suite du 5e : il fit défiler dans la nuit tous ses bagages, mais les troupes elles-mêmes ne purent quitter Carignan que le 31 au matin. Ce n'est que vers onze heures du soir qu'elles arrivèrent sur les hauteurs de Givonne où elles s'installèrent, sans avoir pu faire dans la journée ni soupe, ni café.

La journée du 30 nous avait coûté 1,500 tués ou blessés, 3,000 prisonniers, 23 canons, tout le campement et les bagages du 5e corps.

**Journée du 31 août. — Combat de Bazeilles.**

Le 31, au matin, l'armée prussienne occupait les positions suivantes : la garde, le 12ᵉ et le 4ᵉ corps, sur les bords de la rive gauche de la Meuse, vis-à-vis Mouzon; le 1ᵉʳ et 2ᵉ bavarois en avant du village de Raucourt; les 5ᵉ et 11ᵉ corps à Chémery au sud de Sedan; les Wurtembergeois étaient plus à l'ouest encore, à Vendresse.

Dès le matin, ces troupes se mirent en marche, cherchant à amener la concentration de l'armée française autour de Sedan.

Le corps de la garde se porta sur Carignan;

Le 12ᵉ corps sur Douzy;

Le 4ᵉ descendit sur la rive gauche vers Sedan, soutenu par les Bavarois;

Le 11ᵉ corps marcha sur Donchéry, pour préparer un mouvement tournant de ce côté; le 5ᵉ corps sur Chéhéry comme soutien;

Les Wurtembergeois, sur Boutencourt;

Le 6ᵉ corps, de Vouziers sur Attigny à l'ouest de Sedan, pour pouvoir empêcher l'armée française de se dérober de ce côté par une marche de nuit.

Le 12ᵉ corps était resté toute la nuit du 30 sur ses positions de Mouzon, pour couvrir le mouvement des autres corps de l'armée : ce n'est que le 31 qu'il se mit en route vers Sedan par Douzy, en côtoyant ainsi la rive droite de la Meuse.

Il arriva à Bazeilles vers les onze heures, et le combat commença aussitôt avec des troupes ennemies qui étaient postées, de l'autre côté de la rivière et du chemin de fer, dans des positions dominantes.

La division d'infanterie de marine se déploya immé-

diatement au nord-est du village qui était déjà occupé par les Prussiens ; elle les en chassa après un combat meurtrier et finit même par leur enlever le pont du chemin de fer après plusieurs charges très-énergiques à la baïonnette.

L'ennemi se retira peu à peu sur les hauteurs de la rive gauche et vers 6 heures le feu cessa.

Le 7ᵉ corps avait été provisoirement campé au N.-O. de Sedan, dans les prairies qui, en avant de la place, bordent la rive droite de la Meuse. Jusqu'à midi les troupes ne cessèrent d'arriver de tous les côtés et on eut beaucoup de mal à réparer le désordre qui se produit inévitablement dans de telles marches de nuit.

Les Prussiens cependant se montraient déjà à l'ouest de la ville et établissaient des batteries au-dessus de la gare, qui dominaient non-seulement la place, mais aussi le campement de nos troupes.

A deux heures, le général Douay monte à cheval pour visiter l'installation de son camp : il reconnaît que la position assignée est mauvaise, dominée de tous côtés et que le lendemain matin ses troupes peuvent être mitraillées sans défense.

Il se rend immédiatement chez le maréchal pour lui demander de remonter son campement vers le nord, sur des positions plus élevées et à l'abri des coups de l'ennemi. Celui-ci, tout en reconnaissant la justesse des observations qui lui sont faites, ne paraît pas convaincu de l'urgence : il pense qu'on peut sans inconvénient rester dans cette position jusqu'au lendemain ; il dit que son *intention n'est pas de s'acculer à une place forte comme l'a fait à Metz le maréchal Bazaine, mais bien de manœuvrer devant l'ennemi.*

Toutefois, sur les instances pressantes du général

Douay, le maréchal l'autorise à exécuter ce changement, et vers trois heures le mouvement se fait.

La 2e division (Liébert) occupe les crêtes du plateau qui va du bois de la Garenne au village de Floing; la 3e division (Dumont) s'étend vers la Chapelle, face à la Belgique; la 1re division, à peine reconstituée à la suite de son échec de la veille, est en réserve. La cavalerie et l'artillerie de réserve sont en arrière de la droite de la division Dumont. Le quartier général du 7e corps est au centre dans une maison de campagne, à un endroit appelé l'Algérie.

Pendant que ce déplacement avait lieu et que le combat continuait du côté de Bazeilles, un paysan vint informer le général Douay que de l'infanterie prussienne, en masses compactes, passait la Meuse en aval de Sedan sur le pont de Donchery et sur celui du chemin de fer, que dix mille hommes environ étaient déjà sur la rive droite.

Le maréchal n'avait même pas fait observer le cours de la rivière entre Sedan et Mézières, ni détruire les ponts qui permettaient le passage. Comme les Prussiens faisaient dans la même journée des efforts sérieux sur le pont de Bazeilles qu'on avait commis la faute de ne pas faire sauter, il ne se préoccupa pas de ce qui se passait en aval de Sedan.

Quoi qu'il en soit, le 7e corps, après une marche de 26 heures, sans nourriture et sans sommeil, était trop fatigué pour pouvoir engager une action dans des conditions favorables. Le général Douay dut se borner à faire donner avis de cette nouvelle au maréchal qui, sans qu'on puisse en deviner le motif, ne chercha pas à s'y opposer.

Il crut probablement que c'était une simple démonstration de l'ennemi sur notre gauche, que le véritable

point d'attaque était toujours Bazeilles. La journée du lendemain vint détruire cette fatale illusion.

Pendant ce temps, l'armée prussienne continuait son mouvement tendant à nous envelopper à l'est et à l'ouest de la place. Tandis que le 1er corps bavarois cherchait à forcer le pont de Bazeilles, la garde parvenue à Carignan poussait ses avant-postes entre Pouru-au-Bois et Pouru-Saint-Rémy; le 12e corps occupait Mairy avec une ligne de grand'gardes s'étendant depuis la Fourberie jusqu'à Douzy; des patrouilles cherchaient à reconnaître nos forces et s'avançaient jusqu'à Villers-Cernay et Francheval.

Le 11e corps s'était emparé de Donchery et y avait jeté, en outre des ponts fixes, deux ponts de bateaux; la division wurtembergeoise, plus à gauche, occupait aussi le pont de Dom-le-Ménil.

Le maréchal ne se croyait pas serré de si près par l'armée prussienne; il n'ajoutait pas foi aux rapports qui lui arrivaient de tous côtés sur la marche des corps ennemis, et, ainsi que son entourage, il taxait volontiers de pusillanimité ceux qui venaient réclamer de sa part les mesures les plus élémentaires de prudence.

Aucun ordre d'ensemble ne fut donné aux troupes : chaque chef de corps établit les siennes comme il l'entendit, sans liaison avec celles des corps voisins, sans se préoccuper en aucune façon d'occuper les points dominants ni la clef de la position.

Le maréchal, ainsi qu'il l'avait déclaré, comptait pouvoir manœuvrer le lendemain et probablement gagner Mézières. Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est qu'un officier d'état-major, envoyé dans l'après-midi du 31 par le général Vinoy, commandant le 13e corps d'armée à Mézières pour prendre les instructions du maré-

chal pour la journée du lendemain, attendit vainement pendant quatre heures dans l'antichambre, et dut repartir, craignant d'être coupé par l'ennemi, sans avoir pu remplir sa mission, ni rapporter un ordre.

Un officier, digne de foi, m'a même assuré que dans un corps d'armée on ouvrit le soir de la bataille un pli de l'état-major général qu'on avait oublié de lire dans la journée, vu la gravité des circonstances : il était ainsi conçu : « Repos aujourd'hui pour toute l'armée. »

Tout le monde ne partageait pas cette façon de voir ; aussi le général Douay donna-t-il le 31 au soir l'ordre au général d'artillerie de son corps d'armée d'étudier l'emplacement convenable pour les batteries et de faire construire le lendemain, dès la pointe du jour, des épaulements ; au général du génie, de relier par des tranchées-abris les obstacles, des bois particulièrement, qui se trouvaient sur le front de bataille de ses troupes.

La canonnade ne cessa qu'assez tard, ainsi que nous l'avons déjà indiqué, du côté de Bazeilles ; mais, par suite de la même fatalité et de la même imprévoyance qui présidaient aux opérations de cette armée, le pont du chemin de fer qu'on avait défendu, pris et repris plusieurs fois dans la journée, fut abandonné le soir, sans qu'on ait pu savoir sur quel ordre ; et pour comble de malheur, le génie, auquel le maréchal avait prescrit de le faire sauter, ne put, faute de poudre de mine, paraît-il, exécuter cette opération.

Pendant toute la nuit du 30 au 31, les Prussiens y firent passer leurs troupes et leur matériel.

# CHAPITRE VI.

LA BATAILLE DE SEDAN. — POSITION DES DEUX ARMÉES LE 1er SEPTEMBRE AU MATIN. — LES DIVERSES PHASES DU COMBAT. — MOUVEMENT GÉNÉRAL DE RETRAITE DE L'ARMÉE FRANÇAISE SUR SEDAN. — SUSPENSION DES HOSTILITÉS VERS 5 HEURES DU SOIR. — CAPITULATION DE SEDAN.

## I. Position des deux armées le matin du 1er septembre.

(Voir la planche X.)

L'armée française occupait les positions suivantes tout autour de Sedan, sur la rive droite de la Meuse :

Le 7e corps s'étendait en avant des bois de la Garenne entre la route de Floing et celle d'Illy ; derrière lui et sur sa gauche était la cavalerie de réserve.

Le 1er corps se trouvait sur les hauteurs qui dominent le fond de Givonne, les divisions placées à côté les unes des autres, non déployées ;

Le 5e corps, qui présentait peu de solidité, était en réserve dans la grande redoute de Sedan ;

Le 12e corps occupait tout l'espace compris entre la route de Givonne et Bazeilles.

Le 1er septembre, vers cinq heures du matin, le combat recommença près de ce dernier village et l'infanterie de marine entra en action.

Aucun ordre n'avait été donné par le maréchal, ni dans la soirée du 31, ni le matin même : chaque commandant de corps d'armée dut agir suivant sa propre inspiration.

Le maréchal s'était contenté, sur la demande du général Douay, de mettre à sa disposition, pour renforcer sa droite et occuper solidement le plateau d'Illy, la clef de la position, la seule brigade qui restait au général de Labadie.

Celui-ci arriva en effet vers les six heures pour prendre les ordres du général commandant le 7e corps.

Le général Douay, dans l'incertitude où il se trouvait des dispositions d'ensemble arrêtées par le maréchal, et voyant que l'action devenait très-vive entre Bazeilles et Givonne, plaça la brigade de Labadie face à l'est en avant de la route d'Illy, sur une crête descendant également vers la Meuse, et fit soutenir sa gauche par la brigade Bittard des Portes de la division Dumont. Il voulait ainsi être prêt, dans le cas où les troupes engagées en première ligne seraient forcées de se retirer, à pouvoir par une solide position défensive protéger leur retraite.

Le 7e corps présenta alors ce curieux spectacle : deux de ses divisions, placées sur des mouvements de terrain parallèles, se tournaient le dos et avaient au milieu d'elles une autre division comme réserve commune.

Pendant que le général Douay achevait de disposer ses troupes, les premiers coups de canon retentirent sur notre gauche dans la direction d'Iges et de St-Menges : il était huit heures environ.

Les Prussiens prononçaient également une attaque vigoureuse de ce côté et il devenait dès lors évident que, profitant de leur immense supériorité numérique, ils voulaient chercher à nous envelopper complétement.

D'après les ordres expédiés dans la nuit du quartier général du Roi, les différents corps de l'armée prussienne exécutèrent les mouvements suivants :

Le 1er corps bavarois passa la Meuse dans la nuit ou du moins de grand matin, à Rémilly, et recommmença l'attaque sur Bazeilles;

Le 2e corps bavarois se porta sur Vadelincourt et Frénois pour observer de ce côté les débouchés de Sedan : toute l'artillerie de réserve des deux corps, réunie en avant du dernier de ces villages, y forma une énorme batterie destinée à agir contre les ouvrages de la place;

Sur la droite, la marche en avant du 12e corps et de la garde se fit le matin, dès cinq heures, sur trois colonnes qui, venant de Douzy, Pouru-St-Rémy et Pouru-au-Bois, se dirigèrent vers la ligne de la Moncelle-Givonne;

La 8e division du 4e corps, avec toute l'artillerie de réserve, se porta sur Bazeilles comme soutien du 1er corps bavarois; la 7e division resta en réserve à Mairy;

Sur l'aile gauche, le 11e corps, qui pendant la nuit avait passé la Meuse à Donchéry, se mit en marche au point du jour sur Vrigne-au-Bois et St-Menges;

Le 5e corps et la 4e division de cavalerie suivirent le mouvement; ils devaient passer derrière le corps précédent, puis se rabattre sur la droite vers le plateau d'Illy;

La division wurtembergeoise et le restant de la cavalerie étaient en avant de Donchéry comme réserve disponible et aussi pour observer la route de Mézières;

Le 6e corps, à Attigny et en dehors de la sphère directe de la bataille, avait pour mission d'empêcher la retraite de l'armée française de ce côté.

### II. Diverses phases du combat.

C'est en présence d'un danger aussi imminent, d'une manœuvre aussi hardie de l'ennemi qui, dans quelques heures, va nous couper toutes nos lignes de retraite, que le maréchal reste indécis et sans donner d'ordres. Il n'y avait à ce moment qu'un moyen d'échapper à un désastre, c'était de laisser dans la place tous les gros impedimenta de l'armée, bagages, convois, ambulances, même les voitures trop lourdes de l'artillerie, et de faire une marche rapide et énergique sur Mézières, en se couvrant de la Meuse et en contenant par une forte arrière-garde l'ennemi qui se serait évidemment mis à notre poursuite, mais qui eût été retardé par les difficultés énormes du terrain et aussi par le feu de la place. On ne pouvait songer à faire une trouée vers l'est; car, en admettant que nous échappions ce jour-là à l'armée du Prince royal, nous nous serions, un peu plus tard, trouvés pris entre deux feux.

Il n'y avait pas une seule minute à perdre, mais avec de l'énergie tout pouvait être sauvé. Malheureusement le maréchal succombait sous une tâche aussi lourde, et la vue de l'abîme dans lequel son obéissance aveugle avait jeté l'armée, achevait de paralyser ses moyens.

Brave comme toujours, il se porta dès 5 heures aux avant-postes, donna quelques instructions de détail pour le déploiement des divisions du 1er corps et fut peu après blessé gravement à la cuisse par un éclat d'obus. Cet événement, qui était déjà un bien triste présage, enleva le peu de direction qui existait encore et les deux généraux, qui lui succédèrent dans le commandement de l'armée, ne purent qu'agir d'après leur manière personnelle de voir et non d'après un plan qui n'existait pas.

L'Empereur monta à cheval pour se rendre sur le lieu du combat et rencontra en chemin Mac-Mahon blessé qu'on ramenait à Sedan.

C'est dans ces moments désespérés que le maréchal de Villars lançait son bâton dans les retranchements de Denain ; que Napoléon le Grand, dont l'énergie et le courage grandissaient avec le danger, paraissait devant ses soldats, et, par quelques paroles inspirées, leur donnait à choisir entre le déshonneur et la mort.

L'Empereur n'avait d'autre parti honorable à prendre que de se mettre à la tête des troupes : il sauvait à la fois l'armée et la dynastie. Il serait tombé peut-être, mais du moins en soldat, et l'histoire comme la postérité, indulgentes pour ceux qui meurent en héros, eussent pardonné à sa mémoire et à sa famille toutes les souffrances et toutes les humiliations qu'il avait attirées sur le pays.

*Attaque des Prussiens entre Bazeilles et Daigny.*

Le maréchal, en quittant le champ de bataille, avait laissé le commandement de l'armée au général Ducrot, commandant le 1$^{er}$ corps : il était environ huit heures.

Depuis six heures et demie, le prince royal de Saxe était entré en action ; il s'était porté avec le 12$^{e}$ corps vers la Moncelle et Daigny dont il s'empara, et avait fait sa jonction à gauche avec le premier corps bavarois. Vers neuf heures, quelques batteries établies près de Villers-Cernay annoncèrent également que le corps de la garde s'avançait dans cette direction.

De notre côté, toute la division d'infanterie de marine avait été successivement engagée en première ligne et occupait tout l'espace compris entre Bazeilles et la Moncelle, tenant ainsi tête au premier corps bavarois et à

une partie des Saxons. Quelques troupes de la division Goze du 5e corps avaient été envoyées, dès le commencement de l'action, en tirailleurs le long de la Meuse. Vers neuf heures, la brigade Cartret-Trécour (3e Dion du 1er corps) reçut l'ordre de se porter en soutien de l'infanterie de marine, mais elle ne fut pas employée immédiatement et resta une grande partie de la journée dans un petit vallon au nord de Balan.

La 1re brigade de la division Lacretelle se portait en même temps en ligne, à gauche de l'infanterie de marine en s'étendant jusqu'à la route de Givonne. La 2e brigade, qui était composée de régiments de marche, fut tenue en réserve dans un pli de terrain qui se trouvait au nord de la grande redoute.

*Mouvement offensif du général Ducrot.*

Le nouveau général en chef prit alors la résolution de combattre le mouvement tournant de l'ennemi par une manœuvre de même nature et il donna l'ordre au général Lebrun, commandant le 12e corps, de battre en retraite par son aile droite en pivotant autour de Givonne : en même temps, il lançait vis-à-vis Daigny la 2e brigade de la division Grandchamp, soutenue à gauche par la division de Lartigue du 1er corps, avec mission de s'emparer du plateau qui se trouve entre Givonne et Villers-Cernay et de s'y maintenir.

Il voulait ainsi pousser son aile gauche en avant et chercher à rejeter l'armée prussienne vers la Meuse.

L'idée était bonne, mais elle fut exécutée d'une manière timide et avec trop peu de forces. Il fallait former une énorme colonne d'attaque, précédée de toute l'artillerie de réserve des 1er et 5e corps et marcher résolûment en

avant. Réduite aux proportions adoptées par le général Ducrot, cette attaque ne pouvait rien produire.

La brigade Grandchamp occupe successivement deux positions sur le plateau, s'y maintient jusque vers midi, puis est forcée de retraverser le fond de Givonne, et elle se place derrière les troupes engagées sur ce point. La 2e division de la garde prussienne venait en effet d'enlever les villages de Daigny et d'Haybes.

Le résultat de cette manœuvre se trouvait donc nuisible, car nous avions abandonné le village de Bazeilles qui était un excellent point d'appui pour la droite de notre ligne de bataille.

Sur ces entrefaites, le général de Wimpffen, qui depuis la veille remplaçait le général de Failly dans le commandement du 5e corps et était commissionné comme tel par le ministre de la guerre, réclama et obtint à titre de plus ancien le commandement en chef de l'armée.

Voyons ce qui s'était passé pendant ce temps à l'aile gauche.

*Attaque des Prussiens par Saint-Menges et Fleigneux.*

Le combat, ainsi que nous l'avons déjà dit, s'engagea sur notre aile gauche vers huit heures. L'ennemi occupait les hauteurs de St-Menges et dirigea sur le 7e corps un feu très-vif d'artillerie, mais qui, assez mal réglé dès le début, ne produisit pas beaucoup d'effet. Les troupes étaient d'ailleurs protégées par le terrain et en beaucoup d'endroits par des tranchées-abris.

Des batteries prussiennes débordaient constamment notre droite et nous forçaient successivement à en porter en ligne de nouvelles de ce côté. La 1re division (Conseil Dumesnil) reçut l'ordre de se placer à la droite de la 2e,

le long des crêtes du plateau vers Illy. Peu de temps après la brigade Bordas de la division Dumont fut encore envoyée dans cette direction et s'établit à gauche de la route d'Illy, se reliant par sa droite à la division Wolff du 1er corps qui occupait tous les bois de ce côté.

L'action sur toute la ligne n'était guère qu'un combat d'artillerie. Cependant, vers dix heures, nous voyons de fortes colonnes d'infanterie prussienne qui descendent des hauteurs de St-Menges et marchent vers nos positions. Deux batteries de mitrailleuses dirigent sur elles un feu rapide et précis et les empêchent pendant de longues heures, et en leur infligeant des pertes énormes, de s'avancer dans la vallée. Notre artillerie, quoique écrasée par le nombre des batteries de l'ennemi et la supériorité incontestable de leur tir, fait bonne contenance : pas une ne recule. Jusqu'à midi celui-ci n'avait fait aucun progrès contre nos lignes, mais son action circulaire s'étendait de plus en plus et ses batteries couvraient tout l'espace compris entre la Meuse, Fleigneux et Chalaimont.

*Situation de la bataille vers midi.*

A midi, le général de Wimpffen parcourut le front de la ligne de bataille qui allait d'une manière non interrompue d'une rive à l'autre de la Meuse. Il examina les positions occupées par les troupes du 7e corps qui s'y maintenaient dans d'excellentes conditions et qui n'avaient besoin d'aucun renfort. Le général Douay fit observer au général en chef toute l'importance du plateau situé à sa droite et dont la prise par l'ennemi entraînerait forcément l'évacuation de toute la ligne occupée par ses divisions. Le général de Wimpffen le rassura en lui disant que tous les bois de ce côté regorgeaient de troupes et

des meilleures ; qu'il n'avait qu'un regret, c'était d'en avoir peut-être trop mis. Le général Douay lui offrit alors les deux brigades qu'il avait en réserve, la brigade de Labadie et la brigade Bittard des Portes, qui furent dirigées du côté de Givonne.

Mais, à peine le général en chef est-il reparti, que le général Dumont fait prévenir le commandant du 7e corps que sa droite est complétement découverte par la retraite des troupes du 1er corps et que lui-même est obligé d'évacuer la position qu'il occupe.

Le général Douay se transporte aussitôt vers ce point de la ligne de bataille qui était près de la route d'Illy et voit en effet que le plateau a été abandonné par les troupes du 1er corps qui se replient très-précipitamment sur les bois en arrière : deux batteries d'artillerie, restées sans aucun soutien d'infanterie, n'en continuent pas moins leurs feux. Le général Douay, avec les officiers de son état-major, reporte sur la position des troupes du 52e et du 72e, environ deux bataillons, qui tiennent encore près de deux heures sur cet emplacement. Il fait en outre demander du renfort au général en chef qui longtemps après seulement put envoyer de ce côté la brigade Lefèvre du 1er corps.

Cependant nous commencions à perdre un peu de terrain : les colonnes prussiennes s'avançaient résolûment et une fusillade terrible s'engagea. Les boulets pleuvaient de toutes parts, en sorte que le champ de bataille n'offrait aucun abri ni pour nos réserves, ni pour notre cavalerie. Vers deux heures les troupes du 5e corps prussien venant de Fleigneux et celles du corps de la garde venant de la Chapelle, firent leur jonction sur le plateau d'Illy : la bataille était perdue.

*Deux heures.*

La gauche du 7e corps, auquel on avait enlevé ses réserves, n'était plus en forces suffisantes pour lutter contre l'ennemi. Pour comble de malheur, les batteries de mitrailleuses, qui depuis longtemps de ce côté contenaient la marche de l'infanterie prussienne, vinrent à manquer de munitions. On essaya de les faire remplacer par des batteries de la réserve, mais l'ennemi fit immédiatement sur elles des feux convergents tels qu'elles ne purent pas même se mettre en batterie.

Le général en chef, vers deux heures et demie, pour repousser les colonnes qui s'avançaient entre la gauche de notre position et la place, fit exécuter de nombreuses charges par la cavalerie.

Il est admis maintenant par nos généraux que, quand tout est perdu, quand ni l'artillerie ni l'infanterie n'ont pu arrêter la marche de l'ennemi, on doit à l'honneur de l'armée de sacrifier aussi quelques escadrons de cavalerie.

Nous les vîmes partir et ils n'eurent pas le temps de pousser bien loin leur charge ; car, peu après, des pelotons de chevaux sans cavaliers revenaient au galop en arrière de nos lignes et plusieurs d'entre eux allaient tomber dans les rangs de notre infanterie, car eux aussi voulaient mourir au milieu des leurs.

Quelques instants après, le général Douay recevait du général en chef un billet dans lequel celui-ci le prévenait qu'il voulait tenter une trouée sur Carignan et qu'il le chargeait de couvrir la retraite.

Le 7e corps, écrasé par le nombre, luttant depuis le matin contre des forces quadruples, sans réserves et sans munitions d'artillerie, ne pouvait qu'une chose, se

retirer le plus lentement possible et en bon ordre : c'est ce qui eut lieu.

Mais le 12e et le 1er corps essayèrent en vain de prendre l'offensive dans la direction indiquée : en vain toutes les réserves y furent-elles engagées l'une après l'autre, la trouée ne put se faire.

C'est qu'instinctivement et par la force des choses toutes les troupes s'étaient repliées sur la place. Sous l'action de la formidable artillerie prussienne, le cercle se resserrait de plus en plus, et chaque coup devenait meurtrier pour plusieurs hommes.

Vers trois heures, nos troupes battaient en retraite.

### *L'Empereur arbore le drapeau blanc.*

L'Empereur, après sa courte apparition le matin sur le champ de bataille, était rentré à la sous-préfecture de Sedan, d'où il se faisait renseigner probablement sur les péripéties de la lutte. A trois heures, jugeant qu'il n'y avait plus aucune chance de salut pour l'armée, il arbora sur la citadelle le drapeau blanc et envoya au roi de Prusse un de ses officiers pour demander une capitulation.

Quelques instants auparavant, le général de Wimpffen avait prié l'Empereur de venir se mettre au milieu de ses troupes pour tenter un suprême effort. L'Empereur refusa : il était d'ailleurs trop tard et cette dernière lutte n'eût obtenu d'autre résultat que de sacrifier inutilement la vie d'un grand nombre d'hommes.

Sur ces entrefaites, le général de Wimpffen était rentré dans la place et repoussait toute idée de capitulation : il avait offert sa démission de commandant en chef à l'Empereur qui avait refusé de l'accepter. La ville, les fossés,

les glacis, les poternes, tout était littéralement gorgé d'hommes, de chevaux et de voitures, et le bombardement qui continuait faisait à chaque instant éprouver des pertes considérables.

Tout à coup, on bat la charge dans les rues de la ville, des officiers à cheval annoncent que l'armée de Bazaine arrive et qu'avec un dernier effort rien n'est perdu. C'était une nouvelle à sensation inventée par le général en chef pour redonner courage aux soldats. Mais comment réorganiser une troupe quelconque au milieu de cette immense cohue où l'on peut à peine se mouvoir étant à pied?

Trois mille hommes cependant sortent des remparts du côté de Balan pour faire un effort désespéré ; mais ils rentrent bientôt, convaincus de son inutilité.

Le drapeau blanc flotte de nouveau aux quatre coins de la ville : on fait de tous les côtés exécuter la sonnerie de cessez-le-feu, et les troupes se massent en avant des glacis ou dans les fossés de la place.

Les pertes des deux armées étaient à peu près égales et s'élevaient pour chacune au chiffre de vingt-cinq mille environ tués ou blessés.

En quittant le champ de bataille, nous jetâmes sur ces monceaux de cadavres un dernier regard :

« Adieu, pauvres victimes que le caprice d'un homme a conduites au trépas. Vous êtes tombées en soldats, sans une plainte, sans un murmure ; Dieu bon et juste vous a reçues dans son sein.

» Ah ! si vous ne laissez derrière vous ni une femme ni des enfants, je ne vous plains pas : vous n'aurez point vu votre drapeau souillé, les armes arrachées des mains de vos frères ; le souvenir de vos chaumières incendiées, de vos mères et de vos sœurs fuyant devant une solda-

tesque brutale ne viendra point troubler votre sommeil éternel. Dormez en paix. »

### III. La capitulation de Sedan.

Le général de Wimpffen se rendit le lendemain de la bataille au quartier général du Roi, afin de discuter les conditions de la capitulation. M. de Moltke prit aussitôt la parole et déclara que l'armée française acculée dans une petite place forte, sans vivres et presque sans munitions, cernée par des forces triples et une artillerie écrasante, était hors d'état de résister à l'armée prussienne et devait par conséquent être prisonnière de guerre.

Le général de Wimpffen revint à Sedan et exposa à un conseil de guerre composé d'environ 32 officiers généraux, commandants de corps d'armée ou de divisions, les conditions qu'on voulait nous imposer. Après avoir pesé les chances qui pouvaient résulter d'un dernier acte de désespoir, tous les membres du conseil de guerre moins deux voix déclarèrent qu'il y avait lieu d'accepter la capitulation.

L'armée tout entière, avec tout son matériel, armes, chevaux, voitures, munitions, était prisonnière de guerre et serait transportée en Allemagne.

La place de Sedan, avec tout ce qu'elle contenait, devait être également remise à l'armée prussienne.

Le général de Wimpffen, dans le but d'améliorer probablement le sort des officiers, obtint de l'état-major prussien une clause qui permettait à ceux-ci de se retirer en France, prisonniers sur parole, en s'engageant à ne pas porter les armes contre la Prusse et à ne rien faire contre ses intérêts pendant toute la durée de la guerre.

C'était briser le lien de solidarité qui jusqu'ici avait, dans le bonheur comme dans l'adversité, fait partager le même sort aux généraux et aux soldats ; c'était porter à l'armée le dernier coup et tuer le peu de discipline qui avait pu survivre après tous ces désastres.

Et tandis que l'Empereur, dans de somptueux équipages, se rendait avec toute sa maison au château de Wilhelmshöhe que le roi de Prusse lui avait assigné comme résidence, une longue file de soldats, sans armes, à peine vêtus et sans pain, quittait lentement les portes de la ville et allait se masser dans une grande presqu'île de la Meuse qui rendait facile la surveillance du troupeau.

Leur attitude était triste, mais calme et noble : en passant devant la double rangée de sentinelles qui, l'arme à la main, leur indiquait le chemin à suivre, tous portaient le front haut, car à chacun de nous une voix intérieure criait :

« Soldats, vous êtes pris, vous n'êtes pas vaincus ! »

—

Voici ce qu'étaient devenus les 140 mille hommes de l'armée de Mac-Mahon :

Dans les combats de Nouart, Beaumont et Bazeilles, il y avait eu 4,000 tués ou blessés et 5,000 prisonniers ; le jour de la bataille de Sedan 15,000 hommes et 3,000 chevaux environ s'étaient réfugiés vers Mézières ou en Belgique ; 21,000 furent faits prisonniers pendant l'action ; 10,000 restèrent sur le champ de bataille, et il y eut 15,000 blessés transportés dans les ambulances. Le nombre des prisonniers par capitulation fut de 2,300 officiers et 67,700 soldats. Ces chiffres réunis font le total de 140 mille.

# TABLEAU

DE

# L'ORGANISATION DES FORCES FRANÇAISES

## DANS LA CAMPAGNE DE 1870.

—

Depuis le début des hostilités jusqu'à la bataille de Freschwiller et le combat de Sarrebrück, le 6 août, les sept corps, plus la garde, sont pour ainsi dire indépendants. A cette date et par la force des événements, ces corps se trouvent groupés en deux masses :

1° La garde, les 2e, 3e, 4e et 6e corps qui formèrent l'armée de Metz ;

2° Les 1er, 5e et 7e corps, qui furent renforcés plus tard par le 12e et constituèrent l'armée de Châlons.

Les tableaux suivants présentent la composition distincte de ces deux armées.

—

L'ARTILLERIE DANS CHAQUE CORPS se compose : de 3 batteries montées, dont une de canons à balles (mitrailleuses), — par division d'infanterie et de 6 batteries, dont une à cheval, pour la réserve; ce qui faisait 15 batteries, 90 pièces pour les corps de 3 divisions d'infanterie, et 18 batteries, 108 pièces pour les corps à 4 divisions; — plus le parc de réserve.

LE GÉNIE DANS CHAQUE CORPS se composait : d'une compagnie du génie par division d'infanterie et d'une compagnie avec le parc du génie du corps.

# ARMÉE DE METZ.

Le maréchal **Bazaine,** commandant en chef.

Chef d'état-major général : général de division JARRAS.

## CORPS DE LA GARDE.

Commandant en chef :

Général de division **Bourbaki.**

Chef d'état-major général :

Général de brigade DAUVERGNE.

Ire division d'infanterie : général **Deligny.**

| | | |
|---|---|---|
| 1re brigade | Général Brincourt. | Bataill. de chasseurs.<br>1er voltigeurs.<br>2e voltigeurs. |
| 2e brigade. | Général Garnier. | 3e voltigeurs.<br>4e voltigeurs. |

IIe division d'infanterie : général **Picard.**

| | | |
|---|---|---|
| 1re brigade. | Général Janingros. | Régiment de zouaves.<br>1er grenadiers. |
| 2e brigade. | Général Poitevin. | 2e grenadiers.<br>3e grenadiers. |

Division de cavalerie : général **Desvaux.**

| | | |
|---|---|---|
| 1re brigade. | Général du Frétay. | Guides.<br>Chasseurs. |
| 2e brigade. | Général de France. | Lanciers.<br>Dragons. |
| 3e brigade. | Général du Preuil. | Cuirassiers.<br>Carabiniers. |

## IIe CORPS.

Commandant en chef :

Général de division **Frossard.**

Chef d'état-major général : général de brigade SAU

Ire division d'infanterie : général **Vergé.**

| | | |
|---|---|---|
| 1re brigade. | Général Tixier (D.).<br>Gén. Letellier-Valazé. | 3e bat. de chass<br>32e de ligne.<br>55e de ligne. |
| 2e brigade. | Général Jolivet. | 76e de ligne.<br>77e de ligne. |

IIe division d'infanterie : général **Bataille.**

| | | |
|---|---|---|
| 1re brigade. | Général Pouget. | 12e bat. de chass<br>8e de ligne.<br>23e de ligne. |
| 2e brigade. | Gén. Fauvart-Bastoul. | 66e de ligne.<br>67e de ligne. |

IIe division d'infant. : général **de Lavaucoup**

| | | |
|---|---|---|
| 1re brigade. | Général Doens (D.).<br>Général Maudhuy. | 10e bat. de chass<br>2e de ligne.<br>63e de ligne. |
| 2e brigade. | Général Michelet. | 24e de ligne.<br>40e de ligne. |

Division de cavalerie : général **Lichtlin.**

| | | |
|---|---|---|
| 1re brigade | Général de Wallabrègue, | 4e et 5e chass |
| 2e brigade. | Général Bachelier, | 7e et 12e drag |
| 3e brigade. | Général Girard, | 1er et 4e cuira |

# (SUITE DE L'ARMÉE DE METZ.)

## IIIe CORPS.

Commandant en chef :

**Bazaine. Gén. Decaen. Mar. Lebœuf.**

Chef d'état-major général :

Général de brigade : MANÈQUE.

ivision d'infanterie : général **Montaudon.**

| | | |
|---|---|---|
| igade | Général Aymard. | 18e bat. de chasseurs.<br>51e de ligne.<br>62e id. |
| gade. | Général Clinchant. | 81e de ligne.<br>95e id. |

vision d'infanterie : général **de Castagny.**

| | | |
|---|---|---|
| igade | Général Cambriels. | 15e bat. de chasseurs.<br>19e de ligne.<br>41e id. |
| gade. | Général Duplessis. | 69e de ligne.<br>90e id. |

livision d'infanterie : général **de Mettmann.**

| | | |
|---|---|---|
| igade | Général de Potier. | 17e bat. de chasseurs.<br>7e de ligne.<br>29e id. |
| gade. | Général Arnaudeau. | 59e de ligne.<br>71e id. |

IVe division d'infanterie : général **Decaen.**

| | | |
|---|---|---|
| igade | Général de Bauer. | 11e bat. de chasseurs.<br>44e de ligne.<br>60e id. |
| gade. | Gén. Sanglé-Ferrières | 80e de ligne.<br>85e id. |

ion de cavalerie : général **de Clérembault.**

| | | |
|---|---|---|
| igade. | Général Bruchard. | 2e, 3e, 10e chasseurs. |
| gade. | Général Maubrunches. | 2e et 4e dragons. |
| gade. | Général de Juniac. | 5e et 8e id. |

## IVe CORPS.

Commandant en chef :

Général de division : **de Ladmirault.**

Chef d'état-major général :

Général de brigade DESAINT.

Ire division d'infanterie : général **de Cissey.**

| | | |
|---|---|---|
| 1re brigade | Général Brayer. | 20e bat. de chasseurs.<br>1er de ligne.<br>6e id. |
| 2e brigade. | Général de Colbert. | 57e de ligne.<br>73e id. |

IIe division d'infanterie : général **Rose.**

| | | |
|---|---|---|
| 1re brigade | Général Bellecourt. | 5e bat. de chasseurs<br>13e de ligne.<br>43e id. |
| 2e brigade. | Général Pradier. | 64e de ligne.<br>98e id. |

IIIe division d'infanterie : général **de Lorencey.**

| | | |
|---|---|---|
| 1re brigade | Général Pajol. | 2e bat. de chasseurs<br>15e de ligne.<br>33e id. |
| 2e brigade. | Général Berger. | 54e de ligne.<br>65e id. |

Division de cavalerie : général **Legrand.**

| | | |
|---|---|---|
| 1re brigade | Général de Montaigu. | 2e hussards.<br>7e id. |
| 2e brigade. | Gén. de Gondrecourt. | 3e dragons.<br>7e id. |

# (SUITE DE L'ARMÉE DE METZ.)

## VIe CORPS.

Commandant en chef : maréchal **Canrobert.**

Chef d'état-major général :

Général de brigade HENRI.

**Ire division d'infanterie : général Tixier.**

| | | |
|---|---|---|
| e brigade | Général Péchot. | 9e bat. de chasseurs.<br>4e de ligne.<br>10e id. |
| brigade. | Gén. Leroy de Dais. | 12e de ligne.<br>100e id. |

**IIe division d'infanterie : général Bisson.**

| | | |
|---|---|---|
| e brigade | Général Noël. | 9e de ligne.<br>*14e id. |
| brigade. | Général Maurice. | *26e de ligne.<br>*30e id. |

**IIIe division d'infant. : général Lafont de Villiers.**

| | | |
|---|---|---|
| e brigade | Général de Sonnay. | 75e de ligne.<br>91e id. |
| brigade. | Général Colin. | 93e de ligne.<br>94e id. |

**IVe division d'infant. : général Levassor-Sorval.**

| | | |
|---|---|---|
| e brigade | Général Marguenat. | 25e de ligne.<br>26e id. |
| brigade. | Gén. de Chanaleibles. | 28e de ligne.<br>70e id. |

* **Division de cavalerie : général de Fénelon.**

| | | |
|---|---|---|
| 1re brig. | Général Tilliard. | 1er hussards.<br>6e chasseurs. |
| 2e brig. | Général Savaresse. | 1er et 7e lanciers. |
| 3e brig. | Général de Béville. | 5e et 6e cuirassiers. |

* Ces trois régiments d'infanterie furent coupés du corps aux environs de Frouard ; ils se replièrent sur camp de Châlons et furent plus tard placés dans le 2e corps.

La division de cavalerie tout entière ne put également rejoindre le 6e corps à Metz : elle forma la cavalerie du 2e corps.

**Ire division de cavalerie de réserve.**

Commandant général : **du Barrail.**

| | | |
|---|---|---|
| 1re brigade | Général Margueritte. | *1er chass. d'Afriq<br>*3e id. |
| 2e brigade. | Général de Lajaille. | 2e chass. d'Afriqu<br>*4e id. |

**IIIe division de cavalerie de réserve.**

Commandant : général marquis **de Forton.**

| | | |
|---|---|---|
| 1re brigade | Prince J. Murat. | 1er dragons.<br>9e id. |
| 2e brigade. | Génér. de Grammont. | 7e cuirassiers.<br>10e id. |

* Le 1er chasseurs d'Afrique, qui était arrivé à Toul le dernier, ne put rejoindre la division du Barrail. Arr à Commercy il fut obligé de rétrograder sur le camp Châlons, où il fut attaché au 12e corps.

La brigade Margueritte (1er et 3e chasseurs d'Afriq quitta Metz le 16 août, pour servir d'escorte à l'Empere qui se dirigeait sur le camp de Châlons par Verdun. E rejoignit plus tard l'armée de Mac-Mahon dont elle fit lors partie. Il ne resta donc dans Metz, après le 16 ao qu'un seul régiment de cette division, le 2e chasse d'Afrique.

# ARMÉE DE CHALONS.

Maréchal **Mac-Mahon**, duc de Magenta, commandant en chef.

Chef d'état-major général : général de brigade FAURE.

## Ier CORPS.

dant en chef : maréchal **Mac-Mahon**, — général **Ducrot**.

état-major général : général COLSON (T.), — général FAURE, — colonel ROBERT.

n d'infanterie : général **Ducrot**, — (général de brigade **Wolff**).

| | | |
|---|---|---|
| e | Général Wolff. | 13e bat. de chasseurs.<br>18e de ligne.<br>96e id. |
| . | Général du Postis du Houlbec. | 45e de ligne.<br>1er de zouaves. |

on d'infanterie : général **A. Douai** (T.), — général **Pellé**.

| | | |
|---|---|---|
| e | Général Montmarie. | 16e bat. de chasseurs.<br>50e de ligne.<br>74e id. |
| . | Général Pelle (Dan).<br>Général Gandil. | 78e de ligne.<br>1er tirailleurs.<br>1er rég. de marche. |

ision d'infanterie : général **Raoul** (B.), — général **Lhériller**.

| | | |
|---|---|---|
| e | Général Lhériller (Dan)<br>Gén. Cartret-Trecourt | 8e bat. de chasseurs.<br>36e de ligne.<br>2e zouaves. |
| . | Général Lefèvre. | 48e de ligne.<br>2e zouaves.<br>1er bat. de francs tireurs de Paris. |

sion d'infanterie : général **de Lartigue**.

| | | |
|---|---|---|
| e | Général Fraboulet. | 1er bat. de chasseurs.<br>56e de ligne.<br>87e (resté à Strasb.).<br>2e rég. de marche. |
| . | Général Lacretelle. | 3e zouaves.<br>3e tirailleurs. |

ision de cavalerie : général **Duhesme**.

| | | |
|---|---|---|
| e | Général de Septeuil. | 3e hussards.<br>11e chasseurs. |
| . | Général de Nansouty. | 2e lanciers.<br>6e id.<br>10e dragons. |
| . | Général Michel. | 8e cuirassiers.<br>9e id. |

er et 2e régiments de marche, qui appartenaient 1 12e corps, furent versés dans le 1er corps le à la Besace.

## Ve CORPS.

Commandant en chef : général de division **de Failly**, — **de Wimpffen**.

Chef d'état-major général : général de brigade BESSON.

Ire division d'infanterie : général **Goze**.

| | | |
|---|---|---|
| 1re brigade | Général Grenier. | 4e bat. de chasseurs<br>11e de ligne.<br>46e id. |
| 2e brigade. | Général Nicolas. | 61e de ligne.<br>86e id. |

IIe division d'infanterie : général **de l'Abadie**.

| | | |
|---|---|---|
| 1re brig. | Général Lapasset. | 14e bat. de chasseurs<br>49e de ligne.<br>84e id. |
| 2e brigade. | Général de Maussion. | 88e de ligne.<br>97e id. |

IIIe division d'inf. : général **Guyot de Lespart**.

| | | |
|---|---|---|
| 1re brigade | Général Abattucci. | 19e bat. de chasseurs.<br>17e de ligne.<br>27e id. |
| 2e brigade. | Général de Fontange. | 30e de ligne.<br>68e id. |

Division de cavalerie : général **Brahaut**.

| | | |
|---|---|---|
| 1re brigade | Général de Bernis. | 5e chasseurs.<br>12e id. |
| 2e brigade. | Général de la Mortière | 3e lanciers.<br>5e id. |

* La brigade Lapasset, qui dans les premiers jour d'août occupait Sarreguemines, n'a pu rallier le 5e corp dans sa retraite sur Châlons et se retira sur Metz ave les troupes du 3e corps.

# (SUITE DE L'ARMÉE DE CHALONS.)

## VII[e] CORPS.

ommandant en chef : général de division **F. Douay**.

ief d'état-major général : général de brigade Renson.

e division d'infanterie : gén. **Conseil Dumesnil**.

| | | |
|---|---|---|
| e brigade | Gén. Bretteville (B.). | 17e bat. de chasseurs. |
| | Général Morand (B.). | 3e de ligne. |
| | | 21e id. |
| brigade. | Général Maire (T.). | 47e de ligne, |
| | Général St-Hilaire. | 99e id. |

IIe division d'infanterie : général **Liébert**.

| | | |
|---|---|---|
| e brigade | Général Guiomar. | 6e bat. de chasseurs. |
| | | 5e de ligne. |
| | | 37e id. |
| brigade. | Général de la Bastide. | 53e de ligne. |
| | | 89e id. |

IIIe division d'infanterie : général **Dumont** (B.).

| | | |
|---|---|---|
| e brigade | Général Bordas. | 52e de ligne. |
| | | 72e id. |
| brigade. | Général Bittard des Portes (T.). | 82e de ligne. |
| | | 83e id. |

Division de cavalerie : général **Ameil**.

| | | |
|---|---|---|
| e brigade | Général Cambriel. | 4e hussards. |
| | | 4e lanciers. |
| | | 8e id. |
| 2e brigade | Général Jolif du Coulombier. | 6e hussards. |
| | | 6e dragons. |

* Cette brigade qui s'était formée à Lyon n'a pas rejoint le 7e corps.

## XII[e] CORPS.

Commandant en chef : général de division **Lebrun**

Chef d'état-major général : général de brigade Grele

Ire division d'infanterie : général **Grandchamp**.

| | | |
|---|---|---|
| 1re brigade | Général Cambriels. | Bataillon de marche chasseurs, 4 comp |
| | | 22e de ligne. |
| | | 34e id. |
| 2e brigade. | Général de Villeneuve | 58e de ligne. |
| | | 79e id. |

IIe division d'infanterie : général **Lacretelle**.

| | | |
|---|---|---|
| * 1re brig. | Général Bernier. | 14e de ligne. |
| | | 20e id. |
| | | 30e id. |
| 2e brigade. | Général Marquisan. | 2e régimt de marcl |
| | | 4e id. id. |

IIIe division d'inf. de marine : gén. **de Wassolgn**

| | | |
|---|---|---|
| 1re brigade | Général Reboul. | 1er régiment d'infa de marine. |
| | | 2e id. id. |
| 2e brigade. | Général Martin des Paillières. | 3e régiment d'infa de marine. |
| | | 4e id. id. |

Division de cavalerie : général **Fénelon** **.

| | | |
|---|---|---|
| 1re brigade | Général Savaresse. | 1er lanciers. |
| | | 7e id. |
| 2e brigade. | Général de Béville. | 5e cuirassiers. |
| | | 6e id. |

* Cette brigade provenait du 6e corps, dont elle a été coupée à Frouard.

** Ces deux brigades de cavalerie provenaient de la division de cavalerie du 6e corps, laquelle n'avait pu rejoindre Metz. — On en détacha alors la 1re brig. (Tilliard) pour la joindre aux 3 régiments de chasse d'Afrique qui se trouvaient au camp de Châlons, sepa de leurs corps d'armée, et on en forma une 2e division réserve.

# (SUITE DE L'ARMÉE DE CHALONS.)

IIe division de cavalerie de réserve.

Commandant : général **de Bonnemain.**

| | | |
|---|---|---|
| 1re brigade | | 1er cuirassiers.<br>2e id. |
| 2e brigade. | | 3e cuirassiers.<br>4e id. |

Ire division de cavalerie de réserve.

Commandant : général de brigade **Margueritte.**

| | | |
|---|---|---|
| *1re brig. | Général Tilliard (T.). | 1er hussards.<br>6e chasseurs. |
| **2e brig. | Général Margueritte. | 1er chass. d'Afrique.<br>3e id.<br>4e id. |

* La brigade Tilliard provenait de la division de cavalerie du 6e corps, laquelle n'avait pu rejoindre Metz.

** Les 1er et 3e chasseurs, qui formaient primitivement la brigade Margueritte de la 1re division de cavalerie de réserve à Metz, avaient quitté cette ville le 16 août pour escorter l'Empereur sur Verdun, et furent attachés plus tard, ainsi que le 4e chasseurs qui était arrivé le dernier d'Algérie et n'avait pu rejoindre Metz, à l'armée de Châlons. On prit à la division de cavalerie de Fénelon du 12e corps la brigade Tilliard qui forma alors avec la précédente une division de cavalerie de réserve dont le commandement fut donné au général Margueritte.

## OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

Après la formation des sept premiers corps outre celui de la garde, il ne restait, en dehors de mobilisées que :

1° En Afrique :

16e, 38e, 39e et 92e de ligne;

3 bataillons d'infanterie légère d'Afrique;

Le régiment étranger;

Le 8e régiment de hussards;

Les 1er et 9e régiments de chasseurs;

Les 3 régiments de spahis.

2° En France :

Les 22e, 34e, 58e et 79e de ligne sur tière espagnole; et en outre les 35e et 42e de Civita-Vecchia; comme cavalerie, les 7e et seurs.

Le 12e corps fut formé : avec les 4 régi ligne qui étaient sur la frontière espagnole Grandchamp); la 2e division avec 3 régiments coupés du 6e corps et 2 régiments de marche, vision (de Wassoigne) avec 4 régiments d'infa marine.

# TABLEAU

DE

# L'ORGANISATION DES FORCES PRUSSIENNES

## DANS LA CAMPAGNE DE 1870.

—

Commandant en chef des armées allemandes :

**S. M. Guillaume, roi de Prusse.**

Chef du grand état-major général :

Général d'infanterie **de Moltke.**

---

**Observation générale.**

Tous les corps d'armée ont deux divisions : chaque division se compose : 1° de deux brigades d'infanterie de 2 régiments à 3 bataillons (l'une d'elles a en outre le bataillon de chasseurs correspondant au corps) ; — 2° d'un régiment de cavalerie ; — 3° d'une division d'artillerie comprenant quatre batteries de 6 pièces : deux de 4 dites légères et 2 de 8 dites lourdes.

La réserve d'artillerie se compose de : 1 division d'artillerie à pied ayant même composition que celle des divisions, plus d'une division d'artillerie à cheval forte de 3 batteries légères, de 6 pièces chacune également. Cela fait pour toute l'artillerie du corps 90 pièces. Chaque corps d'armée a en outre un bataillon de pionniers et un bataillon du train.

Sur le pied de guerre complet, l'effectif de chaque corps d'armée est d'environ 36,500 hommes.

En dehors des régiments attachés aux divisions d'infanterie, la cavalerie peut former encore 6 divisions de réserve qui avec les 2 divisions de cavalerie de la garde et de cavalerie saxonne leur permirent de mettre par armée 2 divisions de cavalerie de réserve. Toutes ces divisions étaient à 2 ou 3 brigades de 2 ou 3 régiments ; la division de cavalerie saxonne n'avait que 2 brigades et 4 régiments.

Voici d'ailleurs le détail de l'emploi des 76 régiments de cavalerie, dont 8 de garde et 60 de ligne à la Prusse, 6 à la Saxe royale et 2 à la Hesse-Darmstadt :

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Attachés à l'infanterie. | Corps de la garde. | 2 | régiments. | 30 régiments. |
| | Les 12 corps moins le 9e, | 22 | id. | |
| | La 1re div. du 9e corps | 1 | id. | |
| | La division hessoise | 2 | id. | |
| | La 2e div. du 9e corps grand-duc de Mecklembourg. | 3 | id. | |
| Divisions de cavalerie. | Division de la garde | 6 | régiments. | 46 régiments. |
| | Division saxonne | 4 | id. | |
| | 6 divisions de réserve | 36 | id. | |

Tous leurs régiments de cavalerie, sans exception, étaient donc employés.

# Ire ARMÉE.

## Commandant en chef : général d'infanterie **de Steinmetz.**

### Chef d'état-major général : général-major DE SPERLING.

**Ier corps : général de cavalerie Freiherr de Manteuffel.**

Chef d'état-major : lieutenant-colonel DE BURG.

| | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| re division | 1re brigade. | 1er régiment. | | 2e division | 3e brigade. | 4e régiment. | |
| néral-lieut. | | 41e id. | | Général-lieut. | | 44e id. | |
| Bentheim. | 2e brigade. | 3e régiment. | | de Pritzelwitz. | 4e brigade. | 8e et 54e régin | |
| | | 43e id. | | | | 1er Bon de cha | |
| | | 1er dragons. | | | | 10e dragons. | |

**VIIe corps : général d'infanterie de Zastrow.**

Chef d'état-major : colonel DE UNGER.

| | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 3e division | 25e brigade. | 13e régiment. | | 14e division | 27e brigade. | 39e régiment. | |
| . de Glümer. | | 73e id. | | Général-lieut. | | 74e id. | |
| ıis 30 sept. | 26e brigade. | 15e régiment. | | de Kameke. | 28e brigade. | 53e et 77e régin | |
| . de Bothmer. | | 55e id. | | | | 7e Bon de cha | |
| | | 8e hussards. | | | | 15e hussards. | |

**VIIIe corps : général d'infanterie de Gœben.**

Chef d'état-major : colonel DE WITZENDORFF.

| | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| e division | 29e brigade. | 33e fusiliers. | | 16e division | 31e brigade. | 29e régiment. | |
| de Weltzien. | | 65e régiment. | | Général-lieut. | | 69e id. | |
| | 30e brigade. | 28e régiment. | | de Barnekow. | 32e brigade. | 40e fusiliers. | |
| | | 68e id. | | | | 70e régiment. | |
| | | 7e hussards. | | | | 8e Bon de chas | |
| | | | | | | 9e hussards. | |

**IIe division de réserve de cavalerie : général-lieutenant comte de Grœben.**

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| 6e brigade. | 8e cuirassiers. | 7e brigade. | 5e uhlans. | |
| | 7e uhlans. | | 14e uhlans. | |

# IIe ARMÉE.

Commandant en chef : général de cavalerie prince **Frédéric-Charles** de Prusse

Chef d'état-major général : général-major STIEHLE.

IIe corps : général d'infanterie **de Fransecky**.

Chef d'état-major : colonel DE WICHEMANN.

| | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 3e division. Général-major de Hartmann. | 5e brigade. | 2e régiment. | | 4e division. Gén.-lieut. Hann de Weyhern. | 7e brigade. | 9e régiment. | |
| | | 42e id. | | | | 49e id. | |
| | 6e brigade. | 14e régiment. | | | 8e brigade. | 21e et 61e régim | |
| | | 54e id. | | | | 2e Bon de chas | |
| | | 3e dragons. | | | | 11e dragons. | |

IIIe corps : général-lieutenant **de Alvensleben**.

Chef d'état-major : colonel VOIGTS-RHETZ.

| | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 5e division. Général-lieutenant de Stülpnagel. | 9e brigade. | 8e régiment. | | 6e division. Gén.-lieut. baron de Buddenbrock. | 11e brigade. | 20e régiment. | |
| | | 48e id. | | | | 35e id. | |
| | 10e brigade. | 12e régiment. | | | 12e brigade. | 24e, 60e et 64e r | |
| | | 52e id. | | | | 3e Bon de chas | |
| | | 12e dragons. | | | | 2e dragons. | |

IXe corps : général d'infanterie **de Manstein** *.

Chef d'état-major : major BRONSART DE SCHELLENDORFF.

| | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 18e division. Général-lieutenant de Wrangel. | 25e brigade. | 25e régiment. | | 25e division prince Louis de Hesse. | 49e brigade. | 1er et 2e rég. d'i hessoise. | |
| | | 84e id. | | | | 1er Bon de cha | |
| | | 9e Bon de chass. | | | 50e brigade. | 3e et 4e rég. d'i | |
| | 36e brigade. | 11e régiment. | | | | 2e Bon de cha | |
| | | 85e id. | | | brig. de caval. | 1er rég. de cav | |
| | | 6e dragons. | | | | 2e id. id | |

* La 17e division a formé avec une division de landwehr, sous les ordres du grand-duc de Mecklembou Schwérin, le 14e corps, et a été remplacé dans le 9e corps par la division hessoise.

Xe corps : général d'infanterie **de Voigts-Rhetz**.

Chef d'état-major : lieutenant-colonel DE CAPRIVI.

| | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| e division. | 37e brigade. | 78e régiment. | 20e division. | 39e brigade. | 56e régiment. |
| al-lieutenant de | | 91e id. | Général-major de | | 79e id. |
| vartzkoppen. | 38e brigade. | 16e régiment. | Kraatz-Koschlau. | 40e brigade. | 17e et 92e régts. |
| | | 57e id. | | | 10e Bon de chass. |
| | | 9e dragons. | | | 16e dragons. |

Division de cavalerie de la garde : général-lieutenant **de Goltz**.

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| brigade. | Gardes du corps. | 2e brigade. | 1er uhlans. | 3e brigade. | 1er dragons. |
| | Cuirassiers. | | 3e uhlans. | | 2e dragons. |

1re division de cavalerie de réserve : général-lieutenant **de Hartmann**.

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| brigade. | 2e cuirassiers. | 2e brigade. | 3e cuirassiers. | » brigade. | » |
| | 4e uhlans. | | 8e uhlans. | | |
| | 9e uhlans. | | 12e uhlans. | | |

# IIIe ARMÉE.

Commandant en chef : général d'infanterie **Prince Royal de Prusse.**

Chef d'état-major général : général-lieutenant DE BLUMENTHAL.

Ve corps : général d'infanterie **de Kirchbach.**

Chef d'état-major : colonel DE ESCH.

| | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 9e division. Général-major Sandrart. | 17e brigade. | 58e régiment. | | 10e division. Général-major Schmidt. | 19e brigade. | 6e régimei | |
| | | 59e id. | | | | 46e id. | |
| | 18e brigade. | 7e régiment. | | | 20e brigade. | 37e et 50e r | |
| | | 47e id. | | | | 5e Bon de c | |
| | | 4e dragons. | | | | 14e dragon | |

VIe corps : général de cavalerie **de Tümpling.**

Chef d'état-major : colonel DE SALVIATI.

| | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 11e division. Général-lieutent de Gordon. | 21e brigade. | 10e régiment. | | 12e division. Général-major de Hoffmann. | 23e brigade. | 22e régimei | |
| | | 18e id. | | | | 62e id. | |
| | 22e brigade. | 38e régiment. | | | 24e brigade. | 23e et 63e r | |
| | | 51e id. | | | | 6e Bon de c | |
| | | 8e dragons. | | | | 15e dragon | |

XIe corps : général-lieutenant **de Bose.**

Chef d'état-major : général-major STEIN DE KAMINSKI.

| | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 21e division. Général-major Schachtmeyer. | 41e brigade. | 80e régiment. | | 22e division. Général-lieutent de Gersdorff. | 43e brigade. | 32e régime | |
| | | 87e id. | | | | 95e id. | |
| | 42e brigade. | 82e régiment. | | | 44e brigade. | 83e et 94e r | |
| | | 88e id. | | | | 11e Bon de c | |
| | | 5e dragons. | | | | 13e hussar | |

* Au début de la campagne, le 6e corps était resté en Silésie, en observation contre l'Autriche.

Ier corps bavarois : général d'infanterie **Freiherr de Tann.**

Chef d'état-major : colonel DIEHL.

| | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| 1re division. Général Stéphan. | 1re brigade. | Infant. Leib. régimt<br>1er régiment.<br>2e et 9e Bon de chass. | 2e division. Général Pappenheim. | 3e brigade. | 3e et 12e régime<br>1er Bon de chasse |
| | 2e brigade. | 2e et 11e régiments.<br>4e Bon de chasseurs. | | 4e brigade. | 10e et 13e régime<br>7e Bon de chasse |

IIe corps bavarois : général **Hartmann.**

| | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| 3e division. Général Bothmer. | 5e brigade. | 1er et 7e régiments.<br>8e Bon de chasseurs. | 4e division. Général Walther. | 7e brigade. | 5e et 9e régimen<br>6e Bon de chasse |
| | 6e brigade. | 14e et 15e régiments.<br>3e Bon de chasseurs. | | 8e brigade. | 4e et 8e régimen<br>5e Bon de chasse |

Division wurtembergeoise : général **von Obernitz.**

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Division d'infanterie. | 1re brigade. | 1er et 7e régiments.<br>2e Bon de chasseurs. | Division de cavalerie. | 1re brigade. | 1er régt de caval<br>2e » » |
| | 2e brigade. | 2e et 4e régiments.<br>5e régiment. | | 2e brigade. | 3e régt de cavale<br>4e » » |
| | 3e brigade. | 3e et 8e régiments.<br>1er Bon de chasseurs. | 1 régiment d'artillerie de campagne.<br>Détachement de génie et de train. | | |

2e division de cavalerie de réserve : général-lieutenant C^te^ **de Stolberg-Wernigerode.**

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| 3e brigade. | 1er cuirassiers.<br>2e uhlans. | 4e brigade. | 1er hussards.<br>5e » | 5e brigade. | 4e hussards<br>6e » |

4e division de cavalerie de réserve : général de cavalerie **Prince Albert de Prusse.**

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| 8e brigade. | 5e cuirassiers.<br>10e uhlans. | 9e brigade. | 1er uhlans.<br>6e » | 10e brigade. | 2e hussard<br>14e » |

# IVe ARMÉE*.

Commandant en chef : général de cavalerie **Prince Royal de Saxe.**

Chef d'état-major général : général-major DE SCHLOTHEIM.

Corps de la garde : général de cavalerie **Prince Auguste de Wurtemberg.**

Chef d'état-major : général-major DE DANNENBERG.

| | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 1re division. Général-major De Pape. | 1re brigade. | 1er et 3e régiments. | | 2e division. Général-lieut. de Budrisky. | 3e brigade. | 1er et 3e grenadiers. | |
| | | Bon de chasseurs. | | | | Bon de tirailleurs. | |
| | 2e brigade. | 2e et 4e régiments. | | | 4e brigade. | 2e et 4e grenadiers. | |
| | | Hussards garde. | | | | 2e uhlans garde. | |

IVe corps : général d'infanterie **de Alvensleben.**

Chef d'état-major : lieutenant-colonel DE THILE.

| | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 7e division. Général-major de Schwarzhoff. | 13e brigade. | 26e régiment. | | 8e division. Général-lieut. de Schöler. | 15e brigade. | 31e régiment. | |
| | | 66e » | | | | 71e » | |
| | 14e brigade. | 27e régiment. | | | 16e brigade. | 72e et 96e régiments. | |
| | | 67e et 93e régiments. | | | | 4e Bon de chasseurs. | |
| | | 7e dragons. | | | | 12e hussards. | |

XIIe corps : général de cavalerie **Prince Royal de Saxe.**

| | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 23e division. Gén.-lieut. Prinz Georg von Sachsen. | 45e brigade. | 1er grenad. (ne 100) | | 24e division. Général-major Nerhof de Holderberg. | 47e brigade. | 5e régiment. | (10 |
| | | 2e » | (101) | | | 6e » | (10 |
| | | Rt de fusiliers | (108) | | | 1er Bon de chass. | (12 |
| | 46e brigade. | 3e régiment | (102) | | 48e brigade. | 7e et 8e rt | (106 et 10 |
| | | 4e » | (103) | | | 6e Bon de chass. | (13 |
| | | 1er régt de cavalerie. | | | | 2e régt de cavalerie | |

* La 4e armée a servi de réserve aux deux premières jusqu'au 20 août, puis elle a concouru aux mêmes opérations que la 3e armée.

5e division de cavalerie de réserve : général-lieutenant baron **de Rheinhaben.**

| | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| e brigade. | 4e cuirassiers.<br>13e uhlans.<br>19e dragons. | 12e brigade. | 7e cuirassiers.<br>16e uhlans.<br>18e dragons. | 13e brigade. | 10e hussards.<br>11e »<br>17e » |

division de cavalerie de réserve : général-lieut. **Duc Guillaume de Mecklembourg-Schwérin.**

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| e brigade. | 6e cuirassiers.<br>3e uhlans.<br>15e » | 15e brigade. | 3e hussards.<br>16e » | » brigade. | » |

Division de cavalerie saxonne : général-major **Cte de Lippe.**

| | | | |
|---|---|---|---|
| 1re brigade. | Garde régiment.<br>1er uhlans (17). | 2e brigade. | 3e régt. de cavalerie.<br>2e uhlans (18). |

# XIIIe CORPS*. — ARMÉE DE RÉSERVE EN LORRAINE.

Commandant en chef : général d'infanterie **grand-duc de Mecklembourg Schwérin.**

Chef d'état-major : lieutenant-colonel DE KRENSKI.

17e division : général-lieutenant **de Schlmelmann.**

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| 33e brigade. | 1er régt. hanséatique | no 75. | 17e brig. de cav. | 1er dragons Mecklembourg | no 1 |
| | 2e » » | 76. | | 2e » » | 1 |
| 34e brigade. | Grenadiers Mecklembourg | 89. | | 2e Brandebourg uhlans | 1 |
| | Fusiliers Mecklembourg | 90. | Artillerie. | 3e dét$^{t}$ à pied du 9e régt. d'artillerie | |
| | Bon de chass. Mecklembourg | 14. | | 1re et 3e batt. montées du 9e régt. | |

2e division de landwehr : général-major **de Selchow.**

| | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 1er régt. combiné de landwehr. | 1er bat. Francfort A. O. | 8e r. de landwehr. | 3e régt. combiné de landwehr. | 1er bat. Potsdam. | 20e r. de landwehr. |
| | 2e » Custrin. | | | 2e » Jüterbock. | |
| | 3e » Landsberg A.W. | 48e » » | | 3e » Neustadt E-berswalde. | 60e » » |
| | 4e » Waldenburg. | | | 4e » Teltow. | |
| 2e régt. combiné de landwehr. | 1er bat. Erossen. | 12e r. de landwehr. | 4e régt. combiné de landwehr. | 1er bat. Brandenburg. | 24e r. de landwehr. |
| | 2e » Sorau. | | | 2e » Havelberg. | |
| | 3e » Lübben. | 52e » » | | 3e » Neu-Ruppin. | 64e » » |
| | 4e » Bottbus. | | | 4e » Brenzlau. | |

Cavalerie : 1er régiment de grosse cavalerie de réserve (anciennement 4e régiment de uhlans de réserve).

Artillerie. — 1re et 2me batteries légères de réserve. — 1re batterie de réserve lourde. — du 10e corps.

* Le 13e corps fut formé à Hombourg dans le Palatinat, et dirigé sur Metz vers le 25 août, — fit le siége de To t Verdun. — Une partie, après la prise de Toul, va assiéger Soissons, puis se dirige sur Saint-Quentin miens.

| | XIVe corps devant Strasbourg, général de Werder. | | XIIIe corps en Lorraine, grand-duc de Mecklembourg. | | |
|---|---|---|---|---|---|
| DIVISION. | DIVISION Badoise. | 1re brig. de ligne. Ier Den de landw. | XVIIe DIVISION. | IIe Den de landw. | DIV. KUMMER. 2e Den de landw. |
| ttembourgeoise. | | | | | |
| | Passe le Rhin le 2 à Maxau. | | | | |
| En avant Rheinzabern. | Hagenbach. | | | | |
| auterbourg. | Wintzenbach. | | | | |
| Sultz. | Hochweiler. | | | | |
| *ab. de Wœrth.* | Près Wœrth. | | | | |
| eichshoffen. | Haguenau. | | | | |
| Haguenau. | Brumath. | | | | |
| Brumath. | Id. | | | | |
| r. Strasbourg. | dev. Strasbourg. | | | | |
| Id. | Id. | | | | |
| ge de Strasb. | Siége de Strasb. | | | | |
| Id. | Id. | | | | |
| Id. | Id. | | | | |
| Id. | Id. | | | | |
| Id. | Id. | | | | |
| Id. | Id. | | | | |
| Id. | Id. | | | | Metz. |
| Id. | Id. | Arrive devant Strasbourg vers le 20. | | | forme la réserve du 1er corps. |
| joint, après l'arrée de la 1re div. landwehr, l'arde du Prince yal. | Id. | | | | Id. |

## 3e DIVISION DE RÉSERVE * : général-lieutenant **de Kummer.**

19e régiment d'infanterie.

81e régiment d'infanterie.

| | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 1er, 2e régiments combinés de landwehr. | 1er bat. Gœrlitz. | 6e r. de landw. | 3e régiment combiné de landwehr. | 1er bat. Neustadt. | 19e r. de land |
| | 2e » Muskau. | | | 2e » Schrimm. | |
| | 3e » Posen. | 18e r. de landw. | | 3e » Raviez. | 59e r. de land |
| | 1er bat. Sprottau. | 46e r. de landw. | 4e régiment combiné de landwehr. | 1er bat. Neutomysl. | 58e r. de land |
| | 2e » Freistadt. | | | 2e » Kosten. | |
| | 3e » Samter. | 18e r. de landw. | | 3e » Ostrowo. | 59e r. de land |

3e brigade de cavalerie de réserve de landwehr.

- 1er régiment de dragons de réserve.
- 3e » hussards de réserve.
- 5e » uhlans de réserve.
- 2e » de cav. de réserve lourde (anc. 7e uhla

Artillerie.

- 1re et 2e batteries lourdes de réserve du 5e régiment
- 1re batterie légère de réserve.
- 1re batterie lourde de réserve du 11e régiment.
- 1re et 2e batteries légères de réserve du 11e régimen

* Cette division fut dirigée sur Metz où elle arriva vers le 18 août : elle servit, depuis cette époque et pend toute la durée du siége de Metz, de réserve au 1er corps d'armée.

# TABLEAU DE LA MARCHE

DES

# DIFFÉRENTS CORPS DE L'ARMÉE FRANÇAISE

## DU 25 JUILLET AU 1er SEPTEMBRE.

**Générale des corps d'a**

| Dates. | CORPS DE LA GARDE. | IVe CORPS. | IIIe CORPS. | IIe CORPS. | VIe CORPS. | IIIe I CAV. DI |
|---|---|---|---|---|---|---|
| Juillet | 24 Nancy. | | 24 Metz | | | |
| 25 | Pont-à-Mousson. | Thionville. | Boulay. | En avant de Forbach. | Camp de Châlons. Soissons-Paris. | |
| 26 | Metz. | Id. | Boucheporn. | 1re position. | Id. | |
| 27 | Id. | Sierck. | Id. | Id. | Id. | |
| 28 | Id. | Id. | Id. | Id. | Id. | |
| 29 | Id. | Id. | Id. | Id. | Id. | |
| 30 | Id. | Id. | Id. | Id. | Id. | |
| 31 | Id. | Halstroff. | St-Hombourg. | Id. | Id. | |
| Août. 1 | Id. | Bouzonville. | Merlenbach. | 2e position. | Camp de Châlons 3 divisions. Paris, 1 div. | |
| 2 | Id. | Id. | Forbach. | *Attaque de Sarr.* | Id. | |
| 3 | Id. | Id. | Id. | 2e position. | Id. | |
| 4 | Boulay. | Mcal vers le Nord revenu à Bouzonville. | Rosfbrück. | Id. | Id. | |
| 5 | Courcelles. | Teterchen. | Sarreguemines. | Id. | Id. | |
| 6 | Id. | Boulay. | Sarreguemines. Puttelange. St-Avold. | *Ct de Forbach.* | Id. | |
| 7 | St-Avold. | Les Étangs. | Puttelange. | Sarreguemines. | Id. | |
| 8 | Courcelles. | Glattigny. | Guenling. | Erstroft. | Id. | |
| 9 | Id. | Mey. | Pange. | Rémilly. | Dép. pour Metz par chemin de fer. | |
| 10 | Id. | Id. | Id. | Entre Ars et Mercy. | — | |
| 11 | Borny. | Id. | Grigy. | Ft-Queuleu. | Metz. | |
| 12 | Id. | Id. | Id. | Peltre. | Id. | |
| 13 | Id. | *Comb. de Borny.* | Borny. | Id. | Id. | |
| 14 | Id. | Woippy. | *Comb. de Borny.* | Passage de la Moselle près du St-Quentin. | Rézonville. | |
| 15 | Id. | St-Privat. | Metz. | Rézonville. | *Rézonville.* | En a |
| 16 | *Gravelotte.* | Ct de Rézonville. | *Verneville.* | *Rézonville.* | *Ct de Rézonville.* | Gra |

**jusqu'au 1er septembre.**

| e CORPS. | Ier CORPS. | VIIe CORPS. | XIIe CORPS. | 2e Don de cavalerie de réserve Bonnemain. | Don de cavalerie de réserve Margueritte. |
|---|---|---|---|---|---|
| Bitche. | Strasbourg. | — | — | | — |
| Id. | Id. | — | — | | — |
| Id. | Id. | — | — | | — |
| Id. | Id. | Belfort. | — | | — |
| Id. | Id. | Id. | — | | — |
| Id. | Stras. et Haguenau | Id. | — | | — |
| Id. | Id. | Id. | — | | — |
| — | — | — | — | — | — |
| Id. | Haguenau. | Belfort. | — | | — |
| Id. | Wissemb. et Wœrth | Id. | — | | — |
| Id. | Id. | Id. | — | | — |
| Id. | *C. de Wissembourg* | Id. | — | | — |
| Id. | Freschwiller. | Altkirch. | — | | D'abord division du Barrail. |
| Bitche. | *C. de Freschwiller.* | Mulhouse. | — | | Nancy. |
| Petite Pierre. | Saverne. | Altkirch. | — | | St-Mihiel. |
| Lixheim. | Sarrebourg. | Belfort. | — | | Id. |
| arrebourg. | Blamont. | Id. | — | | Metz. |
| Avricourt. | Lunéville. | Id. | — | | Id. |
| Lunéville. | Bayon. | Id. | — | | Id. |
| Bayon. | Haroué. | Id. | — | | Id. |
| Charmes. | Vicherey. | Id. | — | | Id. |
| irecourt. | Neufchâteau. | Id. | — | | Gravelotte. |
| aufchâteau. | Le 14, départ par chemin de fer. | Id. | Camp de Châlons | | Doncourt. |
| imaucourt. | Camp de Châlons. | Id. | Id. | | Sur Verdun. |

| ' CORPS. | 1er CORPS. | 7e CORPS. | 12e CORPS. | DIVISION BONNEMAIN. | DIVISION MARGUERITTE. |
|---|---|---|---|---|---|
| haumont. | Camp de Châlons. | Belfort. | Camp de Châlons. | | Verdun. |
| rt par chemin fer pour le ) de Chalons. | Id. | Départ par chemin de fer pour le camp de Châlons. | Id. | | Ste-Menehould. |
| Id. | Id. | Id. | Id. | | Id. |
| Id. | Id. | Id. | Id. | | (Devenue division Margueritte.) |
| Reims. | Reims. | Reims et Sillery. | Reims. | | Id. |
| Id. | Id. | Id. | Id. | | Berzieux. |
| it-Faverget. | Saint-Hilaire. | Saint-Martin. | Heutrégiville. | Vaudésincourt. | Monthois: |
| Réthel. | Juniville. | Contreuve. | Réthel. | Pont-Faverget. | Id. |
| Id. | Attigny. | Vouziers. | Id. | Réthel. | Le Chêne. |
| Neuville. | Voncq. | Id. | Tourteron. | Attigny. | Tannay. |
| ont-Belleville | Voncq. | Id. | Le Chêne. | Le Chêne. | Stonne. |
| Belval. . | Le Chêne. | Boult-au-Bois. | La Besace. | Gdes Armoises. | Sommauthe. |
| eaumont. | Raucourt. | Oches. | Mouzon. | Raucourt. | Mouzon-Carignan. |
| Mouzon. | Carignan. | En route vers Sédan. | Id. | Rémilly. | Moulins-Carignan. |
| Sédan. | Sédan. | | Bazeilles. | Sédan. | Givonne. |
| . *de Sédan.* | *Bat. de Sédan.* | *Bat. de Sédan.* | *Bat. de Sédan.* | *Bat. de Sédan.* | *Bat. de Sédan.* |

# TABLEAU DE LA MARCHE

DES

# DIFFÉRENTS CORPS DE L'ARMÉE PRUSSIENNE

## DU 25 JUILLET AU 1er SEPTEMBRE.

---

| DATES. | Ire Armée. Général de Steinmetz. | | | IIe Armée. Princ | |
|---|---|---|---|---|---|
| | 1er CORPS Prusse orientale. | VIIe CORPS. Westphalie. | VIIIe CORPS. Province du Rhin. | IIe CORPS. Poméranie. | IIIe CORPS. Brandebourg. |
| Du 25 juillet au août. | La 1re armée se trouva réunie à Coblentz le 26 juillet, et se dirigea vers Sarrebrück, l'infanterie par le chemin de fer, la cavalerie et l'artillerie par étapes. — 2e Point de concentration vers Ottweiler à 30 kilomètres environ au nord de Sarrebrück. | | | La 2e armée se concentra d'abord ver Rhénane en prenant pour points successif d'où elle se dirigea également vers Sarre | |
| Août. | | | | | |
| 5 | En route. | Herchenbach. | Herchenbach. | Sulzbach. | Sulzbach. |
| 6 | Id. | *Ct de Sarrebrück.* | *Ct de Sarrebrück.* | *Ct de Sarrebrück.* | *Ct de Sarrebrück.* |
| 7 | Id. | Sarrebrück. | Sarrebrück. | Sarrebrück. | Sarrebrück. |
| 8 | Sarrebrück. | Forbach. | Forbach. | Forbach. | Forbach. |
| 9 | Forbach. | Saint-Avold. | St-Avold. | Ht-Hombourg. | Rosbrück. |
| 10 | St-Avold. | Id. | Id. | St-Avold. | Marienthal. |
| 11 | Fouligny. | Bouchepont. | Trittelingen. | Wattincourt. | Faulquemont. |
| 12 | Courcelles. | Boulay. | Geinlingen. | Faulquemont. | Flocourt. |
| 13 | Flanville. | Les Étangs. | Pange. | Herny. | Nomény. |
| 14 | *Comb. de Borny.* | *Comb. de Borny.* | Ars Laquenexy. | Solgne. | Pont-à-Mousson. |
| 15 | Borny. | Borny. | Id. | Pont-à-Mousson. | Thiaucourt. |
| 16 | Rive droite de la Moselle. | Jouy. | Corny. | Id. | *Comb. de Rézonvi* |
| 17 | Id. | Vaux. | Ars. | Villers-en-Haye. | Jarny. |
| 18 | Id. | *Comb. de St-Privat.* | *Comb. de St-Privat.* | *Comb. de St-Privat.* | *Réserve à Gravelo* |
| 19 | Id. | Bois de Vaux. | Bois de Vaux. | Bois de Vaux. | Rézonville. |
| 20 | Id. | Gravelotte. | Rézonville. | Châtel. | St-Privat. |

* A partir du 20 août, les 1re et 2e armées investissent Metz et bloquent l'armée du maréchal Bazai Metz par la division Kummer de réserve.

| déric-Charles. | | IVe Armée. Prince royal de Saxe. | | |
|---|---|---|---|---|
| Xe CORPS. sswig-Holstein. | Xe CORPS. Hanovre. | CORPS DE LA GARDE. | IVe CORPS. Duché de Saxe. | XIIe CORPS. Saxe royale. |
| iheim, puis s'avança dans la Bavière-union Kaiserslautern, puis Hombourg, k. | | La 4e armée fut réunie comme la 2e à Mannheim. Elle ne se mit en marche qu'après celle-ci et prit pour points de concentration successifs Kaiserslautern, puis Hombourg. | | |
| s Hombourg. | Vers Hombourg. | Vers Kaiserslautern. | Reste en observation vers les côtes. | Vers Kaiserslautern. |
| Bliescastel. | Hombourg. | Id. | — | Id. |
| Bebelsheim. | Bliescastel. | Id. | — | Id. |
| rreguemines. | Bebelsheim. | Vers Hombourg. | — | Vers Hombourg. |
| Foustwiller. | Sarreguemines. | Sarrebrück. | — | Sarrebrück. |
| Puttelange. | Sarralbe. | Sarreguemines. | — | Sarreguemines. |
| ne-Tonquin. | Freybouse. | Sarralbe. | — | Sarralbe. |
| Morhange. | Morhange. | Freybouse. | — | Freybouse. |
| Hanocourt. | Nomény. | Morhange. | — | Morhange. |
| Nomény. | Pont-à-Mousson. | Nomény. | — | Nomény. |
| nt-à-Mousson. | Thiaucourt. | Pont-à-Mousson. | — | Pont-à-Mousson. |
| *b. de Rézonville.* | *Comb. de Rézonville.* | *Comb. de Rézonville.* | — | *Comb. de Rézonville.* |
| Vionville. | Mars-la-Tour. | Mars-la-Tour. | — | Bois de Vaux. |
| *b. de St-Privat.* | *En réserve à Doncourt* | *St-Ail.* | — | St-Privat. |
| Verneville. | Jouaville. | Amanvillers. | — | Bois de Jaumont au N. de Metz sur la route de Thionville. |
| Id. | Id. | Id. | — | |

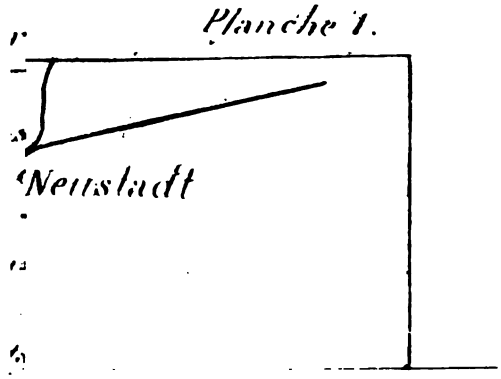
4e armée quitte Metz pour combiner ses opérations avec celle de la 3e armée : elle est remplacée devant

| DATES. | IIIe Armée. — Prince royal de Prusse. | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| | Ve CORPS. Posen. | VIe CORPS. Silésie. | XIe CORPS. Hesse électorale. | Ier BAVAROIS. (Munich.) | IIe BAVAROIS. Province Rhénan |
| Août. | La 3e armée fut concentrée à Mannheim et Carlsruhe. | | | | |
| 3 | Billigheim. | Le 6e corps est resté au début en observation vers la frontière Autrichienne. | Rohrbach. | Rülzheim. | Entre Landau e Bergzabern. |
| 4 | Ct de Wissembourg. | | C. de Wissembourg. | Langenkandel. | Ct de Wissembou |
| 5 | Birlenbach. | — | Sultz. | Ingolsheim. | Lembach. |
| 6 | Combat de Wœrth. | — | Combat de Wœrth. | Wœrth. | Combat de Wœr |
| 7 | Sultz. | — | Niederbronn. | Niederbronn. | Niederbronn. |
| 8 | Haguenau. | — | Haguenau. | Ingweiler. | Bitche. |
| 9 | Hochfelden. | — | Hochfelden. | Id. | Id. |
| 10 | Saverne. | Wissembourg. | Saverne. | La Petite Pierre. | Lichtemberg. |
| 11 | Sarrebourg. | Niederbronn. | Sarrebourg. | Diemeringen. | Saar-Union. |
| 12 | Réchicourt. | Ingweiler. | Réchicourt. | Fénétrange. | Fénétrange. |
| 13 | Lunéville. | Phalzbourg. | Lunéville. | Dieuze. | Dieuze. |
| 14 | Id. | Sarrebourg. | Id. | Marsal. | Marsal. |
| 15 | Nancy. | Réchicourt. | Nancy. | Marsal. | Marsal. |
| 16 | Toul. | Lunéville. | Pont-à-Mousson. | Nancy. | Nancy. |
| 17 | Commercy. | Nancy. | Thiaucourt. | Thiaucourt. | Pont-à-Mousson. |
| 18 | Ligny. | Id. | Vigneulles. | Vigneulles. | Thiaucourt. |
| 19 | Stainville. | Toul. | Saint-Mihiel. | Saint-Mihiel. | Saint-Mihiel. |
| 20 | Saint-Dizier | Voigt. | Bar-le-Duc. | Bar-le-Duc. | Bar-le-Duc. |

| | XIVe corps devant Strasbourg, général de Werder. | | XIIIe corps en Lorraine, grand-duc de Mecklembourg. | | |
|---|---|---|---|---|---|
| DIVISION. | DIVISION Badoise. | 1re brig. de ligne. 1er Dea de landw. | XVIIe DIVISION. | IIe Dea de landw. | DIV. KUMMER. 2e Dea de landw. |
| tembourgeoise. | | | | | |
| | Passe le Rhin le 2 à Maxau. | | | | |
| En avant Rheinzabern. | Hagenbach. | | | | |
| nterbourg. | Wintzenbach. | | | | |
| Sultz. | Hochweiler. | | | | |
| *ab. de Wœrth.* | Près Wœrth. | | | | |
| eichshoffen. | Haguenau. | | | | |
| Haguenau. | Brumath. | | | | |
| Brumath. | Id. | | | | |
| . Strasbourg. | dev. Strasbourg. | | | | |
| Id. | Id. | | | | |
| ge de Strasb. | Siége de Strasb. | | | | |
| Id. | Id. | | | | |
| Id. | Id. | | | | |
| Id. | Id. | | | | |
| Id. | Id. | | | | |
| Id. | Id. | | | | |
| Id. | Id. | | | | Metz. |
| Id. | Id. | Arrive devant Strasbourg vers le 20. | | | forme la réserv du 1er corps. |
| oint, après l'ar de la 1re div. landwehr, l'ar- e du Prince yal. | Id. | | | | Id. |

| ATES. | IIIe Armée. — Prince royal d | | | |
|---|---|---|---|---|
| | Ve CORPS. | VIe CORPS. | XIe CORPS. | Ier BAVAROIS. |
| Août. | | | | |
| 20 | | | | |
| 21 | | | | |
| 22 | | | | |
| 23 | | | | |
| 24 | | | | |
| 25 | | | | |
| 26 | | | | |
| 27 | | | | |
| 28 | | | | |
| 29 | Boult-au-Bois. | Senuc. | Vouziers. | Barr. |
| 30 | Chémery. | Vouziers. | Chémery. | Raucourt. |
| 31 | Chéhéry. | Semuy. | Donchéry. | Rémilly. |
| ptembre. | | | | |
| 1er | *Bataille de Sédan.* | Semuy. | *Bataille de Sédan.* | *Bataille de Sédan.* |

| ...usse. | | IV[e] Armée. — Prince royal de Saxe. | | |
|---|---|---|---|---|
| I[e] BAVAROIS. | DIVISION Wurtembergeoise. | CORPS de la garde. | IV[e] CORPS. | XII[e] CORPS. |
| Barr. | Boult-au-Bois. | Nouart. | Nouart. | Nouart. |
| Raucourt. | Le Chêne. | Mouzon. | Mouzon. | Mouzon. |
| Rémilly. | Boutancourt. | Carignan. | Frénois. | Mairy. |
| ...taille de Sédan. | *Bataille de Sédan.* | *Bataille de Sédan.* | *Bataille de Sédan.* | *Bataille de Sédan.* |




# CARTE

# BAVIÈRE-RHÉNA

POU

AUX OPÉRATIONS DE

du 1er

Planche I.

# CARTE GÉNÉRALE

DE LA

# BAVIÈRE-RHÉNANE ET DE L'ALSACE

POUR SERVIR

AUX OPÉRATIONS DE L'ARMÉE DE MAC-MAHON

du 1er au 6 août.

# TABLE DES MATIÈRES

## PREMIÈRE PARTIE.

### CHAPITRE PREMIER.


Des causes de la guerre . . . . . 9
Sa préparation. Force des deux armées . . . . . 12
Plan de campagne de chacune des deux armées . . . . 19


### CHAPITRE DEUXIÈME.


Premiers événements de la guerre . . . . . 31
Affaire de Sarrebrück . . . . . 32
Combat de Wissembourg . . . . . 33
Bataille de Freschweiler . . . . . 37
Retraite des 1er et 5e corps sur le camp de Châlons . . 45


### CHAPITRE TROISIÈME.

Mouvement offensif sur la Sarre. . . . . 48
Bataille de Forbach . . . . . 50
Form[illegible]es distinctes, celle de Metz et celle
d[illegible] . . . . . 54
M[illegible]ées prussiennes du 6 au 14 août. 57
P[illegible] . . . . . 58

Bataille de Rézonville . . . . . 62
Bataille de Saint-Privat. L'armée de Bazaine est rejetée sous Metz . . . . . 67

## DEUXIÈME PARTIE.

## LES OPÉRATIONS DE L'ARMÉE DE CHALONS.

### CHAPITRE QUATRIÈME.

L'armée de Châlons. Les hésitations sur son emploi. . . 73
Composition et force de cette armée, sa situation morale . 78
But à atteindre . . . . . 80

### CHAPITRE CINQUIÈME.

L'armée de Châlons se porte en avant dans la direction de Montmédy. . . . . 82
Journée du 23 août. . . . . 83
Journée du 24 août. . . . . 84
Journée du 25 août. . . . . 85
Journée du 26 août. . . . . 86
Journée du 27 août. . . . . 87
Journée du 28 août. Rencontre de cavalerie près Buzancy . 89
Journée du 29 août. Combat du 5e corps à Bois-des-Dames. 90
Journée du 30 août. Combats de Beaumont et de Mouzon . 93
Journée du 31 août. Combat de Bazeilles . . . . . 104

### CHAPITRE SIXIÈME.

La bataille de Sedan . . . . . 109
Position des deux armées le matin du 1er septembre. . . 109
Diverses phases du combat . . . . . 112
La capitulation de Sedan . . . . . 121

## TABLEAUX.

N° 1. Tableau de l'organisation des forces françaises dans la campagne de 1870. . . . . 123
N° 2. Tableau de l'organisation des forces prussiennes dans la campagne de 1870 . . . . . 131
N° 3. Tableau de la marche des différents corps de l'armée française du 25 juillet au 1er septembre . . . . 143
N° 4. Tableau de la marche des différents corps de l'armée prussienne du 25 juillet au 1er septembre . . . 149

## PLANCHES.

I. Carte générale de la Bavière Rhénane et de l'Alsace. 157
II. Croquis du champ de bataille de Wissembourg . . 159
III. Croquis du champ de bataille de Freschweiler . . 161
IV. Carte générale de la Lorraine pour servir aux opérations entre le 6 et le 14 août . . . . . 163
V. Croquis du champ de bataille de Forbach. . . . 165
VI. Croquis du champ de bataille de Borny . . . . 167
VII. Croquis du champ de bataille de Rézonville . . . 169
VIII. Croquis du champ de bataille de Saint-Privat. . . 171
IX. Carte générale du terrain compris entre Reims et Sedan . . . . . 173
X. Croquis du champ de bataille de Sedan . . . . 175

# L'ARMÉE DE MAC-MAHON

ET LA

# BATAILLE DE BEAUMONT

# L'ARMÉE DE MAC-MAHON

ET LA

# BATAILLE DE BEAUMONT

(EN ARGONNE)

LETTRES A MADAME URQUHART

SUR LA

## GUERRE ET LA SITUATION PRÉSENTE

*PAR M. DEFOURNY*

CURÉ DE BEAUMONT-EN-ARGONNE

Beati qui esuriunt et sitiunt Justitiam.
(Sermon sur la Montagne).

BRUXELLES

COMPTOIR UNIVERSEL D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

**Victor DEVAUX et Cie**

Rue Saint-Jean, 26

1871

# CARTE INDICATIVE

## DE LA MARCHE DES ARMÉES FRANÇAISE ET PRUSSIENNE

*antérieurement à la Bataille de Beaumont,*

livrée le 30 Août, 1870.

*Echelle de 0.m 001.mil pour 400.m*

MADAME,

Puisque vous avez bien voulu accepter la dédicace de ce petit livre, laissez-moi espérer que vous serez indulgente pour l'auteur. S'il l'avait composé, comme il en a eu l'intention, dans les premières semaines qui ont suivi la bataille, il l'eût sans doute mieux écrit. Alors tout n'était pas consommé, et les malheurs de la France ne portaient pas encore ce caractère de châtiment définitif que la suite de nos désastres paraissent imprimer sur le front humilié de notre patrie. Il en est résulté pour

moi un deuil intérieur dont le poids m'accable, et je sens que la liberté de ma plume, sinon celle de mon esprit, en souffrira. Grâce à Dieu, dont la Providence a dirigé mes efforts depuis un temps, vous le savez, Madame, mieux que personne, vers la méditation pure de la justice, et du Droit de la guerre en particulier, les principes que nous avons reconnus et développés, de concert avec Monsieur D. Urquhart, vous-même, Madame, et nos nombreux amis, ces principes ne pâtiront pas dans le récit que j'entreprends. Ils ont en eux-mêmes trop de clarté et d'évidence naturelle, et la justification par le raisonnement nous en est apparue si splendide et si irréfragable, qu'il n'y a nul danger de les voir s'obscurcir dans cet écrit.

Mais l'expression vive et facile, l'énergie et la rapidité du style, où les trouverai-je ? Je ne les ambitionne point par amour-propre d'auteur : vous me rendrez cette justice, vous qui me connaissez. Pourtant je suis forcé d'en regretter l'absence, dans l'intérêt du lecteur. Je sens si bien que, pour faire pénétrer les

principes à la propagation desquels j'ai consacré une partie de mon temps et de mes études, il faudrait tout ce qui va me manquer ! Je ressemblerai à mes pauvres blessés aux jours de leur convalescence ; l'allure de ce petit livre sera pénible et lente.

Il me reste une confiance et un espoir : c'est, comme toujours, dans le secours de Dieu. Le Divin Maître peut donner à mes paroles, imprégnées nécessairement de la douleur commune, et à ma pensée, malgré l'ombre du grand deuil répandue sur elle, ce trait de vérité et de force, qui, pour moins scintiller aux yeux de l'esprit, n'en pénètre pas moins sûrement les cœurs.

Plusieurs souriront de cette foi et de cette confiance, aujourd'hui que trop souvent chacun compte sur soi, et sur soi seul, et que l'orgueil de l'esprit est à la hauteur de l'affaissement moral. Mais il vaut mieux qu'ils soient avertis par cette confidence que je vous fais, et qu'ils connaissent par avance la région dans laquelle nous vivons, et qui se peut décrire brièvement en quelques lignes.

Le monde d'aujourd'hui a compté sur lui-même et sur lui seul ; et en même temps il a perdu de vue les traditions lumineuses de justice, et les divins principes du Droit, pour se mettre à la poursuite de certains feux follets qui l'ont égaré, et amené dans ces marais où il se débat, et se débattra longtemps encore, si Dieu n'y pourvoit par un de ces miséricordieux retours qui sont de vrais miracles dans l'ordre de sa Providence. Le monde d'aujourd'hui est sans cesse en quête de systèmes qu'il appelle politiques, de chartes, de constitutions, d'élucubrations de toute espèce, de formules creuses et orgueilleuses tout ensemble, plus obscures, plus inintelligibles et plus décevantes les unes que les autres. Il ignore qu'il n'y a qu'une charte et qu'une constitution qui puisse le sauver, et qu'il lui faut nécessairement et absolument y revenir, sous peine d'agoniser et de mourir. Cette charte, cette constitution, c'est le *Décalogue*. Il faut qu'il renie tout le reste, et qu'il réétudie le Décalogue, commenté par l'Évangile, et conservé par l'Église. — Voilà ce qui

ressortira de ce petit livre, que je suis si heureux de vous dédier.

Le récit de la bataille de Beaumont, tel que j'ai résolu de le faire, mettra, en effet, les principes du Droit des Gens en lumière, en faisant ressortir l'injustice originelle de la guerre présente, comme l'iniquité cruelle qui la continue. *Non occides, non furaberis, non falsum testimonium dices.* D'autre part, il montrera comment la nation française est descendue vers l'abîme où elle paraît sombrer, et d'où notre Sauveur la tirera si elle y consent : l'on verra que les vraies causes de cet abaissement, de cet effondrement d'une nation ont été l'oubli de ces autres préceptes du Décalogue : *Dominum Deum tuum adorabis*, — *Non assumes nomen Domini tui in vanum*, — *Memento ut diem Sabbati sanctifices ;* et l'oubli du grand commentaire évangélique qui résume la loi mosaïque et les Prophètes : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu avec tout ton cœur, avec toute ton âme, avec tout ton esprit, et de toutes tes forces ; — et ton prochain comme toi-même.* En face de ces

préceptes oubliés, nous verrons constamment, dans ce récit, les idoles imaginaires qui en ont pris la place dans les esprits modernes, les fausses et vagues lueurs que je désigne, comme elles se désignent elles-mêmes, sous le nom de Principes de 89, de Civilisation et de Progrès.

Pourquoi, me direz-vous, choisir la *Bataille de Beaumont*, qui ne fut qu'un épisode et comme un incident de cette guerre ? N'auriez-vous point atteint votre but en racontant la bataille de Sedan, par exemple ? Et ne l'auriez-vous pas atteint plus sûrement, à cause du douloureux et universel intérêt qui se rattache à ce grand désastre ?

A cela je réponds que je n'ai pas eu le choix. La bataille de Beaumont, je la connais, je l'ai vue ; j'ai assisté aux préliminaires et aux suites. J'ai pour règle, vous le savez, de ne parler et de n'écrire que de ce que je sais, et je ne suis jamais aussi heureux que quand je marche sur un terrain à moi connu.

Nos fautes et nos vices, je les ai vus, je les ai touchés de mes mains, à Beaumont ; et

j'en puis parler avec cette sûreté que donne la vue des choses que l'on raconte. Il n'en est pas de même pour moi de Sedan ; il m'eût fallu m'en rapporter à autrui ; le témoin oculaire est toujours plus sûr de lui-même que le témoin auriculaire, et il porte mieux la conviction chez les juges ou les auditeurs.

Ensuite, la bataille de Beaumont est un incident, un épisode de la guerre, si l'on veut ; mais il causa vraiment le désastre de Sedan; et il le produisit comme la cause prochaine produit son effet immédiat. Si Sedan fut l'abîme, Beaumont fut la porte de l'abîme. C'est ce qui ressortira d'ailleurs de mon récit. Metz est venu depuis ; mais Metz est vraiment aussi cet abîme qui fut appelé par un autre abîme, comme tous les autres abîmes où nous descendrons, jusqu'à ce que la seule main de Dieu nous en retire.

Enfin, je suis heureux, dans nos malheurs, de raconter Beaumont plutôt que Sedan, et de continuer à témoigner une respectueuse sympathie à tant de vaillants officiers et soldats, que j'ai vu souffrir ou mourir, victimes

de cette terrible guerre, et qui furent mes paroissiens de quelques jours. Je me sens uni à eux par un lien douloureux et doux tout à la fois. J'ai vu les souffrances de tous, leur foi, si vive chez un grand nombre, leur courage et leur patriotisme. Tout en racontant nos hontes et nos désastres, j'aurai donc cette consolation de constater aussi les précieux éléments qui restent en France pour réédifier l'avenir. Puisse le souffle de Dieu coordonner et réorganiser bientôt ces éléments, et nous rendre ainsi ce que nous attendons de sa miséricordieuse Providence : une France qui cesse d'être le scandale ou la risée, ou l'objet de la pitié de l'Europe et du monde ; une France qui retrouve ainsi son passé dans l'avenir ; une France qui n'ait plus la prétention d'être vivante depuis 89 seulement, c'est-à-dire d'être morte alors, et depuis ; une France fidèle à son Dieu, à sa religion, à l'Église romaine sa mère ; une France vivant selon la charte du Sinaï, illuminée par l'Évangile.

Beaumont-en-Argonne, ce 4 novembre 1870.

# PREMIÈRE LETTRE

Les Hulans. — Les éclaireurs français. — L'infanterie de marine. — Un soldat breton. — Force et courage. — *Nous allons en décrocher un.* — Un premier coup de feu. — Mes impressions sur les idées et les pratiques modernes en matière de guerre. — Un soldat malade et un médecin polonais. — Réflexions d'un capitaine parisien sur la discipline.

MADAME,

Le dimanche 28 août, quelques minutes avant huit heures du matin, les personnes qui assistaient à la première messe dans l'église de Beaumont-en-Argonne, entendirent au dehors une clameur étrange, formée de cent cris à la fois perçants et étouffés, exprimant la détresse qui appelle le secours, et la crainte qui voudrait se

cacher et se taire. — Six hulans, débouchant par la route de Stenay, venaient d'entrer dans le bourg, la carabine au poing. Ils le traversèrent au galop de leurs chevaux, allèrent en hâte en inspecter les abords sur la route de Mouzon et du Chesne-Populeux, et revinrent. Un d'entre eux descendit de cheval, entra au bureau de tabac, et paya ses cigares ; deux autres se firent servir un verre d'eau-de-vie qu'ils payèrent de même, à l'auberge de Beauregard, située à l'entrée du bourg, vers Stenay. Entretemps, un autre inspectait minutieusement les vestiges laissés par deux régiments de cavalerie et un régiment d'artillerie, qui étaient venus, la veille, sous la conduite du général Margueritte, pousser une reconnaissance à Beaumont. — Tout cela dura environ dix minutes.

L'heure à laquelle ils étaient entrés dans le bourg n'avait point été prise au hasard. Un quart d'heure auparavant, deux officiers français, détachés de l'armée de Mac-Mahon, campée vers Stonne et la Besace, à sept kilomètres de Beaumont, étaient venus chez le maire. Ils se trouvaient dans sa maison tandis que les hulans, qui les avaient sans doute aperçus, parcouraient le bourg. Après le départ des éclaireurs prussiens,

les deux officiers, qui avaient d'abord eu l'intention de revêtir des habits civils pour retourner, repartirent en uniforme, mais dans une voiture couverte, pour rejoindre leur campement.

La population, après s'être un peu remise de l'effroi du premier moment, avait examiné les hulans, et sans cesser de s'inquiéter du voisinage de l'ennemi qu'elle savait si près d'elle, faisait ses réflexions sur les cavaliers allemands. Unanimement, on admirait leur tenue fière et hardie, et l'on était surpris et désenchanté tout à la fois de leur bonne mine et de la propreté de leurs vêtements, comme de la vigueur de leurs chevaux. Les journaux officiels français n'avaient cessé d'imprimer depuis quinze jours, que les Prussiens étaient malades, abattus et déguenillés. — Les journaux mentaient : péché d'habitude. Et pourtant il est écrit : *Non falsum testimonium dices.*

Vers onze heures, quatre officiers, dont un jeune colonel avec son Ordonnance, descendaient de nouveau chez le maire. Peu de temps après, un capitaine de lanciers, venu seul, s'y rendit de même. Celui-ci fut accosté, en ma présence, par un habitant du bourg qui lui demanda s'il n'était pas un Prussien et ne le laissa qu'après s'être

convaincu que le capitaine était français. L'officier répondait avec politesse et bienveillance.

A peine les six étaient-ils chez le maire, depuis un quart d'heure, que les hulans reparurent dans le bourg, le parcourant de nouveau en tous sens, cette fois plus lentement que le matin. Je me rendis chez le maire.

Les officiers français songeaient à renvoyer l'Ordonnance à l'État-Major pour faire part de leur situation : ils se regardaient comme bloqués par les six hulans. Offrant d'indiquer un chemin par lequel l'Ordonnance éviterait la rencontre des hulans, et pourrait retourner au camp, je l'accompagnai. Au moment de s'engager dans une rue qui lui faisait face, l'Ordonnance hésita, et prit à droite. Je continuai mon chemin vers le presbytère, en tournant le dos à l'Ordonnance. Je n'avais pas fait vingt pas, lorsque je me rencontrai avec le chef des hulans : sa figure distinguée et le long pistolet doré qu'il tenait au poing, révélaient un officier. En passant auprès de lui, je le regardai assez fixement. Il tourna un peu la tête, je fis de même. Cette inspection mutuelle, qui dura quelques secondes, sauva l'Ordonnance, à qui dans le même instant on ouvrait, à trente mètres de là, une grange où il entra avec son cheval sans être vu du hulan.

Je retournai chez le maire, quelque peu peiné de l'hésitation de l'Ordonnance, et commençant à me sentir ému de l'attitude des cinq officiers français, réunis, montés, armés, qui me paraissaient craindre six hulans parcourant isolément le bourg. Introduit auprès d'eux, dans un petit cabinet très-retiré, je leur dis, en comprimant mon émotion : Messieurs, vous êtes cinq, et ils sont six qui se promènent isolément dans Beaumont. On me répondit d'abord par le silence.

Au même instant, quelqu'un vint dire que les hulans étaient encore une fois repartis. Alors le jeune colonel ouvrit l'avis d'aller ensemble se renfermer dans l'hôtel de ville, et de les y attendre, pour faire feu sur eux, s'ils revenaient encore. Quelqu'un fit objection à ce projet, et il n'y fut pas donné suite.

Environ une demi-heure après, on signala à un kilomètre, entre la route du Chesne-Populeux et celle de Buzancy, une forte colonne française en vue de Beaumont. Elle venait par le chemin d'Oches. C'était l'infanterie de marine. Elle fit son entrée à Beaumont, au nombre de quinze mille hommes, à deux heures après-midi. Grande fut la joie de mes paroissiens.

L'infanterie de marine, qui devait se signaler,

noble exception, à la bataille de Sedan, et y prouver, en se sacrifiant presque tout entière, qu'on avait eu tort de suspecter ou sa bravoure ou son savoir faire, fut tenue sous les armes, sur la grande place du bourg, durant près de deux heures. Cette troupe n'avait pas l'extérieur des fiers hulans, montés sur leurs luisans coursiers, couverts de leurs longs manteaux *en bon drap, et si propres !* disaient les habitants de Beaumont. Les hommes de l'infanterie de marine sont généralement petits de taille, et ce jour-là ils avaient campé et marché sous la pluie, qui n'avait guère cessé de tomber depuis le soir précédent. Leurs vêtements étaient tout boueux, et la marche de beaucoup d'entr'eux trahissait la fatigue. Mais ces petits hommes fatigués, crottés, sortaient en grand nombre de ces parties du sol français qui ont conservé la foi, la foi sinple et forte, et la conscience aussi. Plût à Dieu que toute l'armée française, petits et grands, leur eût ressemblé !

Ils étaient commandés par le général Martin des Paillières, un homme magnifique et dont j'ai entendu quelques paroles. Le général le Brun, qui venait d'arriver aussi à Beaumont, avec de la cavalerie, demanda à M. des Paillières : Comment êtes-vous ici ? — C'est bien simple, répondit-il, on

m'a dit de venir camper vers Beaumont. Je suis venu si près, que m'y voilà ; et j'y reste.

Tandis que l'infanterie de marine était en armes sur la place, sous la pluie, provoquant l'intérêt et un peu aussi la compassion des habitants du bourg, plusieurs songèrent à leur apporter du vin. Je demandai à l'officier qui était le plus près de la porte du presbytère, s'il m'était permis d'en distribuer quelques bouteilles à son peloton. C'était un jeune lieutenant : il refusa, ajoutant certaines paroles que je trouvai dures pour ses hommes. Quelques instants après, le peloton voisin recevait du vin et le buvait. Je réitérai ma demande au lieutenant, qui refusa encore, alléguant les règlements, et je ne sais quel inconvénient, ajoutant qu'on avait tort d'autoriser une distribution de vin dans l'autre peloton. Ses soldats, qui voyaient boire leurs camarades à quatre pas d'eux, entendaient leur officier sans paraître s'émouvoir : pour moi je trouvais le lieutenant un peu juif, un peu pharisien dans l'interprétation des réglements et leur application à des hommes morfondus depuis dix-huit heures sous la pluie : *littera occidit.*

Le chef de bataillon n'était pas loin, fatigué, et presque couché sur son cheval. Il se rappro-

cha du presbytère. Je le saluai : c'était un homme un peu vieilli avant l'âge, et qui avait passé sa vie militaire sur mer et aux colonies. Je lui renouvelai la demande que j'avais faite au lieutenant ; et l'affaire finit par s'arranger.

Il y avait plus d'une heure que l'infanterie de marine était au port d'armes sur la grande place de Beaumont, lorsqu'un habitant du pays eut la pensée d'aller voir ce qu'étaient devenus les hulans. Il revint disant qu'on en voyait toujours un, immobile sur la route de Stenay, à moins de trois cents mètres de Beauregard. Bientôt j'entendis un officier dire : Nous allons le *décrocher*.

Ce mot me révolta. La guerre, quand elle n'est pas un assassinat en masse, c'est-à-dire quand elle est juste, n'est pas autre chose qu'une exécution à mort après sentence régulière et dûment motivée. Ceux qui sont chargés d'exécuter cette terrible sentence, ne doivent pas le faire sans dignité, sans respect d'eux-mêmes. Tolèrerait-on un bourreau qui plaisanterait plus ou moins finement, ou plus ou moins grossièrement, en présence de la foule, sur le criminel qu'il exécute ?

Tout à coup j'entendis la fusillade. Je m'empressai de courir, à la pensée qu'il y avait peut-être là des blessés, et qu'il y aurait lieu de leur admi-

nistrer les secours de la religion. J'étais très-impressionné : c'était la première fois que j'entendais de mes oreilles ce bruit meurtrier de la guerre ; la guerre, cette gigantesque dérogation au cinquième précepte du décalogue : « Tu ne tueras point ! » Chemin faisant, toutes mes études sur le Droit des Gens, et de la guerre en général, et mes appréciations sur la guerre présente en particulier, que j'avais trouvée si illégale dans la forme, et si peu justifiée au fond ; le sang versé que j'allais sans doute voir pour la première fois, la compassion naturelle pour un homme mourant par obéissance, et par obéissance aveugle ; — les peuples nourris dans des sentiments de jalousie et de haine, *d'orgueil national*, chose atroce, que des plumes impures ont osé légitimer, comme si l'orgueil dans une nation était moins odieux que chez les individus ; — les armements formidables de cette époque, qui a eu la prétention de s'appeler l'ère de la paix universelle ; — ces immenses armées devenues les instruments passifs de quelques pharisiens qui crient et font sans cesse crier : Paix ! paix ! liberté et fraternité ! — toutes ces choses et cent autres que vous devinez, vous, Madame, agitaient vivement mon esprit, lorsque je rencontrai, à Beauregard, l'officier et son peloton, qui

revenaient. « Quelqu'un est-il mourant ou blessé, lui dis-je? — « Non, me répondit-il, j'ai cru d'abord que le hulan était une garde française ; il ne bougeait pas malgré notre approche. Lorsque nous fûmes bien près de lui, il mit son cheval au galop ; je commandai le feu, mais nous l'avons manqué. » — « A un prussien près, ajouta quelqu'un, nous le retrouverons avec les autres. »

Ainsi ce hardi éclaireur prussien était resté plus d'une heure à son poste, et à trois cents mètres de quinze mille hommes ; il avait assisté à l'entrée des troupes françaises et avait pu compter le nombre des soldats.

A mon retour, le chef de bataillon et son capitaine adjudant-major, auxquels j'avais offert l'hospitalité pour la soirée et la nuit, se chauffaient au feu du presbytère, les fenêtres ouvertes, pour avoir l'œil sur leurs soldats encore rangés sur la place. Puis ils partirent pour le campement ; car toutes les troupes de l'infanterie de marine campèrent ce soir-là sur les collines qui environnent le bourg :

Beaumont
sur un mont
entre trois côtes et deux vallons.

Dans l'intervalle, se présentèrent au presbytère l'abbé Domenec, aumônier de la première ambulance de la Croix-Rouge, dite de la Presse, et un Polonais, membre dirigeant de cette ambulance. L'abbé était décoré et portait la médaille d'Italie ; il avait pour cousin un général, et il a écrit un ouvrage spécial sur les colonies françaises. L'abbé se retira de bonne heure. Le Polonais nous resta à ma prière. Il n'avait pas trente ans, avait fait la guerre, comme capitaine de volontaires, à vingt ans ; et sa tête avait été mise à prix assez haut, par le gouvernement russe. Il était plein de foi, et sa parole seule révélait un cœur si bon et si compatissant, que l'on songeait en l'entendant, à l'idéal de la sœur de charité, qui est notre Seigneur Jésus-Christ.

Je dois avouer qu'il se disait *libéral*, et qu'il paraissait employer ce mot dans le sens moderne. Comme je l'abhorre, nous eûmes une explication ; mais après moins de deux minutes, je vis que son libéralisme se réduisait à cette maxime : qu'il ne faut pas tuer les hommes pour leur faire accepter la vraie religion ; en quoi nous nous trouvâmes d'accord.

Mes deux officiers étaient de retour, et nous étions à peine à table, qu'on vint me dire qu'un

soldat me demandait. C'était un jeune breton de vingt-deux ans, qui savait à peine assez de français pour se faire comprendre, et me pria d'écrire à sa famille, attendu qu'il ne savait ni lire ni écrire. Puis il me dit qu'il *s'ennuyait*. Il était pris de cette maladie que nous appelons la nostalgie, si fréquente chez les soldats de son pays, qui, ailleurs que sur le sol natal, région de foi et de coutumes, pareils à des plantes exotiques, pâlissent et languissent au souffle des vents étrangers. En causant avec lui, j'appris qu'il n'avait pas mangé depuis deux jours. Je l'engageai à souper : il refusa, et me pria de le confesser. Quand ce fut fait, je le pressai de nouveau, en lui disant : « Cher ami, vous voulez certainement remplir votre devoir de soldat : Il faut manger, ou bien le *courage* vous manquera. » Cet enfant de la Bretagne, cet *ignorant*, me donna sur le champ une leçon de langage. « Le courage, me dit-il, monsieur le recteur, soyez tranquille, il ne manque jamais. » — « Mais des forces, repris-je, tout ému et sentant les larmes me monter aux yeux, vous n'en aurez pas ; et le courage, sans les forces, ne suffit pas sur le champ de bataille. » J'obtins enfin de lui qu'il prît un bouillon ; mais il refusa pain et vin. Il avait la figure plus calme en

sortant ; et moi, je bénissais Dieu, et j'espérais pour la France.

En rejoignant mes trois convives, je leur dis la raison de mon absence prolongée ; je remarquai que le capitaine adjudant-major paraissait ému : il parla peu durant la soirée.

Peu après, on m'appela de nouveau. C'était M. Couty, architecte, mon excellent paroissien, qui nous a fait deux cartes pour aider à l'intelligence de ce récit. « Un pauvre soldat malade, me dit-il, s'est réfugié dans l'écurie de Pierre Didier, mon beau-frère. Il n'en veut pas sortir ; peut-être est-il en danger de mourir. Il s'est couché sur la paille, et on l'entend se plaindre de la poitrine ; ne pourrait-on le soigner ? »

Faisant de nouveau mes excuses à mes convives, je me disposais à les quitter, lorsque le Polonais me dit vivement : « Monsieur le curé, je vous accompagnerai, n'est-ce pas ? C'est aussi mon devoir d'aller vers les soldats malades. » Nous partîmes ensemble. Arrivés dans l'écurie, le Polonais prit les devants, passa par-dessus une vache au fond de l'étable où était l'infirme, et, se penchant sur lui, lui adressa la parole avec un accent de compassion vraie ; puis, instruit de la cause de son malaise, il l'emmena, ou plutôt le porta par-dessus la vache qui, caressée elle-même, inclina

le cou. « C'est une pleurésie qui commence, me dit-il. La fatigue et le froid en sont la cause. Nous le soignerons, et Dieu le guérira. »

En même temps, il prit un bras du malade, me laissa l'autre, et nous le conduisîmes à la salle d'ambulance des Sœurs, dans laquelle on avait préparé douze lits à toute éventualité. Hélas ! trois jours après, cinq mille n'auraient pas suffi.

En voyant faire le Polonais durant le trajet, en l'entendant encourager le malade, je songeais à la mère du pauvre soldat, et à la Pologne. Pauvre mère, me disais-je, tu ignores où est ton fils, ce qu'il devient ; et combien pleurent comme toi ! Que de larmes et d'angoisses pour ces milliers d'absents, dont la vie est si douloureusement incertaine ! — Quelle cause ne faut-il pas pour déclarer la guerre ? Et quel crime horrible doit avoir commis un peuple, pour qu'un autre peuple lui inflige cette pénalité qui brise le cœur de tant d'innocents ! Car elles sont innocentes, ces mères, du moins en ce sens que nulle part le vote des femmes ne compte dans le gouvernement des nations.

Et en songeant à la Pologne : Non, mon Dieu, cette nation qui a gardé la foi et la charité, n'a pas péri pour toujours. Vous la ressusciterez, à l'heure marquée dans vos justes et miséricordieux décrets.

— Et allant plus loin, j'ajoutais : Pourquoi demander à Dieu la résurrection de la Pologne ? La Pologne est vivante ; elle vit dans ses enfants éprouvés. L'exil et la souffrance les exemptent de bien des tentations, les préservent de bien des vices, conservent et développent en eux les germes divins. Ils sont dévoués, ils sont croyants ; ils espèrent dans les destinées éternelles ; et en attendant ils ont la patrie de saint Jean Chrysostôme : Vous voulez m'exiler, que m'importe ? Toute la terre est au Seigneur ; et ma vraie patrie est ailleurs qu'ici-bas.

Vers neuf heures du soir, nos officiers me quittèrent pour rejoindre leurs soldats campés. Le capitaine adjudant-major me prit à part et me dit : Monsieur le curé, les moments sont sérieux ; j'ai besoin d'une absolution. J'ai trente ans, et il y a douze ans que je néglige l'état de grâce. — Laissons, lui dis-je, aller en avant votre commandant, et notre cher Polonais, si catholique, à qui je vais dire un mot tout bas, et j'entendrai votre confession en vous accompagnant vers vos campements. — Oh ! me dit-il, je n'en veux point faire mystère. D'ailleurs, je connais mon commandant ; il a longtemps séjourné aux colonies ; mais la foi ne se perd pas comme on pourrait le croire ;

et si demain nous pouvions nous retrouver ensemble, lui aussi accomplirait son devoir.

J'accompagnai le capitaine jusqu'au camp ; il m'offrit le mot de passe, que je refusai, et me fit reconnaître des sentinelles en leur disant : « C'est le curé du Bourg. » Plusieurs soldats s'approchèrent de moi, et longtemps encore, ce soir et le matin suivant, j'eus la consolation d'administrer le Sacrement de Pénitence à ces hommes vaillants et fidèles, qui envisageaient avec réflexion et vigueur d'âme le lendemain, comme pouvant être le dernier jour de leur vie.

Cependant, à mon retour, j'éprouvai quelque surprise en voyant un grand nombre de soldats frapper aux portes pour demander du pain, et d'autres parcourir les rues la nuit en chantant et en criant.

Le jour suivant, en sortant de l'église, vers huit heures du matin, je fus accosté par un officier : c'était un parisien. Lorsque nous eûmes échangé quelques paroles sur l'armée française et la situation, il me dit, avec cette netteté d'intelligence et cette vivacité d'expression qui caractérisent l'enfant de Paris : « Cela va mal, Monsieur le curé ; voilà vingt ans que je suis dans l'armée et je vous le dis : cela va mal. La discipline est perdue ;

nous sommes mal conduits. Vous avez pu constater hier soir et cette nuit le peu de soin qu'on se donne pour nourrir le soldat, et maintenir le bon ordre ; et pourtant l'infanterie de marine est le corps le mieux discipliné. Cela va mal ; en voici une autre preuve. Il est conforme aux usages militaires de changer chaque jour les compagnies d'arrière-garde, à cause de la fatigue que cette corvée entraîne pour les hommes. En effet, l'arrière-garde arrive, mange et dort la dernière et est réveillée la première. Cette nuit, par exemple, mes hommes n'ont soupé qu'à minuit, moi à une heure, et ce matin, avant quatre heures, il fallait être debout. Eh bien ; voilà quatre jours de suite que ma compagnie est d'arrière-garde. J'en ai fait l'observation à mon colonel, non pas pour moi, j'en ai vu bien d'autres depuis vingt ans, mais pour mes hommes, qui sont éreintés, et j'ai acquis la certitude qu'on nous laisse d'arrière-garde quatre jours de suite, uniquement pour ne se donner pas la peine de prendre, ou de donner un ordre à l'État-Major.—Je ne désespère pas de l'issue de la lutte ; mais je suis loin d'avoir confiance. »

Cette lettre est bien longue, Madame, d'autant plus qu'elle renferme peu de faits saillants. Aussi je la clos en hâte ; celle que je vous écrirai pro-

chainement vous dira la veille du grand jour, et ressemblera bien encore un peu à la première ; toutefois, il y aura déjà du sang !

# DEUXIÈME LETTRE.

Départ de l'infanterie de marine pour Mouzon. — Combat à Belval-Bois-des-Dames ; douze cents morts. — La marche de l'armée de Mac-Mahon, et celle d'un Pape du moyen-âge. — Digression sur saint Norbert et l'abbaye de Belval. — Mouvement du corps de Failly. — Arrivée de ce corps à Beaumont après le combat de Bois-des-Dames. — Pas de vivres ! — Arrivée du général. — Se battra-t-on le 30 août ? — *Le principe d'égalité.* — *Le prestige.*

MADAME,

Dès le matin du 29 août, une partie des troupes campées depuis la veille autour de Beaumont nous avaient quittés, et s'étaient dirigées sur Mouzon. Les bourgeois les voyaient partir avec tristesse : ils ne comprenaient pas qu'on les abandonnât à la merci des Prussiens, qu'on savait

être tout près de nous. Ces braves gens n'entendaient la guerre que selon le mode antique et naturel, d'après lequel la guerre consistait à défendre pied à pied chaque partie du sol envahi. « On nous laissera du moins quelques soldats, disaient-ils, pour nous protéger contre les hulans, qui reviendront en plus grand nombre nous piller, comme ils font partout. »

De midi à deux heures, ce fut bien autre chose, lorsqu'on entendit retentir le canon à moins de six kilomètres, et qu'on vit en même temps le reste des troupes françaises, artillerie et cavalerie, quitter Beaumont, et, tournant le dos au lieu où retentissait la canonnade, prendre aussi la route de Mouzon.

Un combat s'était en effet engagé, vers midi, au-dessus de l'antique abbaye de Belval-en-Argonne, sur le territoire des villages de Bois-des-Dames, Nouart et Tailly, entre le corps du général de Failly et un corps de l'armée prussienne.

Je ne vous décrirai pas ce combat, Madame ; en langage militaire, ce ne fut qu'une escarmouche. Il ne resta sur la terre que onze à douze cents cadavres, dont mille Prussiens, au témoignage des paysans de la contrée.

Or, qu'est-ce que onze ou douze cents morts d'hommes, onze ou douze cents familles en deuil! — Ce n'est rien ou bien peu de chose, n'est-ce pas, Madame, surtout quand on a des armées d'un demi-million et d'un million d'hommes, que l'on rue à plaisir les uns contre les autres?

Malgré le calme que j'ai résolu d'apporter dans ce récit, je vous avoue ici que l'ironie me semble par trop insuffisante. C'est la colère et la sainte colère, c'est l'indignation sacrée qui devrait tonner ici. L'ironie n'est souvent qu'une colère puérile. Oui, avec la *civilisation*, avec le siècle du *progrès*, on en est venu aux armées permanentes, nombreuses comme les étoiles du ciel et les grains de sable du rivage des mers, pour assurer le règne de la *fraternité* des nations entre elles et des citoyens entre eux. Et la presse idiote, et l'infâme journalisme, apôtres de Satan, ont célébré la Russie et la Prusse, ont proclamé le libéralisme des czars et encensé *l'idée de l'hégémonie* prussienne! Imbéciles; ils ne s'en souviennent même pas; et ils ne se sont pas aperçus que la Russie et la Prusse intronisaient les premières cette organisation de la *fraternité* sous le couvert du *progrès*, du *libéralisme* et de la *civilisation moderne*,

Si je ne décris pas le combat de Bois-des-

Dames, ou de Nouart, comme l'appellent les Prussiens, il importe, en revanche, que je revienne sur mes pas, et que je vous décrive la marche et la position de l'armée française, pour mieux vous expliquer la marche et la situation du corps du général de Failly engagé à Belval-Bois-des-Dames et auquel fut livrée la bataille de Beaumont.

L'armée de Mac-Mahon, partie de Reims dès le lundi 23 août, était arrivée le dimanche suivant à Stonne, un des pics les plus élevés des monts boisés d'Argonne, vers l'extrémité de cette chaîne, à deux lieues de Beaumont. Le mardi, elle avait campé à Heutrégiville et Pontfaverger, dans la Champagne Pouilleuse. Le mercredi, elle avait un peu remonté au Nord, à Rethel, où elle séjourna encore le lendemain ; puis elle redescendit vers le midi à Tourteron. Ce fut sa marche la plus savante, et la seule stratégie de la campagne, comme on le verra bientôt. Seulement, ce coup de stratégie fut involontaire, paraît-il. De Tourteron, elle s'achemina vers Châtillon ; mais le quartier-général ne dépassa pas le Chesne-Populeux, où l'armée campa le 27, pour venir le 28 à Stonne, à deux lieues anciennes de Beaumont.

L'armée française avait ainsi fait, en tenant compte des détours, vingt lieues en six jours !

Je dis vingt lieues anciennes, Madame, au compte de nos pères, qui savaient marcher et chevaucher. Pour eux, une lieue était une heure de chemin ; une heure de chemin faisait bien six kilomètres d'aujourd'hui ; et les hommes parcouraient au besoin douze ou quinze de ces lieues-là en un jour. C'était du temps où il n'y avait ni vapeur, ni railway, ni progrès, ni principes de 89.

L'an 1118, le dimanche 26 octobre, le Pape Callixte II, menacé d'être pris traîtreusement comme son prédécesseur Pascal II, par l'empereur allemand Henri V, venu près de Mouzon avec 30,000 hommes, sous prétexte de conférer avec lui, monta à cheval à Beaumont avant le jour, accompagné de quelques évêques et prêtres qui formaient toute sa suite. Le même jour avant midi, il arrivait à Reims, assez à temps pour célébrer la messe pontificale au Concile qui s'y tenait, sacrer Frédéric évêque élu de Liége, et donner sa première audience à saint Norbert, alors en travail pour enfanter l'Ordre de Prémontré. Callixte II avait fait les vingt lieues dans une matinée et à jeun.

L'an 1870, le samedi 27 août, l'empereur Napoléon III avait quitté Tourteron le matin ; arrivé au

Chesne-Populeux, après avoir chevauché l'espace de dix kilomètres, moins de deux lieues d'autrefois, il dut y déjeuner. Il fallut plus de deux heures pour décharger la batterie de cuisine, les provisions de bouche et le vin de Champagne de Sa Majesté. Pendant cette opération, Mac-Mahon était assis sur un banc, dans la principale rue du Chesne-Populeux, une carte du pays à la main, qu'il froissait de temps en temps, qu'il jeta trois fois à terre, disant : « Nous ne connaissons pas ce pays ; nous ne devions pas nous battre par ici. »

Le lendemain, on fit treize kilomètres, et l'on vint à Stonne, où coucha l'empereur.

J'ai entendu le récit de ce qui se passa au Chesne-Populeux, de la bouche de la supérieure des Sœurs de ce bourg ; et lorsqu'elle le racontait en toute simplicité, et non sans tristesse, à l'ambulance de Beaumont, elle ne pensait nullement qu'elle me fournissait un renseignement historique.

Je ne veux point conclure de là, Madame, avec l'auteur d'un libelle fameux, que l'empereur n'avait souci en route que de contenter sa chair flattée, comme, à Sedan, il n'aurait eu souci que de « sauver sa chair alarmée. » A Dieu ne plaise que je scrute méchamment les intentions de personne.

Mais vous conviendrez avec moi que le *bien-être*, et la recherche du bien-être, ce *principe de* 89, si souvent prêché par Napoléon, et qui était certainement dans ses habitudes publiques et privées, est fort gênant à la guerre, et l'on réussissait mieux du temps de Callixte II et de saint Norbert, à échapper aux Allemands.

Le même jour, c'est-à-dire le samedi, l'avant-garde de l'armée française était à Beaumont. Deux régiments de cavalerie et un d'artillerie, sous la conduite du général Margueritte, y poussaient une reconnaissance. En entrant à Beaumont, le général demandait les journaux; je lui offris le mien, et causai quelques instants avec lui. — « Où est le maréchal Bazaine, Monsieur le Curé? Vous nous rendriez un grand service si vous pouviez me le dire. — Général, on dit que le Maréchal est vers Montmédy. — *On dit*. Qui dit cela? — Ce sont des bruits publics. — Mais la source, la source, Monsieur le Curé? — La dernière source à ma connaissance, est le journal officiel du Département. » Le général Margueritte haussa les épaules.

Tout en me faisant trembler, à la pensée que l'une des deux armées françaises ignorait où était l'autre, cette conversation me pénétra d'estime

pour le général Margueritte. Il questionnait avec avidité, et cherchait des renseignements positifs. Il était légèrement animé en m'interrogeant, et l'on voyait se manifester chez lui le sentiment, en même temps que l'intelligence. Margueritte est un des rares généraux qui furent blessés à mort à la bataille de Sedan.

En même temps que Margueritte poussait sa reconnaissance à Beaumont, le corps du général de Failly, formant l'aile droite de l'armée de Mac-Mahon, s'était acheminé vers Buzancy, en venant de Tourteron par Châtillon. Le soir du même jour, ses avant-postes se rencontrèrent avec ceux des Prussiens ; un engagement d'une demi-heure eut lieu entre Buzancy et Sivry-lè-Buzancy. La seule circonstance qui me paraisse utile à relever est celle-ci : les Prussiens avaient deux canons qu'ils démasquèrent pendant l'engagement, à la grande surprise des Français engagés, qui se retirèrent. Les éclaireurs français n'avaient pas vu que la reconnaissance prussienne avait du canon !

Buzancy est à quinze kilomètres au midi de Beaumont. Belval est à moitié chemin.

Le soir du dimanche, le corps du général de Failly avait quitté les environs de Buzancy pour remonter vers Belval. Ce mouvement avait été

exécuté de nuit avec des précautions et des feintes que l'on croyait de nature à le dissimuler aux Prussiens. Seulement les Français oubliaient une chose, et en ignoraient une autre. Ils oubliaient la vigilance des hulans, et ils ne connaissaient pas leur propre chemin. En vain ils allumèrent des feux, en partant des environs de Buzancy, pour faire croire qu'ils restaient, et cacher leur mouvement vers Belval : les hulans marchaient à côté d'eux pendant la nuit. Les hulans furent témoins de leur ignorance. A moins de cinq kilomètres de leur campement, les Français n'avaient pas exploré les chemins. Ils s'engagèrent en deçà de Sommauthe dans un bout de route, en voie de réparation, où leur artillerie faillit rester ; tandis qu'il eût été très-facile de lui faire tourner la montagne de Sommauthe, pour atteindre l'extrémité de la vallée du Dieulet vers Belval : but du mouvement commandé par le général de Failly.

Permettez-moi, Madame, une courte digression sur Belval, elle ne nous éloignera de notre sujet qu'en apparence.

Belval est une des premières filles de saint Norbert ; saint Hugues, premier disciple du grand archevêque de Magdebourg, fut le premier abbé de Belval.

Il est écrit du fondateur de l'ordre de Prémontré qu'il ne songeait encore en 1114 « qu'aux choses du monde, à s'amuser, à parvenir aux honneurs et aux richesses. » C'est le vrai portrait de la France, et de l'armée française, en 1870. Quatre ans après, en 1118, le brillant courtisan et parent de l'empereur Henri V s'était défait de ses héritages, de ses rentes sur l'Église (revenus de prieurés et de chanoinies dont il ne remplissait pas les fonctions), de ses habits de soie; il se contentait d'habits « grotesques et bizarres », comme les désignaient ses envieux. Il avait aussi changé son esprit aimable, enjoué et agréable au monde, en un esprit « inquiet, ambitieux, entreprenant, qui s'ingérait dans le ministère de l'Évangile sans mission légitime, qui s'érigeait sans autorité en réformateur de la discipline, qui affectait, par les dehors d'une vie pénitente, de renoncer au monde. » Telles sont du moins les accusations portées contre Norbert par les archevêques, évêques et abbés du Concile de Fritzlar, présidé par le légat du Pape.

Or, le fait est que Norbert s'était réformé sincèrement et énergiquement, et qu'il désirait fort contribuer à la réformation des autres. Lorsque, délivré des persécutions des archevêques, évêques

et abbés allemands de Fritzlar, il eut fait approuver son œuvre par deux fois du Vicaire de Jésus-Christ, il apporta la même austérité dans le choix du terrain où il voulut élever son premier monastère. En vain l'évêque de Laon, qui avait ordre du Pape de prêter aide à Norbert, lui montra plusieurs belles solitudes dans la forêt de Thierrache ; ce ne fut qu'au fond de la forêt de Couci qu'il trouva le lieu de son choix.

« C'était un petit vallon, devenu comme un marais flottant par les eaux qui tombaient des montagnes ; l'accès en était difficile ; les bois épais ; les montagnes et les rochers y laissaient pénétrer à peine la lumière du soleil. »

Ma digression est finie, Madame. Norbert, avant sa conversion, c'est la France de 1870 ; Norbert, après sa conversion, ce sera la France de l'avenir. Quant au petit vallon qui était Prémontré, c'est aussi Belval, lieu de campement choisi par le général de Failly pour son corps d'armée, tandis qu'il logea lui-même dans l'antique abbaye devenue château.

Tel est, en effet, Belval, assaini sans doute dans le cours des siècles et fort embelli par son propriétaire actuel, mais toujours dans les mêmes conditions climatériques qui le caractérisaient au

temps de saint Norbert. Aussi les soldats qui campaient dans le vallon voisin, au pied des montagnes, enfonçaient dans le sol, mouillé encore par deux jours de pluie. Toutefois, le lendemain de bonne heure, le corps d'armée se mit en marche ; il y avait un kilomètre à faire pour atteindre la position désignée. On se trompa de route, et l'on dut revenir sur ses pas, avec l'artillerie, qui rétrograda dans un chemin bourbeux. Enfin, on prit position vers midi, et le combat de Bois-des-Dames commença.

Me voici revenu à mon point de départ.

La Mairie de Beaumont avait été avertie que l'État-Major général et l'Empereur seraient à Beaumont le lundi soir, pour se porter le lendemain vers Montmédy par Stenay. Pendant l'escarmouche de Bois-des-Dames, ce plan fut modifié. Le général de Failly, qui ignorait encore cette modification, envoya de Bois-des-Dames à Beaumont, demander du secours par une dépêche qui parvint à la Mairie vers trois heures moins un quart. La Mairie expédia immédiatement deux courriers : l'un sur Mouzon, l'autre à Raucourt. Mais un ordre du quartier-général se croisa sans doute avec la dépêche du général de Failly ; car un officier qui avait vu l'ordre dont il s'agit, nous dit le lendemain

dans la matinée : j'ai vu l'ordre adressé au général du V^me^ corps, et j'y ai lu en toutes lettres ceci : Combattre mollement, et se retirer sur Beaumont, puis sur Mouzon.

Vous pouvez maintenant, Madame, vous rendre aisément compte de la marche et de la situation de l'armée française au point où je suis de mon récit. Pendant cette après-midi du 29 août, l'aile droite de l'armée française, qui forme en même temps avant-garde, c'est-à-dire le corps du général de Failly, est à Belval-Bois-des-Dames, où se donne le combat, à six kilomètres en ligne directe de Beaumont. Vers le midi, l'aile gauche, XII^e^ corps, dont fait partie l'infanterie de marine, est à Mouzon. Le gros de l'armée est à la Besace, aussi à six kilomètres de Beaumont, vers le Nord-Est ; et l'arrière-garde ou la queue, campe encore vers Oches et la Berlière. Tout à l'heure le gros de l'armée et le quartier-général s'ébranleront, et au lieu de venir à Beaumont ce soir, Mac-Mahon et l'Empereur coucheront à Raucourt, pour se rendre demain matin à Mouzon, où l'Empereur entrera à dix heures et demie. Il ne restera vers Raucourt, et derrière, que le corps de Douai, et des bagages qui se traîneront à la queue de l'armée avec l'intention de suivre le corps de

Failly replié sur Beaumont, ou de se rendre à Mouzon par Yoncq.

Il arrive, le corps de Failly ; il arrive à Beaumont dès ce soir, il arrive toute la nuit. A sept heures, deux régiments de cavalerie revenus déjà de Raucourt nous l'annoncent. Je vois l'intendant militaire sur la place. Il me demande si l'on pourra trouver des vivres à Beaumont ce soir pour quinze mille hommes. Je lui dis que la population s'est généreusement épuisée de pain et de provisions pour prêter aide et faire fête aux vingt-cinq mille hommes qui ont séjourné à Beaumont depuis la veille. Je m'étonne que nous soyons prévenus si tard. L'intendant m'explique qu'il avait d'abord été entendu que le corps de Failly irait camper ce soir à Beaufort (vers Stenay) ; que les munitions ont été requises et dirigées vers ce village ; mais que tout est changé, et que c'est à Beaumont que le général et son corps d'armée arrivent ce soir. Je lui dis que les Prussiens souperont les munitions de Beaufort, et je me hâte de chercher quelques vivres. Mes paroissiens ne comprenaient plus rien à tout cela. Ils avaient généreusement pourvu en pain, en pommes de terre et viande à la nourriture de vingt mille hommes depuis le jour précédent, il ne leur semblait pas que cela

pût ni dût continuer. Je trouvai néanmoins en peu de temps environ cent cinquante livres de riz. Tous les fours furent allumés, les bonnes ménagères mirent la main à la pâte ; la Mairie travailla jusqu'à deux heures du matin à concentrer et à distribuer les provisions : mais le labeur était bien ingrat, et insuffisant.

Depuis huit heures du soir jusqu'à plus de trois heures du matin, les soldats du corps de Failly arrivèrent ; ils frappèrent toute la nuit à toutes les portes, demandant du pain. C'était quelque chose de triste, et tout le monde avait le cœur serré. On eût dit une armée en déroute, tant ces hommes affamés, et venant sans ordre, faisaient peine à voir et à entendre.

Évidemment, on ne connaissait pas les chemins : les troupes les plus éloignées de Beaumont, durant le combat de ce jour, n'en étaient pas à neuf kilomètres ; le combat avait cessé vers sept heures du soir ; et il y eut des régiments qui arrivèrent à quatre heures du matin.

A neuf heures du soir se présenta l'abbé Fiart, le vrai type de l'aumônier français : caractère franc et énergique, bon, et aimant le soldat tout entier. Il avait quitté son poste de vicaire auxiliaire un mois auparavant, pour se dévouer au ser-

vice de l'armée en campagne. Il venait du combat, et il y avait assisté, non de loin ; car il s'était trouvé avec la cavalerie au milieu des balles, dont le sifflement aigu étonnait ses oreilles pour la première fois ; c'était la sixième fois de sa vie qu'il montait un cheval.

A dix heures, un colonel et son adjudant-major entraient au presbytère. Les impressions du lendemain ont été si fortes, que j'ai oublié le nom de ce bon colonel, qui d'ailleurs parla peu, étant très-fatigué. L'adjudant-major était un homme jeune encore, beau, brave, haut de taille, et portant un grand nom : c'était le capitaine Chabot. La conversation fut animée ; on agita, entre autres, la question de savoir si l'on serait attaqué le lendemain ; je tins vivement pour l'affirmative. On parla aussi naturellement du combat du jour ; et deux particularités sont utiles à vous signaler. La première, c'est qu'il n'y avait pas eu d'éclaireurs pour les Français, ou ils avaient mal éclairé ; on était tombé, sans s'en douter, sur une ligne prussienne qui s'était dissimulée derrière un pli de terrain. La seconde, c'est qu'un assez grand nombre de soldats français avaient lâché pied, et s'étaient dérobés dans les bois, au premier moment.

A dix heures et demie, le sous-intendant, M. Demange, vint se joindre à nous ; à minuit, deux autres officiers ; à trois heures du matin, un aide-de-camp, muni, cette fois, d'un billet de logement. Les soldats avaient frappé à la porte toute la nuit, demandant du pain et de l'eau. Nous n'avions plus pour l'aide-de-camp qu'une croûte de pain et le lait destiné au café du matin ; il s'en contenta gracieusement. L'aumônier et moi nous dédoublâmes encore une fois nos lits. L'aide-de-camp coucha sur un canapé qu'un de mes paroissiens avait réfugié chez moi par crainte du pillage, — auprès de l'adjudant-major étendu à terre sur un matelas.

Vers une heure du matin, le général de Failly était entré à Beaumont, par Beauregard, et s'était fait conduire chez le Maire par M. Cugnot, ancien brasseur. Le général paraissait agité ; il se parlait tout haut à lui-même, et mon paroissien l'entendit plusieurs fois répéter ces mots : « Ce n'est pas cela, ce n'est pas cela ; c'est trop près. » — Le général venait de passer auprès des premiers campements de son corps d'armée. Un trait de lumière l'éclairait-il en ce moment ? — Si c'est oui : hélas ! ce ne fut qu'un éclair.

Entré chez le Maire, le général apprit que deux

membres de son État-Major s'étaient mis au lit avant de lui avoir fait leur rapport. Il en témoigna hautement son mécontentement et même sa colère, gesticulant et jurant. Les deux officiers supérieurs se levèrent à la hâte.

Les journaux français et étrangers ont imprimé que le général de Failly était descendu au presbytère de Beaumont, et qu'il prenait le café avec moi lorsqu'il fut surpris par le premier coup de canon du lendemain. Il n'en est rien, Madame, et je n'ai pas même vu le général de Failly. Ce que j'ai su de lui, je le tiens de personnes honnêtes et entièrement dignes de foi.

Les aumôniers et les docteurs de la quatrième ambulance de la Croix-Rouge étaient venus, pendant le combat de Bois-des-Dames, installer leur matériel chez les Sœurs de Beaumont. Ils retournèrent au champ de bataille durant la nuit, et ramenèrent les blessés. Le matin, j'en comptais quatre-vingt-treize dans les deux ambulances des Sœurs et de l'école des garçons. Ce fut la première fois que j'eus sous les yeux les victimes toutes chaudes de ce sanglant et trop souvent diabolique sacrifice qui se nomme la guerre. J'y reviendrai.

Le matin, le chirurgien major divisionnaire, M. la Chronicle, un homme de cœur et qui rendit de

grands services après la bataille de Beaumont, nous rejoignit au presbytère, où se rendirent de même les P.P. Dargand et Nouvelle, revenus épuisés du champ de bataille, et l'abbé Fabre, aumônier officiel dans l'armée, qui fut presque une mère pour les officiers et les soldats blessés qui l'ont connu, et devint mon ami durant ces jours douloureux.

En prenant la petite réfection du matin, je dis au capitaine Chabot : J'ai mal dormi, pour plusieurs raisons, vous le savez ; mais surtout je rêvais que les Prussiens allaient vous surprendre à votre lever. Soyez certain que c'est pour l'heure du déjeûner. Je crois connaître vos adversaires, ajoutais-je. Je les suis depuis le commencement de la campagne. Ils sont actifs, durs à la fatigue, ils ne perdent point le temps. De plus vous êtes tout près du lieu du combat d'hier. Vos premiers campements, que nous apercevons d'ici, n'en sont pas à cinq kilomètres.

Comme vous avez fait de longs détours pour venir de là hier soir, à telle enseigne que votre corps d'armée est arrivé à toutes les heures de la nuit, votre général en chef ne sait pas assez que vous êtes si près des Prussiens, auxquels vous avez eu affaire hier. A votre place, capitaine, j'irais lui

parler de cela. Il s'agit ici de l'armée, de la France peut-être, et nous devons tous faire le possible.

M. de Chabot me répondit : Vous vous faites sans doute illusion sur l'importance d'un capitaine, fût-il adjudant-major, il n'a pas voix au chapitre ; et l'on aurait à me répondre que je me mêle de choses qui sont hors de ma compétence. Ou, si l'on voulait être poli, on me remercierait de cet air qui voudrait dire la même chose.—Il m'engagea ensuite à aller moi-même trouver le général en chef, disant que j'avais des chances pour être écouté.

J'alléguai des raisons analogues aux siennes, et lui dis que ce serait présomption de ma part, et procédé déplacé, que d'aller raisonner stratégie ou tactique avec des généraux rompus au métier ; car je n'avais que des raisonnements à présenter, appuyés, il est vrai, sur la proximité du champ de bataille de la veille, c'est-à-dire de l'ennemi. Mais comment faire remarquer à un général qu'il a laissé l'ennemi à cinq kilomètres, sans lui montrer qu'on suppose qu'il l'ignore ?

Là dessus, M. de Chabot et moi, et tous ceux à qui je racontai depuis cet incident, nous tombâmes de bon cœur sur le fameux principe de 89 qu'on nomme l'*égalité*. Nous constations très-évidem-

ment que l'égalité n'existe pas, et que ce *principe* de 89 n'est qu'un odieux mensonge, mis en avant pour endormir les gens en bernant leur amour-propre, et pour leur dissimuler non-seulement les inégalités naturelles et sociales qui ont existé, existent ou existeront, mais encore les fiertés et les orgueils iniques, avec les lâchetés correspondantes, qui ont caractérisé en France la période *égalitaire* (encore un de leurs mots barbares). En effet, nous avions la conscience de cette inégalité, ou de cette différence qui, à cause du rang, de la science et de l'expérience présumées, mettait le général en chef au-dessus de nous. Mais nous n'avions pas moins le sentiment de cette infériorité factice et toute servile qui en résulte de notre temps. Et la preuve, c'est que nous étions convaincus qu'un raisonnement de la valeur duquel nous ne doutions en aucune façon, n'était pas digne des oreilles d'un État-Major, et perdrait de sa valeur, uniquement parce qu'il irait de nous à un général en chef.

J'ai quelque souvenir, Madame, qu'autrefois, quand on admettait franchement les inégalités ou les différences des rangs et des fonctions, encore admise aujourd'hui moins franchement, mais très-fort, on confondait moins les hommes avec leurs

fonctions et leurs rangs ; il y avait moins qu'aujourd'hui de morgue d'une part et de servilisme de l'autre. En 1190, Philippe-Auguste, roi de France, partant pour la Terre-Sainte, institua un conseil de régence : ce conseil était composé de la reine son épouse, de Guillaume de Champagne son oncle, le fondateur de notre commune et l'auteur de l'admirable *Loy de Beaumont*, et d'un pauvre ermite, qu'on alla chercher au bois de Boulogne, alors assez distant de Paris, et dont l'histoire n'a pas même conservé le nom.

Je crois savoir aussi, Madame, que les Anglais, pourtant si amis des formes hiérarchiques, écoutent parler un homme et apprécient son raisonnement, non d'après son nom ou l'éclat de ses titres, mais d'après ce qu'il vaut.

Puisque j'ai pris à partie, en passant, l'*égalité*, voulez-vous me permettre de corroborer ce que je viens d'en dire en faisant justice devant vous d'un autre terme qui a fait fortune depuis 89, qui marche de pair avec l'*égalité*, et pour lequel je professe une haine véritable ? Vous y consentirez, j'en suis sûr, car vous aimez la sincérité, la simplicité et la propriété du langage, trois qualités dont ce terme manque. Il s'agit du mot *prestige*. Les égalitaires ont toujours ce mot à la bouche ou sous la plume.

Tous les amateurs des fameux principes n'écriront pas plus une page sans y faire entrer le mot *prestige*, qu'ils ne l'écriraient sans les mots *progrès*, ou *égalité*. Il leur faut du *prestige*, toujours du *prestige* ! Que veulent-ils avec cela ? Ils ne le savent pas au juste, attendu qu'ils n'ont jamais défini le *prestige*, non plus que *Progrès*, *Civilisation*, ou *Égalité*. Au fond, ce mot recouvre encore quelque chose de creux, de factice ; il exprime la vanité orgueilleuse, et il me fait songer au geai paré des plumes du paon. Geai et paon, voilà bien le *moderne !*....

Hélas ! nous l'avons vu, et nous le verrons, tant que nous ne serons pas revenus, simples et humbles, au Décalogue et au Catéchisme.

Mais assez de considérations. Cette lettre s'allonge outre mesure : je m'empresse d'y mettre fin et vous prie d'agréer, avec mes excuses, etc....

9 Novembre 1870.

# TROISIÈME LETTRE.

Les campements du V^e^ corps à Beaumont. — Les armées Prussiennes — Création de l'armée du Prince royal de Saxe. — Sa marche vers les Islettes. — L'Argonne et ses défilés. — Retour de l'armée du Prince de Saxe.

MADAME,

Je viens de visiter encore une fois le champ de bataille de Beaumont.....

Rien de plus misérable que les campements français. L'armée était, dans la vérité du terme, campée en dépit du bon sens, et comme position, et comme ordre de campement. Si l'on avait voulu renoncer à une victoire facile, et se faire battre,

il était impossible de s'y prendre autrement. C'est l'avis de tout le monde ; jetez un coup d'œil sur la carte, et vous le partagerez.

L'armée prussienne sortit de la forêt de Beaumont par quatre chemins forestiers sur un court espace de quinze cents mètres, et déboucha par un étroit vallon qui n'a pas trois cents mètres de largeur. Si les 70 canons du corps de Failly, et ses quinze mille chassepots eussent occupé les collines, nombreuses à plaisir, qui commandent le vallon et surveillent la forêt, — ce qui était élémentaire et facile comme l'a, b, c,—on eût vu le 30 août, une fois dans cette campagne , ce qu'on a vu tant de fois dans l'histoire : une petite armée l'emporter sur une grande, vingt mille hommes en vaincre cent mille.

« Je suis venu reconnaître la position une heure avant la bataille », me disait le capitaine d'artillerie prussien Wermelskirsch, « et choisir l'emplacement de ma batterie ; et j'ai reconnu que le passage était pour nous des plus dangereux ; je n'en avais pas vu de plus hasardeux dans les quatre guerres que j'ai faites. »

« Je dus venir reconnaître les lieux deux heures avant l'attaque, » disait le général saxon Montbé, le soir même de la bataille, à mon confrère de

Létanne, « et je tremblai à la vue du danger que nous allions courir. »

Au lieu de commander la vallée, et la Meuse qui coule à un quart d'heure de Beaumont vers l'Est, au lieu de surveiller la forêt, les troupes françaises étaient on ne peut pas consciencieusement dire campées, mais jetées, au midi et au nord de Beaumont ; savoir une division, la division Goze, au bas des pentes des collines dont je viens de parler, et le reste, à peu près deux divisions, de l'autre côté du bourg, sur les pentes des hauteurs situées vers Mouzon.

Cette disposition avait pour effet de tout changer à l'avantage des Prussiens. Sortis de la forêt et ayant franchi la vallée, ils se trouvaient dominer les premiers campements français, et pouvaient les écraser et les déborder ; ce qui fut fait, comme on le verra.

Ne voulait-on pas vaincre, voulait-on se contenter de n'être pas battus et éviter le combat, ce jour-là, en se retirant sur Mouzon ? Il suffisait de camper tout le corps d'armée au Nord de Beaumont ; et si l'on objecte que cela était difficile la nuit précédente, il était facile de le faire dans la matinée du lendemain. Alors, sans éclaireurs, sans grand'gardes, on eût évité et la défaite et le

combat ; parce que l'armée ennemie était forcée, en sortant de la forêt, de se découvrir, de se montrer en pleins champs et sur des collines cultivées à une distance de quatre kilomètres; et cette avance eût suffi à l'armée de de Failly pour gagner Mouzon sans accepter la bataille.

J'ai cherché longtemps la raison pour laquelle on avait campé une partie du corps d'armée au sud de Beaumont, plutôt que de porter le tout au nord vers Mouzon. On m'en donna une, que je soumis à un vaillant colonel, lequel n'était pas absent du champ de bataille, et y fut blessé. Il la trouva bonne, et convint qu'il était impossible d'en trouver d'autres, à moins de dire qu'on avait agi absolument sans raisons. Si tout le corps d'armée avait campé au-delà de Beaumont, l'État-Major et les officiers supérieurs n'eussent pas pu prendre leur logement dans le bourg, y coucher et y déjeûner le lendemain. Car il est contraire à toute règle que l'État-Major forme arrière-garde et s'expose à être enlevé par l'ennemi, comme cela arriverait, s'il était surpris, seul, derrière l'armée.

Il est tout aussi probable que l'on a agi sans raisons. On s'était frappé de l'*idée* qu'il n'y aurait pas de bataille ce jour-là. Le membre de l'État-Major qui indiquait la nuit les lieux de campe-

ments aux colonels, leur disait, en arrivant en vue de Beaumont, à quelques centaines de mètres : Cherchez par là, débrouillez-vous comme vous l'entendrez. »

« Nous étions campés en colonnes, parole d'honneur! » me disait en souriant, quelques jours après la bataille, un jeune officier instruit, spirituel et blessé, M. de Séjourné. Au témoignage d'un autre, le brave lieutenant Palazzi, il y eut un commandant du 61me, qui, ayant la nuit placé sa tente en tête de son bataillon, se trouva, le lendemain matin, au milieu d'un autre régiment, campé devant le sien. L'artillerie et les munitions étaient dans un pli de terrain, au milieu, et presque en arrière de ces tristes campements. Tout était pêle-mêle, munitions et canons ; aucune pièce n'était en position. Et comment auraient-elles pu être postées dans ce pli de terrain, à moins qu'on eût voulu pointer vers le ciel ? La règle qui prescrit d'avoir toujours au moins la moitié des pièces attelées, fut mise de côté comme toutes les autres. Aussi deux seulement de ces canons purent être dégagés, et tirer deux ou trois coups au bout d'une heure ; le reste tomba entre les mains de l'ennemi.

La division Goze était là toute entière, avec ses deux brigades Saurin et Nicolas, et l'on voyait le

4me chasseurs à pied d'un côté et le 19me de l'autre, et les 11me, 17e, 46e, 61e, 68e et 86e régiments de ligne, dont deux étaient incomplets. Au rapport de tous les officiers que j'ai consultés, l'effectif de ces régiments était considérablement réduit. Les régiments avaient perdu en moyenne dix hommes par compagnie, depuis Reims seulement, en malades, et surtout en traînards qui se dérobaient en route ; et chaque compagnie ne comptait pas plus de 60 à 70 hommes.

Au delà de Beaumont, au Nord, était le reste du corps d'armée, dans une situation analogue, moins mal ordonné et moins en danger toutefois, parce qu'il était plus loin de l'ennemi.

## L'ARMÉE PRUSSIENNE

Français, Madame, j'ai à parler de l'armée prussienne. Il vous semblera que j'aurais pu et peut-être dû déjà le faire. C'est sans doute un peu malgré moi que j'ai tardé, et parce que je recule, comme d'instinct, le moment où je suis forcé, par respect pour la vérité, de faire l'éloge de nos ennemis. Je m'acquitterai cependant de cette tâche, avec sincérité et liberté, et pour la raison que je viens de dire, et parce que mon intention,

en publiant ces lettres, est d'être utile à mon pays, en le mettant à même de profiter des leçons que lui a données l'Allemagne.

Les Prussiens m'ont dit et répété cent fois, dans les premiers jours de septembre, qu'ils avaient six cent mille hommes et plus sur le territoire français, lors de la bataille de Beaumont. Si, comme je ne sache pas qu'on le conteste, l'armée du Prince Royal Fritz comptait environ cent cinquante mille hommes, il y en avait quatre cent cinquante mille ailleurs. L'armée qui enchaîna Bazaine sous Metz ne dépassait pas alors deux cent mille hommes. Il reste, par conséquent, deux cent cinquante mille hommes à trouver. Le docteur Schmit, chapelain du Prince de Hohenzollern (le père du prétexte de cette guerre deux fois injuste), et aumônier catholique dans l'armée prussienne, observateur intelligent et homme honorable, comme l'ont jugé avec moi ceux qui l'ont rencontré au presbytère de Beaumont, où il est venu plusieurs fois, — le docteur Schmit m'a donc fourni des renseignements exacts. C'est d'après lui que je vais rendre compte de la marche et de la situation des armées allemandes, qui livrèrent les batailles de Beaumont et de Sedan.

Tandis que l'armée de Mac-Mahon se reformait à Châlons, que celle de Steinmetz contenait Bazaine, et que le prince Fritz semblait prendre la route de Paris vers l'Aube, une armée de deux cent cinquante mille hommes s'acheminait vers l'Argonne, et campait successivement et presque simultanément à Etain, Damvillers, Dun, Villers-sous-Dun et dans les villages environnants. Dès le 24 août, jour de la foire de Barricourt, il était notoire que ses avant-postes s'avançaient à deux ou trois lieues de Grandpré, vers Varennes d'un côté, et Brieulles-sur-Meuse de l'autre. C'est avec cette armée que se trouvaient le Roi, Bismarck et Moltke.

« Nous savions toujours », disait le docteur Schmit, « nous savions toujours à douze lieues de distance où vous étiez, et tout ce que vous faisiez ; et vous, vous ne saviez pas même où nous étions. »

Lorsqu'on sut au quartier-général de l'armée du Roi, que les Français s'avançaient dans la Champagne, vers l'Argonne, qu'ils avaient campé successivement à Heutrégiville, puis à Rethel, et que de là ils redescendaient un peu au sud vers Tourteron, on prit une résolution que je qualifierai de grande, Madame, parce que ces sortes

de conceptions ne germent pas ordinairement dans des têtes vulgaires, et ne s'acceptent pas de cœurs sans générosité. Les Allemands avaient trois armées : ils en créèrent une quatrième. Moltke coupa sa propre armée en deux, en détacha cent mille hommes, et les donna au Prince Royal de Saxe. Ce fut l'armée bien connue depuis sous le nom d'*armée du Prince de Saxe*, et celle qui gagna la bataille de Beaumont. Moltke créa cette armée du Prince de Saxe, parce que si les Français connaissent peu leur pays, les Allemands le connaissent parfaitement. Ils savent qu'il n'existe, en Argonne, que quatre principaux passages pour une armée : celui du Chesne-le-Populeux qui aboutit à Beaumont, celui de la Croix-aux-Bois, celui de Grandpré qui mène à Varennes, et le défilé des Islettes avec la Chalade, non loin de Sainte-Ménehould. Lequel choisirait l'armée de Mac-Mahon ? Elle ne l'avait pas dit ; et sa marche savante (qui n'était qu'incertaine) d'Heutrégiville à Rethel et de Rethel à Tourteron, laissait les Prussiens dans le doute sur le point de savoir si elle voulait tourner l'Argonne, ou traverser la chaîne par quelqu'une de ces quatre ruptures. Celles du Chesne, de la Croix-aux-Bois et de Grandpré, étaient gardées. Restaient les

Islettes. Moltke envoya donc le Prince Royal de Saxe aux Islettes, d'où en outre, il pouvait tendre la main au Prince Royal de Prusse.

« Nous reçûmes l'ordre à Bandeville ( près Dun), dans la nuit du jeudi au vendredi, dit le docteur Schmit. A cinq heures du matin tout était organisé, et la nouvelle armée partait. » Le soir même, elle campait à Fromérèville, à une lieue de Verdun. Elle avait d'une part fait une étape double de celle des Français, de l'autre, en feignant de se rapprocher de Verdun, elle avait dissimulé sa marche et son but aux Français, si tant est que les Français eussent pu être informés du mouvement, ou en eussent tenu compte. Le samedi, l'armée du Prince de Saxe était aux Islettes. On voit encore aujourd'hui, à Charny sous Verdun, les quatre ponts volants sur lesquels elle franchit la Meuse, déployant ses ailes rapides.

Le samedi, c'était le jour où le général Marguerite était à Beaumont, où le corps de Failly heurtait à Buzancy les reconnaissances de l'armée du Roi, et où le gros de l'armée française restait comme ensorcelé au Chesne-le-Populeux, après une étape de dix kilomètres ! Oui, Dieu nous a abandonnés à notre aveuglement. Les Prussiens

savaient à douze lieues où nous étions, et tout ce que nous faisions, et nous, nous ne savions pas même où ils étaient. Que cette parole est vraie ! Tandis que nous avions, sans le savoir, forcé l'armée Prussienne qui pouvait nous barrer la route de Metz, à se diviser, tandis que l'armée du Prince de Saxe est aux Islettes, nous mettons deux grandes journées à venir de Tourteron à Stonne, après avoir employé une semaine à faire de Reims à ce point, le chemin qu'un Pape cassé par les années, avait fait au douzième siècle, en une matinée!

Le jour que l'armée du Prince de Saxe était aux Islettes, à douze ou quinze lieues de Beaumont, du Chesne et de Grand-Pré, nous serions passés ; nous aurions été à Longuyon ou Longwy avant le retour du Prince de Saxe, à plus forte raison avant le retour du Prince Fritz. S'il avait fallu livrer bataille, nous n'aurions eu affaire, du moins, qu'à une seule armée, l'armée dédoublée de Moltke. Mais non ! Nous ignorons tout ; nous ignorons qu'il existe une armée du Prince de Saxe, qu'elle voyage ; nous ignorons que l'armée de Bazaine est maintenue sous Metz ; nous tâtonnons, nous hésitons, nous arrêtant dans chaque village pour demander : Où est Bazaine? Et il semble

que nous prenions à tâche de donner le temps aux trois armées prussiennes de se réunir pour nous écraser.

Quelle différence de l'autre côté! Quelle activité! Quel coup d'œil ! Quelle promptitude à réparer une faute ! Car à force d'être prévoyant, de Moltke avait commis presque une imprudence. Demain il n'y paraîtra plus. Le samedi, pendant les préparatifs du déjeuner de l'Empereur, pendant les études topographiques de Mac-Mahon sur la carte de la contrée, qu'il a trouvée à la Mairie, les éclaireurs prussiens sont au Chesne même ; ils ont tout vu, ils ont su nos hésitations. Un officier supérieur prussien couche au Chesne en même temps que l'Empereur ; et le dimanche matin, revêtant son costume militaire, et appelant d'un coup de sifflet quelques hulans dissimulés autour du bourg, il en prend possession au moment où l'Empereur en sort ! Mais il a envoyé d'autres hulans qui ont fait leur rapport à l'État-Major du Roi. Les hulans partent ventre à terre pour les Islettes ; ils portent au Prince de Saxe l'ordre de recourir sur ses pas ; et ce même dimanche après-midi, l'armée décampe des Islettes. Elle vient coucher le soir à Vauquoy un peu au-delà de Varennes ; le Lundi à Landreville, à cinq

lieues de Beaumont; et le mardi, à onze heures du matin, elle était sur nous ! En quatre jours les cent mille hommes du Prince de Saxe avaient parcouru presque deux fois l'équivalent du trajet que l'armée française avait fait en une semaine; et le cinquième, donnant la main à l'armée de Moltke, ils nous présentaient la bataille. Ne devaient-ils pas la gagner ?

En même temps, Fritz a reçu l'ordre d'accourir de bien loin derrière Châlons ; il accourt, et il sera là pour fermer le cercle à la bataille de Sedan.

Mais c'est assez, Madame, pour cette fois. Je sens le besoin de quitter la plume, de me livrer à mes réflexions, et de vous laisser aux vôtres.

19 Novembre 1870.

# QUATRIÈME LETTRE.

Marche de l'armée du Prince de Saxe dans la matinée du 30 Août. — Les cartes prussiennes. — Les études et les connaissances topographiques des Prussiens. — Parallèle. — Sentiment des officiers prussiens sur les causes de nos défaites. — Encore le *principe d'égalité.*

MADAME,

L'armée du Prince de Saxe était partie le 30 Août, à cinq heures du matin, de Landreville, hameau dépendant de la paroisse d'Imécourt ; elle avait marché à travers la forêt d'Argonne toute la matinée, sauf une halte d'une demi-heure, pour le déjeuner, vers neuf heures, lorsqu'elle n'était plus qu'à deux lieues de Beaumont, et à une lieue et demie de la lisière de nos bois. Elle prit alors

quatre chemins forestiers, qui devaient la conduire en face des premiers campements français : le sentier de Beaufort à Beaumont, celui qui aboutit à la Fontaine au Fresne ; le chemin de Nouart ou du grand étang de Belval qui se bifurque en deux autres, aboutissant l'un sous la ferme de Belle-Tour, l'autre au lieu dit Brouenne ; enfin le chemin de Belval, qui débouche sous la Tuilerie. Plus d'une fois, il fallut couper des arbres et les placer en travers de ces sentiers, détrempés par la pluie, pour leur faire porter l'artillerie et les fourgons.

Pour engager dans ces chemins, dont un seul est empierré, une armée de cent mille hommes et plus, il fallait connaître parfaitement le terrain, parce que ces chemins sont fréquemment coupés par d'autres qui mènent ailleurs. Tout le monde sait aujourd'hui que cette connaissance des lieux est familière aux Allemands. Non seulement les officiers supérieurs, mais les simples lieutenants et même les premiers-soldats sont munis de cartes bien faites et minutieusement détaillées : les moindres sentiers y sont tracés, et les plus petites fermes indiquées, avec les haies et les buissons même. Les meilleures de ces cartes et les types des autres sont les cartes françaises, dites cartes du ministère de la guerre ou d'État-Major, et sont

sorties de nos imprimeries. On voit chez mon voisin, où logea l'Oberst von Thiele, chef d'État-Major du Prince de Saxe, qui commandait à Beaumont le soir de la bataille, une magnifique carte du Bas-Rhin, laissée par lui comme souvenir à son hôte absent ; elle porte : *Carte topographique du Département du Bas-Rhin, Strasbourg, à la lithographie de Ve Levrault, rue des Juifs, n° 33*, 1841. On y remarque, ajoutés à la plume, les numéros d'ordre des chemins vicinaux, et, je crois, plusieurs de ces chemins tracés au pinceau, ainsi que diverses autres indications manuscrites.

Les officiers français n'ont plus ces cartes : les Prussiens les ont. M. le curé d'Inor (Meuse), exhortant quelques jours après la bataille, ses paroissiens à la pénitence, et à prier pour la conversion de la France, leur disait pour leur démontrer jusqu'à quel point le sentiment du devoir était perdu chez nous : « Vous l'avez vu de vos yeux : les officiers prussiens avaient tous des cartes, et l'on trouvait des romans dans la sacoche des nôtres. » Il aurait pu ajouter : avec la carte, le livre de prières ; et les Allemands se servaient très-sérieusement de l'un et de l'autre.

La veille du désastre de Sedan, un officier prussien, docteur en médecine, médecin civil, qui

logeait chez le docteur Hunin de Douzy, près Sedan, lui dit : Nous allons traverser le Bois-Chevalier. — Comment le pourrez-vous? répondit le docteur français, il n'y a pas de route. — Il y a deux larges sentiers, et ils nous suffisent, repartit l'officier allemand. Et déployant sa carte, il les lui montra sans aucune hésitation.

Le matin de la bataille de Beaumont, un général français demandait à un de mes paroissiens si Sedan était une ville ouverte ou une ville fortifiée. — Si le bourgeois, à qui fut adressée cette question, eût pu prophétiser un peu, il eût répondu : L'un et l'autre, mon général.

La veille de la bataille de Sedan, la dame Pingard, d'Aillicourt, hameau situé en face de Bazeilles, sur la rive gauche de la Meuse, était montée avec ses enfants sur la hauteur qui surplombe au-dessus du hameau, et regardait une batterie d'artillerie. Le général, qui se trouvait là, lui dit, en lui montrant Sedan : Quel est ce village ? — C'est Sedan, Monsieur. — Ce n'est pas possible, puisque nous sommes sur la Moselle, fit-il, en montrant la Meuse qui coulait à ses pieds, à six cents mètres de là. — Et cet autre pays qui est ici tout proche, comment le nommez-vous ? — C'est Thelonne. Et voyez-vous, Monsieur, cette hauteur qui est au-

dessus de Thelonne ? Vous ferez bien de l'occuper, car si vous ne l'occupez pas, les Prussiens y seront demain. On domine Sedan, voyez-vous, de là haut. — Le général, qui avait pris la Meuse pour la Moselle, sourit de cet air que n'avait pas Molière, quand il lisait ses vers à sa servante. Le lendemain, au point du jour, il délogeait sans trompette avec ses batteries. Les Prussiens se disposaient à l'écraser, de la hauteur indiquée.

Ce récit est incroyable, et il faut le croire. Je le tiens de la bouche même du témoin, personne très-véridique.

Un autre général français, à Beaumont, soutenait aux gens du pays que Stenay devait avoir quelques fortifications.

Il avait sans doute le souvenir confus que cette ville possède une caserne.

Un capitaine de landwher, commandant de Stenay occupé, se promenait un jour avec M. Rivar, maître de forges et l'un des grands propriétaires du pays. D'une éminence, l'officier prussien montrait à son hôte tous les villages et bois environnants, et les lui nommait l'un après l'autre. A la fin, il lui indiqua au fond de l'horizon un village qu'il lui nomma encore. Puis il ajouta : Derrière ce bois, Monsieur, un peu à gauche, il

y en a un autre que l'on aperçoit dans le lointain : c'est le bois de Fayelle ; et ce bois est à vous, fit-il, en lui frappant sur l'épaule. M. Rivar fut tellement stupéfait, qu'il ne pouvait en croire ses oreilles ; il fit répéter le propos à l'officier.

Nous avons disserté, plus d'une fois, sur ce défaut de connaissances chez les officiers français, et voici ce qui me fut dit par plusieurs d'entre eux : Chez nous, on n'encourage nullement l'étude ; et l'on se moque même de ceux qui travaillent : aussi sont-ils rares ; chez nous, la science ne mène à rien. On pose en principe que la bravoure suffit, et tout le monde est censé être brave. Alors survient le principe *d'égalité*, qui domine seul. Il consiste, dans l'espèce, en ce que savants et ignorants sont égaux, en thèse générale, et ont les mêmes droits aux grades supérieurs. Mais comme il n'y en a pas pour tous, il ne reste plus qu'à les obtenir par l'influence ( c'est le terme reçu ) de son sénateur, de son député, de quelque personnage haut placé, ou de n'importe qui.

Égalité, influence, arbitraire, faveur, tout cela est donc la même chose ! Le mérite seul est en dehors. Et voilà que nous prenons encore une fois 89 la main dans le sac. Infâmes, infâmes principes de 89 !

Un officier français me dit : Monsieur l'abbé, c'est la même chose partout en France, c'est la même chose dans le clergé : chez vous, comme chez nous, la science ne mène à rien. C'est la faveur qui fait tout. Et il développa sa pensée en citant des faits et des noms propres.

Un jour que je faisais visite, dans une des salles du presbytère, aux officiers prussiens blessés, je leur demandai à quelles causes, en dehors de l'infériorité numérique, insuffisante pour tout expliquer, à quelles causes ils attribuaient nos défaites.

Ils étaient trois. Le premier dit : Autrefois, c'était le mérite français qui procurait les grades ; aujourd'hui, ce n'est plus (je cite textuellement).

Le second ajouta : Vous avez encore *des* soldats qui se battent bien. Vous n'avez pas de bons généraux.

Le capitaine Wermelskirsch reprit : Chez nous, dans l'artillerie, c'est le travail et l'étude qui donnent les grades. Il faut faire preuve de connaissances sérieuses pour devenir lieutenant. Jamais un lieutenant en second (il n'y a pas de sous-lieutenants en Prusse) ne deviendra lieutenant en premier, s'il ne prouve qu'il en est digne par l'examen.

Capitaine, lui dis-je, vous avez emprunté cela à la sainte Église romaine ; c'est le *Concours*, admirable institution du Concile de Trente. Ce que vous avez emprunté à l'Église, elle ne l'a plus, du moins en France. Vous n'êtes pas catholique, capitaine, ou vous l'êtes sans le savoir ; voici néanmoins une réflexion que je veux vous soumettre. Pensez-vous que la nation française fût descendue si bas, si son Clergé, se conformant à la discipline de l'Église romaine, au lieu de se conformer au régime et aux habitudes de 89, avait donné à tous l'exemple, en conférant, comme le veut le Pape, les premières places au mérite constaté par le Concours ?

Nous voilà, Madame, bien loin des camps et de la bataille, bien que nous soyons toujours avec l'armée. J'écourterai cette lettre, pour que la transition ne soit pas trop brusque.

22 Novembre 1870.

# CINQUIÈME LETTRE

## *LA SURPRISE DE BEAUMONT.*

MADAME,

L'heure du départ du V^e^ corps pour Mouzon avait été fixée vers midi et demi pour ceux qui devraient se mettre en marche les premiers. A huit heures, le maréchal Mac-Mahon vint à Beaumont, s'entretint environ une demi-heure avec le général de Failly, et repartit pour Mouzon. Sans aucun doute le général en chef d'une grande armée doit se reposer pour beaucoup de mesures de détails, sur ses subordonnés, et le proverbe : *De minimis non curat Prætor,* doit avoir été fait tout exprès pour lui. Néanmoins, je crois que si

Napoléon Ier ou un autre grand capitaine fût venu passer une heure à Beaumont dans la matinée du 30 août, il aurait eu la pensée de traverser au trot de son cheval les campements vers le Midi ; il aurait poussé même jusqu'à quinze cents mètres, en vue de la forêt et de la vallée ; et la bataille de Beaumont n'eût point été perdue, ou n'eût pas été livrée. Mais tout le monde n'est pas tenu d'être un Napoléon Ier, ni de faire ce qu'il eût fait. Le maréchal Mac-Mahon s'en retourna à Mouzon, laissant toutes choses comme elles étaient, et il y rentra environ une heure après, vers dix heures et demie, au moment où l'Empereur y entrait lui-même, et où l'armée prussienne atteignait la lisière de la forêt, à six cents mètres de nos campements.

On a tant dit et répété qu'il n'y eut à Beaumont ni grand'gardes, ni rien de semblable, et que le général de Failly y fut surpris et pas gardé, que j'allais oublier de le mentionner. Rien n'est comparable à l'incroyable sécurité du cinquième corps à Beaumont, si ce n'est son incurie, et l'oubli de toutes les règles militaires. Presque tous les officiers supérieurs avaient couché dans le bourg, et se disposaient à y déjeuner, sans avoir paru dans leurs campements. Un nombre considérable de sol-

dats circulaient librement de Beaumont à Létanne, beaucoup même étaient allés jusqu'à Pouilly, à une heure de là, quêter du pain et des vivres. On menait les chevaux d'artillerie à l'abreuvoir tous ensemble, ou à peu près. Aucune pièce n'était attelée, aucune même en position dans la division Goze ; canons et fourgons, je l'ai dit, étaient comme ensevelis dans un pli de terrain.

Cependant des bruits vagues, mais constants, annonçaient l'approche de l'ennemi ; et plus l'heure avançait, plus ils prenaient de consistance.

Vers onze heures et demie, Aimée Burdo, née à la Tuilerie, et mariée récemment à un jeune homme aujourd'hui garde mobile, pleurait, assise sur le seuil de sa maison. Un cultivateur nommé Jurion, qui fut fermier à Petite-Forêt, et par conséquent voisin des gens de la Tuilerie, vint à passer, et voyant ses larmes, lui dit, en langage du pays : Qu'est-ce qu'il te faut donc, Aimée, pour pleurer comme tu fais? — Je peux bien pleurer, dit-elle. Les Prussiens sont chez nous (à la Tuilerie). — Qui est-ce qui te l'a dit? — C'est ma sœur Constance, qui vient d'accourir pour nous annoncer cette nouvelle-là.

Jurion fit quelques pas, et rencontra un général. — Mon général, les Prussiens sont à la Tui-

lerie, à deux petits kilomètres d'ici. — Vous en avez menti, répliqua le général. Et ce fut toute son enquête.

Voici, en effet, ce qui s'était passé à la Tuilerie. Un soldat, se disant sentinelle ou vedette, était venu s'y installer dans la matinée. La mère Burdo l'avait bien accueilli; mais comme elle est aussi fine que franche, elle avait conçu certains soupçons sur la valeur de sa vedette. — Si tu es vedette, lui dit-elle à la fin, d'où vient qu'on ne te relève pas, depuis le matin que tu es ici? — C'est que je suis volontaire; répondit le troupier. — Ah! tu es volontaire; eh bien! écoute, faisons une convention, nous deux. Tout à l'heure je vais tremper la soupe; tu en auras ta part. Mais si tu vois les Prussiens, tu me feras signe; car il me faut aller mettre les pains au four. Quel signe me feras-tu? — Je tirerai un coup de fusil.

C'est que la mère Burdo était inquiète; depuis quelque temps, il lui semblait entendre un bruit étrange dans la forêt; les oreilles lui tintaient; et elle était loin d'être tranquille pour sa maison, ses enfants, et « ces pauves malheureux-là qui ne songeaient à rien, » disait-elle, en parlant des soldats. Quand elle eut mis les pains au four, elle revint à sa prétendue vedette, qui n'avait pas encore tiré

son coup de fusil. Tout à coup, elle aperçut comme des masses noires qui se mouvaient au travers du feuillage de la forêt. — Malheureux, dit-elle au soldat, tu ne les vois donc pas? Mais ils vont venir te prendre tes culottes ! — Le soldat lui répondit par un sourire faux et niais ; il s'avança, sur l'indication de la Tuilière, sous le hangar, où se trouve aussi le four à tuiles ; il constata la vérité du dire de la maman Burdo, et ne tira pas son coup de fusil. Son plan était fait. Il s'abrita sous le hangar, s'y cacha pendant la bataille, laissa passer l'ennemi, rentra dans la maison, vint prendre les habits civils du jeune Burdo, alla dans le bois s'en revêtir, et se déroba. C'est ce qu'attestèrent les diverses parties de son uniforme, y compris son chassepot, que l'on retrouva dans le *boschet* (bosquet) de la Tuilerie, à quelques pas du hangar. Mais laissons ce misérable, qui aurait pu sauver l'armée, et peut-être la France, et attachons-nous aux pas de la mère Burdo, qui a pris sa course vers Beaumont.

Le long du chemin (le chemin de Belval à Beaumont), elle s'adressait aux soldats campés des deux côtés, et qu'elle voyait les uns faire la *popotte*, les autres nettoyer leurs fusils. Elle leur annonçait l'arrivée des Prussiens, leur jetant des paroles

vives sans s'arrêter, et sans perdre un pas. Plusieurs lui répondaient par des plaisanteries. — Que ne les attendiez-vous comme moi, bonne mère? Voyez; je les attends, en faisant la soupe. — Oui, pauvre malheureux, fais ta soupe, et dépêche-toi (hâte-toi) ; ces autres-là vont venir la souffler (souffler dessus).

Son fils Jean-Baptiste, qui la précédait de quelques minutes, s'était présenté chez M***, qui l'avait introduit près d'un général logé chez lui. — Mon général, les Prussiens sont dans la forêt, à deux kilomètres d'ici; nous les avons vus, et je suis venu vous le dire. — Mon cher ami, vous devez vous tromper ; ce sont quelques hulans que vous aurez vus. — Pardon, mon général, il y en a beaucoup, beaucoup : c'est une armée.

Il se fit une pause. Le général demanda ensuite négligemment : Combien y a-t-il de kilomètres d'ici à Mouzon? — Jean-Baptiste Burdo raconte qu'il feignit de ne point entendre la question, et se dit à lui-même : Je devine ce que tu veux faire; tu ne sauras pas cela de moi. Environ deux heures après, il retrouvait ce même général, qui ne parut point sur le champ de bataille, dans le chemin de Villemontry, où couraient vers Mou-

zon la masse des premiers fuyards. Le général, qui fuyait lui-même, criait aux soldats : Tas de lâches !

Jean Baptiste Burdo raconte qu'il était indigné, et que, à la place des soldats, il eût bien su que répondre à ce général.

Tandis que nous déjeûnions au presbytère, le chirurgien-major La Chronique avec deux ou trois de ses médecins militaires, mêlés fraternellement à deux ou trois chirurgiens de la Croix-Rouge, deux aumôniers, le sous-intendant Demange, et moi, on vint nous dire que plusieurs habitants de Sommauthe accouraient, disant qu'on pillait leur village. C'étaient les piqueurs du chasseur d'hommes Guillaume de Prusse. Il allait entrer dans Sommauthe pour jouir du spectacle de la bataille, du haut de cette montagne, d'où l'on voit se dérouler un des plus magnifiques panoramas de l'Argonne.

Quelques minutes après, la porte de la salle à manger s'ouvrit avec bruit ; une personne entra brusquement, et sans salut ni compliment, s'adressant à la compagnie qu'elle supposait composée d'officiers, nous jeta ces paroles : « Messieurs ! les Prussiens sont sur vous ! » C'était la fondatrice du petit hospice apostolique

de Beauséjour, modeste maison neuve située à cinq minutes de la Tuilerie, à droite, sur le même plan. Un court silence lui répondit. Je le rompis pour lui dire : Madame, allez chez Monsieur le Maire, où déjeunent le général en chef et son État-Major ; faites ce que vous venez de faire ici ; entrez sans vous faire annoncer ; ouvrez la porte de la salle à manger sans cérémonie, répétez les mêmes paroles, avec le même accent, et criez-leur : Messieurs ! les Prussiens sont sur vous. — Elle sortit, vola chez le Maire, où elle fut empêchée d'entrer par trois factionnaires. Cette dame, très-douce de caractère, s'élança vers une fenêtre, et donna dessus un fort coup de poing. Le bruit attira l'attention; on la laissa entrer dans le corridor, elle ouvrit la porte de la salle à manger; immédiatement un aide de camp la prit par le bras et la fit reculer. Mais le général de Failly dit : Laissez-la parler. Il lui demanda où elle habitait, prit une carte de la mairie, lui dit d'indiquer l'endroit où elle disait avoir vu les Prussiens ; elle le fit, salua et sortit.

Un quart d'heure après, un coup de canon retentissait, tiré à quatre cents mètres de nos premiers campements, et révélait la présence d'une armée de plus de cent mille hommes ! Les

Prussiens étaient sortis de la forêt, avaient déployé les ailes de leur armée vers Létanne et la Meuse d'une part, la Thibaudine de l'autre, avaient traversé la vallée avec leur centre, et étaient venus prendre position sur les collines, sans avoir été vus ! Il fallut ce coup de canon, tiré à cette distance, pour convaincre le général en chef et son État-Major, les généraux, les colonels, les commandants et les autres officiers qui déjeûnaient en ville, et dont plusieurs demandaient une crême au dessert, disant qu'ils n'en avaient pas eu depuis bien quatre jours. Encore ne furent-ils pas tous convaincus. Le nommé Jean Potron, ancien cultivateur, homme respectable, logeait un chef de bataillon et son adjudant ; il avait éprouvé quelque peine de les voir garder la chambre jusqu'à midi. Lorsqu'il entendit le coup de canon, il s'approcha du commandant, et avec une familiarité respectueuse, lui frappa sur l'épaule, en lui disant d'une voix triste, où perçait une sorte de reproche : Ah ! mon ami ! — Ce n'est rien, répondit le commandant. Ce sont probablement nos artilleurs qui s'exercent.

Toutefois, à l'État-Major, on dut être facile à convaincre. On m'a assuré ce qui suit. Deux ou trois minutes avant la détonation, un messager, qu'on

suppose avoir été un officier, en habits civils, était entré chez le Maire, et un instant après, on pouvait entendre les officiers supérieurs s'écrier dans la salle où ils étaient réunis : « Surpris ! — Que va-t-on dire de nous ? — Nous sommes perdus d'honneur ! — Bah ! si l'on nous pend, on en pendra bien d'autres ! »

Il était midi vingt minutes.

Il me faut renoncer à vous décrire l'effet produit par le premier coup de canon, le court silence, puis l'immense clameur qui le suivit, et le désordre, et le pêle-mêle effroyable de cris, de chevaux, de caissons, d'attelages de toutes sortes, qui s'agitaient, se croisaient, se heurtaient, se confondaient sur la grande place, cherchant à se frayer un passage, soit par la rue de la porte de Mouzon, soit vers Létanne.

Ajoutez la détresse de toute une population, hommes, femmes, enfants, vieillards même, qui cherchent leur salut dans la fuite sans savoir où se diriger. Il y en eut qui coururent au milieu des soldats sur le chemin de Mouzon, d'autres à travers champs. Le plus grand nombre s'enfuit du côté de Létanne. Ceux-là se trouvèrent mêlés à une foule de soldats, qui, surpris dans le bourg ou sur le chemin même, s'enfuyaient au premier

coup de canon, un bon nombre avec leurs armes. Ce spectacle, si contraire à l'idée que l'on se fait en France du courage militaire, navrait mes paroissiens, et il y eut quelqu'un qui leur dit : Malheureux, si vous ne voulez pas vous battre, donnez-nous vos fusils, nous irons nous battre à votre place ! Des vieillards firent plus d'une lieue en courant, et trempés de sueur, haletant de fatigue, arrêtés par la Meuse vis-à-vis la ferme de Saint-Remi, se jetèrent à l'eau tout habillés pour traverser le fleuve ; ils en avaient jusqu'à la ceinture. Il y en eut qui firent cinq lieues et se trouvèrent le soir entre Villers-sous-Mouzon et Remilly, au milieu de cette partie de l'armée française, pourchassée depuis La Besace et Raucourt, par l'aile gauche des Prussiens vainqueurs. Ils avaient fui le théâtre du combat, et ils s'y retrouvaient après une marche de cinq heures !

L'instinct de conservation n'était pas le seul mobile qui poussait un si grand nombre de mes paroissiens à fuir leurs demeures. Quelques officiers et soldats leur avaient dit : On va se battre dans Beaumont : le village sera brûlé : sauvez-vous !

Ceux-là pronostiquaient mal. L'infanterie de marine n'était pas là : c'est à Bazeilles que leur prédiction devait se réaliser.

Cependant, à la première détonation, me levant de table, je m'étais écrié : Honte sur nous, l'ennemi sait à qui il a affaire ; il nous surprend misérablement, et nous attaque à l'heure du déjeuner ! — Presque au même instant, les coups de canon se succédaient, la fusillade retentissait, et l'on frappait à coups redoublés à la porte du presbytère ouvrant sur la rue des Morts, qui est la route de Mouzon. C'était une troupe affolée de femmes et d'enfants, qui venaient d'instinct se réfugier chez leur Pasteur. — Entrez, leur dis-je, allez à la cave, ma sœur va vous conduire ; vous serez là en sûreté ; priez Dieu pour la France, et soyez sans crainte pour votre vie, j'en réponds. En disant : *J'en réponds*, j'avais la conviction qu'il en serait ainsi, et que l'armée française ne songerait pas à tenir dans Beaumont.

J'étais resté sur le seuil de la porte, contemplant le tohubohu que j'ai décrit en trois mots tout à l'heure, lorsque mes regards rencontrèrent le visage de l'adjudant-major Chabot, mon hôte de la veille et du matin, à cheval en face de moi, près de l'hôtel du Commerce. Il m'adressa la parole : « Monsieur le curé, » me dit-il, avec cette grâce et ce sourire des anciens braves qui savaient mépriser la mort en guerre : « Monsieur

le curé, vous aviez raison. Nous y sommes. — Mais, mon capitaine, lui repartis-je aussitôt, tout n'est pas perdu ! Il y a à cinq cents mètres d'ici une excellente position pour votre artillerie. Postez-y vos canons, et vous répondrez à tous leurs feux : je connais le pays. — Dites cela à mon général d'artillerie. — Je ne le connais pas. — Le voici, fit-il en me le montrant de son épée. Puis faisant avancer son cheval : — Mon général, Monsieur le curé a un renseignement à donner. Le général se tourna en face de moi, et je lui répétai ce que j'avais dit au capitaine : Très-bonne position pour l'artillerie, à cinq cents mètres d'ici. — Où ? où ? fit le général. — J'abaissai le bras, indiquant le sol de la rue, je le relevai à droite vers la porte de Mouzon, en disant : Cinq cents mètres, à gauche, lieu dit Moulin à vent. Le général s'inclina : — Je vous remercie, Monsieur le curé, je vais prendre les ordres de mon général en chef. » Puis il tourna bride, et s'en alla au pas de son cheval, vers la place.

Ce flegme m'indigna. Le canon des Prussiens avait tonné plus de trente fois, et voilà un général d'artillerie qui va prendre tranquillement les ordres de son général en chef. Il pouvait avoir raison, et il était en règle ; mais il me semblait,

dans le moment, que puisque le feu était à la maison, le plus pressé était de l'éteindre, et non d'aller chercher des ordres. Je refermai ma porte, et j'exhalai, en des termes que j'ai oubliés, mes sentiments sur la situation présente de la France, ses causes, ses effets trop cruels et trop visibles. J'avais du tout une intuition très-vive, et il est fâcheux que la mémoire fasse parfois défaut à l'homme ; il est des moments où il voit si clair et sent si fortement, que dix lignes, qui photographieraient au vif cette évidence, vaudraient mieux que des volumes de considérations, et notamment que toutes les réflexions dont j'allonge ce récit. Il paraît que j'effrayais mes hôtes. Car ils me prirent les mains, me conjurant de me calmer. Je répondis que j'étais calme, et que l'indignation ne suppose pas toujours le trouble ni la colère irraisonnable, et j'accusai le siècle de 89 de ne plus savoir s'indigner, ni comprendre l'indignation...

Quel nom donnera-t-on à cette bataille, qui a commencé à Beaumont, et fini à Mouzon ? demandait-on quelques jours après à un prince allemand. — Non pas bataille de Mouzon, répondit-il, mais *surprense de Beaumont*.

# SIXIÈME LETTRE.

## LA BATAILLE.

MADAME,

Allons, il en est temps, sur le champ de bataille. C'est entre le hameau de Petite-Forêt et l'humble hospice apostolique dont nous avons vu la directrice venir avertir le général de Failly aux derniers moments, que furent placées les premières batteries prussiennes. Celle qui tira d'abord fut la batterie d'avant-garde, que commandait le capitaine Wermelskirsch ; elle tira seule pendant le premier quart d'heure. Alors quatre nouvelles batteries vinrent se placer auprès de la première, et vingt canons crachaient de cet endroit le fer et le cuivre sur les premiers campements

français, à moins de quatre cents mètres. Aujourd'hui encore, 25 novembre, vous pourriez, Madame, reconnaître la place de ces vingt canons. Les disques de carton qui recouvraient les obus, jonchent encore le sol, chacun en tête du canon qui les a vomis ; et les sillages des roues des affûts sont encore visibles. A douze cents mètres environ de là, sur la droite et sur le même plan, en avant de la Belle-Tour, vint s'établir un pareil nombre de batteries qui tiraient sur les mêmes campements. Groupez derrière et sur les flancs de ces batteries, l'infanterie et les chasseurs de deux corps prussiens, c'est-à-dire deux fois quarante mille hommes, moins la réserve, soit au moins cinquante mille hommes, et vous aurez le centre de l'armée prussienne. En effet, quatre corps d'armée ont donné à la bataille de Beaumont, le premier des Bavarois, le second et le douzième de Prusse, et le quatrième Saxon. C'est ce qu'affirme une épreuve de la dépêche du roi de Prusse à la reine Augusta, qu'apporta le courrier de Berlin du 1er septembre, et que j'ai eue entre les mains.

En face de ce centre solide et compact de l'armée allemande, et pour résister à son premier choc, il y avait la division Goze, formée

des brigades Saurin et Nicolas, avec les quatrième et dix-neuvième bataillons de chasseurs, et une artillerie qui ne put être mise en œuvre, sauf deux canons, vers la fin de cette première action. Les effectifs réels étaient tellement réduits que d'après le calcul exact fait par plusieurs officiers, nous avons eu de la peine à trouver là cinq mille hommes.

Ils sont à peine cinq mille hommes ! Aucun général n'est présent ; aucun membre de l'État-Major ; aucun ne viendra. Le général de Fontanges seul apparut un instant au début, mais pour enlever une partie des chasseurs à pied et le douzième chasseurs à cheval, à l'effet d'opérer une belle évolution dont j'aurai à parler. Je les vis moi-même aux premiers moments descendre en hâte au lieu dit la Folie, pour remonter vers la ferme de la Harnoterie, qui fut brûlée durant le combat.

Cinq mille hommes contre cinquante mille ! Sans généraux, sans artillerie, sans commandement, à peu près campés en colonnes, occupés à faire la cuisine ou à fourbir leurs armes au moment de l'attaque ! Et ils ont tenu une heure et demie devant le formidable centre de l'armée du Prince de Saxe !

Autant je suis fidèle à narrer nos fautes et à démasquer les vices et les erreurs qui en sont la cause, pour les faire abhorrer, autant je suis heureux, Madame, et vous le croyez sans peine, de constater les qualités qui nous restent, et de célébrer nos grandeurs, qui donnent la main à tant de misères. Nous sommes dans de meilleures conditions que cette armée d'ossements arides que ressuscita Isaïe dans sa vision, sur l'ordre et par le souffle de Dieu. Lors même que nous serions une agglomération de cadavres, nous devrions toujours espérer en Celui qui ramène des portes de la mort ; à plus forte raison devons-nous avoir confiance, puisque nous comptons encore des vivants parmi nos morts.

Oui, cela paraîtra incroyable, ces cinq mille, ces soldats de Gédéon tinrent une heure et demie, et à quatre cents mètres !

Le capitaine d'artillerie prussien Wermelskirsch est un des hommes les plus sincères que j'aie rencontrés dans ma vie ; il a de plus toutes les qualités d'esprit et de cœur qui mettent un homme à l'abri de l'erreur dans les choses qui sont de sa compétence.

Or, le capitaine Wermelskirsch m'a raconté ce que je vais dire. Je lui laisse la parole :

« Lorsque nous vîmes la sécurité et l'insouciance du camp français, nous étions chagrins d'être obligés de tirer sur eux sans les avertir. La proposition de le leur faire savoir fut même faite. Mais on observa que surprendre un ennemi est parfaitement conforme au droit de la guerre, et que c'est un avantage dont on doit profiter. Je commandai donc de tirer le premier coup. Il est difficile d'exprimer l'impression qu'il produisit sur le camp français, et les mouvements douloureux qui en résultèrent. Plein de chagrin à la vue de ce qui se faisait, et comme par instinct, pour secouer cette peine, je fis faire à mon cheval un demi-tour de gauche à droite, autour de ma batterie. C'est alors que je reçus un premier chassepot (sic) dans la jambe; mais je pouvais rester à mon commandement. Environ un quart d'heure après, lorsque les quatre autres batteries furent placées à côté de la mienne, mon cheval reçut un chassepot dans le poitrail, il m'emporta, et me lança à dix pas, ce qui me contusionna la jambe dont je souffre tant. Mais je me relevai et je pouvais encore rester à mon commandement. Après, je reçus un nouveau chassepot, et je pouvais garder encore mon commandement; mais j'ai reçu un troisième chassepot, et je tombai : on m'emporta et je ne sais pas ce qui s'est passé après.

« Capitaine, combien de temps tout cela a-t-il duré?

— Environ une heure.

— Et vos pièces ont-elles tiré bien tôt sur le camp posté au-delà du bourg?

— Mes pièces n'ont pas tiré un seul coup au-delà du bourg, tout le temps que j'ai gardé mon commandement, c'est-à-dire durant la première heure ; elles tiraient sur les Français qui étaient tout près de nous. »

Tel est le récit du capitaine Wermelskirsch, qui me le fit plusieurs fois, pendant les trois semaines qu'il passa au presbytère de Beaumont, converti en ambulance prussienne.

Au premier coup de canon, chacun de ceux qui ne lâchèrent pas pied sur le champ, sauta sur ses armes. Un pauvre enfant de Beaumont fut emporté par le second obus, au moment où il saisissait son fusil, et tomba sur le sol qui l'avait vu naître. Il était caporal au 11e de ligne. Sa famille désolée n'a pas eu la consolation de retrouver son corps, ni moi celle de le conduire au cimetière paroissial, où dorment les restes de ses aïeux. Mais le fils du bûcheron Gautier, dont le bisaïeul, qui était charpentier, fut mayeur de Beaumont avant 89, et jugeait des princes en cette qualité, le fils du

bûcheron paraîtra au Jugement de Dieu avec les rois et les empereurs sortis de leurs grands tombeaux, avec les ministres et les diplomates sortis de la poussière; et il témoignera sur la guerre, et son témoignage sera reçu. Il dira que sous le règne égalitaire de 89, ses parents s'attristaient déjà le jour de sa première communion à la pensée de l'horrible conscription; il dira leurs nombreuses nuits sans sommeil avant ce jour fatal; il dira leurs angoisses et les siennes, qu'il étourdissait en chantant d'une voix étranglée, lorsque ce jour eut lui; les gémissements de son père et les cris de sa pauvre mère, lorsque l'on annonça le retour des esclaves appelés conscrits, et que le ruban rouge décorait sa casquette. Il dira l'abomination des cabinets noirs, où les diplomates osent traiter en secret des destinées sanglantes des *masses* (c'est ainsi qu'ils appellent les peuples rachetés par le Christ, dans leur langage cynique, que la presse infâme consacre); il dira tout cela, et criera vengeance contre ces hommes sans entrailles qui se prétendent chefs de nations libres, et jouent des centaines de mille vies humaines, au nom d'une égalité ironique; comme si eux-mêmes n'étaient point hommes, mais plutôt des suppôts de Satan. Adieu, pauvre enfant, à

qui j'ai enseigné les immortels commandements de Dieu : — *Homicide point ne seras.* — *Bien d'autrui tu ne prendras.* — *Faux témoignage ne diras...*

Auprès de l'enfant du peuple, un homme du monde, son colonel, allait tomber aussi. En l'absence des généraux, le commandement de la division Goze revenait au colonel de Béhagle, du 11me de ligne. S'il le prit, ce fut pour peu de temps. Une balle lui traversa le foie. M. de Béhagle était commandeur de la légion d'honneur; il jouissait de cinquante mille livres de revenu. Il montra qu'il ne portait pas l'épaulette pour en faire parade, ni les armes pour de l'argent. S'il n'était pas présent au premier coup de canon, il y accourut ventre à terre, et au second, il était là. Il tomba, soldat chrétien, fidèle à ce qu'il estimait être son devoir. Au jour du jugement, il ne témoignera pas, comme le fils du paysan, sur la conscription, ni sur la guerre, questions auxquelles, soldat volontaire, il ne songea point pendant sa vie. Mais il montrera sa blessure, et il témoignera sur le devoir de ceux qui sont responsables de la vie de leurs soldats. Et son témoignage sera reçu.

Au reste, le commandement général n'était pas possible. Les cinq mille hommes tiraient comme

ils pouvaient ; les premiers, couchés d'abord ; tant pour échapper aux éclats d'obus et à la mire d'un ennemi dix fois plus nombreux, que pour laisser à ceux qui les suivaient la faculté de tirer ; puisque, comme je l'ai dit, ils étaient tous disposés en colonnes plutôt qu'en lignes. Pour tout commandement, on n'entendait que ces mots : En avant, mes amis, en avant! — A quatre cents mètres ! à cinq cents mètres ! — A trois cents mètres ! — En certains endroits, ils s'abritaient derrière de petits talus, d'où ils entretenaient un feu plus vif. Le 61e et le 68e étaient les plus rapprochés des batteries ennemies. Le 11e et le 46e qui étaient derrière eux, et plus près du bourg, avancèrent, et se déployèrent aussi en tirailleurs. Nous avons retrouvé des morts de ces deux régiments, à plus de cinq cents mètres en avant de leur campement. En cherchant récemment le corps d'un jeune homme, d'un enfant, qui portait encore sa tunique de Saint-Cyr, le fils du lieutenant-colonel du génie Potel, je trouvai un lieutenant du 61e qui a été frappé à mort sur le plan même des lignes prussiennes, et plutôt au-delà qu'en decà. Les Prussiens l'ont enterré côte à côte avec un des leurs. Le 46e et le 11e firent des merveilles, et sillonnèrent plus de quinze cents mètres sans reculer. On

retrouve leurs cartouches en plus de dix endroits, et leurs morts nombreux dans des fosses explorées.

Les deux colonels présents au combat furent tous deux blessés : M. de Béhagle, mortellement, M. Berthe, du 86e, grièvement. Le brave commandant de Lacvivier, du 46e, tomba, à la fin de cette première action, la mâchoire traversée de part en part. Quelques heures après, le lieutenant Palazzi, porté sur un brancard, le vit, assis à quelques mètres du Pont-des-Merlins.

Le Pont-des-Merlins ! c'était un glorieux souvenir pour nous, Madame !

« En 1636, c'est-à-dire au temps que Beaumont avoit encore ses quatre portes et ses murailles de dix pieds d'épaisseur, en 1636, le vendredi 18 juillet, jour de St Arnould, les Allemands, conduits par son Excellence le comte d'Hambourg, se présentèrent à Beaumont sur le point du jour avec pétards et eschelles; vindrent tête baissée à la Porte-au-Pont, avec haches et *merlins* pour rompre les bases, et pétards pour attacher aux portes. Mais ils ne purent pas longtemps séjourner en ce lieu, pour les balles qui les environnoient en gresle. Donc contraints d'abandonner la place et les autres instruments propres à foncer la porte,

..... » — c'est-à-dire leurs *merlins* ; d'où est venu le nom de *Pont-des-Merlins*, où fut blessé le commandant de Lacvivier.

En avant de la Belle-Tour et des batteries qui y furent dressées, la compagnie d'avant-postes du capitaine Lepape (17e de ligne), assaillie dès le commencement de l'action, fit feu vers la ferme, d'où avait débouché l'ennemi par le chemin de la Fontaine-au-Fresne ; et les balles tombaient sur le toit si serrées et si drues, que la fermière et son frère, réfugiés dans leurs greniers, se demandaient l'un à l'autre si le temps s'était mis à l'orage, et s'il grêlait.

Les tirailleurs du 46e et du 11e secondaient la riposte de ce côté.

Le feu du 61e, du 68e et du 86e était surtout dirigé vers le petit hospice de Beauséjour. C'est là que se trouvaient les cinq batteries qui tirèrent les premières, et dont l'une était à quelques mètres en avant du mur du jardin, rempli lui-même d'infanterie et d'officiers à cheval. Les fenêtres ouvertes de la maison laissaient voir aussi des fusiliers, et une vitre brisée dans le toit, par où l'on ne pouvait tirer, mais très-bien observer, prouve que la maison avait été choisie comme poste d'observation.

M. de Geyer d'Ort, lieutenant du 61e, blessé et soigné ensuite à Beaumont par la fondatrice du petit hospice, apprenant que la Maison-Blanche, comme il l'appelait, était sa demeure, lui disait : Il n'a pas tenu à nous que votre maison n'existât plus. Nous avons tiré sur la Maison-Blanche sans discontinuer pendant plus d'une demi-heure ; le jardin et la maison étaient remplis de Prussiens ; et leur artillerie était là. En effet, le mur du jardin porte encore les traces de plus de deux cents balles. Les premiers chevaux qui tombèrent demeurèrent dans le jardin jusqu'au troisième jour ; deux étaient gisants de chaque côté de la porte d'entrée, et l'on reconnaît encore aujourd'hui (25 novembre) les endroits où ils gisaient, parce que l'herbe y manque. Elle a été brûlée par ordre du docteur prussien qui occupait le petit hospice, transformé en ambulance pendant la bataille même.

La fusillade ne fut pas seule dirigée de ce côté. L'artillerie française, postée au-delà du bourg, derrière le Moulin à vent, envoya aussi ses projectiles vers la Maison-Blanche. Le sol est encore jonché de fragments d'obus français, à quelques mètres du jardin et de l'étable, et le mur même du jardin a été traversé par la moitié d'un obus qui avait

éclaté auparavant. Toutefois, la Maison-Blanche fut épargnée : Dieu ne permit pas que l'humble hospice apostolique fût détruit, ni même endommagé par le fer et le feu qui pleuvaient autour de lui.

Pour vous donner une idée de la vigueur avec laquelle les cinq mille se défendirent et résistèrent à ce premier choc de l'armée du Prince de Saxe, il vous suffira de savoir que le capitaine Wermelskirsch m'a dit avoir perdu, pendant le temps qu'il garda son commandement, c'est-à-dire pendant la première heure seulement, *vingt-quatre chevaux et vingt-six hommes de sa seule batterie*, et que les seules fermes de Pont-Gaudron et Beaulieu, de la Belle-Tour, de la Tuilerie, et la Maison-Blanche, situées toutes en arrière du champ de bataille, contenaient le soir près de onze cents blessés prussiens. Or on n'y porta que les premiers atteints; les autres furent transportés à Beaumont.

Les pertes des Prussiens, au dire du roi de Prusse dans sa dépêche, furent *modérées*, ou *moyennes*, à la bataille de Beaumont. Cela peut être vrai, eu égard au nombre de troupes engagées. Mais en elles-mêmes, elles furent grandes et importantes. Au presbytère seulement, transformé en ambulance, sur quatre-vingts Prussiens qu'on y

compta le soir, il y avait quatorze officiers, dont un général qui mourut la même nuit. Chez le Maire, il y avait un autre général, blessé au bras d'un éclat d'obus : M. le Curé de Létanne l'a vu et a causé avec lui. L'étage de la Mairie, très-vaste, était occupé par des officiers prussiens ; et il y en avait encore dans des maisons privées, entre autres un lieutenant du nom de Bismark, parent du ministre. Et la plupart des blessés de cette journée le furent dans la première attaque.

La petite troupe des Français, comme vous le devinez aisément, avait payé cher les pertes qu'elle avait fait subir à l'ennemi. Dans une seule salle de l'ambulance des Sœurs, qu'on appelait déjà la salle des officiers, il y en avait le soir vingt-sept. C'est là que je vis M. de Béhagle, et que je lui adressai quelques paroles, auxquelles il répondit difficilement, mais en brave et en chrétien. Le commandant Mathys était aussi chez les Sœurs, dans une autre pièce. Le commandant de Lacvivier gisait sur la paille, dans une grange ; le commandant Bonnet était à l'église, sur la paille aussi, et sur le marche-pied même de l'autel majeur.

Revenons et achevons en peu de mots le premier acte du drame de Beaumont. Il ne pouvait

durer plus longtemps. Il y avait cinq quarts d'heure que plus de quarante bouches à feu ne cessaient de tirer sur les cinq mille hommes, que la fusillade de quarante mille Prussiens les accablait en avançant tardivement et lentement, il est vrai ; mais ils allaient être enveloppés. Ce qui restait de la petite troupe dut se replier. Ici, la vérité m'oblige à mentionner un fait pénible. Un certain nombre, blessés et non blessés, furent faits prisonniers à Beauregard. Un de mes paroissiens vit avec un sentiment de douleur, des officiers français non blessés, après avoir déposé leur épée à terre, s'avancer tremblant devant les Prussiens qui les poursuivaient, et leur dire en tenant dans leurs mains leur porte-monnaie : c'est tout ce que j'ai....

Tous ceux qui furent pris à Beauregard n'agirent pourtant point ainsi. Au moment où l'on se repliait,un jeune lieutenant, M. de Séjourné, s'entendit appeler par son nom : c'était le capitaine Grammatica, blessé, qui le suppliait de l'aider à marcher, afin de ne pas tomber entre les mains de l'ennemi. Il s'approcha de son ami, l'aida à se relever avec son ordonnance ; tandis qu'il était occupé à lui rendre ce pieux service, il fut frappé lui-même d'une balle à la gorge, et après avoir

fait quelques pas, il tomba et fut aussi pris à Beauregard.

Le plus grand nombre de ceux qui échappèrent à la mitraille et à la fusillade du centre de l'armée allemande, eurent le courage et la présence d'esprit d'opérer une retraite en règle. « Je ne savais pas ce que c'était que de battre en retraite, me disait un de mes paroissiens ; mais je l'ai vu, et c'est très-beau. J'étais à la fenêtre de mon grenier, d'où je regardais la bataille. Les Français montaient par ici des Fourches, sur Gloriette. Les premiers tiraient sur les Prussiens, puis ils couraient en rechargeant leurs fusils derrière les autres ; ceux qui suivaient en faisaient autant, et ainsi de suite ; je les ai vus faire ce manége tout le long de la côte de Gloriette, et ensuite traverser la vallée pour gagner la couture de Mouzon, (située du côté de Mouzon). »

Il était plus de deux heures, lorsque les troupes prussiennes, sous lesquelles avait plié sanglant et trois fois décimé le petit corps français, descendirent les collines du haut desquelles elles avaient commencé l'attaque, et parurent en vue de Beaumont. Les noirs flots de cette armée déjà victorieuse inondaient et couvraient littéralement les mamelons du Haut-Enclos et de Gloriette. Fort

peu traversèrent le bourg, c'était prudence ; et la plupart passèrent des deux côtés pour monter au Nord de Beaumont. L'artillerie suivait à fond de train. Les batteries placées d'abord en avant de Belle-Tour, vinrent s'embosser quelques instants à gauche de Gloriette ; celles de la Maison-Blanche firent également une courte pause sur la hauteur de l'Aunoie, puis vinrent se placer sur la route du Chesne. L'artillerie saxonne, à l'aile droite, tonnait en même temps du haut des Gloriettes vers Létanne, secondée de la fusillade qui partait des garennes voisines, jusqu'à ce qu'elle descendit au galop des chevaux ces pentes rapides, pour se porter au Nord de Beaumont. Entretemps, les batteries des Bavarois à l'aile gauche, continuaient le feu engagé depuis longtemps déjà contre les chasseurs, l'infanterie et l'artillerie transportés dès le commencement de l'action à la Harnoterie par le général de Fontanges. Un peu au couchant, à la Thibaudine et au-delà, le reste de l'aile gauche tourmentait les équipages de l'armée française, escortés par le 89e et le 48e de ligne, qui se trouvèrent ainsi à la bataille, deux fois surpris.

Ce fut à cette heure que la bataille devint générale, et que cette terrible musique de près de deux cents canons hurlant dans une sorte de rage, avec

le lourd grincement des mitrailleuses pour basse et le pétillement de la fusillade pour octave aiguë, fit entendre toutes les notes de sa gamme infernale, épouvantant au loin les hommes, les animaux, et jusqu'aux oiseaux de l'air.

O Madame, encore une fois, de quels crimes épouvantables les peuples doivent s'être rendus coupables les uns contre les autres, pour avoir le droit de se donner de pareils concerts !

25 novembre 1870,

En la fête de sainte Catherine, noble et savante Vierge, qui reçut la mort sur la roue, sans songer à la donner.

# SEPTIÈME LETTRE.

## LA BATAILLE (*suite*).

MADAME,

On dit que, à Mouzon, l'État-Major général et les chefs de corps n'étaient point effrayés, étaient même peu émus, aussi bien que l'armée elle-même. Là, on gardait la même insouciance, la même insensibilité que l'État-Major et le corps de Failly avaient montrées à Beaumont durant la matinée. Certes, ils avaient entendu à Mouzon tous les coups de canon depuis le premier; le temps était calme, le soleil mat, et le vent du midi leur apportait chaque détonation des obusiers comme chaque éclat de la fusillade, réper-

cutés par les nombreux échos des vallées et des montagnes, dont les plus élevées dominent Mouzon et la Meuse. Cette insensibilité, qui engendra l'oubli des règles les plus élémentaires de la guerre comme les dictées les plus rudimentaires du sens commun, est en vérité plus effrayante que tout le reste ; et il n'est pas étonnant que ce jeune officier blessé, qui avait conservé ses souvenirs classiques, répétât souvent : *Quos vult perdere Jupiter dementat.*

Il n'avait pas fallu beaucoup de temps au général de Failly pour constater qu'il avait affaire à une armée considérable. Aussi sa première estafette, demandant du secours, entrait dans Mouzon sur un cheval blanchissant d'écume, dès une heure après-midi. Le premier général qu'elle rencontra, lui répondit négligemment : « Vous êtes assez de monde. »

« Chez nous, cassé infâme, » me disait le capitaine Wermelskirsch, que je cite ici textuellement, « chez nous, cassé infâme, le général ou le plus ancien officier qui, entendant le canon, ne part pas aussitôt ventre à terre avec tout son monde vers l'endroit où il se fait entendre. Au combat de Belval-Bois-des-Dames, j'étais au bivac le plus ancien officier, lorsque nous avons entendu le

canon, je commandai à l'instant à mes artilleurs de partir ventre à terre, et je partis moi-même ventre à terre, pour aller avertir mon général et demander ses ordres. »

Le capitaine ajouta que cette règle est écrite partout. En effet, il ne faut qu'un grain de bon sens pour comprendre qu'il n'en peut être autrement.

Tandis que cette réponse se faisait à Mouzon, à huit kilomètres de Beaumont, l'avant-garde du Prince Royal ou l'arrière-garde de Moltke, qui était à Verpel, à vingt kilomètres du champ de bataille, derrière Buzancy, entendait aussi le canon ; et immédiatement, m'a dit un témoin oculaire, toutes les troupes prussiennes et notamment l'artillerie, partirent comme un ouragan, en poussant des cris terribles. Cependant, il était difficile à ces corps de croire qu'ils arriveraient à temps pour prendre part au combat ce jour-là !

Il fallait moins d'une heure pour amener de Mouzon cinquante mille hommes sur le champ de bataille de Beaumont : quatre chemins y conduisaient : celui de Beaumont, au milieu, celui d'Yoncq, celui de Létanne, se bifurquant au-delà de Villemontry, vers la Sartelle et le haut du bois de Failly, et vers le mamelon de Sainte-Hélène.

Au moment donc où les Prussiens traversaient la vallée de Beaumont, cinquante mille hommes de l'armée de Mac-Mahon pouvaient apparaître sur les hauteurs, au nord de Beaumont.

Je puis et je dois ici le dire : il est impossible de choisir ou de trouver pour vaincre, ou échapper à une défaite, un lieu plus favorable que Beaumont-en-Argonne. Et si nous ne l'avions pas choisi, nous l'avions trouvé, et nous en étions les maîtres.

Vous vous êtes aisément rendu compte, Madame, des collines qui défendaient, au midi de Beaumont, les issues de la forêt.

Elles sont peu de chose, en comparaison de la nouvelle ligne de hauteurs qui bornent au Nord le territoire de ma paroisse. Celles-ci, en effet, sont beaucoup plus élevées.

A la lisière de la forêt, un mouvement rapide, avec un grand sacrifice d'hommes, aurait pu, à la rigueur, enlever les positions aux Français, si ceux-ci les avaient occupées. La vallée, étant très-étroite, prêtait à la fois ou à l'écrasement de l'ennemi, ou au succès sanglant d'une sorte d'assaut donné par lui. Mais les hauteurs qui couronnent Beaumont au nord sont quatre fois plus élevées, et l'on y monte par une pente de près de trois kilomètres. De plus, elles sont appuyées,

pour les trois quarts, sur des bois.

Tous les tacticiens qui étudieront dans l'avenir le champ de bataille de Beaumont, depuis la lisière de la forêt au midi, jusqu'à la couronne septentrionale des hauteurs que je viens d'indiquer, seront dans la stupéfaction. Et ils ne pourront que redire le chant divin d'Isaïe : *Sanctus*, *Sanctus*, *Sanctus Dominus Deus Sabaoth!* Infiniment saint, infiniment supérieur aux choses humaines, et maître du temps comme de l'éternité, est le Seigneur, le Dieu des armées et des batailles! — Paroles qui ne signifient pas, comme les niais modernes le croient, ou feignent de le croire, que Dieu veut ou encourage l'injuste effusion du sang, mais qu'il préside aux destinées des nations, même en guerre ; et qu'il donne ou abandonne la victoire à qui il lui plaît, selon les dispositions de sa justice ou de sa miséricorde.

La victoire des Prussiens à Beaumont n'a tenu qu'à un fil, et par conséquent le sort de l'Empereur à Sedan, le sort de l'armée de Mac-Mahon, et le sort même de la France. Ce fil, Madame, je vais vous le mettre dans la main.

A deux heures, les Prussiens, qui ont culbuté les premiers Français, la petite troupe de Gédéon, sur le penchant des collines de la Maison-Blanche, de

Petite-Forêt et de Belle-Tour, sont au fond de la vallée où se détache Beaumont, comme en relief, sur un monticule. L'artillerie française quitte alors, à regret, le monticule du Moulin-à-vent, superposé au monticule sur lequel est assis Beaumont. Cette artillerie recule en se déployant lentement, sans cesser son tir, qui devient, par l'adjonction des mitrailleuses, utiles en ce moment, vraiment redoutable à l'armée prussienne. L'infanterie précède l'artillerie dans ce mouvement de retraite offensive; et la situation est tellement bonne, que le centre de l'armée allemande, six fois plus nombreuse et munie d'une artillerie supérieure en nombre et en qualité, hésita et même plia un instant. Ce fait m'a été attesté par plusieurs personnes; et ce qui achève de le rendre probable, c'est cette circonstance, qu'il fallut près d'une heure et demie à l'armée allemande pour faire reculer alors de deux kilomètres l'armée française, déjà une première fois battue, et la contraindre à se rejeter au-delà des hauteurs de Failly, de la Sartelle, des Minières et de la Harnoterie, pour gagner Mouzon par Yoncq et Villemontry.

Quoi qu'il en soit, si seulement quarante mille hommes avec une dizaine de batteries, étaient venus occuper ces hauteurs vers deux heures et

demie, vous sentez que la face des choses eût immédiatement changé. La force numérique eût été moins inégale, et les avantages immenses de la position auraient fait le reste. L'armée prussienne, dont certains corps plièrent un instant devant les douze ou treize mille combattants du corps de Failly (la cavalerie n'a pas donné), eût été refoulée et culbutée dans la vallée. Dieu ne le voulait pas ; et pour atteindre sa fin, qui était, en laissant choir le second empire, d'humilier la nation française, pour l'amener à la conversion par l'humilité, première condition du repentir, il n'eut qu'à laisser faire, et à abandonner les chefs de l'armée française à l'esprit d'hésitation, à l'oubli des premiers principes de l'art militaire, qui sont les conséquences fatales de l'insensibilité et de la cécité intellectuelle et morale, fruit mûr, en 1870, des principes de 89.

Le mouvement dont je parle était si naturel, et d'une nécessité si évidemment élémentaire, que quelqu'un, à Mouzon, l'entrevit un instant, comme un malade atteint de la cataracte a, par moments, la perception, et un aveugle, la sensation de la lumière. Des hauteurs de Baybel, vers une heure, l'Empereur qui voyait la bataille, avait mandé Mac-Mahon, qui était monté avec une dizaine de

guides. Certains ordres furent donnés ; car on vit s'ébranler cavalerie, infanterie, artillerie, et l'on crut un instant que l'armée allait prendre la direction de Beaumont.

Mais ce mouvement avorta. Pour quelles causes? Je l'ignore. Les uns disent qu'il y eut contre-ordre, lorsqu'on eut traversé lentement et péniblement la ville, et que l'on vit paraître sur la hauteur de Villemontry, les bourgeois de Beaumont et les premiers fuyards du corps de Failly : ceux qui n'avaient pas combattu ; les autres, que le mouvement expira comme de lui-même, faute de commandement, d'énergie, de souffle ; semblable aux mouvements d'un malade affaibli par la phthisie, la phthisie du progrès ; ou à ceux d'un cheval fourbu : le cheval fourbu de 89.

Un seul régiment de cuirassiers passa la Meuse sous Mouzon, et alla jusqu'au mont de Breune, à deux kilomètres ; puis il revint pour y retourner plus tard, comme nous le verrons. Trois officiers supérieurs se trouvaient dans un salon de Mouzon ; l'un d'eux était au piano : il continuait à toucher tandis que la canonnade redoublait. Il ne cessa que sur la prière ferme, pour ne pas dire sur l'injonction de son hôtesse. La même personne dit : Pourquoi ne vous portez-vous pas sur le champ

de bataille? — Il répondit : Nous ne recevons pas d'ordres. — Comment aurait-il pu en recevoir, dans un salon, lors même qu'on en aurait donné?

Leur hôtesse, dame polie, mais énergique, insista plus d'une fois, dans l'après-midi, pour les déterminer à rejoindre au moins leur campement; ce fut en vain. A trois heures, perdant patience, et entendant la rumeur croître dans la ville, elle sortit, et s'avança jusqu'à vue de l'église. Là, elle vit un général à cheval, qui venait du champ de bataille. Elle agita son mouchoir pour attirer l'attention du général, et lui dit : Il y a chez moi des officiers supérieurs qui ne veulent pas sortir de ma maison. Ne devraient-ils pas être à leur poste? — Quel malheur ! répondit ce général. — Elle revint, et dit aux officiers : Si vous ne sortez à l'instant de chez moi, je vais ouvrir mes fenêtres, et je crierai de toutes mes forces : « Il y a des officiers supérieurs qui se cachent dans ma maison. » Ils sortirent; mais les jambes d'un d'entre eux fléchissaient sous lui; et il se cramponnait, en descendant, à la rampe de l'escalier.

C'en était fait. La bataille de Beaumont était perdue.

Un peu après trois heures, les Français du

corps de Failly étaient délogés des hauteurs de la Sartelle, des Minières, et de la Harnoterie qui flambait, après plus de deux heures de résistance sous le commandement du général de Fontanges, comme pour éclairer la victoire des Prussiens et la honte de leurs adversaires.

En ce moment, vers trois heures un quart, à Sommauthe, sur un des plus hauts sommets qui commencent de ce côté, la chaîne argonnaise, et d'où l'on domine une partie de la forêt d'Argonne, vaste mer de verdure, entrecoupée de promontoires, parsemée de vallons, de prairies et de champs fertiles, le Roi Guillaume avait tout vu, assis dans un fauteuil, ayant auprès de lui son fidèle Bismark et son État-Major particulier. Un signe fut fait; l'orchestre fit entendre une musique harmonieuse, pour flatter l'oreille du vainqueur, et étouffer peut-être les gémissements et les cris des mourants qui lui donnaient la victoire.

A la même heure, une autre musique se faisait entendre à quatre lieues de là; c'était un bal improvisé au bord de la Meuse, dans la prairie de Remilly, en face de Bazeilles, et donné par les soldats français aux femmes et aux filles des villages voisins que la curiosité avait amenées sur leur passage. Il cessa au moment où la canonnade se

rapprochait de la vallée de la Meuse, et où les éternels hulans, arrivant en éclaireurs, sur la montagne de Remilly, furent aperçus, immobiles et sévères, contemplant cette parade insensée.

Il me reste peu de chose à ajouter pour achever le récit de la bataille, bien qu'elle ait encore duré plus de quatre heures après l'abandon des hauteurs qui dominent Beaumont vers le Nord, puisqu'elle ne se termina qu'à la nuit.

L'aile gauche des Allemands, poursuivait comme je l'ai dit déjà, les bagages de l'armée française, les régiments leur servant d'escorte, et la queue de l'armée, qui se dirigeaient vers Mouzon par Yoncq ou Raucourt, et de là par Remilly ou Autrecourt. Cette aile gauche, en débouchant, à la Thibaudine, dès le commencement de l'action, avait surpris à deux cents mètres de cette ferme, un régiment que je crois être le 47e de ligne; les soldats se reposaient sur l'herbe d'un pré fermé de haies, lorsque les cavaliers bavarois accoururent sur eux. Il y eut cependant résistance, car entre deux et trois heures le combat durait encore dans le bois dit le Bochet d'Yoncq, à un quart d'heure de la Thibaudine. A la Harnoterie, l'infanterie française, qui avait l'artillerie ennemie en face à moins de trois cents mètres, et plus tard d'autres

canons à cinq cents mètres sur la Fosse-Toussaint ne lâcha pied qu'après trois heures. L'aile droite avait fait centre d'abord, et dirigé les feux de son artillerie et de son infanterie du haut des glorietes de Létanne sur les Français qui remontaient lentement vers les hauteurs de Failly et de la Sartelle, d'où plusieurs de leurs batteries tirèrent assez longtemps avant de se retirer par les bois sur Villemontry et Mouzon. Vingt-quatre pièces de l'aile gauche vinrent s'embosser, après trois heures, sur la colline de Sainte-Hélène, d'où elles tirèrent longtemps sur les avant-postes de l'armée de Mac-Mahon, postés de l'autre côté de la Meuse, les uns au bois récemment défriché de Senéval, en deçà de Moulins, les autres le long de la rivière dans les bois d'Alma. Une batterie prussienne alla même s'établir auprès des Trois-Fontaines de Villemontry, à moitié chemin de Létanne, sur la rivière, pour essayer de faire taire la fusillade et deux mitrailleuses des avant-postes du Bois d'Alma, qui firent beaucoup de mal aux Prussiens, au moment où ceux-ci poursuivaient les Français, en suivant le chemin de la Sartelle à Villemontry. Le reste du corps de Failly, qui avait concentré la plus forte partie de son artillerie, en dernier lieu, sur les hauteurs des

Minières, recula d'abord, sur la colline boisée du Faîté, où elle ne put prendre position, serrée de trop près par l'ennemi. Elle dut laisser là la plupart des douze canons qui furent pris à la bataille de Beaumont et continuant sa course, elle vint occuper le Mont-de-Breune, qui a une longueur d'environ deux kilomètres et dont la partie septentrionale vient mourir au faubourg de Mouzon. C'est là qu'eut lieu le dernier engagement sérieux de la journée, entre le corps de Failly ou ce qui en restait alors, et l'armée du Prince de Saxe. Les Prussiens trouvant bonne la position du Faîté, hauteur boisée qui domine le Mont-de-Breune, s'y établirent ; et la canonnade et la fusillade retentirent de nouveau des deux parts. Il se passa alors un fait qui mérite d'être cité. Le 5me régiment de cuirassiers, qui, vers une heure, avait seul de toute l'armée de Mac-Mahon traversé la Meuse en aval de Mouzon, avait poussé jusqu'au Mont-de-Breune et s'était ensuite rapproché de la ville, retourna alors au Mont-de-Breune, pour protéger l'infanterie et l'artillerie du corps de Failly. Pendant le combat, il reçut l'ordre de charger contre les Prussiens au Faîté. Cette charge parut aussi inutile que dangereuse au colonel, M. de Contenson. Il en fit l'observation, disant à

son général : Vous nous faites massacrer inutilement. L'ordre fut maintenu ; il obéit et chargea à la tête de son régiment, qui fut écharpé. Lors de la seconde charge, aussi inutile et aussi meurtrière que la première, estimant qu'il avait assez fait pour remplir le devoir de l'obéissance, il donna l'ordre de sonner la retraite ; au même instant, il fut blessé à la tête mortellement. Il avait rempli son devoir et sauvé une partie de ses soldats.

Au bout d'une heure, vers six heures du soir, le corps de Failly ou plutôt ce qui en restait, fut délogé de sa dernière position, et les Prussiens occupèrent le Mont-de-Breune, d'où ils dirigèrent leurs feux vers le moulin du Ponçay, Autrecourt et Villers, par où fuyait une partie des Français avec l'intention de passer la Meuse sur un pont volant dressé par le génie le matin dans un autre but. Il y eut là aussi de nombreux morts et blessés ; et l'on comptait plus de cent cinquante blessés aux ambulances d'Autrecourt et du Ponçay. Cependant au commencement de l'engagement du Mont-de-Breune, l'armée de Mac-Mahon avait tenté de sortir de la ville et d'aller enfin devant l'ennemi ; mais il était trop tard. Elle rencontra le gros des fuyards français qui accouraient

par tous les chemins, et les caissons et les équipages, ceux du moins qui échappèrent aux Prussiens. Il fut impossible aux troupes fraîches d'avancer : il y eut un tumulte indescriptible ; et c'est à grande peine que l'on put rentrer dans Mouzon. La circulation était tellement difficile sur le pont de la Meuse, entre le faubourg et la ville, qu'il y eut des pères de famille qui durent demeurer sur les trottoirs du pont une demi-heure durant, en tenant leurs petits enfants élevés au-dessus de leur tête. Des voitures du train, pressées de courir se mettre en sûreté de l'autre côté de la Meuse, et voyant le pont encombré tentèrent le passage de la rivière en aval, et y périrent corps et biens. L'expression de la dépêche du Roi de Prusse à la Reine : « Armée de Mac-Mahon refoulée au-delà de la Meuse, » est d'une exactitude parfaite. On se contenta, des hauteurs au-delà de Mouzon, de tirer le canon sur les Allemands. Peu s'en fallut que l'armée du Prince de Saxe n'entrât dans Mouzon le soir même. Il y eut une lutte sanglante dans le faubourg même de la ville. Les Prussiens s'en emparèrent, y logèrent le soir, et établirent leur corps de garde, pendant la nuit, dans une des maisons les plus rapprochées de la tête du pont. Les Français dressèrent en hâte deux barricades, aux

deux extrémités du pont. C'était pour assurer la fuite nocturne de l'armée de Mac-Mahon, pourtant à peu près intacte encore, sauf le corps de Failly! car je vous l'ai dit, Madame, Dieu nous abandonnait. Vous en avez eu deux preuves dans cette fatale journée du 30 août, deux preuves lamentables : la surprise incroyable du corps de Failly au début de l'affaire, et l'inaction plus incompréhensible encore de l'armée de Mac-Mahon pendant la bataille. Hé bien! ces deux marques de notre aveuglement vont pâlir devant la troisième.

Je vous ai décrit les hauteurs qui couronnent Beaumont au Nord. Celles qui couronnent de même Mouzon au Nord, au-delà de la Meuse, sont plus élevées encore, et presque inexpugnables, notamment celles qu'on appelle les Horgnes. C'est sur les Horgnes que Lafayette et ensuite Dumouriez avaient dressé leurs tentes en 92, avec moins de vingt mille hommes, pour défendre aux quatre-vingt-dix mille Prussiens du duc de Brunswick de tourner l'Argonne! L'armée de Mac-Mahon les occupe depuis Amblimont jusqu'à Moulins et même Vaux-lé-Mouzon. Elle va les abandonner, cette nuit même! Elle laissera derrière elle le pont de Mouzon sans le faire sauter, et encore le pont-volant de Villers-sous-Mouzon! comme pour évi-

ter aux Prussiens jusqu'à la peine d'en construire eux-mêmes. Et où se dirigera-t-elle? Sera-ce vers les hauteurs boisées de Malandry qu'elle touche déjà par celles de ses troupes campées au-dessus de Moulins et de Vaux, qui forment chaîne jusqu'à Montmédy où d'immenses provisions sont concentrées ; en passant par le mont St-Walfroy, qui seul vaut une forteresse? — Non. L'armée de Mac-Mahon va fuir les hauteurs sûres de Mouzon pour aller se blottir dans une souricière, Sedan, et courir au-devant de la troisième armée allemande, de l'armée du Prince Royal de Prusse qui accourt à marches forcées, couche lui-même à Senuc, à une heure de Grandpré vers l'Occident, le soir de la bataille de Beaumont, et arrivera à temps après-demain à Fresnois et Donchery, pour fermer le cercle. Enfin l'armée de Mac-Mahon, découragée par la culbute de Beaumont, fuyant déjà sans avoir combattu, se contentera d'occuper les alentours de Sedan, d'un côté seulement, du côté de la Belgique!

Mais je n'ai pas entrepris de vous décrire le récit du désastre de Sedan que vous connaissez comme tout le monde. Ma plume est lasse et mon cœur fatigué, je termine sans ajouter un mot.

26 novembre 1870.

# HUITIÈME LETTRE.

## APRÈS LA BATAILLE.

MADAME,

A la date de cette lettre, j'éprouve une grande répugnance à en justifier le titre, en vous racontant ce qui s'est passé après la bataille. La guerre a continué : mille faits pareils se sont produits; les journaux en ont été remplis depuis six semaines.

Autour de nous à quelques lieues, il s'est passé des incidents beaucoup plus tristes et plus intéressants que ceux dont j'ai été témoin et dans lesquels parfois j'ai été acteur.

Il me semble que je prends la plume pour

écrire une page inutile : de là, mes répugnances à l'entreprendre.

D'un autre côté, je sens qu'il ne conviendrait pas de m'abstenir : les Prussiens se sont ailleurs conduits plus durement qu'à Beaumont. La continuation de la guerre, et d'autres causes dont je ne me rends pas un compte exact, les ont précipités dans des excès qui font frémir : il est juste de les montrer aussi sous leur face la moins reprochable. Mon but n'en sera que mieux atteint, puisque j'ai à décrire la guerre dans un moment et dans un lieu où elle fut, en comparaison de ce qu'elle a été ailleurs, le moins hideuse.

Quand vous aurez lu ces détails, dans lesquels je ne chargerai ni ne voilerai le tableau, vous pourrez répéter avec plus de raison que jamais : Quelles causes évidemment justes, et quelle nécessité ne faut-il pas pour faire la guerre ? et quelle responsabilité immense incombe à ceux qui l'entreprennent sans causes suffisantes, ou qui la continuent sans une nécessité mille fois impérieuse ?

A quatre heures, lorsque la victoire était assurée, un bataillon du IV^e^ corps d'armée prussien rentrait à Beaumont. C'est alors que commença la guerre aux gens inoffensifs, aux vieillards, aux

femmes, aux enfants, à tous ceux que le Droit des Gens secondaire protège de ses prescriptions les plus claires et les mieux motivées. Un de vos compatriotes, Madame, qui peut-être ne partage pas entièrement nos convictions sur le Droit des Gens et de la guerre, parce que le temps nous a manqué pour nous en entretenir ensemble assez à loisir, un de vos compatriotes, M. Bullock, qui s'est dévoué, avec une abnégation admirable, au soulagement de ceux qui, sans combattre, deviennent les victimes de la guerre, appelait cela la « Guerre aux paysans. »

A partir de cette heure mémorable et à jamais douloureuse pour la France, de cette heure qui décida du sort de mon pays en mil huit cent soixante-dix, à partir de quatre heures du soir, le mardi 30 août, jusqu'au vendredi suivant 2 septembre, c'est-à-dire durant quatre jours, les vieillards impuissants, les femmes inoffensives à la guerre, et les enfants à la mamelle, furent littéralement sans pain, et à peu près privés de toute nourriture. Je vis durant ces tristes journées se vérifier à la lettre les paroles de la sainte Écriture : *Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis.* Les petits enfants criaient en demandant du pain, il n'y avait personne pour leur en

donner ; l'eau même leur manquait ! Les Prussiens écrivirent sur tous les puits et sur toutes les portes où il y avait des puits : *Accès interdit.* Cette inscription peut encore se lire en plusieurs endroits. Si l'on peut dire d'une écriture qu'elle n'était point une lettre morte, c'est de celle-là : non-seulement la sentence était écrite, mais des sentinelles vigilantes, et raides comme la discipline prussienne, la faisaient efficacement respecter, vous n'en doutez pas.

Quatre jours de jeûne absolu sont durs par eux-mêmes. Mais ce n'est rien, Madame, ou c'est bien peu de chose, en comparaison de cette pensée qui accablait tous les jeûneurs, gens de la campagne, témoins de la guerre et de la bataille sanglante pour la première fois (que n'est-ce la dernière !) ; en comparaison de cette pensée, de cette perspective, qu'une telle situation pouvait durer : car pour eux, elle n'avait pas d'issue ; et beaucoup d'entre eux vécurent quatre jours et quatre nuits avec l'idée qu'ils allaient mourir de faim. En même temps, vous le voyez, ils ne sont plus rien chez eux ; l'ennemi est maître absolu de leurs habitations, de leur foyer, de leur lit, de leur jardin, comme de leur blé, de leur farine, de leurs fours ; il est maître absolu de

tout, puisqu'il a confisqué jusqu'à l'eau elle-même.

L'hospitalité antique offrait l'eau et le sel à l'étranger voyageur. La guerre renverse ironiquement cette règle de l'hospitalité : l'étranger ennemi enlève à son hôte inoffensif, qu'il fait profession de respecter, le sel et l'eau même.

Je l'ai vu, Madame, et de mes yeux vu, et des milliers de Français et d'Allemands l'ont vu comme moi, à Beaumont-en-Argonne, le 30 et le 31 août, le 1er et le 2 septembre. Les blessés Français qui remplissaient l'église demandaient avec des cris et des accents qui fendaient le cœur : de l'eau ! de l'eau ! Et personne ne leur en donnait, ni ne pouvait leur en donner.

Les Docteurs de la 4e ambulance, et les médecins militaires français, pourvus de certains comestibles et conserves qu'on ne pouvait leur enlever à cause de la Croix-Rouge, manquèrent de pain pendant trois jours, comme le reste de la population manquait de tout. Ils furent réduits à mettre dans leur bouillon d'*extractum carnis Liebig*, les croûtes que les enfants de l'asile avaient laissées de leur goûter pendant l'été précédent, et que les sœurs économes avaient mises en réserve pour les détremper dans l'eau et les don-

ner à leurs volailles pendant l'hiver. Ils concassaient ces croûtes informes et desséchées, tout heureux d'avoir de ce pain. Ce fut le troisième jour seulement qu'ils députèrent un des leurs, protégé par le brassard, avec un mulet et une voiture protégée de même, à plusieurs lieues de là, où ils trouvèrent quelqu'un qui consentit à leur cuire du pain. Encore, y mettaient-ils quelque mystère, par crainte d'être dépossédés.

Ce fut une des heures les plus douces de ma vie, que celle où je fus exaucé dans la prière que j'adressai à l'un de ces Docteurs, économe de l'ambulance, de me vendre 80 livres de pain, pour les distribuer dans ma paroisse, et donner à ces chrétiens désespérés, sinon de quoi se rassasier, du moins le bonheur de revoir du pain, du pain qui leur était destiné, et l'espérance de ne point mourir de faim.

Béni soit à jamais ce bon jeune homme, dont j'ai oublié le nom, mais dont les traits ne s'effaceront pas de mon souvenir. Béni soit-il, parce qu'il avait du cœur, et que souvent le cœur aide à la raison. Les réglements de son ambulance ne lui permettaient que de venir en aide aux blessés, et lui interdisaient de disposer des secours de la société internationale pour les *civils*; il comprit

avec moi que la lettre tue, et je l'en loue ici grandement ; car nous vivons, Madame, dans un siècle judaïque jusqu'à la moëlle des os.

Cependant les Prussiens mangeaient du pain et de la viande, et toutes sortes de victuailles ; et ils buvaient toutes nos boissons. Je l'ai dit, ils occupaient tous nos fours, comme tous les puits et toutes les caves ; ils avaient commencé à tout piller le soir de la bataille. Pour eux, il y avait abondance, tandis que pour les personnes inoffensives que protége le Droit des Gens, il y avait une disette absolue, et qui semblait par cela même, devoir durer indéfiniment. *La farine aux hommes, et le blé aux chevaux*, voilà ce que nous avons tous vu chez les Prussiens, durant trois jours ; tandis que nous mourions de faim, et que tous nos animaux erraient, dépossédés de leurs étables. Et cette famine se prolongea, pour beaucoup, longtemps encore. Il y eut des ménages qui furent quatorze jours sans manger de pain.

C'était, dira-t-on, pour leurs blessés qu'ils avaient confisqué l'eau, et pour eux-mêmes qu'ils accaparaient le reste. J'ai prévu l'objection et je n'ai pas besoin d'y répondre. Je raconte ici la guerre, je constate ce qu'elle est, et ce qu'elle fait. Cela suffit.

Mais revenons à l'entrée des Prussiens, ou plutôt à la prise de possession de Beaumont par les Prussiens vainqueurs.

Vous vous rappelez, Madame, qu'une troupe de femmes et d'enfants s'étaient réfugiés chez moi au premier coup de canon. Je sais les désordres et les crimes que la guerre a plus d'une fois entraînés après elle, et j'ignorais ce qui nous adviendrait de celle-ci, lorsque je vis défiler sur la Grande Place, marchant dans un ordre parfait, fort propres, comme s'ils allaient passer une revue, les premiers Prussiens qui revinrent du champ de bataille. Le soin des femmes et des enfants réfugiés chez moi fut le premier qui dut m'occuper. Tandis que j'examinais les vainqueurs à travers une fenêtre de l'étage, un d'entre eux secoua fortement la grille qui mûre la petite cour placée en avant du presbytère, et un autre lança une pierre dans les fenêtres. Je compris que le moment était venu pour le pasteur de songer à son troupeau. J'ouvris ma porte, et m'adressant aux soldats rangés le long de la grille, je leur dis d'un ton sérieux et accentué : « Haüpmann ! » A l'instant deux d'entre eux s'empressèrent, et une minute après, le sabre à la main, un capitaine s'avançait, ralentissant le pas sans s'arrêter. Je lui dis : « Capitaine, je

« demande si ma maison sera respectée. » Je fis une pause durant laquelle il ne me répondit pas, et j'ajoutai : « Des femmes et des enfants se sont « réfugiés dans ma maison pendant la bataille, « je demande qu'ils soient respectés. »—« Soyez « tranquille, Monsieur le Pasteur, me répondit-il, « nous ne faisons pas de mal aux femmes ni « aux enfants. Nous ne sommes pas des turcos. » —(Hélas ! sa réponse ne s'est pas vérifiée partout.)

Il accompagna les derniers mots d'un sourire que je ne trouvai point orgueilleux, mais plutôt poli.

Je fis, Madame, en recevant cette réponse, mon premier acte intérieur d'humilité en présence de l'ennemi, et je demandai pardon à Dieu qui nous châtie ; et je compris le châtiment.

Au même instant, j'entendis frapper à coups redoublés à la porte de mon voisin, qui est maréchal-ferrant. C'était un cavalier. Craignant un premier acte de violence, je sortis par l'autre porte du presbytère, traversant les rangs des soldats prussiens qui revenaient toujours du champ de bataille et passaient devant ma maison, je criai à mon paroissien qui s'était caché, de sortir de sa cachette, et de venir sans crainte, qu'on l'appelait pour ferrer des chevaux. Il vint et fit sa besogne.

En rentrant chez moi, je demeurai sur le seuil de ma porte, regardant défiler les vainqueurs. Tout à coup, un officier se retourna vers moi en marchant, et me dit d'un ton et avec un visage plus que courroucé : « Va-t-en toi ! » Comme je ne m'empressais pas sans doute assez vite à son gré, d'obtempérer à sa parole, il répéta en accentuant davantage encore : « Va-t-en toi ! » Je crus voir le visage de Luther lui-même ; et je me retirai en faisant un second acte d'humilité, et en songeant aux langages assez différents que m'avaient tenus les deux officiers prussiens, qui m'avaient les premiers parlé. Je retournai à l'autre porte, auprès des soldats de l'autre capitaine. Ils me demandèrent à boire. Quelques minutes après, paraissait sur son cheval le colonel Von Thiele, chef d'État-Major du Prince Royal de Saxe, qui me fit demander un verre de vin blanc, ajoutant qu'il n'avait pas l'habitude de boire du vin rouge. Il en prit un seul verre, et me fit remercier. Puis arrivèrent un intendant et un chef d'ambulance, qui me demandèrent très-poliment si je consentais à donner une partie de ma maison pour servir d'ambulance. Vous devinez ma réponse. Ils ne voulaient d'abord pour les blessés que l'étage de ma maison ; je leur dis : « Prenez tout, Messieurs, je me contente-

rai joyeusement de deux pièces : une pour ma mère âgée et ma sœur, l'autre pour moi ; celle-ci sera la cure. En même temps, ils me dirent de faire faire et de hisser le drapeau trop connu hélas ! de la Croix-Rouge ; et l'un d'eux écrivit sur les portes du presbytère : *Hospital des IV armée-corps.*

La triste procession commença. On joncha de paille, ou plutôt de gerbes de blé déliées, les salles et le grenier du presbytère, sauf trois pièces réservées aux officiers, où mes lits furent dressés ; et je vis successivement entrer sanglantes, gémissantes, quatre-vingts malheureuses victimes de la guerre, dans ma seule maison. C'étaient des Allemands. J'aidais à les étendre dans la plus grande des salles, lorsque tout à coup j'entendis plus vite encore que je ne le vis, un Français mêlé aux Prussiens, qui me criait d'une voix émue et avec un accent que je n'oublierai jamais : « Frère, oh ! Frère ! » Et il me tendait les bras. Ses bras étaient libres, ses jambes labourées par des éclats d'obus le faisaient souffrir horriblement. Son visage enflammé, ses yeux brillants du feu de la fièvre s'étaient animés comme d'un éclair de joie en me voyant. C'était un jeune soldat ; depuis trois heures qu'il était blessé, il n'avait vu que des

visages ennemis. En me voyant, il se trouvait heureux, m'appelait son frère, et me tendait les bras. Je lui ouvris les miens, je versai quelques larmes sur lui, en l'étreignant doucement, et l'appelai : Frère, à mon tour. Un instant après, il faisait le signe de la croix, et j'entendais sa confession.

Au même instant, on m'apportait un billet écrit au crayon, et taché de sang. « Le sang descend dans l'estomac. Venez, il est temps. » J'accompagnai le porteur du billet, qui me conduisit dans une grange où gisaient sur l'aire recouverte de paille quarante blessés, auprès d'un homme de haute stature, et dans toute la vigueur de l'âge et de la force. Il avait la mâchoire pendante, traversée de part en part, le visage gonflé et violet, les yeux injectés de sang, mais pleins de calme et respirant l'intelligence. Lorsque je l'eus confessé par signes, il me serra la main, et je baisai cette face si noblement et si cruellement mutilée. Il m'écrivit alors ses derniers désirs, tira de son portefeuille les portraits photographiés de son épouse et de sa fille, et écrivit : *pour vous*, en souvenir du service que vous venez de me rendre. Puis il me remit une lettre qu'il avait écrite à sa femme avant la bataille, et sur l'adresse de laquelle il ajouta au crayon : *lui* ; et en même temps une goutte de son sang tombait sur l'enveloppe....

C'était le commandant de Lacvivier. Il vécut quelques jours, et put se servir de ses jambes. Je le fis conduire à Bertrix, dans les Ardennes, chez un chrétien de mes amis, qui environna ses dernières heures des soins les plus tendres. C'est là qu'il mourut ; et notre sœur la Belgique entoura d'honneurs sa sépulture.

Je pourrais, Madame, remplir un livre de ces sortes de scènes, et les aumôniers en écriraient plus que moi encore. Je me borne à celles-ci ; elles suffisent d'ailleurs pour aider votre imagination à se représenter les suites d'une bataille. J'ajouterai seulement quelques lignes pour vous peindre à grands traits ce spectacle vraiment horrible.

L'église avait été transformée en ambulance : on en ôta, ou plutôt on en arracha les bancs, que les Prussiens brûlèrent le soir à leurs feux de bivac, sur la Grande-Place. Les fenêtres furent brisées pour donner de l'air aux pauvres blessés, couchés au nombre de cinq cents sur les dalles recouvertes de paille, et bientôt, *toutes*, imprégnées de sang humain. Dans les trois premiers jours, ils demandaient de l'eau à grands cris ; et au bout de quatorze jours, ceux qui restaient étaient encore sur les mêmes dalles, et sur la même paille, et plusieurs dans les mêmes habits !

A la halle, aussi sur la paille et la pierre, trois cents blessés, mi-partie français et allemands. On les sépara dès le lendemain. A l'étage de la mairie environ cinquante autres, tous prussiens. A l'ambulance des sœurs, trois cents français ; à l'école des garçons, trois cents prussiens. Dans deux maisons seulement cent vingt-sept prussiens : dans une autre soixante-sept, dans une autre, quarante ; une vingtaine de granges, plus de trois cents maisons sur quatre cents, transformées en lazarets! Onze cents prussiens, comme je l'ai dit, avaient été transportés dans les fermes lors de la première attaque. Il y en avait plus de cent cinquante à la Thibaudine ; quatre-vingt à Létanne ; il y en eût à Sommauthe, à la Besace, à Raucourt, à Yoncq, à Grésil, dès le même soir. M le curé de Pouilly, qui vint remplir les fonctions de son ministère dès cinq heures sur le champ de bataille, en compagnie du docteur Davila, en transporta le même soir à Pouilly ; il y en avait à Autrecourt, au Ponçay, il y en avait un millier à Mouzon. Je pense n'exagérer pas, en portant à neuf mille le nombre des blessés de la bataille de Beaumont, et en évaluant à six mille le nombre des blessés prussiens. Je n'ai pu hélas! compter le nombre des morts. Les Allemands enfouirent les leurs dès la même nuit.

Je confessai presque sans interruption depuis quatre heures du soir jusque vers minuit : à la fin je pouvais à peine lever les jambes, et il m'était presque impossible, à la halle, de poser le pied entre les pauvres gisants, tant ils étaient nombreux et serrés. J'avais été rappelé vers le soir pour recevoir deux aumôniers catholiques allemands, qui remplirent leur ministère en même temps que les aumôniers français. Le déluge de sang est comme le déluge d'eau, qui, ainsi que nous l'apprend saint Pierre, aida au salut d'un grand nombre d'hommes.

C'est en rentrant, vers minuit, que j'appris du docteur Schmit que le général prussien von Solms était parmi les officiers blessés du presbytère : il mourut la même nuit, entre quatre et cinq heures du matin. L'encombrement était tel, qu'on ne me laissa qu'une pièce du presbytère. Les aumôniers allemands et moi, nous dormîmes deux ou trois heures sur des chaises, dans la cuisine, qui servait aux valets des officiers blessés.

Vous décrirai-je les horribles blessures ! encore une fois, il faudrait des volumes : trois ou quatre lignes, pourtant. Des ventres ouverts, des têtes dont on voyait la cervelle, des poitrines traversées et râlantes, des cuisses et des jambes déchirées,

brisées, comminuées. Un grand nombre succombèrent la première nuit. Il y en eut qui agonisèrent littéralement, pendant plusieurs jours. On en voyait un, la tête fendue, aveugle, muet, qui allait et venait dans la maison, et reconnaissait à son pas, la charitable ménagère à qui, par exception, il était permis de traire ses vaches, et d'offrir un verre de lait aux blessés. Il mourut au bout de six jours. C'est par cinquantaines que l'on comptait les portes marquées à la craie de cette funèbre inscription : *amputé de cuisse, amputé de jambe ;* sans parler de celles de ces opérations qui se faisaient aux grandes ambulances des Sœurs et de l'église. On opérait à la sacristie , et le linge sacré servit plus d'une fois à étancher le sang des membres mutilés de Jésus-Christ. Vous savez, Madame, que les amputations de cuisse sont des plus dangereuses : sur quatre amputés, il n'en survit qu'un, en moyenne. Le docteur Moynac, dont le dévouement nous édifia ici durant 80 jours après la bataille, a vu trois sur quatre de ses amputés survivre : c'est un prodige en chirurgie.— Il fallut choisir des terrains spéciaux pour enterrer les morts des ambulances. Je vis ces corps d'hommes, demi-nus, gisant autour de l'église, autour de la mairie, dès le premier jour, puis

hissés dans les cacolets, puis, transportés et jetés pêle-mêle dans les fosses communes. Un *De Profundis*, un signe de croix sur chaque cacolet : c'est tout ce qu'il m'était loisible de leur donner ! Nous réussîmes cependant à choisir pour lieu de sépulture un terrain plus propice, sis derrière la chapelle de saint Jean-Baptiste, et à faire ratifier notre choix par le commandant prussien : c'est à l'ombre de cet humble sanctuaire que reposent les dépouilles déchirées de tant de chrétiens. Là, ils ne seront point oubliés comme tant d'autres, que déjà recouvrent dans les champs les semailles d'automne, qui repoussent, jeunes et vertes, sur leurs tombes effacées.

« O Jésus ! c'est donc ainsi que l'on traite les hommes, que tu as tant aimés, et pour lequels tu as tant souffert ! »

Ce cri s'échappait de la bouche d'un de mes confrères, traversant trois mois après le trente août, le champ du carnage : « Oh ! ajoutait-il, que l'on pose une croix, si modeste qu'elle soit, ne fût-ce que deux petits bâtons croisés, sur ces pauvres tombes ! afin de rappeler qu'il y en eut *un*, au moins, un Roi, qui *les* a aimés. »

En l'entendant, je songeais, Madame, aux paroles de Las Casas, que vous me rappeliez dans votre

dernière lettre : « J'ai vu le Christ de nouveau crucifié mille fois dans la personne des Indiens innocents. »

Et je me disais : Il est probable que ces hauts diplomates, ces dominateurs du moment, ces prôneurs de *nationalités*, *d'aspirations* de l'époque, de *prépondérance* des *races* ou des *sectes*, de *développements historiques* des peuples, *d'unitarisme*, *d'humanitarisme*, et de toutes ces noires formules au nom desquelles ils font massacrer les uns par les autres les chrétiens par centaines de milliers ; — il est probable que ces cruels adorateurs d'eux-mêmes, causant d'histoire dans leurs salons *civilisés*, ont su plus d'une fois parler avec un dédain parfait, de ces Espagnols du XVI^e^ siècle, bourreaux des Indiens, et qu'ils auront su les appeler la lie et l'écume de leur nation. Aveugles, aveugles volontaires, s'ils ne voient pas qu'ils sont eux-mêmes la lie et l'écume de l'Europe et du monde !

Il y a quelques semaines, une mère, une pauvre femme des environs de Château-Thierry arrivait à Beaumont, apportant un gilet de laine tricotée, trois chemises et quatre paires de bas, pour son enfant blessé qu'elle croyait encore vivant. Elle avait fait le même jour, le dernier de son long voyage, plus de sept lieues à pied, par ces pluies

torrentielles des derniers jours de Novembre. Quand elle se présenta le soir, elle était mouillée et transie ; et elle aurait ressemblé à la Niobé antique, si son pieux langage n'eût plutôt rappelé la Mère de douleurs, lorsqu'il me fallut lui annoncer la mort du pauvre soldat, et sa sépulture dans la fosse commune. « Mon fils, mon cher enfant, disait-elle, je ne te verrai plus. Et l'on t'a enseveli sans cercueil ; et je ne pourrai pas même pleurer sur ton corps, en disant : il est là. Mon cher enfant, ajoutait-elle, qui donnait le bon exemple à toute notre paroisse, si assidu aux saints offices, et dont M. le curé faisait tant de cas. Si seulement j'avais pu emporter son pauvre corps, pour le faire déposer... dans notre cimetière. »

Elle avait hésité pour dire ces derniers mots. Elle eût voulu exprimer tout ce qu'elle pensait, et dire : *auprès de son père.* Car celui qu'elle pleurait était son fils aîné ; et elle était remariée. Son second mari l'accompagnait. Lui et moi nous respectâmes cette pointe amère de sa douleur discrète : car nous devinions sa pensée. Si elle fût demeurée veuve, son cher enfant n'eût point été soldat alors, et l'obus prussien ne lui eût point ouvert le ventre, du moins à Beaumont. Mais

comment rester veuve avec quatre enfants en bas-âge, pour sauver l'aîné du collier de soldat ? Cruelle alternative, ou de laisser ses enfants sans leur rendre un père, ou d'exposer l'aîné à l'esclavage militaire.

Pauvre mère,

Nunc miseranda vel hosti !

Mais l'ennemi du XIX^e^ siècle n'a point de pitié comme l'ennemi païen dont parlait Ovide. Il t'a tué le fruit de ton sein ; et maintenant il ne s'en inquiète pas, et il t'enlève le fruit de ton petit champ, que ton cher défunt cultivait encore quelques jours avant la guerre, pour aider à vivre ses plus jeunes frères et sœurs.

« Je ne fais pas la guerre aux habitants, ni aux « bourgeois, mais à Napoléon et à sa seule « armée, » disait le roi Guillaume de Prusse....

Et depuis le 30 août au soir, nous mourons à petit feu. Hier, jour de Noël, pendant la grand'-messe, quinze laboureurs réquisitionnés partaient pour Sedan ; ils y resteront huit jours. Quinze étaient partis le troisième dimanche de l'Avent, quinze, deux semaines auparavant, et ainsi de suite, en remontant jusqu'au 30 août. Ils ont voituré les caissons, les munitions de l'armée fran-

çaise, butin du Prussien ; ils voiturent ses approvisionnements, son matériel de guerre, et ses engins qui vomiront la mort sur leurs propres fils et sur leurs propres frères. Ils voiturent en tout temps, le jour et la nuit, et la nuit de Noël et le jour de Noël. Oh ! puissent ces chrétiens, mes fils spirituels, élever leurs cœurs et leurs esprits, et apercevoir le châtiment divin au travers des iniquités humaines ! Ils ont profané le jour du Seigneur et blasphémé son saint Nom. Ils ont refusé, par le passé, d'être les nobles serviteurs de Dieu, dans le culte honorable, et le repos qui sanctifie en instruisant. Aujourd'hui, le jour même où l'Église répète les vagissements du Verbe fait chair, du Dieu d'amour dont ils ont méprisé les salutaires préceptes, ils sont esclaves des Prussiens, et célèbrent la Noël par quinze degrés de froid, en chassant devant eux leurs chevaux amaigris et leurs charriots vides, sur leurs chemins qui eux-mêmes ne leur appartiennent plus.

Et leur foin et leur avoine, le Prussien les a pillés avec les prémisses du froment ; ils vendent fébrilement à l'étranger le blé qui leur reste, presque avant qu'il soit secoué de la gerbe. Et leur bétail a servi à nourrir l'ennemi, et ce qui

en survivait est devenu la proie du fléau apporté par les bœufs hongrois. *Rinderpest !* voilà le mot fatal qu'on lit au coin des rues et sur l'huis des étables. Tel, qui nourrissait vingt têtes de bétail sur ses quatre-vingts arpents de terre, n'a plus même de lait pour mêler au café qu'il achète à l'étranger ; et avec ses quatre-vingts arpents de terre au soleil, il aura peut-être faim avant la Saint-Jean d'été ; et l'engrais lui manquera sûrement pour féconder la récolte de l'année suivante.

Voilà où en est réduit l'agriculteur, à qui Dieu donna pour tâche de produire l'alimentation de tous !

*A peste, fame et bello, libera nos, Domine !*

26 Décembre 1870.

# NEUVIÈME LETTRE.

## APRÈS LA BATAILLE.

Le Roi de Prusse à Beaumont. — Les blessés, les vivants et les morts.

MADAME,

Il se passe tant de choses après une bataille, qu'il est difficile de suivre son discours, sans être obligé de revenir ensuite sur ses pas. Veuillez m'excuser, si je subis cette nécessité.

Le soir du 30 août, l'armée du Prince de Saxe revint camper à Beaumont et à Létanne, occupant toutes les positions enlevées aux Français. Les quarante mille Saxons étaient autour de Létanne :

ils tuèrent le soir même soixante-trois têtes de bétail pour leur repas, le tiers du troupeau de ce village qui compte 250 âmes; depuis, ils en enlevèrent une autre partie, et la peste bovine a tué le reste. Le Prince Royal de Saxe coucha à Létanne, chez le principal habitant du lieu ; le général Montbé, que j'ai déjà nommé, descendit chez M. le curé. Les soldats trouvèrent dans une écurie un cheval qui leur semblait propre à l'artillerie. Le Prince Royal alla de sa personne le voir et s'assurer qu'il convenait. Le lendemain les troupes partirent pour Mouzon et Sedan... Deux ponts de bateaux furent jetés sur la Meuse à Létanne, et les Saxons passèrent là, pour se diriger sur Mouzon. A Pouilly, distant de deux kilomètres de Létanne lorsqu'on a traversé la Meuse, la rivière a deux lits, outre le canal ; il y a trois ponts successifs.

C'est sur ces trois ponts que passa l'armée de Moltke, venant de Stenay et des environs, depuis huit heures du matin jusqu'à trois heures du soir.

Vers midi, mon confrère de Létanne vint me voir ; il était à jeûn, et il ne restait rien chez lui. Un peu de riz au lard, sans pain, c'est tout ce que je pouvais lui offrir; il ne put le prendre qu'à deux heures, à cause de l'incident que je vais dire.

Le pharmacien en chef de la quatrième ambulance prussienne, dont le principal siége était au presbytère, excellent jeune homme dans les yeux duquel nous surprîmes plus d'une fois des larmes, m'avait dit vers onze heures et demie : « Notre *Kœnig* va venir. » Le curé de Létanne était entré à peine, qu'on annonça l'arrivée du Roi Guillaume, qui venait féliciter son armée sur la victoire de la veille. Le pharmacien me fit appeler. Nous nous avançâmes sur le seuil de la porte du presbytère ; le Roi avec Bismark et son État-Major débouchaient sur la Grande-Place. Il était entré par la Porte-au-Pont, s'était arrêté à Beauregard pour dire aux prisonniers français qu'il ferait son possible pour adoucir leur sort ; puis, montant vers l'église par la rue de la Brasserie, il était passé devant l'ambulance prussienne établie dans la maison du principal bourgeois de Beaumont-en-Argonne, et l'avait visitée. C'est ce qui exempta le presbytère de la présence de sa Majesté, et déjoua les prévisions de mon pharmacien en chef. Au moment où le Roi de Prusse, remonté à cheval, eut dépassé le portail de l'Église, il se retourna, et fit face. Aussitôt tous les Prussiens qui étaient sur la place, coururent quelques pas, et crièrent une première fois : « Hurrah » ! con-

formément à l'instruction réglementaire. Puis il se fit un silence d'environ dix minutes, pendant lequel le Roi dit quelques mots que nous n'entendîmes point. Après dix minutes, les Prussiens crièrent de nouveau : « Hurrah ! » et firent de nouveau silence. M. le curé de Létanne qui avait vu plusieurs fois le Roi Guillaume, me le montrait et m'engageait à aller voir de plus près. « Nous le « voyons d'assez près, » lui dis-je. — Cependant il se fit un mouvement dans le cortége, et le troisième *hurrah* retentit. A ce moment une pensée subite me traversa l'esprit, et je dis à mon confrère : Venez avec moi, je veux parler au comte Bismark ; et je l'entraînai, en pressant le pas.

Un quart d'heure avant l'arrivée du Roi, le colonel de Béhagle était mort à l'ambulance ; un chirurgien militaire m'avait dit en pleurant qu'il avait connu le colonel, et qu'il ne pouvait supporter ni pour lui ni pour la famille de M. de Béhagle, la pensée de voir le corps du brave défunt jeté sans cercueil dans la fosse commune ; que les réglements prussiens étaient formels, et l'impossibilité de les enfreindre plus grande encore ; et il m'avait supplié de chercher, à tout prix, un moyen de l'enterrer au cimetière paroissial, ou du moins dans un lieu isolé, et que l'on pût reconnaître plus tard.

Au moment donc où le cortége royal s'éloignait, j'eus tout à coup la pensée d'obtenir cette faveur ; c'est pourquoi je poursuivis le cortége, et priai mon confrère, qui est de Luxembourg et sait très-bien l'allemand, de m'accompagner.

Le cortége était déjà en marche vers la route du Chesne-Populeux ; je ne sais quel embarras survint : il s'arrêta quelques instants. J'atteignis M. de Bismark ; il était à cheval, et portait la casquette à galons dorés. C'est un homme encore vert, malgré ses 59 ans ; ses traits sont durs comme ceux des Prussiens de race, sa physionomie l'est moins : il est sanguin de tempérament, a le teint coloré, et l'œil vivant. Il ne porte aucune trace de ces habitudes ignobles que les journaux français lui attribuaient, depuis des années, pour chauffer, comme on dit, l'opinion contre lui, et pousser les esprits à la guerre. Je me tournai vers lui, et lui dis : Comte Bismark, une grâce ! Un colonel français, M. de Béhagle, brave entre les autres, vient de mourir à l'ambulance. Je suis l'interprète de ses amis, et certainement de sa famille, en demandant qu'il soit enterré isolément, avec les cérémonies religieuses accoutumées, dans le cimetière de la paroisse. — Il me répondit en français, sans hésitation et

sans accent étranger : Monsieur le curé, je n'ai pas ici le pouvoir du commandement. Il faut vous adresser au commandant de la place, ou au plus ancien officier.

Je fus un instant péniblement impressionné; et je me disais que l'esprit chevaleresque n'a pas pris naissance en Prusse. Me ravisant, et me rappelant que tout est raide et réglementaire chez les Prussiens, je me dis que, à tout prendre, cette réponse n'était pas mauvaise, et que je pourrais aboutir. J'avais remarqué un tout jeune officier prussien qui nous avait suivis, et avait paru prendre un très-vif intérêt à cette courte conversation sans la comprendre ... Traduisez bien, dis-je à mon confrère, la réponse de M. de Bismark à ce jeune officier, et dites-lui de me conduire immédiatement au commandant de place; j'ignore où il loge. Un instant après, l'officier nous précédait en courant; nous le perdîmes de vue deux minutes, et nous le revîmes amenant le commandant de place. Je lui fis ma demande, et il répondit sans hésiter : Non-seulement j'y consens, mais j'offre de faire rendre au colonel les honneurs militaires par les troupes prussiennes; il suffira qu'on avertisse les blessés dans les ambulances, afin qu'ils ne s'effraient pas, en entendant les

décharges, et qu'ils ne croient pas à une nouvelle bataille. Il me demanda ensuite de fixer l'heure. Nous convînmes de six heures du soir. Je le priai à mon tour de me donner des hommes pour aider à creuser la fosse au cimetière, en lui disant que mes paroissiens étaient à demi-morts de faim, et n'avaient ni force, ni courage. Il me promit deux Prussiens, à charge de réciprocité. Car nous avons, dit-il, nous aussi, six officiers morts. Je fis à l'instant sonner les cloches suivant la coutume. Puis la question du cercueil me préoccupa vivement. Impossible de trouver des ouvriers ! Nous nous rappelâmes qu'il y avait un cercueil, destiné à un pauvre soldat, mort après le combat de Bois-des-Dames, et qu'on n'avait pu encore enterrer. Je cherchai et trouvai à grand'peine des bêches (on les avait pillées) ; six hommes hâves, pâles, défaits, à jeûn depuis la veille au matin, commencèrent de creuser la fosse, avec les deux Prussiens, qui ne tardèrent pas à aller travailler seuls aux leurs.

A six heures précises, un détachement prussien, le fusil sur l'épaule, se rangeait en face de la Maison des Sœurs.

Le cortége s'avança. Un soldat du 11e de ligne, le bras en écharpe, portait le vase d'eau bénite :

c'était un verre commun (tout était bouleversé dans l'église) ; et l'aspersoir était un rameau vert d'acacias, cueilli à l'ombrage de la salle d'asile des Sœurs. Le soldat mutilé avait demandé en pleurant comme une grâce, de porter l'eau bénite pour la sépulture de son colonel bien-aimé. Un chef-infirmier portait la croix. Un licencié en droit, avec l'instituteur, remplaçaient les chantres de la paroisse, qui s'étaient enfuis, sur le bruit que les Prussiens enlevaient les jeunes gens. Deux aumôniers, M. l'abbé Fiart et M. l'abbé Favre, m'accompagnaient précédant le cercueil. Les cordons du poële étaient tenus par des médecins militaires. Derrière le cercueil marchaient recueillis les autres chirurgiens de l'armée et ceux de la quatrième ambulance, ayant à leur tête le Major divisionnaire La Chronicle. Les Prussiens en armes fermaient le cortége. Nous nous avançions lentement, par des rues détournées, vers le cimetière, en chantant le psaume liturgique de David pénitent : *Miserere !.... secundum magnam misericordiam tuam !* et nous pensions à la fois à l'âme du défunt, à l'armée et à la France, pour qui les saintes paroles convenaient si bien ! — Des femmes et des enfants sortaient des maisons et s'agenouillaient dans les rues, priant et pleurant

au passage du cortége. Un homme se trouva agenouillé avec elles. Les Prussiens qui rendaient les honneurs au colonel, eurent l'idée de l'arrêter, et de le *requérir* je ne sais pour quoi. Les femmes et les enfants se mirent à pousser des cris : le Major La Chronicle intervint, et on le laissa. Je ne sus cet incident qu'au retour ; car en ce moment, la tête du cortége était arrêtée. Il nous fallait faire quelques pas sur la route de Mouzon pour entrer au cimetière. Et la route de Mouzon gémissait, écrasée depuis trois heures sous le poids des longues files de voitures, chargées des canons, des caissons, des longs et solides bateaux de l'armée du prince Fritz ; c'étaient les instruments du désastre du lendemain.

Après avoir attendu patiemment environ dix minutes qu'un des conducteurs songeât à se ranger un peu sur la gauche de la route, je fis un geste, en montrant la croix et le cercueil. Celui à qui le signe s'adressait le comprit, et se détourna légèrement sur la gauche, sans cesser d'avancer. Nous pûmes alors nous glisser entre les fourgons et le mûr, et pénétrer dans le cimetière. Les prières achevées, et le cercueil en bois de peuplier qui renfermait la dépouille du Colonel descendu dans la fosse, le Chirurgien-Major divisionnaire La

Chronicle prononça quelques paroles d'une voix bien émue, se plaignant d'être seul avec le corps des médecins militaires pour représenter l'armée française, autour de la tombe d'un de ses plus vaillants officiers. Le capitaine prussien commanda par trois fois en allemand, et les trois salves réglementaires retentirent. Nous frémissions douloureusement ! et malgré les trente-six heures d'émotion qui avaient dû amortir notre sensibilité, plusieurs d'entre nous sentirent les larmes leur monter du cœur aux yeux.

Ainsi fut inhumé le corps de M. de Béhagle, Commandeur de la Légion d'honneur, Colonel du 11e de ligne, et Commandant en chef de la division Goze, lors de la surprise de Beaumont, à la première attaque.

Il était sept heures : la soirée était belle et sereine, comme la conscience de ce soldat chrétien, lorsqu'il accomplissait son devoir, en y mettant la vie.

Au sortir du cimetière, j'aperçus un hulan à cheval qui se penchait vers un de mes paroissiens, et paraissait lui demander un renseignement. J'entendis la réponse de Jean Gilbert : *trois heures*, disait-il. Le hulan partit au galop. — Pour quel pays ? fis-je à demi-voix à mon paroissien, en

passant auprès de lui. — Carignan, me répondit-il. Je poursuivis mon chemin le cœur serré. Le hulan partait seul pour Yvoy-Carignan ; les Prussiens occupaient donc tout le pays depuis Beaumont jusqu'à la frontière belge : le chemin de Metz était fermé à l'armée de Mac-Mahon ; je pressentis que nous n'avions plus d'espoir. En rentrant au presbytère, je trouvai le pharmacien en chef, qui me dit d'un ton qu'il s'efforçait de rendre calme : *Napoléon, pris.* En même temps il formait comme un triangle à base non tracée avec deux doigts de sa main gauche, et passant l'index de la droite tour à tour sur les deux doigts étendus, il dit : *Prusse, Prusse.* Puis montrant le vide entre les deux doigts, il dit *France*, puis au-delà des deux doigts, et il dit : *Belgique.* D'autres médecins et officiers nous joignirent, et m'assurèrent qu'il en était ainsi. Je compris que l'armée de Mac-Mahon était enfermée, et je vis en même temps que les moindres officiers prussiens connaissaient déjà le plan stratégique de leurs chefs.

Le lendemain, un spectacle pénible entre les autres m'était réservé. Vers onze heures du matin, on vint m'avertir que des soldats prussiens amenaient sur la place des paysans qui étaient condamnés à être fusillés, parce que, disait-on, ils

avaient tiré sur des Allemands. Je descendis sur le champ, et traversant la place en face du presbytère, je vis ce malheureux groupe au milieu d'une trentaine de soldats, l'arme au bras, et paraissant animés par la colère. Six malheureux, exténués, le visage gonflé et noirci par suite des coups qu'ils avaient reçus, se lamentaient d'un ton pitoyable. Je m'avançai, malgré les menaces des soldats dont plusieurs firent mine de croiser la baïonnette sur moi, et je demandai aux patients : De quel pays êtes-vous ? — De Beffu ; Monsieur le curé, tirez-nous donc de là, sauvez-nous ; nous sommes perdus ! — Les soldats me menaçaient toujours, et me lançaient des éclairs par leurs yeux, en criant : *Halt! Halt !* et d'autres paroles que je n'entendais pas. La place était pleine de bruits, de soldats, de voitures, d'armes brisées, de casques troués, de fusils et de sabres ployés, de fourreaux souillés, en un mot de toutes sortes de débris hideux, que l'on commençait à ramener du champ de bataille, et à décharger pêle-mêle sur la place. Je souhaiterais à tous ceux qui se sont sentis parfois séduits par les apparences, un jour de revue ou de parade militaire, et qui se font une idée plus ou moins poétique de la guerre, d'avoir vu cette réalité. La poésie de la guerre pâlirait

vite dans leur esprit, et ils comprendraient ces paroles du lieutenant-colonel de Baudus dans son récit de la bataille de la Moskowa : « Cette espèce « de sagesse que l'on met à préparer de si cruel- « les folies, a quelque chose d'humiliant pour la « raison humaine, quand on y pense de sang- « froid à l'âge où je suis arrivé ; car dans ma « jeunesse je trouvais cela bien beau. » — Ils ne renieraient pas non plus ce mot échappé à Napoléon I, le soir du même jour : « Qu'est-ce « que la guerre ? — Un *métier de barbares* où « tout l'art consiste à être le plus fort sur un point « donné. »

Tout en jetant un coup d'œil rapide sur cette scène, je dis au Maire de Beffu et à ses cinq compagnons d'infortune : Courage ! priez Dieu ; je vais voir le Commandant.

Le Commandant de la veille était parti pour la bataille de Sedan ; le nouveau m'accueillit poliment ; c'était un Major, et il avait autour de lui trois autres officiers qui paraissaient former son Conseil. Je ne rapporterai point en détails la conversation. On parla sur le Droit des gens secondaire, en vertu duquel les soldats respectent la vie des hommes qui ne sont pas militaires, à condition de réciprocité ; sur le degré de confiance

que pouvaient avoir en ce droit des hommes de la campagne, qui voient leur pays envahi et leurs maisons pillécs ; sur l'inutilité et l'inhumanité d'une exécution après coup, surtout lorsqu'on est vainqueur ; etc. Enfin, malgré l'opposition d'un membre de son Conseil, le Commandant me promit à peu près que les six chrétiens de Beffu ne seraient pas fusillés, si le fait remontait à plusieurs jours ; il ne pouvait me donner une solution positive, disait-il, n'ayant pas encore examiné le rapport.—La question n'avait été traitée que dans la supposition de la vérité du fait reproché aux captifs. J'obtins néanmoins la promesse positive d'être averti dans le cas où la décision serait autre, afin de pouvoir leur donner les secours et les consolations de la Religion.

Le fait est, comme je l'ai su depuis, que le Maire et les cinq bourgeois de Beffu n'avaient nullement songé à tirer sur les soldats allemands; qu'un seul Prussien s'était blessé avec son propre fusil par mégarde ; que deux habitants de Beffu , sans armes, avaient été déjà, par représailles, massacrés dans une garenne où ils s'étaient réfugiés , et que le Maire et les cinq bourgeois avaient été arrêtés comme responsables d'un fait qui n'avait point eu lieu.

Le lendemain vers neuf heures du matin, en revenant de visiter les ambulances de Beauregard, je rencontrai les six captifs dans la grande rue, escortés des soldats toujours menaçants. Quelques bourgeois de Beaumont, qui les suivaient avec des enfants, me dirent : On les mène dans les champs et l'on va les fusiller. Les malheureux étaient plus tristes à voir encore que la veille ; ils avaient les mains fortement liées derrière le dos ; leurs visages étaient plus noirs, leurs traits renversés, ils poussaient non plus des cris, mais des hurlements, et ils se tordaient, en marchant, dans les angoisses d'une véritable agonie. On les entendait s'écrier : Pour quel crime ! Pour quel crime va-t-on nous faire mourir !...

Je volai chez le commandant, le cœur plein d'indignation : il ne m'avait pas averti, selon sa promesse. Toutefois, en me présentant calme, je lui dis ce que je venais de voir et d'entendre, et lui rappelai sa promesse de la veille. Il me répondit : Ces hommes ne seront pas fusillés, je vous l'ai promis hier ; ils seront prisonniers de guerre. Tout heureux en écoutant ses paroles, je manquai de prudence. Permettez-moi, lui dis-je, d'aller leur annoncer cette nouvelle : ils mourront d'épouvante, si l'on persiste à leur faire croire qu'ils doivent être fusillés.

— *Nein !* répondit-il d'une voix que je trouvai terrible, non ! je ne veux pas que vous alliez le leur dire. Ils ont mérité la mort, il est juste qu'ils aient la peur.

Une heure après, un de mes paroissiens me faisait demander d'aller à lui au plus vite. C'était un fonctionnaire. Depuis deux jours on le torturait moralement, on le menaçait, la pointe du sabre sur la poitrine, tantôt de le tuer, tantôt de le faire prisonnier de guerre, s'il ne livrait aux Prussiens deux cent cinquante bouteilles de vin de Champagne mousseux ; il n'en avait que trois ou quatre, qu'on l'accusait encore d'avoir cachées; etc. etc. Il me dit qu'on allait le faire mourir, qu'on se préparait à le traîner à la queue d'un cheval. On l'emmenait en effet dans le moment. Il me pria de le suivre ; il me montra un cheval blanc attaché derrière une voiture attelée. Vous le voyez, me dit-il : voilà le cheval, ils veulent *faire un exemple.* Je le rassurais, et l'effroi qu'il éprouvait me gagnait malgré moi. Il me contraignit en quelque sorte à entendre sa confession et à lui donner l'absolution dans la rue. Il me remit son porte-monnaie et ses clefs, me fit ses recommandations pour sa femme et son fils, absents. Je n'oublierai jamais l'expression des tortures qu'il éprouvait...

Ce n'était qu'une feinte de leur part, avec peut-être une crainte exagérée de son côté. Mais les deux jours de persécution qu'il avait subie, la pointe du sabre plusieurs fois tournée contre sa poitrine, expliquaient trop bien cette épouvante.

Le même jour, une heure après, un père de famille vient me trouver en pleurant. Il a enfermé, pour qu'elles soient en sûreté, deux de ses filles de treize à quatorze ans dans une pièce de l'étage de sa maison.

Les soldats qui ont tout pillé, et ont même déchiqueté deux paires de draps qu'il ne leur convenait pas d'emporter, veulent encore avoir la clef de cette chambre, où sont ses deux enfants, et un peu de linge qu'il y a déposé en hâte. Le pauvre père me conjure de lui venir en aide. Cette fois, la chose est facile : une partie de sa maison sert d'ambulance. Je prie mon excellent pharmacien de m'accompagner ; il s'empresse, arrive, admoneste les deux soldats ; la porte de la chambre s'ouvre, les enfants en nous voyant sèchent leurs larmes ; et trois mots écrits à la craie sur la porte rendent cette chambre inviolable.

Voilà, Madame, quelques-unes des scènes dont j'ai été témoin à Beaumont ; où, vous le savez, les choses se sont *bien* passées. Tous mes

paroissiens ont observé le droit des gens secondaire, et exercé la charité chrétienne en soignant les blessés prussiens autant que cela leur a été permis. Ils n'ont attenté à la vie d'aucun Prussien, et les Prussiens n'ont attenté à la vie d'aucun de nous. Nous n'avons eu que les quinze jours de famine dont je vous ai parlé, le pillage, les réquisitions, le *Rinderpest*, le typhus des hôpitaux qui a enlevé une vingtaine de mes paroissiens, l'épouvante et le découragement qui en ont tué à peu près autant. Nous n'avons payé qu'une dizaine de mille francs en espèces, et à l'heure où j'écris ces lignes, on ne nous demande que soixante-cinq mille francs, ou cinquante francs par tête, pour tenir lieu des contributions *indirectes* que le gouvernement français ne perçoit pas.

Décembre 1870.

# DIXIÈME LETTRE.

Les principes de 89. — Catéchisme du Droit des Gens. — Guillaume de Rochefort. — Conclusion.

MADAME,

Mon intention était de vous retracer beaucoup d'autres incidents plus ou moins instructifs et intéressants, qui ont suivi la Bataille de Beaumont. Mais il faut savoir se borner, et je ne puis me permettre de vous entretenir indéfiniment sur le même sujet. D'ailleurs, ce qui pourrait vous intéresser, fatiguerait ceux à qui ces lettres sont aussi destinées. Nous vivons dans un temps où l'on prétend à la science, et l'on veut que tout le monde soit savant. Mais le fait est qu'on ne sait plus lire. Peut-être est-ce aussi la faute des écri-

vains. Quoi qu'il en soit, on ne lit plus que des brochures, je dois me soumettre à la loi, et ne pas faire un livre. Cette lettre sera donc la dernière.

Les cinq mille blessés recueillis à Beaumont le soir de la bataille n'y pouvaient demeurer longtemps. Quelques jours après, la plupart étaient évacués ; les uns, ceux qui n'avaient reçu que des blessures légères, en Allemagne ; d'autres, pour peu qu'ils fussent transportables, dans les villes et villages voisins. La mort, hélas ! se chargeait aussi d'évacuations quotidiennes. Il me fut permis de m'entretenir plus longuement avec plusieurs de ceux qui nous restèrent.

C'est le résumé de ces conversations qui fera l'objet de cette dernière lettre.

Les entretiens étaient animés, et le sujet en était sérieux et élevé. Tout y portait, les malheurs publics comme les épreuves privées. Le souvenir cruel de ces grands désastres de Beaumont et de Sedan, si graves par leurs résultats et leurs enseignements ; la pensée d'un avenir plus grave encore, et si sombre ; d'un autre côté, les carrières brisées, les membres mutilés, les souffrances purifiantes, souvent sanctifiées par des retours à la religion ; tout, en vérité, comme eussent dit les anciens, portait à la sagesse. Puis

l'esprit de fraternité respectueuse, qui naît si vite dans des circonstances comme celles-là, le besoin plus vif d'épanchement, contribuait à débarrasser l'esprit de ces préjugés, et la conversation de ces maximes de convention qu'on a acceptées toutes faites, que l'on émet par habitude et que l'on soutient ensuite par amour-propre. En deux mots, on était sincère et loyal au possible ; et les entretiens, tout en roulant sur des sujets sérieux, ne manquaient pas de cet entrain et de cet enjouement qui font partie du tempérament français.

Aussi, n'aurai-je qu'à consulter ma mémoire pour vous reproduire fidèlement ce qui s'est dit alors sur les *principes* de 89.

Au jugement de tous, c'était principalement la notion du devoir et la conscience qui nous avaient fait défaut lors de la Bataille de Beaumont.

Un jour, j'entrepris de prouver que cet obscurcissement de l'esprit et cette mollesse des cœurs étaient en conformité avec certaines maximes modernes, que l'on range ordinairement dans la catégorie du *progrès*, sous le nom de conquêtes de 89 ; et je demandai la permission de justifier la conduite du général de Failly et de son État-Major par les principes de 89. Elle me fut accordée, et j'en usai, à peu près, dans les termes suivants :

Les opinions sont libres. Chacun son opinion ; chacun pour soi et Dieu pour tous, opinion publique, progrès, bien-être, civilisation moderne : voilà la pacotille. Avec cela, ils sont blancs comme neige.

En effet, *l'opinion* du général de Failly et de son État-Major était qu'il n'y aurait pas de bataille le 30 août. Ils se sont conduits conformément à cette opinion. C'est pour cela qu'ils n'ont pas pris la peine de se garder, de faire battre nos bois pendant la matinée, d'envoyer des grand'gardes, pas même à quatre cents mètres de nos premiers campements ; c'est pour cela qu'ils ont laissé, jusqu'à midi, les troupes campées au sud de Beaumont en dépit de toute règle et du sens commun ; c'est pour cela que, de ce côté, les canons et les caissons étaient enfouis dans un pli de terrain. En conséquence, on pouvait déjeûner en ville, conformément au progrès de la civilisation moderne, jouir du bien-être en disant : Chacun pour soi et Dieu pour tous. *L'opinion publique*, dignement représentée par l'État-Major et les officiers supérieurs, était de cet avis.

A quoi bon des précautions, puisqu'on n'est là que pour quelques heures, et que l'on va partir, musique en tête, pour Mouzon?

— Mais, objecta un officier, cette opinion était mal fondée.

— Sans doute ; mais aussi remarquez que cela n'importe nullement. Les opinions ne sont-elles pas libres ? Si les opinions sont libres, celle de l'État-Major l'était. Et si elle l'était, nous n'avons rien à dire, nous n'avons pas le plus petit reproche à faire au Général ni à son État-Major. Nous devons respecter la liberté des opinions. Toutes les opinions sont respectables parce qu'elles sont libres. C'est 89 et le Progrès qui le disent ; et c'est l'Évangile moderne.

— Au diable 89, et ce prétendu évangile moderne ! répliqua l'officier. Cela révolte le sens commun ; et ce n'est pas parler sérieusement. Je me soucie fort peu de l'opinion de messieurs de l'État-Major. Qu'ils fassent leur devoir, parbleu ! Qu'ils observent les règles, qu'ils se gardent, et ne nous laissent pas surprendre et massacrer inutilement. Après cela, qu'ils aient telle opinion que bon leur semble, je les laisse parfaitement libres.

— Vous parlez d'or, et les quatre paroles que vous venez de prononcer, sont vaillantes comme l'épée d'Hercule et la vôtre : elles tranchent le nœud de la question. Mais puisque vous avez si lestement dénoué ce vilain écheveau, allons plus loin, examinons-en les fils ; et nous verrons que les billevesées modernes ne tiennent pas, comme

vous le dites fort bien, devant le sens commun.

Le fait est que les opinions sont libres, et cet adage a été formulé par la sagesse de nos pères longtemps avant 89. Seulement, on ne le comprend plus ; et le siècle des lumières ne sait ce qu'il dit ni ce que nos ancêtres ont voulu dire. Le dernier point lui importe peu : car il fait profession de mépriser les ancêtres, malgré le quatrième précepte du Décalogue qui nous commande de les honorer ; et il ne veut dater que de 89.

Oui, les opinions sont libres. Mais aussi les hommes ne doivent pas se conduire d'après leurs opinions ni celles des autres, précisément parce qu'elles sont libres. Les hommes doivent se gouverner par des règles et des maximes certaines, et non pas par des opinions libres. Les *opinions* n'obligent à rien, et elles ne peuvent engendrer aucun devoir. Autrement, les obligations seraient opposées les unes aux autres, et il n'y aurait plus de règle de morale. Voyez le beau chaos qui sort de là. Mon devoir serait différent du vôtre, comme mes opinions différeraient des vôtres ; votre devoir, du devoir de votre camarade ; puisque les opinions peuvent différer et diffèrent, précisément parce qu'elles sont libres.

Il faut avoir le courage de l'avouer, et d'en

rougir pour notre époque ; les fous de 89 n'ont pas compris le mot *opinions* ; ils veulent que tout soit *opinions*, et ils suppriment ainsi la notion du devoir. La religion, *opinion* ; ils disent : les *opinions religieuses*. La politique, *opinion* ; ils disent : *opinions politiques*. Partant, plus de devoirs religieux, plus de devoirs sociaux. Faut-il s'étonner que nous soyons en pleine désorganisation intellectuelle et morale ?

Notez encore qu'ils ont eu soin de séparer la politique de la religion, et qu'ils veulent absolument, en d'autres termes, que l'homme ait deux consciences, c'est-à-dire qu'il n'en ait plus du tout.

Pour couronner cette œuvre de destruction, vraiment misérable, ils ont fait une idole, plus absurde que toutes celles du paganisme, plus abrutissante que le fétiche le plus informe : ils l'appellent « l'Opinion publique » ; et ils prétendent obliger chacun à se courber devant elle et à l'adorer.

Ainsi, ils disent que les opinions sont libres et que chacun a les siennes, et en même temps ils disent que personne n'a le droit d'en avoir, ou qu'on doit les brûler en holocauste, avec respect et les yeux fermés, devant le fétiche de

l'*opinion publique*, dont ils font « la Reine du monde ». Vous savez qu'ils ont la prétention d'abhorrer le despotisme. Eh bien ! ils reconnaissent cette reine, ils la proclament, et ils en font non pas une reine constitutionnelle, régnant sans gouverner, mais bel et bien le plus despotique et le plus tyrannique de tous les monarques passés, présents et futurs, qui ne souffre ni n'endure aucune contradiction ni opposition d'aucune sorte, et qui interdit jusqu'au conseil et à la remontrance.

L'officier m'interrompit :

— Mais avec quoi feront-ils leur *opinion publique*, si chacun a ses opinions, et si les opinions sont libres et personnelles? Et en vertu de quelle logique voudront-ils l'imposer, même à un seul homme?

— La logique? N'en demandez pas aux adorateurs d'un fétiche. Il y a peu de jours, je causais avec un d'entr'eux. Comme je le pressais quelque peu sur je ne sais plus quel sujet, il se mit à me dire que la logique ne valait rien, que l'homme ne devait pas être logique, et que pour lui, personnellement, il détestait la logique.

Sur le troisième point, je le crus sans difficulté. Sur les deux autres, je lui fis observer que l'ad-

jectif *logique* est synonyme de *raisonnable*. Dire que la logique ne vaut rien, c'est donc dire que la raison ne vaut rien ; et prétendre que l'homme ne doit pas être logique, c'est avouer que l'homme ne doit pas raisonner, ni agir avec raison.

Au reste, si vous y regardez bien, vous trouverez que leur *opinion publique*, cette reine adorable, ressemble beaucoup à ce que les anciens appelaient *Fama*, le bruit, ou le tapage public. Mais les anciens s'étaient sagement abstenus de faire de *Fama* une Reine absolue, et un criterium infaillible. Les anciens élevaient beaucoup de temples à toutes sortes de personnes et de choses, mais ils savaient parfois apprécier les idoles qu'ils y logeaient, et ils n'en faisaient pas toujours des fétiches, maîtres absolus de leurs corps et de leurs âmes. Leur *Fama*, la Tapageuse publique, était la dernière sœur des orgueilleux Titans, que la Terre avait enfantée dans sa colère rebelle contre le ciel,

Ira irritata deorum.

Pour eux, *Fama*, — lisez l'opinion publique, si vous voulez, — était une peste, la peste au vol le plus rapide :

Malum, quo non aliud velocius ullum.

Virgile, qui n'était point un sot, lui trouve une

figure aussi hideuse et aussi monstrueuse que celle de *Polyphème*, lorsque les compagnons d'Ulysse eurent crevé au géant son œil unique. Virgile, tout en la décorant d'une centaine d'yeux et d'oreilles, et d'autant de bouches, l'appelle tout uniment un monstre, un monstre énorme, fait pour inspirer l'horreur :

Monstrum horrendum, ingens.

et encore, une idole dégoûtante :

Dea fœda.

Et la raison qu'il en donne, c'est qu'elle s'accroche avec ténacité à tous les mensonges et à toutes les perversités :

Ficti pravique tenax.

Voilà, tracé par la main d'un maître, le portrait de la Tapageuse publique, cette idole ancienne dont les prôneurs de la civilisation moderne ont entrepris de faire une déité toute puissante et toute sage, une reine absolue et infaillible. Après cela, pensez-vous qu'ils aient bonne grâce à venir se moquer de nous, parce que nous croyons, sur la parole de l'Évangile, que Dieu n'a pas voulu laisser le monde dans les

ténèbres, et qu'il préserve d'erreur son Vicaire pour nous préserver d'erreur nous-mêmes, et notamment du culte de leur fétiche ?

Au fond, cette opinion soi-disant publique est leur enfant; et je dirai peut-être un jour comment certains Titans peu connus s'y prennent pour lui donner naissance, la nourrir, et la produire dans le monde; et dans quel but ils font croire aux badauds qu'elle est une divinité.

En attendant, il demeure acquis que les folles maximes dont nous venons de faire justice, ont contribué pour beaucoup à démolir chez nous la notion et le sentiment du devoir, et à faire de l'armée de Napoléon III une « armée sans science et sans conscience. »

Le mot a été dit à Beaumont plusieurs fois; et on l'a trouvé juste. Seulement nous avons toujours aussi fait cette remarque, que lorsqu'on dit : *une armée*, on ne veut pas dire l'armée tout entière, et qu'il restait de bons éléments dans la nôtre.

Mais, Madame, ce qui nous paraissait le plus amèrement ironique et le plus insensé, c'était la prétention de notre époque à la supériorité sur toutes les autres, et la facilité misérable avec laquelle on était venu à bout de persuader aux Français en particulier, qu'ils étaient le premier

peuple du monde, le plus *avancé*. Quelle sanglante équivoque !

Lorsque nous reçûmes la nouvelle du désastre de Sedan, que nous apprîmes, à n'en pouvoir douter, que les choses s'y étaient passées comme à Beaumont et à Mouzon, et plus tristement encore ; que le tiers à peine de l'armée s'était battu sérieusement ; que les généraux par dizaines, et les soldats par dizaines de mille, erraient dans la ville pendant la bataille ,que quatre-vingt mille hommes s'étaient rendus du jour au lendemain , avec plus de quatre cents pièces de canon : lorsque la réalité se montra ainsi brutalement à nous, la réalité de la *civilisation moderne* et du *progrès*, tous les voiles furent déchirés ; et nous convenions humblement qu'on nous a leurrés trop longtemps avec ces mots vagues, sans signification déterminée, et au demeurant vides de sens. Nous comprîmes que le Vicaire de Jésus-Christ a la lumière , puisque , seul en Europe , il n'a pas craint de flétrir solennellement dans l'immortelle Encyclique, le pré tendu Progrès et la soi-disant civilisation moderne.

Je ne puis ici disserter longuement , Madame , sur ces formules trompeuses, par lesquelles on a voulu (et l'on a réussi !) remplacer ou faire oublier Dieu et ses saints commandements, et la Loi

naturelle et la Loi religieuse, qui donne la science aux petits, et rayonne si purement de sa propre lumière. J'espère que l'ère du *progrès* et de la *civilisation moderne* est fermée, ou le sera bientôt, et que ces honteux soliveaux resteront dans l'immonde cloaque où ils nous ont embourbés, et dont nous sortirons, nous, avec la grâce de Dieu, par le retour à l'observation de sa Loi.

Mais je voudrais, en quelques pages, faire partager ma conviction à ceux qui m'auront suivi jusqu'à la fin; cette conviction est que l'ignorance des choses les plus essentielles d'une part, le mépris de l'homme et de la vie humaine de l'autre, ou la barbarie, sont parvenus à leur comble dans le siècle des lumières, et à l'époque qui s'appelle *humanitaire*, et se caractérise elle-même assez bien par ce barbarisme.

## II

Ce soir, j'ai reçu une visite : celle d'un homme intelligent, qui s'est dévoué depuis douze ans à l'éducation des enfants du peuple ; il y a dépensé la fleur de ses ans et les richesses d'une vigoureuse santé ; plusieurs années durant, il a travaillé

jusqu'à seize heures par jour, dont douze dans l'atmosphère des classes ; il a fait joyeusement tous ces sacrifices pour l'amour de Dieu et en vue du salut et du bonheur de son prochain. Il est maître d'école instruit et très-consciencieux.

Au nombre de ses fonctions, se trouve celle d'apprendre la lettre du catéchisme aux petits garçons, et de la leur expliquer en père de famille.

Or à propos de la guerre, il m'a posé les questions suivantes : Qu'est-ce dont que le Droit des Gens ? Et où le trouve-t-on ?

Je lui répondis : Monsieur, le Droit des Nations se trouve dans les commandements de Dieu comme tous les droits et tous les devoirs possibles. Les commandements de Dieu regardent les nations comme les particuliers, puisqu'elles se composent de particuliers.

Dieu en vain tu ne jureras ;
Faux témoignage ne diras ;
Homicide point ne seras ;
Bien d'autrui tu ne prendras ;
Bien d'autrui ne convoiteras ;

Voilà les principes du droit des gens. Quant aux conséquences et aux applications, elles sont développées dans des ouvrages généraux et spéciaux

de théologie, de morale et de jurisprudence. Mais de quelque nom qu'on les appelle, ces livres ne sont que de grands catéchismes, ou des commentaires détaillés de ces cinq préceptes, gravés par le Créateur dans le cœur de l'homme, promulgués sur le Sinaï, repromulgués par Notre-Seigneur Jésus-Christ, et toujours enseignés et rappelés par son Vicaire sur la terre.

Je remarquai que le visage de mon interlocuteur, un instant contracté par l'étonnement, s'était immédiatement détendu pour exprimer la joie, la joie que fait naître dans les belles âmes la vue subite de la vérité.

Il comprenait, sans autre explication, qu'il n'est pas plus permis aux rois et aux nations de tuer ou de faire tuer des hommes injustement, de se parjurer en violant des traités, de voler ou de vouloir voler des provinces avec des soldats armés qui tuent, que cela n'est permis au moindre particulier, à Cartouche, à Mandrin ou à Vidocq.

Pourquoi cet excellent maître, instruit sur toutes les choses de sa profession, ne s'était-il jamais rendu compte de cette notion du droit des gens ?

Pour une raison toute simple, Madame. C'est que nos catéchismes, au mépris des prescriptions du Concile de Trente, ne sont pas conformes au

catéchisme romain, ne disent plus mot de la guerre, ni rien qui éveille l'idée du Droit des Gens. Béni soit notre Saint Père Pie IX qui, au Concile du Vatican, a proposé et fait adopter pour toute l'Église la nécessité d'un petit catéchisme universel, dans lequel, soyez-en sûre, ces notions si nécessaires ne seront pas omises.

Cette suppression si grave par ses conséquences, comme nous le verrons, et dont ce digne homme avait pâti comme tant d'autres, me remettait en mémoire une parole des saints Livres :

« Si le bois vert est ainsi traité, que deviendra le bois sec ? »

Le bois sec brûle en ce moment et est, depuis six mois, dévoré par le feu de la guerre. Si l'esprit de Dieu ne lui infuse pas une sève nouvelle, la sève antique de la Loi naturelle, le bois sec brûlera, hélas ! tant qu'il y en aura.

A la place des préceptes du Décalogue, si simples et si lumineux, voyons ce qu'on a essayé d'introduire dans le monde, en matière de droit des gens.

*Dieu en vain tu ne jureras. — Faux témoignage ne diras.* — Le parjure ne s'appellera plus de son nom : on le nommera *dénonciation des traités*. Les peuples verront leurs pères signer des contrats

au nom de la sainte et indivisible Trinité ; et quelques années après, ils les verront renier leur signature publiquement. On se contentera, pour toute pudeur, d'employer une expression ancienne dans une acception nouvelle et inouïe. Au lieu de dire crûment : Je me parjure, je renie Dieu et la très-sainte Trinité, et je déchire les contrats que j'ai signés ; on dira : *Je dénonce le traité.* Cela suffira à la ladrerie et à la cécité de la civilisation moderne, qui s'ébahira un instant, pour bientôt regarder le parjure comme un homme honorable ; et les autres pères des peuples s'asseoiront auprès du renégat comme en bonne compagnie, à l'effet de ratifier sa félonie.

C'est ce que vient de faire la Russie, en ajoutant avec une impudeur insultante : Je ne touche pas à la question d'Orient ; je ne fais que *dénoncer un traité.*

> Faux témoignages tu ne diras,
> Ni mentiras !...

Pour venir à bout de violer et de faire violer par un ou deux millions d'hommes armés le cinquième et le septième précepte du Décalogue, c'est-à-dire la Loi naturelle dans ses prescriptions les plus graves et les plus évidentes, il suffira de lancer

des phrases comme celles-ci : *Besoins de l'époque, aspirations nationales ; influence, prépondérance, développement de races ; frontières naturelles ; nationalités ;* et toutes ces formules informes dont la presse du *progrès* et de la *civilisation* saoûle chaque jour jusqu'à l'hébètement les civilisés modernes. Car il n'est pas un organe de cette presse, enfant prodigue s'il en fut jamais, qui ne soit continuellement occupé à remâcher ces immondices de la pensée et du langage. *De siliquis porcorum !*

Non, il n'est pas d'ignorance comparable à celle-là, à l'ignorance du siècle des lumières. Vous ne trouverez pas dans les temps passés, des gouvernements qui aient osé compter sur l'engourdissement moral et intellectuel de leurs peuples, au point d'articuler tout haut de pareils barbarismes, pour procéder aux tueries des nations et au vol des provinces.

Dévisageons un ou deux de ces masques, de ces hypocrisies, et voyons ce qu'il y a dessous.

*Besoins* de l'époque, *aspirations* nationales. — Équivoque, équivoque maudite. En français, cela doit s'appeler *désirs*. Désires-tu le bien, ou le mal ? Qui que tu sois, Roi ou peuple, et à quelque heure du temps que tu vives, si c'est le bien que tu désires, je suis tranquille. Quiconque désire le bien

ne fait pas le mal ; et tu ne voleras ni ne tueras injustement pour réaliser tes désirs du bien. Si c'est le mal qui est entré dans ton cœur, si le mal est devenu un *besoin* pour toi, en un temps ou en un autre, refoule, comprime énergiquement ces abominables aspirations, et souviens-toi du précepte : *Non concupisces ;* tu n'auras pas de désirs injustes, et tu ne t'abandonneras pas à des cupidités coupables.

*Frontières naturelles.* — Qu'est-ce qu'une frontière ? — C'est une limite, et pas autre chose. Qu'est-ce qu'une limite naturelle ? — Le voici : Un homme possède un pré borné par la forêt du Dieulet, une montagne d'Argonne ou la rivière de Meuse, et un autre pré séparé par une simple borne du pré de son voisin. Dans le premier cas, la limite est naturelle.

Donc j'ai un paroissien dont la propriété, assez grande et belle, vraiment, longe une petite propriété appartenant à un autre, laquelle longe elle-même la Meuse. Ils possèdent tous deux en vertu de contrats qui ont cent ou cinquante ans de date. Si le premier venait dire au second : La Meuse est ma limite naturelle, en conséquence je vais vous prendre votre pré ; et si vous vous y opposez, je vous tue, vous et les vôtres ; que

ferait-on de cet homme ? On s'empresserait de l'enfermer comme fou, et comme fou dangereux.

Et des gouvernements, sans être fous, voudront faire cela ? Mais ce seraient des voleurs et des assassins, pas autre chose. Et si la nation, au lieu de s'y opposer, veut suivre son gouvernement dans cette voie, elle devient une nation de voleurs et d'assassins ; et les autres peuples n'ont d'autre ressource que de lui résister à main armée ; ressource extrême et terrible, même pour celui qui l'emploie, et qu'on n'emploiera, par conséquent, qu'après avoir épuisé tous les moyens de calmer ces criminels insensés. Alors la guerre sera juste et nécessaire. Car il est juste et nécessaire de ne laisser pas le vol et l'assassinat, ou d'autres grandes scélératesses, prendre pied impunément dans le monde, et de maintenir la Loi divine et naturelle sur la terre.

C'est pour cela, Madame, que nous avons commis un crime en attaquant la Prusse, et que la Prusse commet le même crime, en continuant cette horrible guerre. Nous voulions lui voler son Rhin, sous prétexte que c'est une limite naturelle : voleurs et assassins, nous l'étions. Les Prussiens victorieux ont voulu à leur tour voler l'Alsace et la Lorraine : voleurs et assassins : ils le sont.

Vous vouliez me voler, je vous en empêche : c'est bien. Si je veux vous voler à mon tour, je ne vaux pas mieux que vous, et vous avez raison de vous y opposer. Encore une fois, la guerre est un moyen extrême pour punir les méchants et empêcher le mal, et non pas pour le faire. Les nations sont de grandes familles, et leur territoire est leur propriété. Les cessions de *territoire* et de *nationaux*, dans les grandes familles qui sont les nations, ne peuvent pas plus se faire par violence que les adoptions dans les familles privées. Il y faut le consentement libre du père, qui est le gouvernement, et des fils, qui sont tous majeurs dans la nation. La Prusse admet que les enfants de l'Alsace et de la Lorraine ne veulent pas entrer dans la famille prussienne ou allemande. Elle veut les y faire entrer de force. C'est tout comme si un homme disait à un autre : Vous m'avez blessé, vous m'avez nui ; je vous ai puni, vous allez me payer le tort que vous m'avez fait, et de plus, je vous prends vos enfants et vos biens. Il n'y a pas deux droits naturels encore une fois ; il n'y en a qu'un, qui est le même pour les nations et les individus.

Après Forbach, Reischoffen et Werth, la Prusse devait déjà offrir la paix avant de conti-

nuer la guerre, conformément à l'enseignement chrétien ; parce que la volonté doit toujours être à la paix, et qu'on ne doit faire la guerre que malgré soi, c'est-à-dire par nécessité. *Pacem habere debet voluntas, bellum necessitas.* Voilà une règle du droit des gens que vous trouverez dans l'antique Droit canon, et dans tous les auteurs, catholiques et protestants, qui en ont traité. Or lorsque notre armée du Rhin eut été culbutée sur toute la ligne en deçà des frontières Prussiennes, il n'y avait plus nécessité pour la Prusse de faire la guerre (à moins que nous n'eussions pas voulu de la paix par orgueil), puisque nous n'étions plus en état de lui nuire alors. La Prusse n'a pas même songé à parler de paix à cette époque : ce fut son premier crime dans cette guerre. — Car elle devenait l'agresseur et l'envahisseur à son tour. Or dans ce cas, même lorsque l'agression est juste, il faut préalablement offrir la paix. C'est encore une maxime du droit des gens que vous trouverez dans tous les jurisconsultes qui l'ont prise dans la sainte Écriture elle-même : *Si quando accesseris ad expugnandam civitatem, offeres ei primum pacem.* — *Pacem* ; la paix, entendez-le bien, et non pas l'esclavage.

Mais après Beaumont et Sedan, et lorsque nous

eûmes confessé notre péché, la Prusse doubla son crime et le rendit évident comme la clarté du jour, en refusant la paix, et en déclarant qu'elle voulait prendre du territoire et asservir des hommes. Elle déclara ainsi manifestement qu'elle voulait voler à son tour, et voler en assassinant.

En outre, cette conduite fait peser des doutes terribles et rend vraisemblables les accusations contre la *droiture d'intention* du gouvernement prussien avant la guerre ; et la droiture d'intention est une des conditions absolument requises, pour n'être pas un Caïn, du gouvernement qui fait même une guerre juste. Le gouvernement prussien ne désirait-il pas secrètement cette guerre, pour réaliser son hégémonie et son unité prussienne, si longuement méditée et poursuivie souvent dans le passé par de si criminelles voies? Pourquoi ces préparatifs immenses, complets à l'heure accidentelle? Pourquoi tout un peuple de soldats? Pourquoi cette presse allemande, exprimant sans désaveu, depuis Sadowa, l'inique convoitise de l'Alsace et de la Lorraine? Pourquoi cet habile traité *défensif* avec les États du Sud, suivi de si près de cette provocation adressée à la susceptibilité française? Je veux dire ce semblant de projet de la candidature d'un Hohenzollern au trône

d'Espagne, alors que déjà celle du fils de l'Excommunié était présentée, et au fond agréée, comme elle l'a été publiquement depuis, pour mieux plonger les nations latines dans le bourbier des divisions et des hontes religieuses et morales?...

Mais ce thème demanderait à lui seul une brochure, et il est inutile à mon sujet principal. Du reste, Madame, je crois que M. Urquhart songe à le traiter en ce moment, et il est plus compétent que moi.

Revenons. La Prusse donne un motif, et se prétend dans la nécessité de prendre l'Alsace et la Lorraine. Examinons ce motif et cette nécessité.

Quelques jours après la bataille de Beaumont, c'est-à-dire dans les premiers jours de septembre, je faisais visite au capitaine Wermelskirch. Il avait en main un journal : c'était le *Kladerradatchs*, le charivari de Berlin.

La charge représentait une bête, que saisissaient ensemble, en la forçant à se tenir debout sur le siége, M. de Moltke et le Prince Royal de Saxe. D'un bras ils la serraient, de l'autre main chacun d'eux présentait à M. de Bismark une patte de derrière de la bête, sur les longues griffes de laquelle on lisait : *Elsas* et *Lothringen*.

M. de Bismark, armé d'une paire de grandes lunettes et d'une forte paire de ciseaux, s'apprêtait à les rogner.

Vous devinez la légende imprimée sous cette charge allégorique : « Il faut rogner les griffes de la bête, afin qu'elle ne puisse plus nuire à l'avenir. »

Voilà, Madame, le motif allégué pour continuer cette guerre atroce. C'est bien celui qu'a formulé plusieurs fois M. de Bismark lui-même, pour expliquer la prétendue nécessité de continuer la guerre.

Qu'est-ce à dire? — Nous avons ici la pensée et le langage de la nation qui se dit et se croit, et que la grande majorité de la presse, marchande de progrès, proclame la plus civilisée du monde. Nous avons, dis-je, sa pensée sur la France, qu'on nous a donnée aussi jusqu'à présent comme une nation très-civilisée. Enfin, quelqu'un vient d'attester solennellement que toutes deux, la Prusse et la France, sont vraiment très-civilisées ; et ce quelqu'un doit être compétent pour parler de la civilisation et du Progrès : car il y est jusqu'au cou. C'est l'Excommunié, qui, à l'ouverture de son parlement il y a quelques semaines, s'exprimait ainsi, en désignant la France et la Prusse : « Deux

« peuples, deux des principaux représentants du « Progrès et de la Civilisation moderne. »

Eh bien, d'après M. de Bismark, la France est une bête féroce ; et la Prusse, avec ses alliés, mord et déchire la bête féroce avec une férocité incontestable, et se propose d'en emporter un morceau ou deux tout-à-l'heure. — Et voilà, dirait Tacite, ce qu'ils appellent la civilisation : *Trucidare et trucidari* SÆCULUM *est*.

O mon pays, tu as déjà confessé ton crime, et tu as renié ton agression injuste et criminelle. Tu n'as pas fait cet aveu par lâcheté, puisque depuis lors tu te débats saignant, sous les serres de l'aigle noir que Dieu a lâché contre toi. Achève ta confession ! Confesse tous tes crimes, peuple à la fois incroyant et fidèle ; peuple d'athées et d'apôtres ; peuple de Voltaire et de Jeanne d'Arc ; peuple ami de la lumière vive et nette, et des brouillards de la pensée ; peuple du Christ qui aime les Francs, dépouille-toi de toutes tes iniquités et purifie-toi de toutes tes scories modernes ; reprends ton beau vêtement de foi, de respect, d'intelligence, de générosité. Puis, demande à Dieu la grâce de chasser l'étranger qui t'étreint, et de renvoyer l'aigle noir dans son aire. Mais surtout, si Dieu te fait un jour cette grâce, je t'en supplie, sur-

tout je t'en supplie ! ne songe jamais à lui prendre son Rhin ; et redonne au monde l'exemple de la justice.

J'aurais fini, Madame, si je n'avais à conclure. La conclusion des raisonnements est facile : l'ignorance la plus désastreuse des principes les plus élémentaires du Droit naturel, remplacés par des formules équivoques et vides, que le progrès, la civilisation et l'opinion publique, divinités modernes, nous donnent comme le comble de la perfection et de la supériorité ; le mépris le plus éhonté des hommes et de la vie humaine ; la barbarie la plus féroce : voilà la guerre de 1870 et la situation présente.

Mais cette conclusion est insuffisante.

Il faut dire et redire les principes élémentaires du Droit des Gens ; il faut que tous les pères et toutes les mères de famille, tous les maîtres de l'enfance les enseignent aux petits, afin que les générations nouvelles ne soient plus témoins ni acteurs dans de pareils drames, au péril de leur salut.

Il faut donc à ces lettres une conclusion pratique ; je veux y aider pour ma part ; et j'insère ici, sous une forme didactique, simple, claire, sous cette forme usitée dans l'Église pour enseigner les petits enfants, quelques-uns de ces principes

si graves, dont l'oubli amène le déluge de sang et de ruines que nos yeux, noyés de larmes, contemplent dans ces tristes jours.

* *
*

*D.* Est-il permis à un chrétien de prendre part à la guerre ?

*R.* Il est permis de prendre part à une guerre juste ; et c'est une obligation pour ceux que les lois y appellent.

*D.* Est-il permis à un chrétien de prendre part à une guerre injuste ?

*R.* Jamais il n'est permis de prendre part à une guerre injuste : et celui qui le fait est coupable d'homicide devant Dieu et devant l'Église.

*D.* Pourquoi dites-vous qu'il est coupable d'homicide devant Dieu ?

*R.* Parce que le cinquième commandement de Dieu défend de tuer injustement ; que dans une guerre on tue, et que dans une guerre injuste, on tue injustement.

*D.* L'Église considère donc aussi comme des homicides ceux qui prennent part à une guerre injuste ?

*R.* Oui ; elle les considère comme des homicides et des meurtriers ; et elle prononce contre eux des peines spéciales.

*D.* Quelles peines l'Église a-t-elle portées contre ceux qui prennent part à une guerre injuste ?

*R.* L'Église leur a infligé des peines particulières, selon les temps et les circonstances ; quelquefois elle les a condamnés à un jeûne de plusieurs années. Mais elle a établi dès les premiers siècles une peine infamante qui subsiste toujours.

*D.* Quelle est cette peine infamante ?

*R.* C'est l'interdiction et l'incapacité de recevoir ou d'exercer aucune fonction sacrée : ce qu'on nomme l'*irrégularité pour cause de crime de meurtre*, laquelle peine est encourue sans distinction par tous ceux qui prennent part à une guerre injuste.

*D.* L'Église suppose donc que les fidèles, simples citoyens ou soldats, pèchent en prenant part à une guerre injuste ?

*R.* Apparemment, puisqu'elle les punit dans ce cas, et les traite de meurtriers.

*D.* Quels sont les moyens pour les fidèles, simples citoyens, officiers ou soldats, de s'assurer qu'une guerre n'est pas illicite pour eux, et ne les rendra pas homicides?

*R.* Ces moyens sont semblables à ceux que doivent prendre et que prennent les exécuteurs des sentences judiciaires ordinaires. Ainsi, de même qu'un huissier ne doit pas mettre à l'encan les meubles d'un citoyen, ni un bourreau donner la mort à un homme, avant de s'être assurés qu'un jugement et une sentence régulière ont été préalablement prononcés, sans appel ou après le rejet de l'appel, de même les soldats ne doivent prendre part à une guerre, qu'autant qu'elle a été précédée d'un jugement et d'une sentence régulière contre la nation qui est en cause.

*D.* Suffit-il que le jugement et la sentence aient été prononcés?

*R.* Non. Il faut encore qu'elle ait été solennellement notifiée à la nation mise en cause, et qu'il apparaisse que celle-ci a été mise en demeure de réparer le tort dont elle s'est rendue coupable.

*D.* Cette condition est-elle rigoureusement nécessaire pour que la guerre devienne licite aux particuliers appelés, à quelque titre que ce soit, à y prendre part?

*R.* Oui, cette condition de la notification, de la mise en demeure, et du refus de réparer le tort, est rigoureusement nécessaire. Et c'est ce qu'on appelle la DÉCLARATION DE GUERRE.

*D.* La Déclaration de guerre ne consiste donc pas dans un acte par lequel une nation fait savoir à une autre qu'elle va tuer, piller et brûler?

*R.* Non. Il n'y a que quelques peuplades sauvages et les civilisés modernes qui appellent cela Déclaration de guerre.

*D.* Pourquoi dites-vous que la Déclaration de guerre, telle que vous la définissez, est rigoureusement nécessaire ?

*R.* Je le dis : 1° parce que cette doctrine est celle de tous les théologiens, et de tous les Jurisconsultes, même païens, comme Cicéron ; 2° parce que, selon le langage du Saint-Siége apostolique, « la Guerre étant comme une bête féroce qui dévore « tout, » il n'est permis d'y recourir que comme à un moyen extrême et inévitable d'empêcher le mal ; 3° parce qu'on lit cette obligation en termes formels dans la Sainte-Écriture, où Dieu fait cette prescription au peuple de l'Ancien Testament : « Lorsque tu seras dans le cas de faire la guerre à un peuple, tu lui offriras préalablement la paix. »

*D.* Appartient-il aux particuliers d'examiner les considérants du jugement et les motifs de la sentence de Déclaration de Guerre, et de se diriger d'après cet examen? c'est-à-dire de prendre part

à la guerre ou de refuser d'y prendre part, selon que les griefs reprochés à la nation en cause leur paraîtront suffisants ou non pour motiver la guerre?

*R.* Cela leur appartient de la même manière que dans tous les autres cas où ils reçoivent des ordres de leurs supérieurs. Ils doivent examiner suffisamment les motifs notoires de la sentence, pour s'assurer au moins que la guerre qui leur est commandée n'est pas visiblement injuste ; et s'ils sont dans le doute, ils doivent obéir. C'est la doctrine de saint Augustin, et cet enseignement a été adopté par l'Église dans la partie de l'antique droit canon, qui traite de la Guerre et de l'état Militaire.

*D.* Pourquoi avez-vous dit qu'ils doivent *au moins* s'assurer que la guerre n'est pas visiblement injuste?

*R.* Parce que c'est la règle générale, et qu'il est des circonstances où les fidèles sont tenus d'examiner de plus près les motifs mis en avant pour faire la guerre.

*D.* Quelles sont ces circonstances?

*R.* Par exemple, si l'on vit dans un temps où il est notoire que les Gouvernements et les Scribes de toutes sortes font profession de négliger la Loi divine et religieuse, et couvrent les prétentions les

plus injustes sous de profanes nouveautés de paroles ; comme, s'ils font profession de substituer à Dieu et à ses commandements les idoles fantastiques de *Progrès*, de *Civilisation moderne*, de *Libéralisme*, et des formules obscures et louches, telles que : *Besoins de l'époque, aspirations nationales, orgueil national, développement des nationalités* etc. ; ou de soutenir que la source de tous les droits, et par conséquent de tous les devoirs, est l'État séparé de l'Église et de la Religion, et que, par conséquent, les supérieurs peuvent commander tout ce qui leur plaît ; — nouveautés condamnées par le Saint-Siége. Dans ces circonstances, les inférieurs doivent examiner de plus près les Déclarations de Guerre, même régulièrement faites, parce qu'il n'y a plus lieu pour eux d'invoquer l'axiome que *dans le doute le supérieur est présumé avoir raison.*

*D.* Pourriez-vous citer quelques exemples à l'appui des deux principaux points de doctrine pratique que vous avez établis ?

*R.* On pourrait en citer un grand nombre. Je vais en citer deux.

1. Chez les anciens Romains, ce n'étaient ni les Consuls, ni le Sénat, ni le peuple en comices, mais bien un Tribunal spécial, appelé « Collége des

Féciaux, » qui examinait et décidait juridiquement les causes de guerre. Un jour certains Romains notables, députés comme ambassadeurs vers les Gaulois alors en guerre avec Rome, trouvant que les négociations n'aboutissaient pas assez vite à leur gré, les rompirent, et sans nouvelle décision du Collége des Féciaux, recommencèrent la guerre. Les Gaulois cessèrent immédiatement les hostilités, et portèrent l'affaire à Rome même. Non seulement leur réclamation fut accueillie, mais des sacrifices nombreux et extraordinaires furent offerts par les Romains pour expier cette énorme violation du Droit des Gens.

2. Pour les temps chrétiens, voici un exemple, qui en vaut mille. Saint Maurice et ses compagnons, martyrs, c'est-à-dire une légion de 6600 hommes, préféra se laisser deux fois décimer et ensuite entièrement massacrer, plutôt que de consentir à prendre part à une guerre *injuste dans ses motifs*.

Pour finir, Madame, permettez-moi d'ajouter un autre trait d'histoire.

Pendant la minorité de Charles VIII, roi de France, le duc d'Orléans, depuis Louis XII, et certains seigneurs mécontents, s'étaient retirés en Bretagne, à la cour du duc François II, et avaient

réussi à l'entraîner dans leur parti. De concert avec eux, et avec Maximilien d'Autriche, intervenant comme beau-père de Charles VIII, le duc fit la guerre au roi, son suzerain ; non sans avoir, pour le dire en passant, envoyé un Mémoire juridique signé de Maximilien, au gouvernement de la régente, selon les formes prescrites par le Droit des Gens. Au fond, c'était une rébellion. Ils perdirent la bataille de Saint-Aubin-du-Cormier, et le duc de Bretagne demanda la paix.

Outre sa qualité de suzerain du duc, le Roi de France prétendait certains droits sur le duché même de Bretagne, du chef de Nicole, qui avait testé en faveur de son père. Aussi, dans le Conseil d'État, saisi de la demande de paix des Bretons, les premiers qui opinèrent ne traitaient pas la question au point de vue du droit, mais faisaient plutôt ressortir les avantages qui résulteraient de la continuation de la guerre. Quand vint le tour d'un conseiller nommé Guillaume de Rochefort, il se leva et fit un discours que l'historien Anquetil rapporte ainsi :

« Ceux qui ont parlé avant moi ont montré que « la conquête de la Bretagne est facile ; personne « n'a examiné si elle est juste. C'était cependant « par là qu'il fallait commencer. Sans doute pour

« un prince sans religion, il suffit qu'un pays voi-
« sin soit à sa bienséance, pour qu'il se croie
« autorisé à s'en emparer ; mais un prince chré-
« tien a d'autres règles à suivre dans sa conduite.
« Il doit à l'univers l'exemple de la justice. Le roi,
« je le sais, réclame des droits sur la Bretagne ;
« mais ces droits n'ont pas encore été soumis à
« l'examen légal. Que l'on nomme promptement
« des commissaires éclairés et intègres, qu'on
« leur fournisse les titres respectifs, qu'on leur
« laisse une entière liberté de les discuter. Si
« après un sévère examen les prétentions du roi
« sont jugées injustes, *ou même douteuses*, il n'y a
« point à délibérer. La conquête de la Bretagne
« fût-elle encore plus facile, il faut y renoncer. »

Le Conseil d'État se rangea de l'avis de Guillaume de Rochefort, et la paix fut faite !

Vous ferez, Madame, et les lecteurs de ces lettres feront facilement l'application de cet exemple à la guerre de 1870 et à la situation présente. Qu'ils prononcent ensuite entre une époque de ténèbres et le siècle des lumières ! entre ce Conseil d'État de la fin du XV^e^ siècle, qui, en pleine guerre injustement suscitée, et en plein succès, s'arrête, donne la paix et renonce à une conquête facile, simplement parce que les *droits* du Roi

sur la province à conquérir n'ont pas encore été *légalement examinés*, — et ces civilisés de Prusse, qui sans prétendre aucuns droits sur l'Alsace et la Lorraine, autres que ceux de la force, comme l'a assez crûment avoué M. de Bismark, non seulement *ne s'arrêtent pas*, ne veulent pas *d'examen légal*, mais bien la conquête sauvage, et pour y parvenir, montrent le plus cruel mépris de l'homme et de la vie humaine, dans cette guerre d'extermination féroce.

« Malheur pour vous, malheur pour nous, » m'ont dit beaucoup d'Allemands avec qui j'ai causé de la guerre à leur passage depuis la Bataille de Beaumont. — Oui, leur répondais-je. Mais voici qui est plus grave : Crime de nous d'abord, crime de vous maintenant. »

Depuis six mois que dure cette effroyable boucherie, parmi tous les diplomates et les souverains de l'Europe, et leurs ministres, il ne s'est pas levé un Guillaume de Rochefort pour prononcer le mot de *JUSTICE !* Ils vont se réunir ; si Guillaume de Rochefort n'en est pas, malheur à l'Europe !

Un évêque que vous connaissez bien, Madame, me racontait il y aura bientôt deux ans, que le Saint-Père, oppressé à la vue des maux de l'an-

cien monde, lui disait : Ces rois règnent si mal, que Dieu permettra peut-être bientôt qu'il n'y ait plus d'intermédiaires semblables entre les fidèles et le Saint-Siége, entre le Père et ses enfants.

J'ignore quelle était, au juste, la portée de ces paroles. Mais il est temps que les chrétiens rapprennent le Droit des Gens, et le Catéchisme du Pape ; que chacun songe au salut de son âme, et au salut de la chrétienté.

3 Janvier 1871.

DOCUMENT CONCILIAIRE

SUR

# LE DROIT DES GENS

Nous imprimons ici un document conciliaire qui, pour n'être pas un décret, ni une définition, n'en est pas moins plein d'intérêt. Ce n'est qu'un *Projet*, dû à l'initiative de quelques prélats. Mais si l'on se rappelle qu'un *Postulatum* relatif à la nécessité d'une définition à nouveau du Droit des Gens par le Pape en Concile, a été signé l'an dernier par les évêques d'Orient d'abord, et ensuite par

plus de deux cents prélats, — si l'on considère ce document en lui-même et qu'on remarque qu'il n'est que la reproduction de l'antique doctrine de l'Église, et comme un tissu des textes du droit canonique, on en saisira facilement la haute valeur, et l'on regrettera une fois de plus, que le Concile du Vatican ait été forcément suspendu par le Souverain-Pontife. Que de sang et de larmes seraient épargnés à l'Europe et au monde, si les nations chrétiennes prenaient plus de soin pour n'étouffer pas la voix de l'Église, et obéissaient à son Chef!

Voici ce document dont nous possédons un exemplaire imprimé tel qu'il a été arrangé pour être distribué par un archevêque d'Orient à la Commission conciliaire compétente :

(*Les Éditeurs.*)

# VI.

## *DE RE MILITARI ET BELLO.*

### VOTUM SYNODI.

Quum in hisce luctuosissimis temporibus, sicut in diebus Noe, diminutæ sint veritates a filiis hominum [1], et multi jam non regnum Dei et justitiam ejus [2], sed quæ sua sunt, quærant [3], videre est et imprimis in iis quæ ad Rem Militarem spectant, omnem æquitatem conculcari et omnia jura permisceri. Itaque, dum quidam hac tristi rerum conditione commoti, sed non secundum scientiam sanctam [4] sentientes, somniant tempus futurum quo homines, licet Deum non secuturi [5] non tamen amplius ulla bella videbunt, alii e contra bella quæcumque, vel potius strages et homicidia magna et horribilia reputant licita; ita ut et nocendi cupiditas, et ulciscendi crudelitas, impacatus atque implacabilis animus, feritas

[1] Psalm. II, 2.
[2] Math. 6, 33.
[3] Philipp. 2, 21.
[4] Rom. 10, 2.
[5] Quod si nolueritis sequi eum (Dominum).... Vos causa eritis *necis* omnium (Num. 32, v. 15).

rebellandi, libido dominandi, et si qua similia, non jam culpentur in bello [1]. Hinc illæ immensæ multitudines et exercitus perpetuo armatarum nationum, quasi perpetuo inter se hostilia parantium. Compertum igitur habemus et eos qui bella jubent aut parant, et eos quibus hæc jubentur, non jam amplius imperare et obedire juste [2] sicut præcipit ordo naturalis, sed oblitos esse aut parvi pendere hoc grave et quidem inter homines gravissimum mandatum Domini, olim per Moysen servum suum dicentis: Non occides [3]. Haud minus oblivioni vel despectui dederunt et antiqua dicta Sanctorum Patrum, et præscripta Conciliorum a Sancta Sede probatorum, necnon et ipsorum summorum Pontificum documenta atque judicia, quibus constat nunquam in Ecclesia sancta Dei damnabiles non fuisse habitos tanti præcepti in hac parte transgressores.

Cujus erroris et agendi rationis perversæ causa hæc non omittenda est, nec sub silentio dissimulanda, scilicet impietas istorum qui adversus Deum et adversus Christum ejus infrementes [4] contendere ausi sunt omnium jurium originem et fontem esse cujuscumque, ut aiunt, reipublicæ statum [5], et quidem ab Ecclesia sejunctum aut

[1] Decr. 2 part. Caus. XXIII. quæst. 1, can. 4.
[2] Ibid.
[3] Exod. XX, 13.
[4] Psalm. 2, 1. 2.
[5] Syllabus complectens præcipuos nostræ ætatis errores. XXXIX a Propositio damnata.

sejungendum [1]; et, quia abyssus abyssum invocat, in pejus prorumpentes, inficiati sunt Morum leges divina non egere sanctione [2] et opus non esse ut leges humanæ ad naturæ jus conformentur [3].

Verum enim vero, unus est Legislator [4], et legimus in veteri Testamento Dominum dixisse populo suo : « Ego Dominus, et non est alius [5], » et Filio suo : « Postula a me et dabo tibi *Gentes* hæreditatem tuam [6]. » Quas postulavit Filius Dei unigenitus quando exinanivit semetipsum, et in similitudinem hominum factus [7], intravit in hunc mundum, dicens : Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam [8]; et datæ sunt ei quando seipsum dedit in cruce Redemptionem pro omnibus [9], omnia trahens ad seipsum [10]. Hinc Ipse Idem Amantissimus Redemptor, Rex Regum et Dominus Dominantium [11] dixit Apostolis et Petro : «Sicut misit me Pater, et ego mitto vos; euntes ergo docete omnes gentes, docentes eos servare omnia quæcumque mandavi vobis [12], » deinde Petro soli, et in ipsius persona

[1] Ibid. LV[a] Prop. damnata.
[2] Ibid LVI[a] Prop. damnata.
[3] Ibid. Ibid.
[4] Jac. IV, 12.
[5] Esaï. XLV, 18.
[6] Psalm. 2, 8.
[7] Philipp. 2, 7.
[8] Hæbr. 10, 9.
[9] I Timot. 2, 6.
[10] Joan. XII, 32.
[11] Apoc. XIX, 16.
[12] Matth. XXVIII, 20.

Petri, soli Romano Pontifici ejus successori. « Pasce oves meas [1], » meas, inquit, et generaliter, non singulariter has vel illas, per quod commisisse sibi intelligitur universas [2]. Et ita cœlestem ei protestatem tradens quodcumque ligandi et solvendi in terris [3], constituit eum tanquam suum Vicarium super Gentes et Regna [4], id est, super quoscumque rerum publicarum status ; postquam efficaciter, ut decet verum Filium Dei [5], rogavit pro eo ut non deficeret fides ejus, ad confirmandum frates suos [6]. Si ergo Deus voluit esse plures Potestates in Ecclesia sua, spirituales scilicet et temporales, eas quoque voluit esse inter se ordinatas, et gladium sub gladio [7]. Igiter Ecclesiæ unius et unicæ, unum corpus, unum caput, non duo capita, quasi monstrum, Christus videlicet et Christi Vicarius [8]. Cui tanto Vicariatu fungenti, et unico plenitudinis apostolicæ hæredi nos quidem inhærentes a quo et ipse episcopatus noster emergit [9], cum lacrymis oramus et deprecamur in hac Sinodo solemniter congregata, Summum Deum ac Patrem, ut illuminet intelligentias omnium et corda Spi-

[1] Joan. XXI, 17.
[2] Constit. *Unam Sanctam, De Majoritate et obedientia.*
[3] Matth. XVI, 19.
[4] Jerem. I, 10.
[5] I. Joan. V, 20.
[6] Luc. XXII, 31 et seq.
[7] Constit. *Unam Sanctam, De Majoritate et obedientia.*
[8] Ibid.
[9] Epistola Innocentii I, ad concilium Carthaginiense, 91a inter epist. Augustini, sic : A quo ipse episcopatus et tota auctoritas nominis hujus emersit.

ritu sancto suo, eo fine ut tandem omnes Gentes et Regna et populi et nationes et reges terræ, quibus coadunatur et coadunari debet unicum ovile [1] Domini nostri Jesu Christi sub Pastore uno ipsius Vicario [2], cui easdem omnes oves suas commisit, vere et plene agnoscant *Dominum Apostolicum* tanquam Patrem omnium Gentium et Episcopum totius Ecclesiæ [3], et jam non amplius circumferantur omni vento doctrinæ [4], sed ab ipso dirigantur in viam salutis æternæ ; et sic justitiam et veritatem sectantes [5] transeant per temporalia, ut tranquillam vitam agentes æterna non amittant [6] ; ad Eum recurrentes cum bona voluntate tanquam ad Arbitrum et Judicem, in omnibus rebus quæ impediunt eorum perpetuam pacem [7]. — Interea confidentes divinæ providentiæ auxilio quæ tantam orbi felicitatem in tempore opportuno præstabit, errores in hac parte et perversas agendi rationes profligere statuimus, necnon et profiteri ac declarare Jus Gentium et Pontificium circa Rem militarem ac Bellum, sicuti profitemur et declaramus in capitulis sequentibus.

[1] Joan. X, 16 et seq.
[2] De Majoritate et obedientia loco cit.
[3] Prout definivit Pelagius II, Constitut. *Manifesto*, Item episcopus totius orbis. C. *Ad honorem* 4.
[4] Ephes. IV, 14.
[5] Rom. IX, 30.
[6] Oratio Ecclesiæ.
[7] Id. Feria VI in Parasceve.

CAPITULUM PRIMUM.

## *De Solemnitatibus Belli.*

Jus Gentium circa Rem Militarem et Bellum ante omnia requirit Solemne Belli [1]. Hinc bellum injustum est, ac proinde homicidiis et latrociniis plenum, quod non ex edicto et præedicto geritur [2], id est quod non fuerit ante omnia parti adversæ indictum ac publice denuntiatum. Denuntiatione autem belli intelligitur gravaminum objectorum publica declaratio, cum legitimæ et competentis reparationis aut satisfactionis petitione, parti adversæ per legatos solemniter facta. Indictionis vero nomine intelligere fas est edictum quasi judiciarium quo publice denuntiantur belli causæ, simul ac partis adversæ contumacia. Dominus enim in veteri Testamento jussit populo suo dicens : « Si quando accesseris ad « expugnandam civitatem [3], » et agebatur etiam de civitatibus ab ipso Domino rejectis et damnatis, — « offeres ei primum pacem [4] ; » et legitur in libro Judicum filios

[1] Jus militare est belli inferendi solemnitas..... (Decr. 1 part. dist. 1. c. x.)

[2] Justum est bellum quod ex edicto geritur (Dec. 2 part. Caus. 23 quæst. 2, c. 1.) corr. Rom. — In codicibus legitur ex prædicto. (Ibid.)

[3] Corr. Rom. — Citat enim (Isidorus) Ciceronem qui negat justum esse bellum, nisi denuntiatum, nisi indictum. (Ibid.)

[4] Deuter. XX, 10.

Israel misisse nuntios ad omnem tribum Benjamin, ut traderent viros de Gabaa ad satisfaciendum injuriæ illatæ, antequam bellum inferrent [1]. Quicumque igitur sive princeps, sive dux aut miles aut alius bellum suscipere aut in eo participare, hisce omissis solemnitatibus, præsumpserit, se sciat mortaliter peccare, et quidem in genere homicidii, tanquam auctorem vel complicem in solidum omnium cædium quæ in tali bello vel potius impia strage fierent, atque insuper irregularitatem ex delicto, id est formalis homicidii causa, incurrisse, secundum decreta Patrum ac Summorum Pontificum sancita [2].

CAPITULUM SECUNDUM.

*De necessitate et legitimis causis ad bellum justum requisitis.*

Quia vero pacem habere debet voluntas, bellum necessitas [3], et bellum vere bellua est quæ omnia devorat [4], ideo

[1] Judic. XX, 12 et 13.

[2] In bello manifeste injusto, sive offensivo sive deffensivo, licet pauci mutilentur seu occidantur, vel etiam unus solus occidatur vel mutiletur, evadunt irregulares omnes militantes, quia omnes ad homicidium cooperantur, et constituunt unam causam totalem ad eam internecionem; arguitur ex cap. *Sicut dignum* § final. de Homicid.; cap. *Quod in dubiis*, 5, de Pœnis, et ibi glossa v^bo *Incitant* (Ferraris, v^bo *Bellum*).

[3] Cap. *Noli* (ex Augustino) 3, Caus. XXIII, quæst. 1.

[4] Rot. Rom. Part. VIII, num. 9, Annot. ad decis. 29 — (apud Ferraris, loc. cit.)

non licet absque gravi causa, et nisi vera et quasi extrema necessitate juste imperante, suscipere bellum. Testatur enim Nicolaus Papa in Responsis ad Consulta Bulgarorum, omni tempore armis abstinendum, nisi necessitas urgeat atque inevitabilis importunarum rerum adsit concurrentia [1]. Abhorreant ergo Christiani principes et populi a falsis bellorum causis, seu potius a suggestionibus Diaboli, qui ab initio homicida erat [2]. Olli non semel aurem præbuere cæci homines, quum ad bellandum se motos prædicarent, nunc propter vanam gloriam, seu, ut aiunt, præstigium nationale, sub cujus vocabuli fumo latet superbia vitæ, apud Joannem damnata [3], peccatum Draconis qui pugnabat cum Angelis ejus [4]; nunc propter imperii extendendi vel divitiis augendi desiderium, quod non est aliud nisi concupiscentia oculorum [5], radix omnium malorum cupiditas [6], et avaritia, ab Apostolo dicta idolorum nunc servitus [7]; etiam propter invidiam erga cœteras nationes vel principes, furorem hunc Caïnicum, quem semper abominabitur Dominus, qui solus est jure æmulator justissimus, et cujus nomen privative vocatur Zelotes [8]. Ete-

[1] Decr. 2 part. caus. XXIII, quæst. 8, c. 15.
[2] Joan. 8, 44.
[3] I Joan. 2, 16.
[4] Apoc. 12, 7.
[5] I Joan. 2, 16.
[6] I Timoth. 6, 10.
[7] Eph. 5, 5.
[8] Exod. 34, 14.

nim hæc eadem peccata æque ac magis [1] detestanda sunt in Nationibus et Guberniis, quæ in hominibus privatis damnantur. At vere horrendum esset dicere insontes homines, qui, sive ut ostentarent se esse validos pugiles, aut gladiatores, sive ut aliena raperent, sive ut invidiæ cederent, proximos privata auctoritate occidere meditarentur. Igitur non moveatur unquam bellum, nisi de necessario repetundis Juribus, vel hostium injuste invadentium propulsandorum causa [2].

### CAPITULUM TERTIUM.

### *De officiis et obedientia Ducum ac Militum.*

Secundum Divi Augustini sententiam, ad malos jure puniendos, bella gerenda ab ipsis bonis suscipiuntur, quum in eo humanarum rerum ordine inveniuntur, ubi eos vel jubere tale aliquid vel in talibus obedire juste ordo ipse constringit [3]. Sciant ergo Duces ac Milites se militare debere tanquam bonos viros, Deo sacramento Baptismi ligatos [4], ac proinde juramentum seu quod vocant sacramentum Militiæ non adversari legi Christianæ, nec unquam adversari posse. Hinc nihil in bello justo agant

[1] *Judicium durissimum his qui præsunt.* Sap. 6, 6.
[2] Decr. 2, part. caus. XXIII, quæst. 2, c. 1.
[3] Ibid. quæst. 1, c. 4.
[4] Vide martyrium S. Mauritii et sociorum, apud Bolland. *Acta Sanctorum*, 22 septembris.

contra Jus Gentium ; immunitates personarum et rerum Deo sacrarum, necnon ruricolarum ei operariorum artibus pacis incumbentium , feminarum, puerorum, senum et omnium innocentium agnoscant, et rite observent [1] ; se esse justitiæ servos ac ministros , non autem crudelitatis, nec cupiditatis, nec vanæ gloriæ, meminerint ; contenti stipendiis suis , neminem concutientes [2] , legitime in suo quisque gradu superioribus suis obedientiam præstent.

CAPITULUM QUARTUM.

*De Auctoritate et Consilio in bellis suscipiendis et forma Judicii de Justitia Belli.*

Quod bellum suscipiendum Auctoritas et Consilium non apud cives singulatim sumptos , sed apud Nationes et earum Principes et Gubernia est. Nam cives singuli , si læsi fuerint , jure possunt ad superiores appellare vel recurrere , quin inter se aut cum alienigenis pugnent ; et ordo naturalis , mortalium paci accommodatus , requirit ut ita se Res Militaris habeat [3]. Verumtamen si in Ecclesia Dei cautum est ne episcopus absque Consilio aliquid agat, pari saltem norma circa tanti momenti rem Nationes seu earum Principes et Gubernia uti necesse

[1] Capit. *Innovamus*, de Treuga et Pace.
[2] Luc III, 14.
[3] Caus. XXIII. Quæst. 1, canon IV. (August.)

perspicitur. Quapropter, ut justitia et justitiæ forma in bellis suscipiendis caute servetur, opus est ut leges cujusque regni et populi statuant viros non tantum peritos, sed et maxime probos consulendos esse, a quibus secundum Jus Gentium et leges evangelicas, necnon et canonicas seu Pontificias, causarum belli justitia prudenter examinetur et libere declaretur. Nam Jure disceptare, est juste judicare; et non est judex, si non est in eo Justitia [1].

## VOTUM SYNODI.

Et vero Patres hujus Synodi in Domino congregatæ considerantes quam difficile sit, inter tot et tantos errores ubique serpentes hunc optimum finem obtinere, *votum* sequens elicere, et sanctitati Domini Papæ humiliter commendare decreverunt, scilicet:

Ut in Urbe Roma quæ est caput totius Christianitatis et mundi, et apud hanc Sanctam Sedem apostolicam, Collegium seu Schola virorum prudentium instituatur ad restaurandam integram et sanam doctrinam de Jure Gentium, ubi etiam omnes quæstiones quæ rem quam vocant hodie Diplomaticam (Diplomatie) aliqualiter tangunt, respective ad idem Jus Gentium et ad leges evangelicas ac canonicas tractentur, ut inde magnum et maxime salutare

[1] De Re Militari et Bello, Quæst. II, Can. I.

auxilium justitiæ et pacis, per optimos et prudentiores viros qui eam scholam frequentabunt, omnibus hominibus, et maxime fidelibus [1] adquiratur.

[1] I Tim. IV, 10.

# VI.

## *DE L'ÉTAT MILITAIRE ET DE LA GUERRE.*

Dans ces temps malheureux, où, comme dans les jours de Noé, l'empire des vérités s'amoindrit parmi les fils des hommes et où déjà beaucoup d'entre eux cherchent non plus le règne de Dieu et sa justice, mais l'accomplissement de leurs propres désirs, c'est surtout dans l'usage de la force militaire, que l'on voit fouler aux pieds la justice et méconnaître tous les droits. Ainsi, tandis que les uns, frappés de ce triste état de choses, mais ne conformant point leurs pensées à la science sainte, rêvent un avenir où l'humanité, bien que ne s'attachant point à Dieu, ne verra plus de guerres nouvelles, d'autres, au contraire, veulent faire passer toutes les guerres indifféremment, ou plutôt les dévastations et les massacres pour également légitimes : de telle sorte qu'à leurs yeux la passion de nuire, l'ardeur sanglante de la vengeance, la haine implacable, la barbarie de la révolte, la soif de domination, et tout autre sentiment analogue, ne sont plus réputés coupables dans la guerre. De là, ces multitudes immenses de soldats, que les nations entretiennent sans cesse, comme si elles méditaient perpétuellement de se livrer bataille. En

effet, nous savons certainement que ceux qui préparent et qui ordonnent les guerres, aussi bien que ceux qui exécutent leurs ordres ne commandent et n'obéissent plus selon la justice, selon les préceptes de l'ordre naturel, mais qu'ils ne se souviennent pas, ou tiennent bien peu de compte de ce grand commandement, le plus important de ceux qui concernent les rapports des hommes entre eux, que le Seigneur transmit autrefois à Moïse son serviteur : *Vous ne tuerez point.* Ils n'ont pas moins d'oubli ou de mépris pour les maximes antiques des Saints Pères, pour les prescriptions des conciles approuvés par le Saint-Siége, et pour les enseignements et les jugements des Souverains-Pontifes eux-mêmes, desquels il résulte que dans la Sainte Église de Dieu, les transgresseurs de ce précepte si capital ne cessèrent jamais d'être réputés condamnables.

Il faut se garder d'oublier et de dissimuler sous le silence la cause de cette erreur et de ces principes de conduite pervers : c'est-à-dire, l'impiété de ceux qui, se révoltant contre Dieu et contre son Christ, ont osé prétendre que l'origine et la source de tous les droits se trouvent dans le gouvernement de l'État, quel qu'il puisse être, et dans l'État séparé de l'Église ou devant en être séparé ; et qui, l'abîme appelant l'abîme, se sont précipités dans un excès plus coupable encore, en niant que la règle des mœurs eût besoin d'une sanction divine, et que les lois humaines dussent être conformes au droit naturel.

En effet, de toute certitude, il n'y a qu'un seul Législateur, et nous lisons dans l'ancien Testament que le Seigneur a dit à son peuple : « Je suis le Seigneur, et il n'y en a point d'autres ; » et à son Fils : « Demande-le-moi, et je te donnerai *les nations* comme ton héritage. » Le Fils unique de Dieu les a demandées en se dépouillant lui-même et revêtant la ressemblance des hommes ; il est entré dans le monde, disant : « Voici que je viens, ô Dieu, pour faire ta volonté. » Et les nations lui ont été données quand il s'est livré lui-même, pour tous, dans la rédemption de la croix, attirant tout à lui. Ensuite lui-même, le Rédempteur qui nous aime d'un amour suprême, le roi des rois et le maître des puissances, dit à ses apôtres et à Pierre : « De même que mon Père m'a envoyé, je vous envoie à mon tour ; allez donc, enseignez toutes les nations, leur apprenant à garder tous les commandements que je vous ai donnés. » Il dit ensuite au seul Pierre, et dans cette personne de Pierre, au Pontife de Rome son seul successeur : « Paissez mes brebis, » mes brebis, dit-il, d'une façon générale, et non telles ou telles ; on doit donc entendre par ces mots qu'il lui confia l'ensemble des hommes.

Transmettant ainsi au Souverain-Pontife la puissance de lier et de délier toute chose sur la terre, il le constitua son vicaire sur les nations et les royaumes, c'est-à-dire, sur tous les gouvernements, quels qu'ils soient ; ensuite, avec l'efficacité qui convient au vrai Fils de Dieu, il pria pour lui, afin que sa foi ne défaillît point, pour qu'il

pût confirmer ses frères. C'est ainsi que Dieu voulut qu'il y eût plusieurs puissances dans son Église et qu'il voulut qu'elles fussent ordonnées entre elles, et que le glaive fût soumis au glaive. Dans l'Église, une et unique, il y a donc un seul corps, une seule tête, (et non pas comme chez un monstre, deux têtes) : savoir le Christ et après lui son Vicaire. Nous qui nous attachons fortement à celui qui exerce ce Vicariat auguste, à l'unique héritier de la plénitude du pouvoir apostolique, dont notre épiscopat lui-même tire sa source, réunis solennellement dans ce synode, nous prions et supplions le Dieu infiniment grand et Père des hommes, d'illuminer toutes les intelligences et tous les cœurs de son Esprit-Saint, pour que toutes les nations, les royaumes, les peuples et les princes de la terre, desquels se compose et doit se composer l'unique troupeau de Notre-Seigneur Jésus-Christ sous l'unique pasteur, son Vicaire en ce monde, auquel il a confié ses brebis, reconnaissent enfin pleinement le seigneur apostolique comme le père de toutes les nations et l'évêque de toute l'Église. Alors ils ne se laisseraient plus circonvenir à tout vent de doctrine, mais seraient dirigés par lui dans le chemin du salut éternel ; et prenant ainsi la justice et la vérité pour guide, il traverseraient l'existence temporelle, de manière à mener une vie tranquille, et à ne pas perdre l'éternité ; ils recourraient au Souverain-Pontife avec bonne volonté, comme à un juge et à un arbitre, en toutes les choses qui empêchent la paix de se perpétuer parmi eux.

Cependant, nous confiant au secours de la Providence Divine qui, dans le temps opportun, donnera ce bonheur au monde, nous avons résolu de flétrir les erreurs et les règles de conduite perverses en cette matière, et de professer, de déclarer le droit des nations et des peuples en ce qui concerne la guerre et l'état militaire; ce que nous faisons dans les chapitres suivants.

## CHAPITRE I.

### *Des formes solennelles, requises pour la guerre.*

Le droit des nations, en matière de guerre, exige avant tout la forme solennelle. Toute guerre qui n'est pas faite en vertu d'un édit promulgué, rendu public, et déclarée publiquement à la partie adverse, est injuste, et par conséquent pleine de meurtres et de brigandage.

Par *déclaration* de guerre on doit entendre une énonciation publique des griefs qu'on prétend avoir contre son adversaire, accompagnée de la demande d'une réparation ou d'une satisfaction légitime et proportionnée, faite solennellement par ambassadeur. Par *édit* l'on doit entendre une sorte de document judiciaire, où sont exposés les motifs de la guerre, et les offenses de la partie adverse.

En effet, le Seigneur, dans l'Ancien Testament, fit à son peuple ce commandement : « Quand vous serez sur le point d'attaquer une cité, » — et il s'agissait des cités rejetées et condamnées par le Seigneur lui-même, — « vous lui offrirez d'abord la paix. » Nous lisons dans le livre

des Juges que les fils d'Israël ont envoyé des délégués à toute la tribu de Benjamin, pour qu'on leur livrât les hommes de Gabaa, en satisfaction de l'injure faite, avant de leur faire la guerre.

En conséquence, celui qui entreprend une guerre ou qui y participe sans que ces formalités solennelles aient été accomplies, qu'il soit prince, officier ou soldat, qu'il sache qu'il pèche mortellement, et qu'il supporte, soit comme auteur, soit comme complice solidaire, la responsabilité de tout le carnage fait dans une telle guerre ou plutôt dans cette dévastation impie; qu'il sache en outre qu'il encourt l'irrégularité attachée à l'homicide formel, selon les décrets des Pères et les décisions des souverains Pontifes.

## CHAPITRE II.

### *Des causes graves et extrêmes, requises pour faire la guerre.*

La paix devant toujours être voulue, et la guerre acceptée par nécessité seulement, parce que la guerre est une bête féroce qui dévore tout, il n'est point permis d'entreprendre une guerre sans motif grave, sans qu'elle soit commandée par une nécessité réelle, impérieuse et pour ainsi dire extrême. Le pape Nicolas en effet, dans sa réponse aux Bulgares qui le consultaient, atteste qu'il faut s'abstenir des armes, à moins que l'on n'y soit forcé par la nécessité et par un concours inévitable de circon-

stances malheureuses. En conséquence, que les princes et les peuples chrétiens aient en horreur les faux motifs de guerre, ou plutôt les suggestions du diable, qui fut homicide dès le commencement. Trop souvent des hommes aveuglés lui ont prêté une oreille docile, quand ils se proclamaient conduits à combattre tantôt pour la vaine gloire, ou, comme ils disent, pour établir le *prestige national*; mot vague sous le nuage duquel se cache l'orgueil de la vie, réprouvé par saint Jean; péché du Dragon qui combattit à la tête des anges rebelles; tantôt, à cause de la soif du pouvoir ou des richesses, ce qui n'est autre chose que la *concupiscence des yeux*, la cupidité, racine de tous les maux, et l'avarice, que l'apôtre nomme esclavage des idoles. Tantôt encore, par l'envie qu'excite la grandeur des autres nations ou des autres princes, fureur de Caïn contre Abel, que le Seigneur a toujours en abomination; car lui seul a le droit absolu de n'avoir point de rival, et il s'est réservé le nom de *Dieu Jaloux*. Tous ces péchés, qui sont condamnés chez les simples particuliers, le sont également, et sont plus détestables encore chez les nations et les gouvernements. Il serait vraiment horrible de dire que ceux-là ne sont point coupables, qui, soit pour faire étalage de leur force, comme des athlètes ou des gladiateurs, soit pour enlever le bien d'autrui, soit par envie, méditeraient de tuer leur prochain de leur autorité privée. En conséquence, que jamais la guerre ne soit entreprise, sinon pour récupérer des droits nécessaires qu'on ne peut revendiquer autrement.

## CHAPITRE III.

### *Des devoirs et de l'obéissance des chefs et des soldats.*

Selon l'avis de saint Augustin, la guerre peut être faite pour infliger aux méchants une juste punition, par les justes eux-mêmes, quand ils se trouvent dans un ordre des choses humaines tel, que cet ordre les contraint de commander la guerre ou d'y obéir justement. Que les officiers et les soldats sachent donc qu'ils doivent exercer leur état en hommes vertueux, liés à Dieu par le sacrement du baptême, et que leur serment militaire ne les oblige et ne peut les obliger à rien qui soit contraire à la loi chrétienne. Ainsi donc, dans une guerre juste, qu'ils ne violent en rien le droit des gens, qu'ils reconnaissent et observent fidèlement les immunités des personnes et des choses consacrées à Dieu, des cultivateurs, des ouvriers qui se livrent aux travaux de la paix, des enfants, des femmes, des vieillards, et de tous ceux qui ne peuvent nuire; qu'ils se souviennent qu'ils sont des instruments et des ministres de justice, non de cruauté, d'avidité, ni de vaine gloire; qu'ils soient contents de leur solde, n'exercent de violence sur personne, et obéissent, chacun dans son grade, à leurs supérieurs.

## CHAPITRE IV.

### *De l'autorité et de la délibération pour entreprendre une guerre, et de la forme du Jugement en matière de guerre !*

En ce qui concerne la décision d'une guerre, l'autorité et la délibération n'appartient pas aux citoyens pris en particulier, mais à l'ensemble des nations, à leurs princes et à leurs gouvernements. En effet, si les simples particuliers ont été lésés, ils peuvent en appeler ou recourir en droit à leurs supérieurs, pour éviter le conflit entre eux ou avec les étrangers. L'ordre naturel, disposé pour la paix entre les hommes, exige que les affaires militaires se traitent de cette façon. Et, certes, si l'Église a pris soin que les évêques ne puissent rien entreprendre sans conseil, on comprend que les nations, leurs princes ou leurs gouvernements, dans une chose de telle importance, ne peuvent agir sans s'entourer des mêmes garanties. Voilà pourquoi, pour que la justice et les formes juridiques puissent être soigneusement observées dans la guerre, il est nécessaire que les lois de tout royaume, de tout peuple, statuent que l'on doit consulter des hommes non-seulement expérimentés, mais avant tout probes, qui examinent la justice des causes d'une guerre, non seulement au point de vue du droit des gens et des lois evangéliques, mais aussi des décisions canoniques ou

pontificales, et qui déclarent librement leur opinion. Car pour juger justement, il faut débattre la cause selon le droit; et il n'y a pas de vrai juge, si la justice n'est en lui.

## VŒU DU SYNODE.

Et les Pères de ce Synode réunis dans le Seigneur, considérant à quel point il est difficile, entre tant d'erreurs, et d'erreurs si grandes qui se glissent de toutes parts, d'obtenir ces résultats si désirables, ont résolu d'émettre le vœu suivant et de le recommander humblement au Saint-Père :

Que dans cette ville de Rome, qui est la tête de tout le christianisme et du monde, et près de ce Saint-Siége apostolique, un collége ou bien une école d'hommes sages et prudents soit instituée, pour restaurer la véritable et saine doctrine du droit des gens, et pour traiter, conformément à ce droit des nations et aux lois évangéliques et canoniques, toutes les questions qui ont rapport à ce qu'on nomme aujourd'hui la *diplomatie*, afin que de là vienne, par le moyen des hommes vertueux et judicieux qui fréquenteront cette école, à tous les hommes, et en particulier aux fidèles, un auxiliaire puissant et vraiment salutaire pour maintenir la justice et la paix.

# TABLE.

AVANT-PROPOS v

PREMIÈRE LETTRE : *Les hulans. — Les éclaireurs français. — L'infanterie de marine. — Un soldat breton. — Force et courage.* — Nous allons en décrocher un. — *Un premier coup de feu. — Mes impressions sur les idées et les pratiques modernes en matière de guerre. — Un soldat malade et un médecin polonais. — Réflexions d'un capitaine parisien sur la discipline* . . . . . 1

DEUXIÈME LETTRE : *Départ de l'infanterie de marine pour Mouzon. — Combat à Belval-Bois-des-Dames ; douze cents morts. — La marche de l'armée de Mac-Mahon, et celle d'un Pape du moyen-âge. — Digression sur saint Norbert et l'abbaye de Belval. — Mouvement du corps de Failly. — Arrivée de ce corps à Beaumont après le combat de Bois-des-Dames. — Pas de vivres ! —Arrivée du général.— Se battra-t-on le* 30 *août ! — Le* principe d'égalité — *Le* prestige. . . . 19

TROISIÈME LETTRE : *Les campements du V^e^ corps à Beaumont. — Les armées Prussiennes. — Créa-*

*tion de l'armée du Prince Royal de Saxe. — Sa marche vers les Islettes. — L'Argonne et ses défilés. — Retour de l'armée du Prince de Saxe.* . 42

QUATRIÈME LETTRE : *Marche de l'armée du Prince de Saxe dans la matinée du* 30 *août. — Les cartes prussiennes. — Les études et les connaissances topographiques des Prussiens. — Parallèle. — Sentiments des officiers prussiens sur les causes de nos défaites. — Encore le principe d'égalité* . . 55

CINQUIÈME LETTRE : *La surprise de Beaumont.* . . 63

SIXIÈME LETTRE : *La bataille.* . . . . . 77

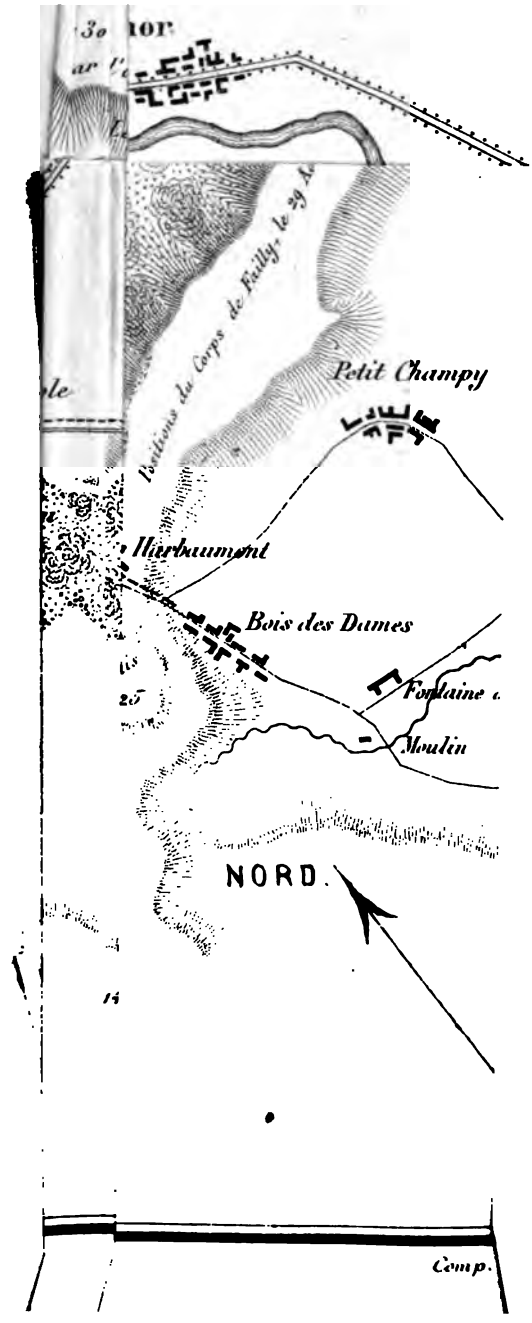
SEPTIÈME LETTRE : *La bataille* (suite) . . . . . 95

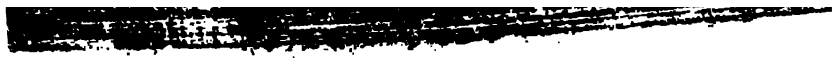
HUITIÈME LETTRE : *Après la bataille* . . . . . 112

NEUVIÈME LETTRE : *Après la bataille. — Le Roi de Prusse à Beaumont. — Les blessés, les vivants et les morts* . . . . . 134

DIXIÈME LETTRE : *Les principes de* 89. *— Catéchisme du Droit des Gens. — Guillaume de Rochefort. — Conclusion.* . . . . . 152

DOCUMENT CONCILIAIRE SUR LE DROIT DES GENS . . 191


Petit Champy
Hurbaumont
Bois des Dames
Fontaine
Moulin
NORD.
Comp.



# CAMPAGNE DE 1870.

DES CAUSES

QUI ONT AMENÉ

# LA CAPITULATION DE SEDAN

PAR

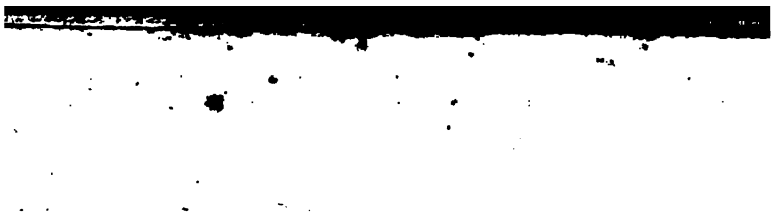
un officier attaché à l'État-Major Général,

AVEC LES PLANS DE LA PLACE ET DE LA BATAILLE.

SIXIÈME ÉDITION.

**Prix : 75 centimes.**

BRUXELLES,
LIBRAIRIE UNIVERSELLE DE J. ROZEZ,
RUE DE LA MADELEINE, 87.



# CAMPAGNE DE 1870.

## DES CAUSES

QUI ONT AMENÉ

# LA CAPITULATION DE SEDAN

PAR

UN OFFICIER ATTACHÉ A L'ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL,

**avec les plans de la place et de la bataille.**

Lorsque la guerre fut déclarée et que l'Empereur prit le commandement en chef des armées françaises, il exprima souvent cette pensée qui se reflète dans sa proclamation, que la campagne qui allait commencer présenterait les plus grandes difficultés. Au milieu du contentement que devait lui faire éprouver l'enthousiasme éclatant partout sur ses pas, on remarquait dans ses traits une impression de tristesse lorsqu'il entendait les plus exaltés crier : à Berlin, à Berlin! — comme s'il ne se fût agi que d'une simple promenade militaire, et qu'il eût suffi de marcher en avant pour vaincre la nation d'Europe la plus rompue au métier des armes et la mieux préparée à la guerre.

L'Empereur savait que la Prusse pouvait mettre sur pied en peu de temps 900 mille hommes, et, avec le concours des Etats du Sud, onze cent mille; la France ne pouvait lui en opposer que 600 mille. Et, comme le nombre des combattants n'est jamais que la moitié des effectifs réels, l'Allemagne était en mesure d'amener sur le champ de bataille 550 mille hommes, tandis que nous n'en avions que 300 mille environ à mettre en ligne devant l'ennemi.

Pour compenser cette infériorité numérique, il fallait, par un mouvement rapide, passer le Rhin, séparer l'Allemagne du Sud de la confédération du Nord et, par l'éclat d'un premier succès, attirer dans notre alliance l'Autriche et l'Italie.

Si l'on parvenait à empêcher les armées de l'Allemagne du Sud de se joindre à celles du Nord, l'effectif de l'armée prussienne se trouvait réduit de 200,000 hommes et la disproportion entre le nombre des combattants diminuait. Si l'Autriche et l'Italie faisaient cause commune avec la France, la supériorité du nombre se déplaçait à notre avantage.

Le plan de campagne de l'Empereur, qu'il ne confia, à Paris, qu'aux maréchaux de Mac-Mahon et Lebœuf, consistait à réunir 150 mille hommes à Metz, 100 mille à Strasbourg et 50 mille au camp de Châlons.

La concentration des deux premières armées, l'une sur la Sarre, l'autre sur le Rhin, ne dévoilait pas ses projets, car l'ennemi était laissé dans l'incertitude de savoir si l'attaque se porterait contre les provinces Rhénanes ou contre le grand-duché de Bade.

Dès que ces troupes auraient été concentrées sur les points indiqués, l'Empereur comptait réunir l'armée de Metz à celle de Strasbourg et, à la tête de 250 mille

hommes, passer le Rhin à Maxau, laissant à droite la forteresse de Rastadt et à gauche celle de Germersheim. Arrivé de l'autre côté du Rhin, il forçait les états du Sud à observer la neutralité et se portait ensuite à la rencontre des Prussiens. Pendant que ce mouvement se serait opéré, les 50 mille hommes assemblés au camp de Châlons sous les ordres du maréchal Canrobert devaient se diriger sur Metz pour y protéger les derrières de l'armée et surveiller la frontière Nord-Est. En même temps, notre flotte croisant dans la Baltique aurait retenu et immobilisé dans le Nord de la Prusse une partie des forces ennemies pour la défense des côtes menacées d'un débarquement.

Ce plan n'avait de chance de réussite que si on gagnait l'ennemi de vitesse. Il fallait, dans ce but, rassembler en peu de jours sur les points déterminés non seulement le nombre d'hommes voulu, mais les accessoires essentiels, tels que les voitures, le train, les parcs, les équipages de ponts, les chaloupes canonnières pour protéger le passage du Rhin, enfin l'approvisionnement de biscuit indispensable pour nourrir une armée nombreuse qui marche réunie.

L'empereur se flattait de pouvoir obtenir ce résultat, et là fut son erreur, comme l'illusion de tout le monde fut de croire qu'au moyen des chemins de fer la concentration de tant d'hommes, de chevaux et de matériel pourrait se faire avec l'ordre et la précision nécessaires, bien que tout n'eût pas été réglé longtemps d'avance par une administration vigilante.

Les retards tinrent en grande partie aux vices de notre organisation militaire telle qu'elle existe depuis cinquante ans et qui se révélèrent dès les premiers moments.

Au lieu d'avoir comme en Prusse des corps d'armée toujours organisés, se recrutant dans la province et possédant sur les lieux leur matériel avec tous les accessoires, en France, les troupes appelées à composer une armée se trouvent dispersées sur tout le territoire, tandis que le matériel est amassé dans quelques villes au fond de magasins où tout s'encombre (1).

S'agit-il de former une division active sur un point quelconque de la frontière, l'artillerie arrive généralement d'un lieu très éloigné, les voitures du train et d'ambulance de Paris et de Vernon, presque tous les approvisionnements de la capitale, et les soldats de la réserve rejoignent de toutes les parties de la France. Les chemins de fer ne peuvent suffire à transporter les hommes, les chevaux et le matériel, la confusion s'introduit partout, et souvent les gares sont remplies d'objets dont on ignore la nature ainsi que la destination.

En 1860, l'Empereur avait décidé que les recrues de la deuxième partie du contingent seraient exercées dans les dépôts de leurs départements, pour être, en temps de guerre, versées dans les régiments destinés à faire campagne. Cette disposition alliait les avantages du système prussien à ceux du système français. Les hommes de la réserve n'ayant qu'à se diriger de leurs villages au chef-lieu du département, y étaient assemblés, équipés en peu de temps et répartis dans les diffé-

(1) Il y a trois ans, comme on s'enquit, sur l'ordre de l'Empereur, du temps qu'il faudrait pour mettre sur roues les voitures engerbées à Vernon, on acquit la preuve que cette simple opération nécessiterait six mois de travail. On répartit alors ces voitures entre Paris, Châlons et Satory. Néanmoins, la concentration en était encore trop grande, et elle a amené de fâcheuses conséquences.

rents régiments. Cependant ceux-ci rapidement complétés ne se trouvaient pas comme en Prusse composés de la population de toute une province.

Malheureusement, on modifia cette combinaison, au ministère de la guerre, en 1866, et on attribua, dès les premières opérations du recrutement, chaque soldat à un régiment. De sorte que lorsque, en 1870, on appela la réserve, les hommes qui en faisaient partie durent, pour aller rejoindre leurs corps, suivre les itinéraires les plus compliqués. Ainsi, par exemple, ceux qui étaient à Strasbourg et dont les régiments se trouvaient en Alsace, au lieu d'être assemblés immédiatement au dépôt de Strasbourg, furent envoyés à leurs dépôts respectifs, peut-être dans le midi de la France ou même en Algérie, et obligés ensuite de retourner en Alsace pour être incorporés dans leurs régiments.

On conçoit tout ce qu'une pareille organisation dut apporter de retard dans l'arrivée de la réserve.

Il en fut de même pour les effets de campement, pour les voitures d'ambulance, pour celles des officiers : au lieu d'être distribués dans les dépôts au centre de chaque département, ils étaient entassés dans un petit nombre de magasins, de façon que beaucoup d'hommes de la réserve ne purent rallier leurs corps que très-imparfaitement équipés, dépourvus de sacs, tentes-abri, gamelles, bidons, marmites, tous objets de première nécessité.

A ces inconvénients, il faut ajouter le peu d'initiative laissée aux généraux commandant les départements et aux intendants. Pour la plus petite chose il fallait un ordre ministériel. Impossible, par exemple, de donner ce qui était indispensable aux officiers, soit même les *nécessaires d'armes* aux soldats, sans un ordre venu de Paris.

Cette routine administrative enlevait aux généraux l'activité et la prévoyance qui suppléent quelquefois à un défaut d'organisation.

Cependant, hâtons-nous de le dire, pour composer une armée il faut moins compter sur l'intelligence des individus que sur une organisation solide faisant mouvoir des rouages simples, capables de fonctionner régulièrement pendant la guerre parce qu'ils ont été ***habitués*** à fonctionner régulièrement pendant la paix.

Malgré toutes les déceptions qu'on éprouva, il faut rendre justice aux hommes qui, au ministère de la guerre, furent chargés, au milieu d'une paix profonde, de mettre tout à coup en mouvement toute la puissance militaire de la France. En tenant compte des vices de l'administration, ce fut un vrai tour de force de mettre en ligne, en si peu de temps, des armées incomplétement formées, aucune mesure préparatoire n'ayant été prise à cet effet.

Sans doute on objectera que quelques-uns au moins des vices de l'administration française qui viennent d'être signalés devaient être corrigés d'avance. Mais on oublie combien il est malaisé d'avoir raison d'habitudes et de préjugés invétérés. D'ailleurs, les Chambres refusaient le concours nécessaire pour subvenir aux réformes les plus importantes. Qui ne se rappelle les difficultés et les réclamations auxquelles donna lieu le projet de loi sur l'organisation militaire? L'opposition s'en tenait à sa théorie si vaine des levées en masse et le mauvais vouloir était partout. D'un autre côté, l'Empereur, confiant dans des armées qui avaient remporté de si glorieux succès en Crimée et en Italie, n'était pas loin de penser qu'avec leur irrésistible élan elles pourraient suppléer à bien des insuffi-

sances et assurer la victoire. Ses illusions ne furent pas de longue durée.

Arrivé à Metz le 28 juillet, il commença à craindre que des obstacles insurmontables ne fissent échouer ses projets.

L'armée de Metz, au lieu de 150 mille hommes n'en comptait que 100 mille; celle de Strasbourg que 40 mille au lieu de 100 mille, et le corps du maréchal Canrobert avait encore une division à Paris et un autre à Soissons; son artillerie ainsi que sa cavalerie n'étaient pas prêtes. De plus, aucun corps d'armée n'était encore complétement muni des accessoires exigés pour entrer en campagne.

L'Empereur donna des ordres précis pour qu'on activât l'arrivée des régiments qui manquaient; mais on lui obéit lentement, alléguant qu'on ne pourrait laisser l'Algérie, Paris et Lyon sans garnison.

Toutefois, l'espoir de réaliser le plan de campagne n'était pas perdu. On croyait que l'ennemi ne serait pas prêt avant nous; on ignorait ses mouvements, de quel côté il réunissait ses forces, et c'est pour s'éclairer qu'on fit, le 2 août, la tentative de Saarbruck; mais, le 4, l'attaque de la division Douay à Wissembourg par des forces imposantes et, deux jours plus tard, la glorieuse et funeste bataille de Freischweiller firent cesser toutes les incertitudes.

Le même jour, 6 août, le corps d'armée du général Frossard en venait aux mains sur les hauteurs de Spiekeren avec des troupes ennemies nombreuses, et, bien que le résultat de cet engagement n'ait pas été favorable, on peut affirmer que, si les deux divisions qui étaient en mesure de soutenir le général Frossard eussent exécuté plus promptement les ordres qu'elles avaient reçus

du maréchal Bazaine, nous aurions ce jour-là remporté la victoire.

Quoi qu'il en soit, notre position était critique. Par l'initiative hardie des troupes allemandes qui débouchaient à la fois par la Sarre et par le Rhin, nous étions pris en flagrant délit de formation.

Le corps du général de Failly n'avait pas eu le temps de renforcer le corps du maréchal de Mac-Mahon et se trouvait séparé de l'armée de Metz; le corps du général Douay, qui se rassemblait lentement à Belfort, se trouvait éloigné du théâtre des opérations militaires, et l'armée du maréchal Canrobert n'était pas encore complétement formée au camp de Châlons.

Dans ces circonstances, profondément attristé de voir toutes ses combinaisons détruites, et réduit en peu de jours à ne plus songer qu'à prendre une position défensive, l'Empereur résolut de ramener immédiatement l'armée au camp de Châlons où elle aurait pu recueillir les débris de l'armée du maréchal Mac-Mahon, le corps de Failly et celui de Douay. Ce plan, communiqué à Paris, fut d'abord approuvé par le conseil des ministres; mais, deux jours après, une lettre de M. E. Olivier informa l'Empereur qu'après mûre délibération, le conseil avait pensé qu'il s'était trop hâté d'approuver la retraite de l'armée à Châlons, l'abandon de la Lorraine ne pouvant produire qu'un effet déplorable sur l'esprit public; en conséquence, il engageait l'Empereur à renoncer à son projet. Celui-ci céda pour le moment à ce conseil.

L'effectif de l'armée de Metz fut porté à 140 mille hommes par l'arrivée du maréchal Canrobert avec deux divisions et des hommes de la réserve, et elle reçut l'ordre de se concentrer autour de Metz, dans l'espoir

qu'elle pourrait tomber sur une des armées prussiennes avant qu'elles eussent opéré leur jonction. Malheureusement, comme si, dans cette campagne, tous les éléments de succès devaient nous faire défaut, non seulement la concentration de l'armée fut retardée par le combat de Spiekeren et par le mauvais temps, mais son action fut paralysée par l'ignorance absolue où nous restâmes toujours de l'emplacement et de la force des armées ennemies. Les Prussiens cachèrent si bien leur mouvement derrière le formidable rideau de cavalerie qu'ils déployèrent devant eux dans toutes les directions, que, malgré les plus persévérantes recherches, on ne sut jamais réellement où était le gros de leurs troupes, et par conséquent où devait se produire l'effort le plus considérable; le 14 août comme le 16, on ne croyait nullement avoir toute l'armée prussienne sur les bras : personne ne doutait à Gravelotte de la facilité d'atteindre le lendemain Verdun; à Paris, on n'était pas mieux renseigné que nous.

Ces tristes débuts de la campagne devaient naturellement affecter l'opinion publique d'une manière pénible. L'Empereur sentit qu'on le rendait responsable de la mauvaise situation de l'armée, tandis que celle-ci accusait le maréchal Lebœuf des lenteurs et de l'insuffisance de l'organisation. Il se décida alors à donner le commandement au maréchal Bazaine, dont tout le monde appréciait la capacité, et à supprimer les fonctions de major-général.

Pendant que ces événements se passaient, plusieurs généraux conjurèrent l'Empereur de quitter l'armée, lui faisant observer qu'il pouvait arriver que la communication avec Paris fût coupée, et qu'alors, bloqué dans Metz, séparé du reste de la France, le chef de l'État

serait mis dans l'impossibilité de conduire les affaires du pays, de leur donner une direction utile, et que des agitations révolutionnaires pourraient résulter de cette situation.

Ces considérations avaient une incontestable valeur; elle n'échappa pas à l'Empereur, qui cependant ne voulait quitter l'armée que lorsqu'elle aurait repassé sur la rive gauche de la Moselle.

Il pressa le plus possible ce mouvement dont le maréchal Bazaine appréciait toute l'importance; mais le mauvais temps, l'encombrement des bagages en retardèrent la prompte exécution.

Arrivé à Gravelotte, l'Empereur, ne prévoyant pas une bataille générale et ne croyant qu'à des engagements partiels qui retarderaient la marche de l'armée, se décida à la précéder à Châlons. Il partit le matin du 16 août et passa à Conflans et Etain sans rencontrer un seul ennemi sur sa route.

Cependant, cette suite non interrompue d'événements malheureux avait produit à Paris une vive impression, et les ministres, inquiets de cet état de choses, avaient cru pouvoir jusqu'à un certain point s'affranchir de l'action constitutionnelle que l'Empereur devait exercer, puisqu'il n'avait donné à la Régente que des pouvoirs restreints. Ainsi ils convoquèrent les Chambres sans même en référer à l'Empereur, et, dès que celles-ci furent assemblées, ce fut, comme toujours dans les malheurs publics, l'opposition qui vit grandir son influence et qui paralysa le patriotisme de la majorité et la marche du gouvernement.

Depuis cette époque, les ministres semblèrent craindre de prononcer le nom de l'Empereur, et celui-ci, qui avait quitté l'armée et ne s'était dessaisi du comman-

dement que pour reprendre en main les rênes de l'Etat, se vit bientôt dans l'impossibilité de remplir le rôle qui lui appartenait.

Parvenu au camp de Châlons, l'Empereur y trouva le duc de Magenta et le général Trochu ; ce dernier avait été nommé par le ministre de la guerre commandant des troupes réunies au camp. Ces deux officiers généraux furent appelés par l'Empereur en un conseil auquel assistèrent le prince Napoléon, le général Schmitz, chef d'état-major du général Trochu, et le général Berthaut, commandant la garde nationale mobile. Il fut décidé que l'Empereur nommerait le général Trochu au commandement de l'armée de Paris, que les troupes réunies à Châlons se dirigeraient vers la capitale sous les ordres du maréchal Mac-Mahon, que la garde nationale mobile se rendrait au camp de Saint-Maur, à Vincennes, et que l'Empereur irait à Paris comme son devoir l'y appelait.

Lorsque cette décision fut connue du gouvernement, elle suscita une vive opposition. Bien des objections furent présentées : « Paris, disait-on, est en parfait état de défense; sa garnison est nombreuse; l'armée de Châlons doit être employée à débloquer Metz; la garde nationale mobile serait un danger pour la tranquillité de la capitale; le caractère du général Trochu n'inspire aucune confiance; enfin, le retour de l'Empereur à Paris serait très mal interprété par l'opinion publique. »

Néanmoins, on se décida à exécuter les ordres de l'Empereur, tout en insistant sur l'opportunité de secourir le maréchal Bazaine. Mais le duc de Magenta fit connaître au ministre de la guerre qu'il croyait que la marche vers Metz serait de la plus haute imprudence

et signala tous les périls que présentait une semblable opération.

En effet, à cette époque, les armées prussiennes occupaient les deux côtés d'un triangle dont nous devions parcourir le troisième côté. Le prince Frédéric-Charles bloquait Metz avec 210,000 hommes. Le prince royal de Saxe occupait, avec 100,000 hommes, le pays qui s'étend de la frontière belge à Verdun et reliait sa gauche à l'armée du prince royal de Prusse, qui, à la tête de 150,000 hommes, avait établi son quartier-général à Bar-le-Duc.

Il déclara donc qu'il ne voulait pas exposer des troupes encore imparfaitement organisées à faire devant un ennemi très supérieur en nombre une marche de flanc extrêment périlleuse, et annonça qu'il allait s'acheminer vers Reims, d'où il pourrait se porter soit sur Soissons, soit sur Paris. « C'est seulement sous les murs de la capitale, disait-il, que mon armée reposée et reconstituée pourra offrir à l'ennemi une résistance sérieuse. » En conséquence, l'armée fut dirigée sur Reims le 21, et prit position en arrière de cette ville. Mais le langage de la raison n'était pas compris à Paris : on voulait à tout prix donner à l'opinion publique la vaine espérance que le maréchal Bazaine pourrait être secouru, et le duc de Magenta reçut du conseil des ministres, auquel s'étaient adjoints le conseil privé et les présidents des deux Chambres, l'injonction la plus pressante de marcher dans le direction de Metz.

Le maréchal de Mac-Mahon, homme de devoir avant tout, obéit et résolut de courir la chance qui lui était présentée; tout ce qui ressemblait à un sacrifice pour le bien public allait à son âme élevée, et il était flatté de l'idée qu'en attirant à lui toutes les forces ennemies il

délivrait momentanément la capitale et lui donnait le temps de terminer ses moyens de défense. Quant à l'Empereur, il ne fit aucune opposition. Il ne pouvait entrer dans ses vues de résister aux conseils du gouvernement de la Régente, laquelle montrait autant d'intelligence que d'énergie au milieu des plus grandes difficultés, quoiqu'il vît que son action s'effaçait complétement, puisqu'il n'agissait plus ni comme chef du gouvernement ni comme chef de l'armée; il se décida à suivre de sa personne les mouvements de l'armée, sentant bien cependant que, s'il y avait des succès, tout le mérite en serait attribué comme de juste au général en chef et que, en cas de revers, on ferait retomber la responsabilité sur le chef de l'État.

Il n'est pas inutile d'examiner de quels éléments était composée l'armée de Châlons. Le 1er corps, formé en majeure partie des régiments d'Afrique, avait fait preuve à Freischweiller d'une héroïque valeur que l'écrasante supériorité numérique de l'ennemi avait seule pu vaincre. Vivement impressionnées par la défaite et les effets foudroyants de l'artillerie prussienne, ces troupes rapportaient du champ de bataille des dispositions fâcheuses que leur retraite jusqu'à Châlons, des marches incessantes et longues, des privations matérielles avaient encore aggravées. Le maréchal de Mac-Mahon ne se le dissimulait pas et comprenait qu'avant de les ramener au feu, il eût été sage de leur donner le repos et le temps capables de les raffermir. C'étaient nos plus vieilles troupes; entourées de la renommée qui s'attache à bon droit aux soldats d'Afrique, elles l'avaient amplement justifiée. Le spectacle de leur découragement donné au reste de l'armée était donc doublement à craindre.

Déjà le 5me corps en avait particulièrement ressenti l'effet. Épuisé, lui aussi, par des marches précipitées qui l'avaient porté de Bitche à travers les Vosges par Neuf-Château et la Haute-Marne jusqu'au camp de Châlons, ayant perdu sans combattre une partie de son matériel et presque tous ses bagages, le 5me corps offrait un aspect de lassitude et de désorganisation de nature à inspirer de vives inquiétudes.

Le 7me corps, dont l'organisation tardive était à peine terminée, n'avait sans doute pas traversé les mêmes épreuves que les deux précédents ; mais, par suite de la longue marche en arrière qui l'avait ramené de Belfort, à travers Paris, au camp de Châlons, il ne présentait pas la solidité qu'on aurait désirée.

Quant au 12me corps, de création toute récente, il comprenait des éléments de valeur bien diverse. La 1re division se composait de régiments neufs sur lesquels on avait raison de compter; la 2me, de quatre régiments de marche formés de quatrièmes bataillons avec des cadres incomplets et des soldats qui n'avaient jamais tiré un coup de fusil. La 3me division enfin, de quatre régiments d'infanterie de marine qui se sont bravement comportés à Sedan, mais qui, peu habitués aux longues marches, allaient semer les routes de traînards.

Telles étaient les troupes auxquelles on allait imposer le plan de campagne le plus difficile et le plus téméraire.

L'armée revint donc sur ses pas et partit de Reims le 23; mais, à peine avait-elle fait une marche en s'établissant sur la Suippe, à Bethniville, que la difficulté des approvisionnements obligea le maréchal de Mac-Mahon à se rapprocher de la ligne du chemin de fer. Il fit un mouvement sur sa gauche et arriva à Rethel, le 24, afin de donner à ses troupes plusieurs jours de

vivres. Cette distribution occupa toute la journée du 25. De Rethel, le quartier-général fut porté à *Tourteron*.

Depuis le commencement de la guerre, le Prince impérial, malgré son jeune âge, avait toujours suivi son père et partagé, à travers toutes les péripéties, les fatigues de la campagne; mais, en présence des dangers exceptionnels qui nous menaçaient, le maréchal insista auprès de l'Empereur pour que le Prince Impérial fût éloigné du théâtre de la guerre. Il partit donc à son grand regret pour Mézières et se rendit ensuite en Belgique lorsqu'il apprit la nouvelle de la capitulation de Sedan.

Le 27, l'armée arriva au *Chêne-populeux*. A cet endroit, l'armée du prince de Saxe avait fait sa jonction avec celle du prince royal de Prusse et leurs avant-gardes étaient déjà aux prises avec les corps des généraux de Failly et Douay. Le maréchal, voyant l'ennemi le gagner de vitesse, résolut, pour sauver la seule armée que la France eût encore disponible, de reprendre la direction de l'ouest. Il donna aussitôt des ordres dans ce sens; mais, pendant la nuit, il reçut par le télégraphe l'injonction formelle de continuer sa marche vers Metz. Certes, l'Empereur pouvait s'opposer à cet ordre, mais il était décidé à ne point contre-carrer la décision de la Régence, et il était résigné à subir les conséquences de la fatalité qui s'attachait à toutes les résolutions du gouvernement. Quant au duc de Magenta, il se soumit de nouveau à la décision venue de Paris, et reprit la direction de Metz.

Ces ordres et contre-ordres amenèrent des ralentissements dans les mouvements. Le quartier-général atteignit *Stonne*, le 28; par malheur, les différents corps d'armée éloignés les uns des autres ne purent se grouper

autour de cette position, et ceux de Failly et de Douay furent attaqués isolément.

L'intention du maréchal était d'arriver à Stenay et de là à Montmédy ; mais déjà l'ennemi était en force dans la première de ces deux villes : l'armée prussienne avait fait des marches forcées, tandis que, encombrés de bagages, nous avions mis avec des troupes fatiguées six jours à parcourir vingt-cinq lieues. Il fallut alors établir le quartier-général à Raucourt, afin de passer la Meuse à Mouzon.

Tandis que, dans la matinée du 30 août, une partie de l'armée opérait ce mouvement, déjà exécuté la veille au soir par le général Lebrun, les corps de Failly et de Douay, restés sur la rive gauche de la Meuse, en venaient aux prises, vers Beaumont, avec l'avant-garde de la grande armée prussienne. Le corps de Failly, vivement poussé par les troupes qui l'attaquaient, fit bonne contenance pendant plusieurs heures, mais il finit par être rejeté en désordre vers Mouzon. La brigade envoyée pour le soutenir fut entraînée dans la retraite. De son côté, le général Douay, arrivant à Remilly, dut traverser le passage étroit de la Meuse qui présentait les plus grandes difficultés ; le désordre se mit aussi dans ses troupes. Enfin le corps du général Ducrot atteignait Carignan après une marche longue et pénible.

Pour la troisième fois, le maréchal de Mac-Mahon fut contraint de renoncer au projet d'aller au secours du maréchal Bazaine, et, dans la nuit du 30, les événements de la journée lui ayant démontré l'impossibilité d'atteindre Montmédy, il donna l'ordre de se retirer sur Sedan.

Cette ville, classée comme place forte, est dominée de tous les côtés et incapable de résister à la puissance

de la nouvelle artillerie. Elle était d'ailleurs incomplétement armée et mal approvisionnée, ne possédait aucun ouvrage extérieur et ne pouvait offrir aucun appui à une armée en retraite. A vrai dire, elle n'avait d'importance que parce qu'elle se reliait à Mézières et à Paris par la ligne du chemin de fer qui, passant par Hirson, était le seul moyen de ravitaillement.

Les troupes, affaiblies par des marches continues, affectées par des échecs successifs, rétrogradèrent sans beaucoup d'ordre vers Sedan: elles y arrivèrent harassées dans la nuit du 30 au 31 et dans la matinée du 31.

L'Empereur, qui, le 30 au soir, se trouvait avec le corps du genéral Ducrot à Carignan où devait être le quartier-général, reçut dans la soirée même la nouvelle du mouvement de retraite et le conseil de la part du maréchal de Mac-Mahon de prendre le chemin de fer pour se rendre à Sedan. Rien n'était plus facile à l'Empereur que de pousser jusqu'à Mézières, et de mettre ainsi sa personne à l'abri. On lui en fit la proposition, il la repoussa, ne voulant pas se séparer de l'armée, et étant déterminé à partager son sort quel qu'il fût. Le 31 au matin, la proclamation suivante fut distribuée aux troupes:

SOLDATS,

Les débuts de la guerre n'ayant pas été heureux, j'ai voulu, en faisant abstraction de toute préoccupation personnelle, donner le commandement des armées aux maréchaux que désignait plus particulièrement l'opinion publique.

Jusqu'ici le succès n'a pas couronné vos efforts ; néanmoins, j'apprends que l'armée du maréchal Bazaine s'est refaite sous les murs de Metz et celle du maréchal de Mac-Mahon n'a été que légèrement entamée hier. Il n'y a donc pas lieu de vous décourager.

Nous avons empêché l'ennemi de pénétrer jusqu'à la capitale et la France entière se lève pour repousser ses envahisseurs. Dans ces graves circonstances, l'Impératrice me représentant dignement à Paris, j'ai préféré le rôle de soldat à celui de souverain. Rien ne me coûtera pour sauver notre patrie. Elle renferme encore, Dieu merci, des hommes de cœur, et s'il y a des lâches, la loi militaire et le mépris public en feront justice.

Soldats, soyez dignes de votre ancienne réputation ! Dieu n'abandonnera pas notre pays, pourvu que chacun fasse son devoir.

*Fait au quartier impérial de Sedan, le* 31 *août* 1870.

NAPOLÉON.

Cette proclamation, qu'on eut à peine le temps de répandre, fut le dernier appel que l'Empereur adressa à ses soldats.

Pendant que l'armée française prenait position autour de Sedan, les Prussiens, au nombre de 230,000, suivaient leur marche sur nos traces et arrivaient presque en même temps que nous en vue de la place. Il était trop tard pour échapper à la nécessité de la bataille qu'il nous offraient et que nous devions accepter maintenant dans la position désavantageuse où nous étions acculés.

Nos quatre corps d'armée étaient massés non loin de la ville dans l'ordre assigné pour le mouvement de retraite. Le 7me corps, qui formait l'arrière-garde dans la marche sur Metz, se trouvait en tête, à cheval sur la route départementale de Mézières à l'ouest de Sedan, occupant le terrain depuis Floing jusqu'au Calvaire d'Illy. Le 1er corps s'étendait de la petite Moncelle à Givonne et à Daigny. Le 5me corps était placé partie dans la ville, partie sur les hauteurs qui dominent au Sud-Est le fond de Givonne. Le 12me corps occupait

la Moncelle, la petite Moncelle et la Platrerie près de Bazeilles.

L'armée se trouvait donc formée en demi-cercle autour de la ville, les deux ailes appuyées à la Meuse. Jamais armée n'avait été placée dans des conditions aussi défavorables. Généralement on suit un plan d'opérations bien défini, assurant une ligne de retraite sur laquelle sont les réserves, les ambulances, etc.; ici, au contraire nos troupes risquaient d'être entourées de tous côtés sans ligne de retraite, et si elles avaient le malheur de vouloir se réfugier dans la ville, elles ne pouvaient que se précipiter dans un défilé inextricable à travers des portes étroites et des rues encombrées de chariots et de bagages.

Telle était cependant la conséquence d'un plan de campagne imposé de Paris et contraire aux principes les plus élémentaires de l'art de la guerre.

Le 31 au matin, le corps du général Lebrun avait été engagé et avait soutenu la lutte avec autant d'énergie que de courage. Mais l'armée ennemie, comptant sur la supériorité du nombre, avait divisé ses forces en deux masses principales qui devaient attaquer séparément, l'une par la droite et l'autre par la gauche. Son but était de tourner les deux ailes de notre armée et, en se réunissant sur les hauteurs derrière Sedan, de l'envelopper entièrement. Un corps de réserve, composé d'infanterie et d'une nombreuse cavalerie placée dans la plaine près de Donchery, était disposé pour empêcher toute communication avec Mézières, et les contre-forts sur la rive gauche de la Meuse étaient garnis d'une nombreuse artillerie qui flanquait les attaques de la rive droite.

Dans ces conditions, il n'y avait, selon nous, qu'une

résolution suprême à adopter pour sauver l'armée, c'était de prendre sa ligne de retraite sur le territoire neutre de la Belgique. Il était trop tard pour tenter de se faire jour soit à l'est vers Carignan, soit à l'ouest vers Mézières; car, d'un côté comme de l'autre, l'armée se serait trouvée entre deux feux en présence de forces supérieures.

Mais, pour échapper à un investissement comme pour opérer une retraite assurée, il fallait occuper en force les hauteurs d'Illy et de Givonne, abandonner la ville de Sedan à ses propres ressources, faire volte-face et se retirer par les routes qui conduisent en Belgique.

En se plaçant avec une nombreuse artillerie sur les hauteurs qui viennent d'être indiquées, on pouvait espérer contenir l'ennemi et protéger efficacement la retraite. Malheureusement, les deux chefs qui se succédèrent dans le commandement de l'armée, après la blessure du maréchal de Mac-Mahon, se proposaient chacun un but différent, de sorte que le plateau d'Illy qui était le point le plus important ne fut que faiblement occupé.

Le 1er septembre, avant 5 heures du matin, l'attaque commença vers l'est, à Bazeilles, s'étendit à la Moncelle et Givonne, et, à l'ouest, sur les hauteurs de Floing.

Dès 5 heures, le maréchal de Mac-Mahon se porta aux avant-postes près de Bazeilles et fit prévenir l'Empereur, qui monta à cheval et accourut aussitôt sur le champ de bataille. Il rencontra en chemin le maréchal qu'on ramenait à Sedan, blessé d'un éclat d'obus. Ce malheureux événement, au commencement de l'action, était d'un triste augure; l'armée avait une confiance entière dans la bravoure et la capacité du duc de Magenta. Celui-ci avait laissé le commandement au général Ducrot qui était au courant de ses intentions. Le général de Wimpffen

étant le plus ancien, et produisant une lettre de service du ministre de la guerre, réclama et obtint le commandement en chef. Cette substitution amena de fâcheuses conséquences, car ce n'est pas sans danger que, dans le cours d'une bataille, on change les dispositions antérieurement prises.

Jusqu'à deux heures, les troupes soutinrent avec vigueur une lutte inégale. Mais, vers le même temps, l'armée du prince royal de Prusse venant de l'ouest et celle du prince royal de Saxe venant de l'est opérèrent leur jonction sur le plateau d'Illy et l'armée française se trouva entièrement cernée. Dès lors, la bataille pouvait être considérée comme perdue et notre armée comme prisonnière; car, coupée de Mézières d'où elle tirait ses vivres et ses munitions, elle n'avait plus d'autre ressource que de se rapprocher des fortifications de la place où elle allait occuper un point central en butte au feu de 500 canons placés à la circonférence. Aussi, ni les efforts des différents commandants des corps d'armée et des officiers en général, ni l'héroïsme de notre artillerie, ni les charges brillantes de notre cavalerie, rien ne put arrêter la retraite de nos troupes.

L'Empereur s'était d'abord dès le matin porté en avant du village de Balan, où, comme nous l'avons dit, le 12e corps commandé par le général Lebrun était fortement engagé contre l'ennemi et maintenait vigoureusement ses positions; de là, il gravit les côteaux de la Moncelle couronnés par des batteries d'artillerie et d'où l'on pouvait embrasser une grande partie du champ de bataille; il traversa ensuite le fond de Givonne, rencontrant un grand nombre des blessés et parmi eux le brave colonel du 5e de ligne qui, étendu sur un brancard, se souleva, en le voyant passer, pour crier encore : Vive

l'Empereur! touchant témoignage de l'attachement que lui portait l'armée. En remontant sur les hauteurs, il fut rejoint un moment par le général de Wimpffen. Sur tous les points le terrain était sillonné par une quantité prodigieuse d'obus arrivant à la fois de droite et de gauche et entrecroisant leurs feux.

Après être resté pendant cinq heures exposé à cette explosion de projectiles, l'Empereur revint à Sedan pour conférer, si c'était possible, avec le maréchal de Mac-Mahon; il avait l'intention d'en ressortir, mais cela ne lui fut pas permis : les rues, les places, les portes étaient obstruées par tous les *impedimenta* qu'une armée en retraite précipitée entraîne à sa suite : chariots de toute espèce, débris de toute sorte entassés pêle-mêle. Cependant le reste de l'armée combattait encore sur les hauteurs aux portes de la ville, mais les corps n'ayant pas pu rester unis n'offraient plus aucune consistance.

Vers trois heures et demie, le général de Wimpffen envoya un officier proposer à l'Empereur de se placer au milieu d'une colonne qui essayerait de se faire jour à travers l'ennemi vers Carignan. L'Empereur, qui avait reconnu l'impossibilité de sortir à cheval de la ville, fit répondre qu'il ne pouvait aller rejoindre (1) le général; que d'ailleurs il n'entendait pas, pour sauver sa personne, sacrifier la vie d'un grand nombre de soldats, et qu'il était décidé à partager le sort de l'armée. La proposition du général de Wimpffen, comme l'événement l'a prouvé, n'avait aucune chance de réussite. Celui-ci voulut néanmoins faire cette tentative désespérée, mais il ne put rassembler que deux mille hommes; après s'ê-

(1) L'un des officiers qui vint offrir à l'Empereur de se frayer un passage à travers l'ennemi ne put même pas rejoindre le général de Wimpffen.

tre avancé de trois cents pas, il reconnut lui-même l'impossibilité de poursuivre et fut forcé de rentrer dans la place.

C'est alors que les commandants des corps d'armée vinrent annoncer à l'Empereur que leurs troupes, après avoir supporté pendant près de douze heures un combat inégal, exténuées de fatigue et de faim, ne pouvaient plus opposer une résistance sérieuse.

En effet, les soldats, pressés contre les murs, jetés dans les fossés, étaient décimés par l'artillerie; la place elle-même, encombrée de débris de tous les corps, était bombardée de tous les côtés.

Les projectiles mettaient le feu dans les maisons et venaient frapper les blessés qu'on y avait recueillis. La grande caserne, convertie en hôpital et sur le toit de laquelle flottait le drapeau à croix rouge, n'était pas épargnée, et hommes et chevaux, entassés dans la cour, étaient continuellement atteints. Parmi les officiers et les soldats plusieurs trouvèrent la mort dans les rues balayées par les batteries ennemies, entre autres deux généraux.

L'Empereur essaya alors de faire parvenir au général de Wimpffen le conseil de demander un armistice, car chaque moment de retard augmentait le nombre des victimes. Ne recevant aucune nouvelle du général, à la vue de tant de sang versé inutilement, dans cette position désespérée, il fit arborer le drapeau blanc sur la citadelle.

Dans le même temps, le roi de Prusse dépêchait un officier à Sedan pour demander qu'on rendît la place. L'Empereur, dessaisi du commandement de l'armée, en référa au général de Wimpffen. Celui-ci, envisageant toute la gravité des circonstances et ne voulant pas

prendre sur lui l'initiative de la capitulation, envoya sa démission qui ne fut pas acceptée.

L'Empereur, convaincu, d'après l'affirmation de la presse, que le roi avait déclaré faire la guerre non pas à la France mais à son souverain, n'hésita pas à se constituer prisonnier, dans l'espoir que, le but de la guerre étant atteint par le sacrifice de sa liberté, le vainqueur serait moins exigeant envers la France et l'armée. Il adressa au Roi, par un de ses officiers, la lettre suivante :

« Monsieur mon frère,

« N'ayant pas pu mourir au milieu de mes troupes, il ne me reste « qu'à remettre mon épée entre les mains de Votre Majesté.

« Je suis de Votre Majesté

« *Le bon frère*,

« NAPOLÉON. »

Le Roi répondit :

« Monsieur mon frère,

« En regrettant les circonstances dans lesquelles nous nous rencontrons, j'accepte l'épée de Votre Majesté, et je la prie de bien vouloir nommer un de vos officiers muni de vos pleins pouvoirs pour traiter de la capitulation de l'armée qui s'est si bravement battue sous vos ordres. De mon côté, j'ai désigné le général de Moltke à cet effet.

« Je suis de Votre Majesté

« *Le bon frère*,

« GUILLAUME.

« Devant Sedan, le 1er septembre 1870. »

Le général de Wimpffen se rendit au quartier-général prussien afin d'y discuter les termes de la capitulation. Dans cette entrevue, le général français tâcha d'obtenir le traitement le plus favorable; mais le général de Moltke lui répondit : « Votre armée ne compte pas en ce moment plus de 80,000 hommes; nous en avons 230,000 qui l'entourent complétement; notre artillerie est toute en position et peut foudroyer la place en deux heures; vos troupes ne peuvent sortir que par les portes, sans possibilité de se former en avant; vous n'avez de vivres que pour un jour et presque plus de munitions. Dans cette situation, la prolongation de la défense ne serait qu'un massacre inutile; la responsabilité retombera sur ceux qui ne l'auront pas empêché. »

En revenant à Sedan, le général de Wimpffen assembla un conseil de guerre composé d'environ 32 officiers généraux, et, à l'unanimité moins deux voix, on convint que toute lutte nouvelle entraînerait inutilement la ruine de milliers d'hommes, et la capitulation fut signée.

Le 2 septembre fut une journée dont le souvenir néfaste ne s'effacera jamais de notre esprit.

M. de Bismarck avait fait dire à l'Empereur, la veille, que le roi de Prusse lui offrait un rendez-vous pour le lendemain. En conséquence, l'Empereur partit de Sedan dans la matinée du 2 et fit prévenir le comte de Bismarck de son arrivée, en lui demandant quel était le lieu fixé pour l'entrevue. Il attendit le chancelier de la confédération de l'Allemagne du Nord dans une petite maison sur la route de Donchery. Celui-ci ne tarda pas à s'y rendre. Dans la conversation qui eut lieu, l'Empereur s'empressa de déclarer qu'ayant donné tous les pouvoirs à la Régente il ne pouvait point traiter des con-

ditions de la paix ; qu'il se bornait à remettre sa personne entre les mains du Roi, ne réclamant rien pour lui et faisant appel à sa générosité pour son armée et pour la France. Il ajouta que, la guerre ayant été malheureuse, il ne repoussait nullement la responsabilité qui lui incombait, mais que néanmoins il devait constater qu'il n'avait obéi qu'au sentiment national violemment excité. Les journaux ont fait un crime à l'Empereur de ces paroles, et cependant, dans sa proclamation à l'armée, la veille de son départ de Paris, comme dans sa réponse au président du Corps législatif, il avait exprimé cette même pensée en disant : « Nous avons fait tout ce « qui dépendait de nous pour éviter la guerre, et je puis « dire que c'est la nation tout entière qui, dans son ir- « résistible élan, a dicté nos résolutions. » Cette constatation était indispensable, puisqu'on l'accuse encore aujourd'hui d'avoir tiré l'épée dans un intérêt dynastique.

Les deux souverains se rencontrèrent dans le château de Bellevue, aux environs de Sedan. Dans cette conférence, le Roi témoigna des sentiments élevés qui l'animaient, en ayant pour l'Empereur tous les égards que comportait son malheur, et celui-ci conserva une attitude pleine de dignité.

Le général de Wimpffen, qui avait dit à l'Empereur que l'armée comptait sur son intervention auprès du roi de Prusse pour obtenir de meilleures conditions, fut averti de l'impuissance de ses efforts.

Tel est le récit des opérations militaires qui se terminèrent si malheureusement par la reddition de l'armée à Sedan.

Une si épouvantable catastrophe ne doit pas seulement nous arracher des larmes : elle doit aussi être

féconde en enseignements et fournir des leçons qu'on ne saurait oublier.

Les succès de la Prusse sont dus à la supériorité du nombre, à la rigoureuse discipline de son armée, à l'empire qu'exerce dans toute l'Allemagne le principe d'autorité. Que nos malheureux compatriotes qui sont prisonniers profitent au moins de leur séjour en Prusse pour apprécier ce que donnent de force à un pays le pouvoir respecté, la loi obéie, l'esprit militaire et patriotique dominant tous les intérêts et toutes les opinions. Certes la lutte était disproportionnée ; mais elle aurait pu être plus disputée et moins désastreuse pour nos armes, si les opérations militaires n'avaient pas été sans cesse subordonnées à des considérations politiques. Nous aurions aussi été mieux préparés si les Chambres n'avaient pas sans cesse été préoccupées de réduire le budget de la guerre et si elles ne s'étaient pas toujours opposées aux mesures qui devaient augmenter les forces nationales. Quinze jours avant la déclaration de guerre, la commission du budget du Corps législatif émettait l'intention de supprimer la garde impériale et de réduire l'effectif de l'armée.

A ces causes principales de nos revers, nous devons ajouter les regrettables habitudes introduites dans l'armée par la guerre d'Afrique. Manque de discipline, manque d'ensemble, défaut d'ordre, exagération du poids que porte le soldat et du nombre de bagages des officiers, tels sont les abus qui se sont introduits dans nos armées. Le fantassin français, renommé autrefois pour la rapidité de sa marche, est devenu plus lourd que le fantassin allemand. Le laisser-aller de la tenue influe sur l'esprit militaire : nos officiers et nos soldats semblent ne plus être fiers de porter l'uniforme, et la

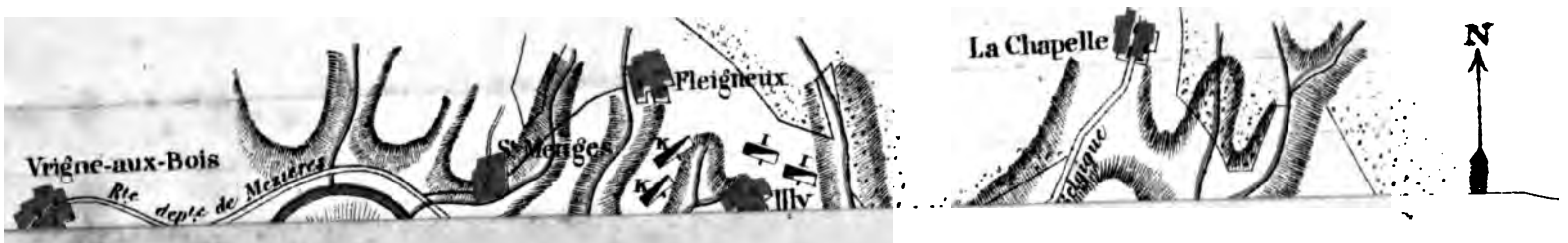
bigarrure du costume affecte péniblement les yeux. Ce abandon dans la tenue se reproduit dans tout le reste : on ne sert plus avec cette régularité, cet amour du devoir, cette abnégation de soi-même qui sont les premières qualités de ceux qui commandent comme de ceux qui obéissent.

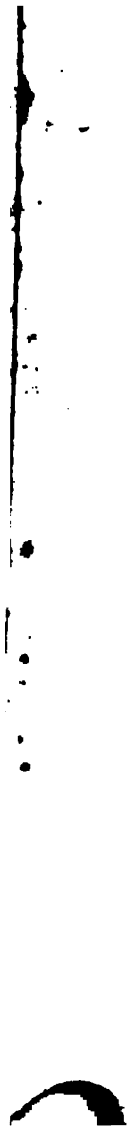
En résumé, l'armée réfléchit toujours l'état de la société dans laquelle elle a été formée. Tant que le pouvoir en France a été fort et respecté, la constitution de l'armée a présenté une solidité remarquable ; mais, lorsque les violences de la tribune et de la presse sont venues affaiblir l'autorité et introduire partout l'esprit de critique et d'indiscipline, l'armée s'en est ressentie.

Dieu veuille que le drame terrible qui se déroule serve de leçon pour l'avenir et que notre patrie se relève de la catastrophe qu'elle vient de subir !

FIN.

P *Cavalerie*


Vrigne-aux-Bois
Rte depte de Mezières
St Menges
Fleigneux
Illy
La Chapelle
N



# RECENT PUBLICATIONS BEARING ON THE WAR.[1]

## I.

THE events of the war between France and Germany have passed out of what may be fitly called the 'Special Correspondent' phase of description. We are no longer overwhelmed with narratives, often indeed graphic and of real value, but reeking with the *chauvinisme* of the camp, which resolve the whole of the awful contest into heroism and omniscience on the winning side, and cowardice and worthlessness on the conquered. The theories which seemed plausible enough in the deceptive glare of astonishing success, of the inferiority of the French to the German race, in all that constitutes aptitude for war, of the superhuman capacity of Von Moltke, and of the foolishness of the French generals *en masse*, have ceased to sway even ordinary minds; nor has the view prevailed finally that the struggle was a manifest collision between the antagonist powers of light and of darkness. The exaggerated accounts, in a word, in which the war was hastily represented, are rapidly vanishing into oblivion; and though

[1] *De l'Esprit des Institutions militaires.* Par le maréchal Marmont, duc de Raguse. Paris, 1865.

*L'Art de combattre les Français.* Par le prince Frédéric-Charles de Prusse. Traduit par William Reymond. Paris, 1871.

*L'Armée française en* 1867. Vingtième édition. Paris, 1870.

*Commission des Conférences régimentaires.* Paris, 1869–70.

*Rapports militaires écrits de Berlin,* 1866–70. Par le colonel baron Stoffel. Paris, 1871. (Translated into English in *Fraser's Magazine.*)

*Note sur l'Organisation militaire de la Confédération de l'Allemagne du Nord.* Wilhelmshoe, janvier 1871. By the Emperor Napoleon III.

*La Campagne de* 1870 *jusqu'au* 1^er^ *septembre.* Par un officier de l'armée du Rhin. Bruxelles, 1870.

*Campagne de* 1870. *Des Causes qui ont amené la capitulation de Sédan.* Par un officier attaché à l'état-major général. (Attributed to the Emperor Napoleon III.) Bruxelles, 1870.

*Les Causes de nos Désastres.* Par un officier d'état-major de l'armée du Rhin. Bruxelles, 1870.

*Des Causes qui ont amené les Désastres de l'Armée française dans la campagne de* 1870. Bruxelles, 1870.

*La Guerre de* 1870. Par L. Vandevelde. Bruxelles, 1871.

*Sédan.* Par le général de Wimpffen. Paris, 1871.

*Les Papiers secrets du Second Empire.* Bruxelles, 1871.

*The Overthrow of the French Army. Its Prelude and its Cause.* London, 1871.

*The Prussian Campaign of* 1866. A Tactical Retrospect. Translated from the German by Colonel H. A. Ourry, C.B. London.

*Précis of a Retrospect on the Tactical Retrospect.* By Colonel Von Schellendorf. Translated by Colonel H. A. Ourry, C.B. London, 1871.

*On the Prussian Infantry,* 1869. Translated from the German by Colonel H. A. Ourry, C.B. London, 1870.

*The French Artillery before and after the War.* By General Susanne. London. 1871.

*Observations on the Influence that Arms of Precision bear on Modern Tactics.* By Field-Marshal Baron Von Moltke. London, 1871.

*The Organisation and Strength of the Hostile Armies.* By an old Staff-Officer. London, 1870.

*Campagne de* 1870. *Opérations et marches du* 5^e^ *Corps jusqu'au* 31 *août.* Par le général de Failly. Bruxelles, 1871.

*Rapport sommaire sur les opérations de l'Armée du Rhin, du* 13 *août au* 29 *octobre* 1870. Par le commandant-en-chef maréchal Bazaine. Berlin, 1870.

*Armée de Metz.* Par le général Deligny. Munster, 1870.

*Coup d'œil sur le Rapport sommaire du maréchal Bazaine.* Par un prisonnier de guerre. Bruxelles, 1871.

portions of these works will be of great use to future chroniclers, it has been felt that, to a large extent, they distort and pervert facts, touch truth only upon the surface, and reflect the mere impressions of the moment. On the other hand, nothing like a history of the great conflict has as yet been published: and such a book must be an affair of time, inasmuch as few official statements from authentic sources have as yet appeared; as several of the chief actors in the drama have still to describe the parts they played, and as any writer worthy of the task will wait until he shall have reached that distance at which it is possible to see events in a sober light, and in their true proportions. Meanwhile, the literature of the contest is passing into a new phase, that of criticism on the real causes of the catastrophe which befel France; and treatises of various degrees of merit, and, in some instances, of the greatest interest, have endeavoured to explain, on intelligible grounds, and in a calm and philosophic spirit, how it came to pass that in less than a month what had been the leading Power of the Continent was overrun and practically vanquished. These treatises naturally associate themselves with a series of works of earlier date, which appeared before hostilities were proclaimed, and which, composed by distinguished officers in the service of either belligerent State, have now become of extreme importance, as they foreshadowed, in a considerable degree, the immense disasters we have just instanced. We have placed at the foot of these articles a number of these two kinds of publications; and, if we mistake not, the study of them will dissipate many of the fallacies too commonly current about the war, and will prove that, wonderful as its results were, they may be ascribed to known causes repeatedly visible in the course of history. Taken altogether, these treatises point, what we believe, is the true moral of the campaign of 1870—not that the French are incurably degenerate, or that all their leaders were out of their senses—not that the Germans are invincible, or that their commanders have never been equalled; but the important, though somewhat trite lesson, that numbers, efficiency, and good organisation more than ever assert their superiority in war; that States may at different periods possess very different degrees of strength, although apparently nearly matched; that ability, forethought, and resolution, will prevail over vacillation and rashness; and, above all, that when military objects are sacrificed to political exigencies, calamities almost always ensue.

When, in July 1870, France recklessly sent her challenge to Prussia, the general opinion of Europe was —so strong is the influence of tradition—that she was at least equal in military power and resources to a united Germany. That this was a complete mistake is now proved by the plainest evidence. The able French attaché at Berlin, whose reports have thrown such a clear light on the comparative forces of the belligerents, calculated that, in 1868, the French army on a peace footing was inferior to that of Germany by at least 50,000 or 60,000 men, and this estimate in the main corresponds with that made by Napoleon III. when in captivity at Wilhelmshoe. This fact, which, by the way, is a curious commentary on Bismarck's complaints about French armaments before the war, shows that even in the single respect in which her superiority was assumed—a standing army prepared to strike—France was to a great extent overmatched; but this difference is no measure of the extraordinary disproportion in strength of the hostile Powers for a decisive contest. The whole available re-

serves of France, to fill and support her armies in the field, consisted of some contingents of the second class of conscripts and of the newly-created Garde Mobile, both forces being almost wholly untrained, and therefore useless at first as soldiers. The conscript contingent has been estimated at from 252,000 to 320,000 men; and its military value has been thus described in an official paper of the Empire, published months before hostilities began:

> The seven contingents of 36,000 men, say 252,000 men altogether, would be called upon to take the field, without having had any other military education than five months passed in the depôts—a fact which requires no comment.

Napoleon III. says the same thing, and his remarks show how tradition hampered the direction of the military power of France:

> In France, unfortunately, the most competent authorities have always been opposed to the system of well-trained reserves. It may be remembered that Marshal Soult, whose opinion, as minister of war, was supreme, repeatedly declared that the best reserves consisted in large numbers of men left in their homes without having been compelled, during peace time, to serve. 'When,' he said, 'at the outbreak of war, young men who have not served are called to join the colours, they flock in more readily than those who have already experienced the discomforts of barrack life and of discipline.'

The Gardes Mobiles numbered about 500,000 men, but they had not had a semblance of training; they were unarmed, without discipline, and generally hostile to military service. In fact, the conditions under which they were in theory attached to the army made it impossible that they could be soldiers: they were only to be called out a fortnight in each year, and no man, even when called out, was to be absent from home more than twenty-four hours. Baron Stoffel, in 1869, wrote:

> The institution of the Garde Mobile is evidently illusory, as long as these regulations shall be maintained.

As this writer's reports have appeared in full in *Fraser's Magazine*, we shall not do more than briefly refer to them.

Even the official papers of partisans of the Empire came practically to the same conclusion, though they fed the nation on self-deception. We quote from one of the Conférences militaires held at Paris before the outbreak of the war:

> Our Garde Mobile is liable to exercise and drilling during a fortnight in each year. This is not much, certainly; but the military education of this force would soon be completed were the army summoned to the field. Those who are aware of the marvellous aptitude of the young Frenchman for military service, will believe that this elementary instruction will be of the greatest value.

The reserves of France are, therefore, a mere paper force, of little or no use in modern war, though numbering from 700,000 to 800,000 men. The reserves of Germany, on the other hand, divided into the reserve proper and the landwehr of North and South Germany, were 800,000 trained soldiers, in round numbers, in the highest state of military efficiency. Of this gigantic reserve, every unit, as is well known, had been serving in the ranks for three years at least.

The general result was, that the forces of France, unequal even on paper to those of her well-prepared antagonist, were in real worth so utterly inferior that no fair comparison can be made between them. It will be observed that, in 1869, Baron Stoffel considered Prussia alone immeasurably superior to France in strength; his calculations rightly rejecting the French reserves as of no use, and classifying the Prussians as real soldiers.

His estimate does not widely differ from that of the author of a pamphlet, attributed to Napoleon III., except that this writer assumes that France would find 200,000 good soldiers in her reserves, her stand-

ing army being 400,000 strong—a calculation far from correct.

The Emperor was aware that Prussia could set on foot within a short time 900,000 men, and, with the aid of the Southern States, 1,100,000, whereas France could only oppose to them 600,000.

Enormous, however, as this difference was, a difference amply sufficient to assure success to the stronger Power, it falls far short of the real distinction in the military forces of the belligerents. Setting aside the decisive inequality caused by the worthlessness of the French reserves, the army of France on a peace footing was not only, as we have seen, weaker in numbers than that of united Germany; it was in many respects an inferior instrument. In the first place, it was, to an extent of probably nearly half its strength, composed of old soldiers and of men substituted for those exempted from the conscription; and these two classes, according to the testimony of the best French officers, filled the ranks with men inferior in stature, in many instances half worn out, and generally uneducated and prone to indiscipline. Of the old soldiers of the Second Empire, the counterfeit presentments of the veterans of the First, old in military experience but not in age, General Trochu said, in 1867:

With the old soldier military service has become a trade—a trade from which he seeks to derive as much advantage as possible, and not to put himself to too much trouble. Such men grow troublesome, cross-grained, ready to make complaints, and liable to caprices and weaknesses. . . . Their vigour is very unequal; they serve well one day, and badly another. They become indifferent, careless, incapable of feeling noble emotions, of being stirred by a high impulse. . . . . Old soldiers, too, are often drunkards. . . . Many of them, also, end by being unable to stand the fatigues of war and the weight of their arms.

General de Wimpffen thus describes the results of the system of admitting substitutes:

This system had the effect of incumbering the army with men of the lowest condition, without knowledge or education, and of driving away from it the youth which was wont before to seek for an honourable career with the national standards. It made the non-commissioned officers, moreover, too aged.

The troops which comprised the first line of Germany were, certainly, rather too young soldiers; but apart from the circumstances that they were sustained by immense trained reserves, they were, speaking generally, very superior to the French veterans and substitutes, in vigour, patriotism, education, discipline—in all, in short, that makes troops efficient.

The elements of the French army were thus, to a great extent, inferior in composition to those of the German. Independently, too, of its weakness in numbers, the French army laboured under defects which made it feebler as a military machine than that of its formidable enemy. Though the chassepôt is a much better weapon than the comparatively antiquated needle-gun, the French infantry, generally less calm and collected than their more solid foes, and accustomed to desultory Algerian warfare, were not able to turn their arms of precision to the best account, and were far behind the German infantry in accuracy and steadiness of fire. This was pointed out long ago by Baron Stoffel, and the campaign fully confirmed his view, as we read in the very able treatise of a 'Staff Officer of Army of the Rhine:'

The engagements of the war proved how defective was the training of our infantry in the use of their rifles; generally speaking the soldiers began firing at such distances that no result could be obtained; even at short distances, their fire was badly directed, and always too quick.

It is doubtful whether in men and horses the French cavalry did not excel the German. But in the use of this important arm, the French seem to have followed carelessly the

obsolete traditions of former wars; they employed their cavalry in fruitless charges on unshaken infantry with modern small arms, and they did not engage it in sufficient force in outpost duty and reconnoitring. The German chiefs, on the other hand, appreciated fully one of the great tasks of cavalry in covering and exploring the advance of armies. The exploits of the Uhlans in the campaign have been narrated by many witnesses; and in this way they made good use of their masses of horsemen, though in 1870 they seem not to have had a great cavalry general. The result was, that the French cavalry was too often thrown away and sacrificed, while the German performed admirable service in baffling and surprising the enemy. The 'Staff Officer of the Army of the Rhine' says on this subject:

> The instruction given in peace time to our cavalry had certainly not prepared it to perform satisfactorily the duty of reconnoitring; and though its elements were very good, it was deficient in this particular. On every occasion when it was engaged in the field it fought with the greatest vigour and energy; but in outpost duty and making reconnaisances it was decidedly inferior to the Prussian cavalry, and very inefficient.

Turning to the artillery of the two armies, the French artillery, officers and men, seem to have been equal to their former reputation, and were certainly not surpassed by the Germans. But, whatever the reason, the French field guns were far inferior to those of their foe, not only in numbers, but in range, in accuracy, and in quickness of fire. This was noticed in 1868 by Baron Stoffel, and is confirmed by the 'Staff Officer of the Army of the Rhine:'

> On the field of battle the courage and coolness of our artillery men were admirable; and all that relates to the carriages and their furniture was in the best state. But, as though nothing in our army could be perfect, our pieces were extremely inferior to those of the enemy in range, accuracy, and power of fire. The Prussian percussion shells, also, burst much more efficiently than ours.

The general result was that the three arms were less capable of doing the work of war in the French army than in the German. A similar inferiority may be traced in the higher departments of the French service. The French staff, composed for the most part, of young men chosen after a process of cramming, and unacquainted with regimental duties, was not nearly equal to that of the Germans, selected, intelligently and with rare equity, from officers of the line of various grades; and this single distinction would alone create a marked inequality between the two armies. Baron Stoffel wrote significantly in 1868 on the subject, and Napoleon III. has made these remarks on the differences between the French and the German staffs:—

> There can be no greater mistake than to regard, as we do, staff officers, who ought to possess qualities and acquirements revealed only by practice, as a scientific corps, like the artillery or engineers. Quick clear sight, for instance, is not an affair of science; it is a gift of nature perfected by experience. Officers whose duty it is to direct the movements of troops, to choose the positions and the ground adapted to each arm, to study the territories which may become the theatre of war, to comprehend all the needs and wants of an army, ought not, as in France, to be selected out of the pupils of a school, but should be chosen out of the most capable officers of the army. This last is the Prussian system.

Though it is a mistake to suppose that the French generals were a mere collection of incapable fools, no Von Moltke existed among them; and the majority, trained in the school of Algeria, and rendered careless by easy successes, were ill fitted for a great European struggle. Besides including one remarkable chief, and several very able generals, the German commanders were, generally speaking, much more highly educated than the

French, and more versed in military science. This advantage, we need not say, was great.

The administrative service of the French army entrusted entirely to military men, and scarcely controlled by the commanding officers, had been condemned by General Trochu as long ago as 1859; and it broke down completely in 1870. The administration of the German army, conducted upon the opposite principle of subordination of the entire service to the general commanding upon the spot, worked decidedly better in the last trial; and this difference, too, was of the greatest importance. The 'Staff Officer of the Army of the Rhine' has made these remarks on this subject:—

> The defects of our administrative organisation were especially conspicuous in this campaign. They may thus be expressed—confusion, inability to supply the wants of the army, and such crowding together of *matériel* that the troops were continually delayed. . . . . In the organisation of the Prussian administration you saw experience, a profound knowledge of what was required, and careful forethought.

It should be added that the administrative services of the French army were much less complete, and less perfect in many details, than those of its German antagonist.

The mobility of the French army had been one of its chief characteristics, and one of the causes of its numerous victories. But, owing to neglect, to the growth of luxury, and to usages which had grown up in Algeria, this element of success had been disregarded; the French soldier had gradually been burdened with an extraordinary weight of accoutrements; the baggage of the officers had become excessive; and, as the result, the French army had grown comparatively slow in its movements. On the other hand, every effort had been made to give celerity to the German troops; and, what had never been witnessed before, the marching power of the German army had become superior to that of its rival—an advantage sometimes decisive in war. On this subject the 'Staff Officer of the Army of the Rhine' has written thus:—

> On account of the enormous weights borne by the infantry, and by the cavalry horses, our army had become less active in its movements than the Germans, hitherto proverbial for slowness.

In rapidity, too, and dexterity of manœuvre the French troops had fallen behind the age, and were especially inferior to their German foes. The elasticity of the French line of battle, and the suppleness of the French tactical formations—points in which formerly the French army was superior to every army in Europe—had been carefully studied by the Germans; and owing to the strenuous exertions of their chiefs, and to the constant practice of new evolutions, adapted intelligently to modern war, the German army surpassed its rival in all that constitutes manœuvring excellence. Nothing caused more surprise than this distinction; and yet General Trochu had pointed it out, when in 1867 he expressed himself thus:—

> In our regulations and tactics we are going back to the days of Frederick the Great; the military Powers of the North are learning the methods of fighting and manœuvring which characterised the First Empire.

How thoroughly Prussian generals had studied the means of improving the old Prussian tactics, remarkable for their rigid stiffness, appears from the following passage of the able pamphlet of Prince Frederick Charles, written as long ago as 1860:—

> Our skirmishers ought henceforth to be employed in columns of companies (i.e. in smaller and more easily handled units). By these means the mobility of the infantry will be greatly increased. In a word, three conditions ought to be observed to enable our army to beat the French. The first is, to develop the military qualities of the indi-

vidual soldier; secondly, to take care that our commanders perfectly understand the use of the three arms; thirdly, to meet the French, habituated to victory, with more varied and active tactics.

It is at least doubtful whether the system of weakening the Line in the French army for the sake of a few corps d'élite, was not injurious to its vigour and spirit. General Trochu has condemned this system strongly; but it worked wonders under Napoleon I.; and we are inclined not to consider it one of the principal causes of French military decay. It was admired on the whole by Prince Frederick Charles:—

The French, on principle, make a great and early use of their corps d'élite. A third of each battalion is composed of picked men, and besides these are the Chasseurs and the Zouaves. These corps d'élite are superior to the Line, and the centre companies of each battalion seem in peace time to enjoy a kind of distinction. They are intended to march in the front line of battle, and thus to gain an advantage at once. This often gives the French a moral superiority, and renders the combat more easy for their other troops.

But if the French army was extremely inferior to the German in numbers and military worth, the manner in which it was organised made its concentration and preparation for the field slower and less perfect than that of its foe, and in modern war this was a great disadvantage. The French army was a collection of regiments, kept apart from each other at different places, and in peace time never formed into larger units, such as divisions and corps; and every regiment drew its recruits indifferently from all parts of the country; these recruits, too, being in the first instance sent, not to the regimental head-quarters, but to depôts sometimes at a distance. This system has its own advantages; but it tended to delay and confusion in bringing together the national forces, and in getting them ready for the field, and it was opposed to the growth of that moral coherence which ought to unite 'that living machine' an army. When, on the occasion of war breaking out, it was found necessary to form corps d'armée out of many small bodies widely apart, and when, besides, each of these bodies was composed of elements gathered from a distance, collected together by complicated means, the work of combining these scattered arrays into large and really well-ordered masses was evidently an affair requiring time; and the masses could only gradually acquire the unity and *esprit de corps* which ought to animate a military organism. The 'mobilisation' of the French army, was, therefore, tedious and faulty at the outset; on this point the 'Staff Officer' referred to says:—

The defects of our military system which does not attempt to keep up in peace time any permanent organisation for war, appeared fully when our army was being mobilised. As regards *personnel* and *matériel*, everything was to be combined and set in order; we had regiments of infantry and cavalry, but these elements were scattered and isolated; it was necessary to group them into brigades, divisions, corps d'armée, to give commanders and staff officers to these fractions. . . . We should add that the men on furlough, those belonging to the reserves, and the second contingents, were called to join their regiments; and as they were sent in the first instance to the depôts, and thence to their respective regiments, the same men had sometimes to make different journeys in opposite directions. . . . . This defective system caused general disorder and an irreparable loss of time. Time at the beginning of a campaign is an element of success perhaps even more important than numbers. . . . Another evil result must also be noticed. By combining in this way military elements never before united, by giving the soldiers commanders unknown to them, and the commanders resources which they had not tried, the army was left without that mutual confidence and coherence which connects officers and men together, and is an important cause of success.

The German army, on the other hand, is always in a state of preparation for the field, and its divi-

sions retain their unity, though comparatively small, on a peace footing. The elements which form its corps d'armée are quickly and easily brought together, each corps belonging to a peculiar district, and the regiments which compose such corps being recruited from men upon the spot; and these units are trained to act together as parts of the well-organised masses which make up the forces of the entire Empire. The 'mobilisation' of the German army is, therefore, rapidly accomplished; each regiment and corps draws in its reserves without difficulty from a narrow area; and each corps d'armée is composed of soldiers and officers accustomed to work in concert, and who inspire each other with mutual confidence. The army is thus arrayed quickly, and abounds in a strong *esprit de corps*, as has been pointed out by the last quoted author:—

In Prussia, owing to the permanent organisation, even in peace time, of her corps d'armée, the transition of the army from a peace to a war footing is accomplished easily, without agitation, and with wonderful celerity. . . . . The mobilisation of the different corps takes place, so to speak, on the spot; everything is arranged, foreseen, and provided for beforehand within each district. The consequences are, order, capacity, and thorough efficiency.

It was characteristic, too, of the French system, that it was in the highest degree centralised; and, accordingly, the Minister of War was overwhelmed with multifarious duties when once hostilities were proclaimed; there was little local division of labour, even generals with their corps being almost powerless; and the *matériel* of war was collected together in Government depôts, often at a distance from each other, and from the army in the field. This, also, tended to delay and disorder, as Napoleon III. has pointed out:—

In France the whole war organisation has to be provided; regiments must be formed into brigades and divisions; the batteries and engineer companies belonging to these units must often be brought from a distance; the intendance, the artillery parks, and the ambulances must be prepared. . . . The *matériel*, too, must be despatched in all directions. The dress of the soldiers, their camp furniture, munitions of war, tools, &c., instead of being distributed on the spot from local magazines, are drawn from great centres, especially from Paris, and are thence sent off to the various depôts.

The German system is, on the contrary, local; the commander of each corps d'armée is charged with the duty of sending it to the field complete in every military requirement; and the *matériel* of each corps is collected within the province to which it belongs. We can conceive circumstances in which such a system would be attended with very bad results; but when it works well it produces celerity and simplicity in setting an army on foot. Napoleon III. has observed:—

The *matériel* of war, the dress and arms of the troops, the field-pieces, the carriages, the tools, the camp furniture—in a word, everything, to the smallest particular—is found in the magazines of each corps, in the depôts of the trains, or in general magazines within easy reach. In this way each corps d'armée has all that it requires within its own district; and its chiefs are not obliged to write every moment to Berlin for what they may require.

The general effects of the two systems, considered simply as modes of organisation, are thus set forth by the same authority:—

The administration of war in France is like some magnificent machine of which the different parts are admirably made, but are kept separate in the manufactory. When the time comes to put the machine in motion, it is a long and difficult business; for all the wheels must be brought together and arranged; in a word, the machine must be reconstructed, from the simplest screw to the most complicated joint. In Germany, on the contrary, the machine stands always ready; it is only necessary, to set it agoing, to give it water and coal and to light the fire. Nevertheless, our organisation is always completed at last; but it is an affair of great zeal and efforts; there is a fatal loss of time, and the end is attained too late. There is the whole question.

General Trochu has noticed in a striking passage how these two systems may affect the condition, the training, and the military spirit of an army:

With the exception of certain great centres, such as Paris, Lyons, and the camp of Châlons, where the troops who are combined are rather united than organised, the elements of war in France—both the *personnel* and *matériel*—are extremely isolated and dispersed. There are some colonels who, absorbed by the numerous details of command and of administration, at the headquarters of their regiment, have not been able to see their detachments for several months, nor to be seen by them. As regards the generals of division and their subordinates, they find it even more difficult to enter into close relations with their commands. Under this system organised concentration, exchanges of military views and sentiments, the regular combination of the different arms, manœuvres on a great scale resembling the realities of war, are out of the question. The thing is impossible. And when war comes all this medley must be arranged, and is arranged in the presence of the enemy, and in the midst of an endless commotion which keeps the army in a state of excitement and disorder. In Prussia, and in Russia also, the active army in time of peace as well as of war, is formed into several *corps d'armée*, each of them comprising divisions, brigades, regiments, a staff, depôts, a *personnel* and *matériel* complete, and always in a state of readiness and unity. The reserves are close at hand, and from day to day the whole corps is fit for immediate action. It is quite possible to find inconveniences in this military organisation as in all human creations. Need I dwell on the incomparable advantages it presents as a preparation for war when it has once penetrated into the customs of nations and of armies! Its advantages are, that it preserves the military spirit through the union it establishes between those who command and those who obey, that it concentrates the moral faculties which direct the complex organisation of an army, and that it opens a field for experiments of all kinds, that it enables concentration to be rapid, and execution to be swift and energetic when the time to act has come, and that, in a word, it makes preparation easy and efficient.

It deserves to be noticed, that even Marshal Marmont, who had seen French armies almost always triumph over German during the First Empire, had a decided preference for the German system, even when it was comparatively immature. He compares the two systems thus:

I am in favour of the German system. To begin with its defects: it may give soldiers a provincial spirit, possibly a source of danger; it may also in peace time diminish the military spirit; but its advantages are great and undeniable. As regards administration, it facilitates recruiting, and the transition from peace to war is marvellously simplified. As regards moral force, it strengthens the sentiment of military honour by throwing on soldiers the task of defending in war the province where they were born. This is a powerful incentive.

In addition to its inherent defects, the French army had been weakened by its position in the State, and by the condition of France; whereas the German army vividly represented the aspirations of a martial race intent on a great national object. It is not meant by this that the French people had fallen into complete degeneracy, nor yet that its military forces were morally worthless and good for nothing; nor do we pretend that the German soldier is naturally superior to the Frenchman. Not to speak of times comparatively remote—of the days of Jena and Auerstadt—the French army in 1859 was, by the admission of German writers, much better than anything which, at that juncture, Prussia and her allies could send into the field; and to decide offhand that of two nations, whose history has been equally great, one has become essentially debased, and the other essentially noble and pure, appears to us exceedingly unwise.

But, just as in 1806, the Prussian army was demoralised by success, neglect, and over-confidence, and the Prussian nation had apparently lost a great deal of its natural energy, so in 1870 the French army had declined from its former pitch of excellence, and France herself seemed, in a great degree, a decaying, selfish, and money-making

people. The French army had been pampered as an instrument of imperial power; it had lived on the fame of past great deeds; it had become, to a great extent, a caste apart from the real nation; and hence its commanders were too often mere favourites, without skill in war; it had grown vainglorious, reckless, and ignorant; corruption pervaded its ranks generally; it was debauched by vanity and very ill-disciplined. The German army, on the other hand, had been carefully prepared for war; it had a new reputation to make; it embodied the ambition of a dynasty, and the patriotism of a great race resolved to work out its own unity; and it was not only admirably commanded, but it was honestly administered, and thoroughly well ordered. What may, therefore, be called the moral forces of the two armies were wholly dissimilar; and the result was, to increase greatly the natural inferiority of the one, and to add an immense stimulus to the power of the other. The following estimate of the causes of the moral decadence of the French army appears to us, on the whole, just:

> The French army had long been supreme arbiter of political power in France—an elevation preferable in many respects to that of its predecessor the Parisian mob—but fatal in the long run to itself, and bringing down with it in its ruin both the empire and the nation. The process resulting from this false position has been so often seen as to hardly require touching upon. The possession of power always tends to enervate its possessor, and more so in the case of an army than in that of any other body, seeing that the strength of an army depends on its discipline, which will not continue self-imposed. . . . . Hence, although the French army entered upon the war with an imposing frame-work and a high spirit, the muscles of the fighting body were relaxed and its stamina enfeebled.

Such, then, were the forces of France and Germany as they went into the field in 1870. Entirely overmatched in numerical strength, in all that constitutes efficiency as a military instrument, the French army was moved against an enemy of irresistible force, and in a perfect state of preparation for war. The result could not have been doubtful and nothing probably could have saved France from defeats and an unfortunate campaign. Still, there was no reason why her whole power should have been destroyed in a few weeks, why her capital should have been invested and taken, and why she should have undergone humiliation not easy to parallel in modern history. The real cause of this extraordinary catastrophe was the abuse of the forces she really possessed: and but for errors in command, in the main due to the disregard of military considerations in order to gain political ends, France would not have to lament such scenes as the capitulations of Metz and Sedan.

## CENT PUBLICATIONS BEARING ON THE WAR.

II.

LEON III. in declaring was bent upon as dangerous as his former exploits at and Strasburg. It is ble that he was aware, first, he would almost be overmatched; but he perhaps, on foreign al- nd on the renown of the army. Common sense— as not without it—would iced a commander, in such nces, not to rush hastily ontier; but political exi- were already directing the military affairs; success outset was expected in and the French army was n the Saar and the Rhine, s chief was aware of its y in numbers. We quote, pamphlet ascribed to the his plan for the impending :

ensate for the numerical in- he French army it was necessary Rhine by a rapid movement, to uthern Germany from the Con- of the North, and through the rly success to attract Austria an alliance. If it were possible the armies of Southern and Germany from effecting their e Prussian army would be re- e extent of 200,000 men, and ortion in numerical strength of rents would be lessened. If Italy made common cause with force of numbers would be on The Emperor's plan for the cam- h he confided when in Paris to MacMahon and Lebœuf only, ntrate 150,000 men at Metz, Strasburg, and 50,000 at the Alons. Thus the concentration first armies, one on the Saar, the Rhine, did not unmask his

an obviously became im- when it had been ascer- hat Southern Germany -operate to a man with the North, and that Austria and Italy would not join France. But to fall back from the frontier was not to be thought of; and the French army, though miserably inferior in force and efficiency to that of its foe, was kept disseminated on an immense front along the borders of Lorraine and Alsace; that is, was exposed to be broken through and crushed by its more powerful antagonist. The Emperor has probably underrated its numbers, which must, we think, have been at least 200,000 or 220,000 men; but he says that, when he reached his head quarters on the 28th of July—

He began to fear that insurmountable obstacles would cause his projects to fail. The army of Metz, instead of 150,000, numbered only 100,000 men, that of Strasburg 40,000 instead of 100,000, and the corps of Marshal Canrobert had still one division in Paris and one at Soissons; its artillery and cavalry, besides, were not ready. Not one of the corps d'armée was provided with the requirements necessary to begin the campaign.

The unprepared state of the French army is proved by the evidence of its commanders. Too much is not to be made of complaints common in every army when war begins; but it is now clear that the French corps were not able to move at this juncture, and this was the cause of the long interval of delay which perplexed every observer of events. We quote a few of the hurried notes of the French generals:

*July* 24, 1870.

The 4th corps has neither canteens, nor ambulances, nor carriages and waggons, for the different regiments and staffs. Everything is wanting.

METZ, *July* 24.

The 3rd corps leaves Metz to-morrow. It has neither medical officers, nor work-

men, nor caissons for the ambulances, nor its ovens for the campaign, nor trains.

METZ, *July* 26.

The army is without biscuit and bread. Would it not be possible to bake bread at Paris and send it on to Metz?

METZ, *July* 27.

Munitions for our guns are not coming in. At Metz there is no sugar, nor coffee, nor rice, nor brandy, nor salt, and but little bacon and biscuit.

In discipline, too, self-conceit and carelessness had already disordered the French army; and General Trochu has publicly affirmed that he augured badly of the result before even a shot was fired, and when, doubtless, he was unaware of the comparative weakness of the French forces. Meantime, collected with extraordinary speed, and moved with great ability and skill, the huge German masses were marched on the Rhine, ready to overwhelm the scattered enemies who lay exposed to their formidable onset. The moral condition of the antagonist hosts is thus described by General de Wimpffen:

On the left bank of the Rhine all was shouting, singing, tumult. The sounds of the *Marseillaise* reached even the palace of the Emperor. Want of forethought prevailed everywhere; there was a complete disregard of the most elementary principles, of the simplest precautions in war, serious as was the state of affairs. In the numerous staffs hardly any of the officers were acquainted with the language of the enemy; there were hardly any maps or plans, though the War Office abounded with them. On the right bank of the Rhine, on the contrary, you saw coolness, stern, rigid, inflexible discipline, serious commanders, well-educated officers familiar with the French tongue, excellent maps of the territory to be invaded, assured information as to the strength of the enemy, young princes tried in war, who had already led armies with intelligence, a sovereign who holds only a nominal command and entrusts his chief of the staff, a man of the highest order of merit, with the duty of directing the operations, not thinking himself a heaven-born general; finally, a spy system reduced to a science. Painful, but accurate contrast!

On the 4th of August, it is well known, the first blow was struck by the Germans, if we except the affair at Saarbruck; and the division of Douay of the corps of MacMahon, thrown forward negligently beyond its supports, was assailed and crushed by the Crown Prince of Prussia. The three enormous German armies—not less than 420,000 strong, and outnumbering the French at the points of contact, in the proportion of three and even four to one—were now pouring across the Rhineland; and the third German army, after its success at Weissenburg, rolled like a torrent into Upper Alsace. MacMahon hastily advanced to confront it with a force utterly inferior in numbers—45,000 or 47,000 men against 130,000 or 140,000—and this led to the battle of Wörth and to the complete defeat of the whole French right wing and to its isolation from the rest of the army. The French Marshal, it is now plain, ought not to have fought at such hopeless odds. It has been justly said that his proper course was to have fallen back defending the Vosges; but as he acted, doubtless, on superior orders, as his position at Wörth was exceedingly strong, and as he reckoned on the aid of De Failly, stationed at Bitsche, only a few miles distant, his dispositions do not, perhaps, deserve the extreme censure they have received. The battle of Wörth was most fiercely disputed, the French showing that in mere fighting power they were formidable and brilliant soldiers, and the German attacks being slow and divided; and had De Failly's corps, 30,000 strong, come into line to MacMahon's assistance, the day might have been indecisive. Numbers, however, at last of course prevailed; and the French retreat became a disordered rout, as has often been seen in French military annals, great as had been the valour of the French army. We quote from a judicious pamphlet, *The*

*Overthrow of the French Army*, this criticism on this bloody engagement:

The battle of Wörth was well fought on both sides. The Crown Prince hurried his corps into action in rather a disjointed manner which entailed unnecessary loss, and might have been a serious error had the enemy been strong enough to take advantage of it; but it was a sound principle of the German strategy in this campaign to try for the initiative at all costs, and, on this occasion, in operating boldly against both flanks the Prince made full use of his superior strength. The slackness of the pursuit is said to have been due to the cavalry not being up, and more guns should certainly have been taken; but this was rather, perhaps, attributable to the staff organisation not being quite perfect so soon after taking the field, and the victors had moreover suffered severely. Marshal MacMahon neglected no precaution before and committed no fault during the battle, except in ordering the useless charge of horsemen on such ground against breech loaders. He made his advantage in position compensate for his numerical inferiority when the enemy was even two to one (this proportion became much greater before evening), and had, therefore, De Failly supported him with energy the day would probably have had a different result.

It has, however, been correctly observed that the Marshal ought to have retreated before the arrival of the German reserves had made the continuance of the struggle hopeless. General de Wimpffen says:

Even after the battle had been engaged and the superiority of the enemy in numbers had been ascertained, would it not have been wiser to have retreated, making use of the defensible positions which were obtained?

MacMahon's retreat was, moreover, eccentric and far away from the main French army, and it has been urged that he ought to have tried to cross the Vosges by Niederbronn and Bitsche, instead of hastening southward on Saverne and Sarreburg. There is, however, reason to believe that he had lost all control over his beaten army before nightfall on the 6th of August, and General de Wimpffen's criticism may be unduly severe:

The Marshal ought to have effected his retreat upon Niederbronn and the Vosges, and to have defended the passes. It should have been easy for him with his four divisions, his artillery, and cavalry, to have held the line of the hills.

On the day of MacMahon's defeat at Wörth a part of the centre of the French army was attacked and routed with great loss at Forbach. It is now known that this attack was intended to have been made much later; the movement was, in fact, a mistake, for the Germans at first were in inferior numbers, and had Frossard, the French commander, been equal to the position he held, the French might perhaps have won the battle. But Frossard, it has been credibly said, was away from his post a great part of the day; it has even been alleged that he refused the co-operation of the 3rd French corps; and he allowed himself to be turned and outflanked while resisting passively on the Spicheren heights, though as yet he was superior in force. The author of *The Overthrow of the French Army* comments fairly thus upon this engagement:

At Forbach General Frossard, the whilom instructor of the Prince Imperial in the art of war, showed that he himself knew nothing of that art and brought about his own defeat. . . . . On the other hand, General von Kamecke was guilty of culpable rashness in remaining so long beyond the Saar, out of reach of support, with his single division, which ought to have been destroyed; while General von Göben was also hasty in attacking with what should have proved insufficient numbers. The skill, however, with which General von Göben handled his troops, and the gallantry and steadiness which they displayed, are beyond praise.

The great German armies had now broken through the weak French front disseminated along an extensive arc from Thionville to Belfort; and the double defeats of Wörth and Forbach had divided the French right from the left and centre, and had placed the whole French army in a critical position.

The simplest dictates of common sense would urge that the whole French army should be reunited behind the Moselle; and for this purpose Lorraine and Alsace ought to have been evacuated at once, a sufficient garrison being left in Metz, and the French should have been concentrated on the historic ground of Châlons. It is well known that this obvious plan recommended itself to the French chiefs, and was approved by the ill-fated Emperor, but political considerations again interfered with the plainest rules of the art of war. We quote from the tract ascribed to Napoleon III.:

> The Emperor resolved to lead the army back at once to the camp of Châlons, where it could have rallied the wrecks of the army of Marshal MacMahon and the corps of De Failly and Douay. This plan when sent to Paris was at first approved by the Council of Ministers, but two days afterwards a letter from M. E. Ollivier informed the Emperor that the abandonment of Lorraine would have a deplorable effect on public opinion. The Emperor yielded for a moment.

The plan now adopted was to make Metz the pivot of the French left and centre, and to assail the Germans from this point of vantage as they moved into the interior of Lorraine. For this purpose the greater part of the corps of Canrobert was advanced to Metz, and added to the other French corps being now concentrated around the fortress, as if more than enough of the forces of France were not already in extreme danger. The project, however, of attacking the Germans in flank from Metz was baffled by their leaders; and here we see one of the marked distinctions in the real efficiency of the two armies. The tract just referred to says:

> The action of the army at Metz was paralysed by our complete ignorance of the position and the strength of the enemy. The Prussians concealed their movements so well behind the formidable line of cavalry which they deployed in all directions, that, notwithstanding the most persevering researches, we never really knew where was the main body of their forces.

It should be added that the French strategy was in the highest degree perilous, for it prevented the junction of the French left and centre with the right, now at a long distance, and it exposed the French to be turned by the Germans and shut up in the Lorraine fortress. This is exactly what took place; and while the French army lingered at Metz, delayed by the fear of irritating Paris, the Germans, advancing into Lorraine, interposed between it and MacMahon's force, and threatened to cut it off from the interior of France. The situation had become most perilous, and on August 13 Bazaine was made Commander-in-Chief of the French army at Metz with orders to pass the Moselle at once, and to endeavour to rejoin MacMahon; orders which would certainly have been given before but for the political causes referred to. On the 14th the French Marshal began to effect this retrograde movement; but he was assailed suddenly by two hostile corps, the German commanders being, as they said, resolved 'to nail him upon the spot.' He seems to have made a decided mistake in accepting the fight which he might have avoided.

While Bazaine hesitated, perplexed and uncertain, the great general who directed the German operations saw his opportunity, and sent corps after corps to close on the flanks of the French Marshal. The author of *The Overthrow of the French Army* says:

> In striking contrast with this supineness was the energy of General von Moltke, who, as soon as he discerned the possibility of severing Bazaine's communications, lost not a moment in trying to effect it. Insufficient as may have been the French facilities for crossing the Moselle, the Germans had still less; but then they made the most of them: while Steinmetz diverted atten-

tion and got over near Jouy, corps after corps of Prince Frederick Charles poured in a ceaseless stream through Pont-à-Mousson, and then turning northward deployed against the Verdun road.

As is well known, Bazaine, after an ill-explained halt on the 15th, endeavoured to retreat on the 16th, and this led to the terrible battle of Rezonville or Mars-la-Tour. The French Marshal, headed by his foes, took a defensive position on the 17th, and on the next day the crowning struggle of Gravelotte occurred between the contending armies. In these engagements the French troops fought, for the most part, with admirable courage: though generally, and especially at Gravelotte, very inferior to the Germans in numbers—about 130,000 to 230,000—they struck boldly and long for victory; and though signs of indiscipline and panic may have been detected in their ranks, they were scarcely defeated in a tactical sense, decisive as was the strategic success of Von Moltke in surrounding Bazaine and hemming him in upon Metz. It must therefore be borne in mind that the result, astonishing as it was, was not caused, so far as exact evidence exists, by any difference between French and German soldiers as such—indeed, it has been credibly asserted that the morale of the Germans on the 18th was shaken at least as much as that of their foes—but by numbers, organisation, and generalship; and it should be added that Marshal Bazaine was placed in a very difficult position—called suddenly to command on the 13th—and that he attributes his retreat on Metz on the 16th to a want of munitions for his army—a want significant, if this be true, of the state of the French administration. The catastrophe, terrible in its results, was due probably more to the original error of delaying at Metz after Wörth and Forbach, and to the imperfect condition of the French arrangements, than to any positive faults of Bazaine or his troops, though it has been generally allowed that, in those memorable days, Bazaine did not display the energy or resources of a really great captain. The author of *The Overthrow of the French Army* says:

> The 15th was Bazaine's last day of grace. . . . . Little as he knew it, vacillation and delay had now done their work, the net had been gathered into folds and was ready to be cast over the prey! . . . . As regards the battle of the 18th Von Moltke's plan and Prince Frederick Charles' execution of it are unimpeachable; but Steinmetz was justly blamed for exposing his men to needless carnage. On the other hand, Bazaine chose an excellent position and sold it dearly, but he does not appear to have been watchful against the overthrow of his right. . . . . His reserves were also feebly handled, and neither here nor at Mars-la-Tour can he be held to have displayed the tactical ability with which he is so often credited.

The battle of Gravelotte enclosed Bazaine and his army within the precincts of Metz; whence they were to issue only as prisoners of war. The whole left and centre of the French army was isolated and reduced to nothingness, except so far as it should detain 200,000 Germans around Metz; and nothing but the beaten French right wing, with the corps of Douay and some newly raised levies, remained to confront the enormous masses of invaders pouring into Lorraine and Champagne. Such, as yet, had been the issue of the campaign—the result not only of the immense disproportion in force of the belligerent powers, but of mismanagement of every kind on one side and of energy and skill on the other. By this time MacMahon had rallied his own corps, defeated at Wörth, and, seconded by the Ministry of War in Paris, had brought together at the camp of Châlons an army of about 140,000 men, the sole organised force possessed by France. These troops, as may be easily supposed, were by no means in an efficient

state, and obviously what was to be done with them was to fall back, and employ them in defending Paris, already the object of the German hosts, where, under the shelter of the fortifications, they might gradually acquire consistency, and baffle or even repel the enemy. This was the opinion of Marshal MacMahon, of General Trochu, and indeed of everyone; and the Emperor, who had reached Châlons on the evening of the 16th of August, gave the orders necessary for the purpose. These are the words of the *quasi*-Imperial pamphlet confirmed by Trochu's speech at Versailles:

> The Emperor found at the Camp of Châlons the Duke of Magenta and General Trochu; the last-named officer had been nominated by the Minister of War to the command of the troops in the camp. These two Generals were invited by the Emperor to attend a council of war, at which Prince Napoleon, General Schmitz, Chief of the Staff of General Trochu, and General Berthaut were present. It was decided that the Emperor should appoint General Trochu to command the army of Paris, that the troops concentrated at Châlons should be directed on the capital under the orders of Marshal MacMahon, that the Garde Mobile should be sent to the camp of St.-Maur at Vincennes, and that the Emperor should go to Paris, as was his duty.

Once more, however, political exigencies were to interfere with military considerations, and the fatality which throughout the campaign brought ruin upon the forces of France was about to lead to still greater disasters. When informed that the army at Châlons was to retire to defend Paris, the Minister of War wrote to the Emperor on the 17th:

> The Empress has handed me the letter in which the Emperor has announced his intention of leading the army at Châlons to Paris. I implore the Emperor to give up this notion, which would appear the desertion of the army at Metz. . . . . Would it not be possible to make a powerful diversion and assail the Prussians, already exhausted by several engagements?

Napoleon and MacMahon yielded, as we see, not only from the last-named pamphlet, but from the following despatch from MacMahon on the 19th: 'Let the Council of Ministers know that I will do all that lies in my power to rejoin Bazaine.'

A delay of two or three days took place, and it is fair to say that, during this brief period, the idea of marching to the relief of Bazaine was not so hopeless as it appeared on the 16th and as it was felt to be a short time afterwards. Bazaine, after the battle of Gravelotte, had sent a message to Châlons that he expected to be able to effect his escape by a march along the northern frontier; and had this been correct, an attempt to join Bazaine from Châlons on the Aisne or the Oise would not have been a perilous operation. We quote from the despatch of Bazaine on the 19th:

> The troops require repose for two or three days. The King of Prussia was this morning at Rezonville with M. De Moltke, and there are many indications that the Prussian army will invest Metz. I calculate, however, upon being able to march northwards, and to fall back then by Montmédy upon the road to St.-Ménéhould and Châlons, if the enemy is not in too great strength upon it. In that event, in order to reach Châlons, I would go on to Sedan and even Mézières.

Forty-eight hours having, however passed, and no intelligence having arrived of the intended movement of Bazaine, the Emperor returned to his original project; and on the 21st MacMahon addressed a proclamation to the troops at Châlons, from which we quote these few words:

> I was extremely desirous of giving my assistance to Marshal Bazaine, but this enterprise had become impossible. . . . The system of the Prussians consists in acting in vast masses. We must imitate their tactics, and I shall lead you under the walls of Paris, which will prove the bulwark of France against the enemy.

The Ministry, the Regent, and the War Minister, carried away by

the dread of exasperating Paris, again interposed their ruinous counsels. This despatch was sent on the 22nd of August:

The opinion of the Council, bearing in mind the news received from Marshal Bazaine, is more decided than ever. The resolution formed yesterday should be abandoned; neither the decree, nor the letter, nor the proclamation ought to be published. An aide-de-camp from the Minister of War leaves for Rheims with all necessary instructions. To desert Bazaine would have the most deplorable consequences. In the event of such a disastrous step being taken there are reasons to fear that the capital would not defend itself.

A Council of War was now held at Courcelles. MacMahon had already begun to execute a retrograde movement, and the fatal scheme of marching on Metz, along the verge of the Belgian frontier, and of thus not only uncovering Paris, but of exposing the last army of France to be caught and crushed in flank and rear by two German armies within striking distance, and when united nearly twice as strong and more than twice as efficient in the field, was, after some hesitation, adopted. We quote from the pamphlet ascribed to Napoleon, and can only say a more melancholy exhibition of weakness and rashness has seldom been displayed:

Having received this pressing injunction from the Council, the Duke of Magenta, faithful above all to duty, obeyed and resolved to run the risk. Everything that appeared a sacrifice for the public good was in accordance with his noble mind, and he was pleased with the thought that, by attracting on himself all the forces of the enemy, he liberated the capital for a time and gave it the means of completing its defences. As for the Emperor, he raised no objections.

The strategic errors of this project have been so often and so well explained that we need not at present dwell upon them. The 'Staff Officer of the Army of the Rhine' sensibly observes:

It is enough to glance at a map to comprehend the madness of this scheme, which consisted in making our army describe an immense semicircle, of which the Crown Prince of Prussia occupied the centre with an army of 180,000 men, and at the extreme end of which we should encounter in succession the army of the Crown Prince of Saxony, about 70,000 strong, and the two first German armies which were investing Metz with 200,000 men, under the command of Prince Frederick Charles.

It has been urged, too, that even if a march upon Metz was to be undertaken, the attempt ought to have been made southwards, where a line of retreat would remain open, and not by the north, where a single defeat would probably expose the French to ruin. We quote from a valuable tract by a Belgian critic of high reputation:

Had the army of the Duke of Magenta been strong enough in numbers and in morale to relieve Bazaine by a movement from Châlons, it ought to have operated not by its left, towards the north, trying to pass between a neutral frontier and the forces of the enemy, but by its right towards the south. By moving in this last direction, instead of being outflanked it would have outflanked the enemy on his extreme left, and it would have kept its communications with the interior of France free and open. A half-success gained at the extreme left of the front of the invading army might have led to the happiest consequences; nay, more, a defeat and even a battle completely lost, would have left MacMahon the means of leading back his army to the centre of France and thence of regaining the capital. By taking a southerly direction the French army had room on its right, its left, and its rear. In the event of a reverse it could escape anywhere, without being embarrassed in its movements or running the risk of being hemmed in on an obstacle which might cause its destruction. By taking a northerly direction, on the other hand, it had on its left a neutral State—a serious danger; on its right, at Vitry-le-Français, the army of the Crown Prince of Prussia already threatening its flanks; and its commanders must have known that it would be met and attacked by the armies of Prince Frederick Charles and of Steinmetz at and near Metz.

On the 22nd of August, MacMahon's army began definitively its march northwards. Composed of four corps of unequal strength, it

numbered about 140,000 men, and it was in no condition to undertake a movement which, to have even a chance of success, required the greatest speed and perfect organisation. The 'Staff Officer of the Army of the Rhine,' who was evidently attached to the corps of Douay, gives this account of the state of the army:

> The morale of the troops was by no means perfect. The 1st corps, which had suffered the defeats of Weissenburg and Wörth, and had executed a long retreat, with the necessary consequences, privations, and fatigues, had lost its discipline and self-confidence. . . . . The 5th corps had lost its consistency and did not trust its commander; the culpable inactivity of General de Failly was in fact the cause of the disaster of Wörth, and the soldiers charged him with incapacity. The 7th corps, of which one division had suffered heavily at Wörth, was admirably commanded, but its composition was recent and in many respects it was incomplete. . . . . The 12th corps was by no means homogeneous; there was in it a little of everything; it played, nevertheless, a very honourable part in the operations that followed.

The calamitous march of the seven days following, described minutely by the last-named author, and by General de Wimpffen, who replaced De Failly on the 31st of August, deserves the attention of the military student. It is a mistake to suppose that Marshal MacMahon was not alive to the necessity of speed, and even that the soldiers he led were incapable of executing forced marches; it is now known that MacMahon gave the strictest injunctions to press forward, and the French troops more than once made great exertions to carry out his orders. The delays and slowness which puzzled critics are to be attributed to the defective state of the French commissariat and other departments, to the divided counsels which still prevailed, and to the extreme peril of the enterprise itself, which, as *might* have been expected, caused hesitation. By the 25th of August, the French army had nearly reached the banks of the Aisne; and the 'Staff Officer of the Army of the Rhine' observes:

> A ray of hope and of confidence shone over the army. In two days we had traversed a distance of nearly forty miles, an enormous distance for so great a mass of troops. The Crown Prince of Prussia, even in his forced marches in pursuit of MacMahon, did not make more than fifteen miles a day.

The 25th, however, was nearly lost through difficulties in procuring supplies; and on the 26th the news that the advanced guards of the still distant Germans were threatening to seize the Argonne passes, at once led to delay and confusion. The French army, menaced on its flank, paused, and, as usually happens, troops were detached to observe the gradually approaching enemy, and hardly more than seven or eight miles were accomplished in a direct line. On the 27th, MacMahon felt assured that a march on Metz must involve disaster; and his whole army was ordered to turn northward—a movement which of course diverted it from the routes first selected by its commander, and still further retarded its columns. The unfortunate chief at the same time sent the following telegraphic message to Paris; and, except that he altogether underrated the enormous forces of the Crown Prince of Prussia — not 50,000, but 170,000 men—it shows that he understood his real situation:

> The first and second German armies, more than 200,000 strong, are investing Metz, chiefly on the left bank of the Moselle; a force, estimated at 50,000 men, has been marched to the right bank of the Meuse to impede my march on Metz. Information has reached me that the Crown Prince of Prussia is to-day moving on the Ardennes with 50,000 men; his army is probably already at Ardeuil. I am at Le Chêne with rather more than 100,000 men. Since the 19th I have had no intelligence from Bazaine; if I proceed to join him I shall be attacked in front by a part of the first and second armies, which, under the

screen of the forests, can draw off from Metz a force superior to mine, and at the same time by the Crown Prince of Prussia, who will cut off my retreat. To-morrow I shall march to Mézières, whence I shall continue my retreat, according to events, towards the west.

The evil genius of the Ministry in Paris once more interposed to make ruin certain. The War Minister telegraphed this reply:

If you abandon Bazaine revolution will break out in Paris, and you will be attacked by the whole force of the enemy. Paris can protect itself: the fortifications are complete. It appears to me all-important that you should march at once to meet Bazaine. . . . . You have the start of at least thirty-six hours of the Crown Prince of Prussia, perhaps of forty-eight hours. . . . . In no event, and no matter what happens, bring the Emperor back to Paris. That would be revolution.

MacMahon and the unfortunate Emperor, with a weakness of purpose consequent on their miserable position, acquiesced in an hour of ill omen to France. The alleged Imperial pamphlet says:

The Emperor might have objected, but he had made up his mind not to oppose the decision of the Regency, and he had resigned himself to submit to the consequences of the fatal inspiration which directed the projects of the Government. As for the Duke of Magenta, he once more submitted to the orders from Paris and directed his course on Metz.

Conduct such as this—a general-in-chief consenting to lead his army to what he believed in his conscience would be ruin—is, in our judgment, not to be justified. It has been said, however, that MacMahon was bound to obey the injunctions of the Minister at War, and that the entire responsibility falls on the presumptuous Aulic Council in Paris. On this point it ought to be enough to cite the opinion of Napoleon I., who, it is well known, did not hesitate in his wonderful campaign of 1796 to set at nought the Directory's orders, though a general of only 26 years of age. Napoleon says, in his *Commentaries*:

Had Napoleon obeyed the order of the French Government he would have marched upon Rome and Naples with 20,000 men, leaving the remainder of the army under Mantua with Kellerman in command. In that event the army and Italy would have been lost. Napoleon would, no doubt, have only followed superior orders, but he would not the less have been greatly to blame; a general-in-chief is not relieved from responsibility by the order of a minister or of a sovereign distant from the theatre of operations, and wholly or in part ignorant of the state of affairs at the latest moment. Every general-in-chief who takes upon himself to execute a plan which he thinks ill-judged or tending to disaster, is committing a crime; he should insist upon a change, protest, or even resign his command rather than lead his troops to destruction.

On the 28th of August the fatal march on Metz was attempted anew, MacMahon's army forming two great columns, the 5th and 7th corps, which composed the right, being directed towards Stenay and the Meuse; and the left, the 1st and 12th corps, making for the river by Stonne and Raucourt. The distance was only about 25 miles, and as the German armies were drawing near, it might be supposed that the French would march with the greatest celerity in order to place the Meuse between them and their powerful foe. Nevertheless, the Meuse was not crossed until late on the 30th of August, at least by all MacMahon's corps—that is, not more than eight miles a day were made in a direct line; and the French movements were a strange series of marches and shifting counter-marches, hardly possible at first sight to comprehend. The main cause of this, it is now known, was the ever-menacing presence of the German armies, which, gathering on the flank and rear of the French, compelled their corps to halt and pause, and to diverge from their intended course. The *impedimenta*, too, of the French army delayed it greatly in a difficult country; and, as often has

happened in enterprises of this kind, indiscipline, terror, and demoralisation began to break up the diminishing ranks. On the morning of the 30th, MacMahon's 5th corps, which now formed his rearguard, and had been ordered to cover the movement of his other three corps across the Meuse, was assailed at Beaumont, in force, by the Germans; and how completely it was surprised, and how badly the outpost duty of the French was too often performed in this campaign, is shown by the 'Staff Officer of the Army of the Rhine':

> There were no cavalry vedettes, not even pickets of infantry. The men had begun cleaning their guns, taking their soup, or looking for food in the villages, the horses of the general officers and their staffs were in their stables, when, all of a sudden, the shot and shell of the enemy rained into the camp, no previous signal having been given.

The conduct of De Failly was, certainly, shameful. General de Wimpffen, who replaced him after this defeat, observes:

> General de Failly has pleaded that his reconnoitring parties had not made him aware that the enemy was at hand. Be it so; but had not his troops been engaged with the Germans the day before, only a few miles off? Did the General suppose that the Germans, pressing forward to cut us off, were going amiably to halt and to allow us time to get over the Meuse?

The battle of Beaumont was a complete rout; MacMahon, who had crossed the Meuse with about half his army, was compelled to fall back; and Douay's corps, the 7th, which had not yet crossed, was partly involved in De Failly's disaster. The whole French army, on the night of the 30th, was in retreat along the Meuse to Sedan, its last divisions having passed with difficulty, and for the moment it was comparatively safe. But part of it had been greatly demoralised; and General de Wimpffen thus describes the conduct of some of the beaten soldiers of the corps of which *he* was now in command:

> A considerable number of infantry men were marching in disorder, scattered about in loose bands which filled the country. I hastened to stop this confusion and to remonstrate with the fugitives. I could not make myself understood. I cried out in vain, 'Look behind you, cowards, the enemy and his guns are still at a distance; you have nothing to fear.' They would not listen, but hurried on.

Meantime the enormous German armies had been closing upon their foe, and had made success well-nigh certain. By midday on the 31st of August, the Crown Prince of Saxony, with about 70,000 men, held the line of the Chiers just south of Sedan, having crossed to the right bank of the Meuse; while the Crown Prince of Prussia, with about 170,000, held the adjacent country on the left bank, including Sedan on the south and west, and already threatening the only line of retreat still perhaps open to the French. 230,000 or 240,000 men, in the most perfect state of efficiency for war, were gathering around 110,000 or 120,000, composed largely of new levies, and dispirited by repeated defeats. What MacMahon should have done in these circumstances is a question disputed among critics; it is probable that his best chance was to have marched westwards at once on Mézières, the road from Sedan to that place being not yet occupied by the enemy, at least in any considerable force. The 'Staff Officer of the Army of the Rhine' says:

> At this conjuncture there was but one way to avoid a disaster, and that was to leave at Sedan all the heavy *impedimenta* of the army, baggage, trains, ambulances, and even the large artillery carriages, and to march boldly on Mézières, covered by the Meuse, and presenting a strong rearguard to the enemy. The Germans would certainly have pursued us, but they would have been retarded by the great difficulties of the country and by the fire of the fortress. An attempt to break out towards the east was not to be thought of, for had we escaped the Crown Prince of Prussia on the 31st we should have been surrounded a few days later. Not a minute was to be lost, but with energy all might possibly have been saved.

The Belgian writer referred to observes:

MacMahon, had he been a real general, would never have marched his army round Sedan, he would have hastened to retreat towards the west. Had he marched on the evening of the 30th along the right bank of the Meuse, sacrificing a portion of his artillery in order to prevent the Crown Prince of Prussia from crossing the river, he might have reached Mézières, recrossed the Meuse, and moved on Paris by the right bank of the Oise. . . . . But neither Frederick the Great nor Napoleon could have saved the French army without losing a great part of its material.

An operation of this kind might possibly have saved a part of the French army; but, considering the positions and the strength of the Germans, the French must have been heavily defeated. Instead, however, of marching on Mézières, MacMahon resolved to accept battle; and on the 31st he drew up his army in positions upon the line of eminences which spreads around three sides of Sedan. This was a most unfortunate step; but it would appear from General de Wimpffen that MacMahon had not even yet a notion of the real force of the two German armies; and though this does not excuse him, for he ought to have been better informed, it does relieve his conduct from the charge of sheer infatuation and folly. General de Wimpffen says:

Neither the Emperor nor the Marshal told me what the plan was to be: the one no doubt being ignorant of the projects of the Commander-in-Chief; the other, as I believe, not being aware of the disproportion between his own force and that of the enemy. General Lebrun says in his report: 'The Marshal, in a conversation I had with him, believed that not more than 60,000 or 70,000 Germans could be opposed to him from the left bank of the Meuse.'

MacMahon, reasoning on this false supposition, still felt, it would appear, hopeful. The 'Staff Officer of the Army of the Rhine' reports that the Marshal remarked to Douay:

*It is quite possible to remain in these positions all to-morrow; I have no intention to allow myself, like Bazaine, to be hemmed in upon a fortress; I shall manœuvre before the enemy.*

General de Wimpffen, who had an interview with MacMahon, says:

What in this situation surprised me most, was the appearance of calmness, even of satisfaction, which was visible in the Marshal's features.

MacMahon, therefore, probably calculated on fighting a defensive battle at Sedan against hardly superior forces; and he believed that he would have ample time to retreat, after inflicting a heavy loss on the Germans. The hypothesis on which he acted was false; but had it been correct, his dispositions would not have been so ruinously bad as they appear in the light of the real facts. He seems, even on the evening of the 31st, to have thought that his line of retreat upon Mézières would remain open. The 'Staff Officer of the Army of the Rhine,' who evidently was stationed in this very direction, says:

The Marshal did not think the Prussian army so close upon him. . . . He reckoned on being able to manœuvre on September 1, and to make good his retreat on Mézières.

These fatal mistakes are rather a proof of the faulty arrangements of the French staff, and of the maladministration of the French army, than of the absolute folly of the French generals, which has been made to account for everything. It is not our intention to review the details of the frightful battle which ensued. As is well known, the two German armies succeeded by a converging movement in hemming the French in upon Sedan; and when this operation had been accomplished, and the heights on either bank of the Meuse had been crowned by the German guns, the capitulation had become a necessity. It is difficult to suppose that the fall of MacMahon could have had

any real effect on the issue; or to say whether the conflicting projects of Generals Wimpffen and Ducrot —an attempt to break out towards Carignan, or retreat to Mézières at any cost—could have saved a large part of the French army had either been executed early in the day. The battle was utterly and hopelessly lost when the Crown Prince of Prussia united his troops with those of the Crown Prince of Saxony, and enclosed the French in a circle of fire; and it is simply ignorance to suppose that any effort could then have averted ruin. Every military account agrees on this point; we quote a few words from the German report, which appears to us very fair and accurate:

> Towards the close of the day the fire of 400 or 500 guns was concentrated upon the enemy's army; it defended itself for a long time with great courage, but was at last driven into Sedan completely routed. . . . . Surrounded by forces double in number and without a hope of opening a passage or of fighting, the French army had no choice but to surrender.

It is a mistake, also, to think that the French showed themselves mere cowards on this fatal day. A large part of the 1st and 5th corps, dispirited by repeated disasters, did not, indeed, make a vigorous stand; but the 12th corps, though greatly outnumbered, resisted admirably the attack on Bazeilles, and had the advantage almost to the last; and the 7th struggled with unflinching courage against the enormous masses of the Crown Prince of Prussia. The judicious author of *The Overthrow of the French Army* says truly:

> The day was not easily yielded by the French, nor was their defeat unchequered by some glorious episodes. In a condition bereft of even a glimpse of hope, and recognising the fact with the intelligence of French soldiers, hemmed in on every side and fighting back to back they still fought on. Portions of De Failly's corps, driven from their first position, fell inwards towards the centre, and rallying upon the support thus received offered a prolonged resistance, which told its tale next morning in the attenuated ranks of the Prussian Guard. On the heights of Floing, at the same time, were enacted afresh the bloody scenes of Wörth and Gravelotte. As soon as their batteries from the other side of the valley had in some degree silenced those of the French, the German columns rushed up the face of the hill in the teeth of a withering fire, and, reckless of the cost, strove to win by a direct attack in addition to the already certain process of a flank movement. Here, however, as before, brute force won less by itself than by the aid of science, and the afternoon was far advanced before the Germans had got possession of the entire ridge.

The frightful catastrophe of Sedan has been justly called the darkest spot in the military annals of any nation. Its immediate causes were the slow marches of the French during the preceding days, the error of accepting the battle, the disorganisation of the French army, and the ability of the German chiefs, who, availing themselves of their enemy's mistakes, brought him to bay and crushed him with overwhelming numbers. But the paramount and original cause was the ruinous project which had sent MacMahon, with an inferior and weakly organised force, to make a long flank march along the Belgian frontier, within reach of foes in irresistible strength, and who would almost inevitably destroy him before he could make good his way to Metz; and this project was that of the Ministry in Paris, carried away by fear of the political situation. It has been urged, however, that had MacMahon marched more rapidly, and availed himself of the start he had over the Crown Prince of Prussia, he might have defeated the Crown Prince of Saxony before his colleague had come into line, and have thus victoriously advanced to Metz, and that the fault lay not in the plan itself, but in the feeble execution of it. This reasoning, however, assumes that the Crown Prince of Saxony would

have allowed the French Marshal to bring him to bay before the arrival of the Crown Prince of Prussia, an assumption evidently not to be made, for the Crown Prince of Saxony was free to move in any direction he chose to take; and it seems clear, giving the German chiefs credit for even ordinary prudence and skill, that, no matter how MacMahon had marched, they must have caught and defeated his army before it could have attained Metz, they being in possession of the chord of the arc from Rethel, Montmédy, Thionville, and Metz, and holding at all points the shorter lines. We entirely agree with the Belgian critic from whose valuable tract we have already quoted:

> Count Palikao, one of the principal authors of the unlucky scheme of sending the Châlons army to the north-east, to the relief of Metz, seeks to justify this false manœuvre thus: 'If,' he says, 'MacMahon had marched more quickly he would have arrived in the direction of Thionville, and effected his junction with Bazaine before the Crown Prince of Prussia could have anticipated his designs.' This is a mistake. Let us suppose that on August 30 the Duke of Magenta had been two or three marches more to the eastward, and that he had encountered the Crown Prince of Saxony about Montmédy or Estain, we may assume that De Failly would have been defeated as he was at Beaumont, and, in that event, the French army would have been as completely and even more quickly surrounded than it was at Sedan. This proves that a more rapid march of the Châlons army would not have made the result different.

It follows, therefore, many and glaring as the military errors committed were, that the responsibility for this enterprise attaches mainly on the Government in Paris; and here again we see how political considerations affected the campaign. The last-mentioned author correctly observes:

> The real cause of the disaster of Sedan was the Aulic Council in Paris, the Government of the Regency. This Government obliged MacMahon to fall into a trap, strategically speaking; the Minister of War, Count Palikao, having three times telegraphed to the Marshal to march to the aid of Bazaine, passing between the German armies and the Belgian frontier and protecting himself by the fortresses of the north.

Sedan destroyed the last army of France, and thenceforward the interest of the war centred in the wonderful siege of Paris, and in the attempts to relieve the capital. On the 29th of October, the surrender of Metz made Bazaine and his army captives, and set free Prince Frederick Charles to add 200,000 men to the enormous mass of the invading Germans. This capitulation, as may be supposed, was not only a great military disaster, but, occurring at the time when it did, it prevented the advance of the French army of the Loire after its unexpected success at Coulmiers, and, as is now admitted, it alone enabled the Germans to continue the siege of Paris. Two questions arise: whether Marshal Bazaine, whose army remained in an efficient state for several weeks after Gravelotte, could have broken through the German investment, and escaped with a hope of future safety; and whether, if he felt himself compelled to adopt a passive defence, he made the most of the resources of Metz, and held out to the last moment. As to the first, opinions are largely divided, and those who have studied modern war, and who reflect on the extreme difficulty of extricating a mass of more than 100,000 men with the necessary *impedimenta* from an invested fortress, and of procuring outside means of subsistence, and the supplies required to fight and move, will be slow lightly to condemn Bazaine for having resolved to remain at Metz after the news of the catastrophe of Sedan. His position, it should be borne in mind, detained 200,000 enemies on the spot, and it made the German advance on Paris an operation of no little peril, as would have been seen had the Germans

suffered a serious reverse, a thing which nearly happened. It is fair on this to hear the Marshal himself:

> The commanders of the different corps d'armée and the chief officers of the special arms assembled at the farm of Grimont, and were of opinion that the army ought to remain under the walls of Metz, because it kept 200,000 enemies on the spot, and because by doing so it enabled France to reorganise her strength, and in the event of the enemy's retreat it would harass him seriously if not defeat him decisively.

The Marshal, also, insists that Metz could not have held out for many days, without the support of his army, and that he thought it right to protect the fortress:

> As for the city of Metz, it required the presence of the army to complete the fortifications and external defences, and it was admitted that it could not resist more than a fortnight without the aid of the army.

On the other hand, it has been asserted that Metz was able to defend itself; and it has been ably argued that, after Gravelotte, and before the investment was complete, Bazaine might have forced his way through by falling on the Germans, who, of course, were disseminated upon a wide circle, either by the north-east or the south-west. This was the opinion of the veteran Changarnier, shut up in the fortress with the Marshal; and, recollecting the great advantage possessed by the French in being masters of the forts and the bridges on the Moselle, it does appear probable that for some days a great general might have opened a passage and extricated himself and his army. Bazaine, however, it has been alleged, never made even an attempt of the kind, and his sortie of September 1, the only serious effort he ever tried, was not conducted with the vigour and resolution which might have been expected from him. General Deligny, a competent eye-witness, affirms:

> I believe the Marshal on this occasion *had no* intention of breaking through the line of investment, and did not wish to fight a great battle.

At this time, and for some weeks afterwards, Bazaine's army was unshaken in spirit, and was capable of any great exertion. General Deligny thus describes its condition—we must allow for not unpardonable exaggeration:

> The army had preserved its vigour and energy; its confidence had even increased since it had remained master of the field of battle after engaging very superior forces.

After the investment of Metz had been completed, Bazaine never made a real attempt to pierce through the besieging circle. As we have said, we should be slow to blame him; but the Belgian critic referred to remarks:

> When a general is besieged in an entrenched camp with a circumference of thirty-eight miles, when he has the means of taking the initiative in attack and of concentrating quickly, and when he has an active army of 150,000 brave men, not only should he not allow himself to be shut in, not only should he be able to extricate himself, he should make his adversary pay dearly for the rash enterprise of attempting to blockade his position, his army being so strong and holding the centre.

As to the second question, whether Marshal Bazaine made the most of the resources of Metz, and held out to the last moment, the evidence is conflicting and doubtful. It appears clearly that the French army, the garrison, and the citizens, suffered severely; and Metz, we believe, did succumb to famine. But there is a great deal of testimony to show that Bazaine and some of his lieutenants did not husband the supplies they had, that they permitted waste and reckless consumption; and, above all, that they did not set the example of honourably bearing privations. This is a proof of the habits of selfish luxury too prevalent in the French service; and if the stories told by Mr. Robinson and others rest on facts that can be established, Bazaine

assuredly deserves censure.[1] The political intrigues with which he was mixed up, throw, also, a cloud of suspicion on him; and, on the whole, the defence of Metz is a dark page in a military career. If, as is said, he invokes the testimony of Prince Frederick Charles in his justification, what were the comments of Napoleon I., when, even after the famous defence of Genoa, Massena referred to the same kind of vindication?—

> Much has been said of the praises lavished on him by the enemy's generals; this ought to have put him doubly on his guard. The praises of an enemy should always be suspected; an honourable man will only value them when they are bestowed after hostilities have ceased.

Such, briefly, are the principal phases of the memorable campaign of 1870. The causes of the ruin of the French army come out clearly to an impartial enquirer; they were partly military and partly political. In the first place, the German armies were in such an immense preponderance of force that their success was all but inevitable. This is plain from a simple calculation of numbers, as we see in *The Overthrow of the French Army*:

> Taking the three decisive battles of Wörth, Gravelotte, and Sedan, as the salient points of the campaign, the disproportion was so great, that, assuming generalship and efficiency to be equal, the weaker could have no chance. Had, indeed, the disproportion existed only at the points of contact, it would then have been but the measure of generalship. But this was not so; it corresponded exactly to the total disproportion of the two sides, and, as there was nothing to counterbalance this, the weight was crushing.

In the second place, from the various causes we have already enumerated in detail, the French army, as a military instrument, was very inferior to the German, even had its numbers been more nearly equal. It was concentrated with greater difficulty, was organised with less skill and care, was not equally well administered, was less capable of rapid movement, of manœuvring, and of action in the field, was overconfident, and wanting in discipline. It gave proof that it was not deficient in the proverbial courage of French soldiers; but it was deficient in the numerous elements which constitute a really good army. The same author says:

> The French army, in addition to being outnumbered, was also inferior in composition; by which is meant, not so much inferior in the nature of its materials nor in the principle of their construction, as inferior in the then state of its materials and of their construction.

In the third place, even apart from the fatal influence which caused ruin, the French commanders were, upon the whole, decidedly inferior to their opponents. By this is not meant that they were all incompetent, or that the Germans were all wonders—such silly stuff has, however, been published—but at Wörth, Forbach, Metz, and Sedan, we see mistakes in the French operations which certainly might have been avoided, and not many errors upon the German side.[2] At the same time, though General von Moltke showed the greatest ability in the campaign, he had such an immense preponderance of force, that he had not an opportunity of proving whether he possesses the gifts of those illustrious

[1] Since the above was written, it appears that Bazaine's conduct has been officially censured by the Committee of Enquiry selected by the French Government to examine the causes of the capitulation of Metz. We have not, however, seen the Report.

[2] Still Kamecke's attack at Forbach was a mistake; the great outflanking movement at Gravelotte was hazardous in the extreme—Steinmetz threw away his men on that day; and few military critics have approved the march to Paris and the siege, which, admittedly, was more than once on the point of being raised.

chiefs who, by genius, constancy, or prudence, have triumphed over superior numbers; and generalship did not tell as much in the campaign of 1870 as it did in that of 1796, or in that of Wellington in the Peninsula. We entirely agree with the following:

> The German strategy depended throughout on the assumption of vastly superior numerical strength, and to that strength, therefore, must be assigned the principal agency by which that success was made so triumphant. To pass this criticism on General von Moltke is not to disparage him; on the contrary, it is the highest praise to say that he applied all possible means at his disposal in the simplest possible manner.

Mere military reasons will not, however, account for the absolute destruction of the whole French army in about three weeks. The paramount cause of this great catastrophe was, as we have endeavoured to show, the subordination of the principles of war to the exigencies of the political situation of France. This seems to us to admit of no doubt. The three fatal errors of the campaign were the march to the frontier with an army inadequate in force and unprepared, the delay in retreating after the first defeats, and the desperate attempt to return to Metz: and these movements, it is now plain, are to be ascribed to the Government of France, whether that of the Emperor or of the Regent, resolved to encounter any risk to please or satisfy public opinion. The greatest weakness of purpose, indeed, was displayed by the French Commander-in-Chief in undertaking the march to Sedan; but, without reference to strategic errors, the French army was, on the whole, sacrificed to supposed considerations of State. The following is, we believe, correct:

> It does seem as if France could never have been reduced as she was to terms of abject submission, had her military commanders been free to conduct military operations on military principles. That they were not so free is the moral which pervades the thread of the entire campaign, and if therefore that thread has been correctly traced the lesson which it teaches is of political rather than of military significance.

Nor, astonishing as the campaign was, is it without a very striking precedent, for there is a curiously close analogy between the campaign of Sedan and that of Jena. In both the conquerors were very superior in strength, though the superiority of Napoleon's forces was not so great as that of Von Moltke's; in both the conquered erred on the side of false confidence, of reliance on tradition, of contempt of a formerly beaten enemy; in both indiscipline and bad organisation revealed themselves in the defeated army; in both commanding talent and skill encountered feebleness and vacillation; in both, above all, the final issue was largely due to political causes. Yet it must be allowed that in 1870 no battle was so discreditable to the vanquished as that of Auerstadt in 1806; nor was the resistance of Prussia after Jena to be compared to that of France after Sedan. Those who have interpreted this campaign on a theory of the essential superiority of the German over the French race, or who contend that the events of three weeks prove the military worthlessness of a nation which, within living memory, has seen its armies victorious in every continental capital, would do well to read the following sketch by an English eye-witness of the day of Jena:

> The flying troops are scattered in all directions; corps without their officers and officers without their corps, cavalry and infantry, cannon and waggons, were all mixed up in one general confusion. To rally or reassemble them was impossible, and the only limit to the capture and slaughter of the Prussians was the inability of the French to pursue them.

The demoralisation, too, of the

conquered in 1870 was at least equalled in 1806:

> Such was the treachery of some of the officers and the cowardice of most of the men, that at whatever time the battle had been fought the result would probably have been the same. The Duke of Brunswick's aide-de-camp, who caught him in his arms when he fell, and afterwards brought in his blue riband, said, that as soon as the *feu de mitraille* commenced the Prussians fled *comme des perdreaux*, a strong proof how insufficient mere parade discipline is towards making good soldiers.

The moral, therefore, of the campaign is, not that the German necessarily is a better soldier than his French rival, not that France is hopelessly and for ever degenerate, not even that the high martial qualities of the French army have suddenly vanished, but that success in war follows known conditions; that numbers, ability, and good organisation must necessarily prevail in military operations; that mutual distrust between rulers and subjects may precipitate frightful military disasters; that of two nations, apparently equal, one may, on a given occasion, be irresistible in a contest with the other.